Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654980

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

JANVIER 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ÉLOGE
DE
M. ROUX.

AUGUSTIN ROUX naquit au mois de Janvier 1726, à Bordeaux. Ses pere & mere étoient originaires du Périgord. Ils ſortoient de familles recommandables dans la bourgeoiſie, mais très-peu favoriſées de la fortune. Le pere de M. *Roux* avoit été forcé de prendre la profeſſion de tailleur, & ſut, avec cette unique reſſource, pourvoir à l'entretien de pluſieurs enfans, & leur donner une éducation honnête.

M. *Roux* étoit l'aîné de quatre garçons ; ſes parens, en conſéquence, le deſtinerent à la Prêtriſe. Cet état ſaint, auquel des vues temporelles devroient ſi peu conduire, eſt ordinairement regardé comme une ſource de richeſſe & d'illuſtration pour les puînés des Maiſons nobles & puiſſantes. En Guienne, des motifs analogues déterminent communément les perſonnes peu riches à vouer à l'Etat Eccléſiaſtique leurs premier-nés, qui deviennent alors des ſeconds peres, l'appui & le ſoutien de toute la famille. M. *Roux* fut donc envoyé au College, & fit ſesétudes chez les Jéſuites.

Bientôt il ſe dégoûta de la Philoſophie ſcholaſtique. Son eſprit le portoit à cultiver les ſciences exactes : il cherchoit des connoiſſances ſolides, & à s'acquérir une ſaine érudition. Il employoit, tous les momens dont il pouvoit diſpoſer, à la lecture de *Mallebranche*, de *Locke* & à l'étude des Mathématiques, dont il apprit les premiers élémens ſous M. *Théſis*, Profeſſeur au College de Guienne.

Les progrès rapides que fit M. *Roux* dans cette ſcience, & la juſteſſe de ſon eſprit le diſtingerent aiſément de la foule ; M. *Théſis* l'accueillit avec amitié, & le diſciple en conſerva toujours une

reconnoiſſance tendre & rare, également honorable pour l'un & pour l'autre. M. *Roux* vantoit ſans ceſſe la clarté des principes & la préciſion de la méthode de M. *Théſis*, dont il avouoit avoir retiré les plus grands avantages.

Après ſa Philoſophie, il annonça le deſſein où il étoit d'embraſſer la Médecine, & trouva tous ſes parens oppoſés à cette réſolution. Il éprouva, de la part de ſon pere ſur-tout, la plus grande réſiſtance : il fallut tout ſon courage pour le ſoutenir dans cette occaſion. Il fut abandonné à ſes propres reſſources, & n'obtint de ſa famille, dont il trompoit les plus cheres eſpérances, que les ſecours abſolument néceſſaires aux beſoins de la vie : mais l'amour d'une ſcience qui embraſſe la nature entiere, où chaque nouvelle connoiſſance, en ſatisfaiſant l'eſprit, promet au cœur tous les plaiſirs de la bienfaiſance, lui tint lieu de tout le reſte. M. *Roux* commença ſes études en Médecine à Bordeaux.

Cette Faculté n'a que deux Profeſſeurs : l'un des deux étoit alors M. *Grégoire*, pere, homme rare, qui joignoit à une diction vraiment cicéronienne, une connoiſſance parfaite des Auteurs Grecs & Latins, ſur-tout des Ouvrages d'*Hippo-*

crate, de *Sydenham*, de *Baillou*, & des grands hommes qui ſe ſont le plus illuſtrés dans la pratique. Ce fut à lui que M. *Roux* s'attacha. Pendant le cours de ſes études, il eut le bonheur de plaire & d'être utile au célebre Préſident *Barbot*. Ce Magiſtrat, Membre de la Cour des Aides, jouiſſoit à Bordeaux d'une très-grande réputation : il étoit intimement lié avec le Préſident *de Monteſquieu* ; c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit & d'une vaſte érudition. Il avoit reconnu dans M. *Roux* des talens qu'il voulut ſeconder, & pour ſoutenir l'émulation du jeune homme, il le mit en état de fournir à la dépenſe de ſes grades.

M. *Roux* prit le bonnet de Docteur au commencement de l'année 1750 : il ſuivit enſuite quelque temps M. *Grégoire* dans ſa pratique, tant à l'Hôtel-Dieu que dans la Ville. Le talent marqué de ce Médecin pour l'exercice de ſon art, en étonnant M. *Roux*, lui apprit en même temps combien le titre de Docteur eſt un avantage ſtérile & ſouvent même dangereux dans un jeune homme : il vit tout ce qui lui manquoit de connoiſſances, de lumieres, d'expérience ſur-tout, & forma le projet de venir à Paris continuer à étudier, & forcer, par ſon travail, la

fortune à lui être moins défavorable.

Il s'étoit attendu que cette réſolution ne ſeroit pas mieux accueillie de ſes parens que ne l'avoit été celle de ſe faire Médecin, & partit de Bordeaux ſans autre reſſource que quelques ſecours qu'il obtint de ſes amis, & la fermeté de ſon ame. Il fut reçu, à ſon arrivée à Paris, par pluſieurs de ſes anciens condiſciples : il trouva, dans leur liaiſon, les moyens d'éviter la ſolitude, l'ennui & les dégoûts qu'éprouve un jeune homme iſolé au milieu d'une Ville immenſe. Il ſut cultiver ces jeunes gens & s'en faire aimer, ſans ſe livrer à leur diſſipation.

Quelques Gens de Lettres, à qui M. *Roux* avoit été recommandé, lui conſeillerent d'apprendre l'Anglois. Ils lui firent enviſager différens avantages dans l'étude de cette langue : il s'y livra ſans relâche, & participa ſix mois après à la traduction des *Tranſactions Philoſophiques*. Il entreprit enſuite celle de l'Ouvrage du Docteur *Robert Whytt*, intitulé : *Eſſai ſur les vertus de l'eau de chaux pour la guériſon de la pierre*.

A la tête de cet Ouvrage on trouve des recherches chymiques ſur l'eau de chaux : ce morceau eſt tout entier de M. *Roux*. Il eſt le premier qui ait bien connu ce que c'eſt que cette croute qui ſe

forme ſpontanément ſur l'eau de chaux qu'on expoſe à l'air libre : il a démontré que ce n'eſt qu'une portion de la terre de la chaux qui ceſſe d'être ſoluble dans l'eau ; qu'elle n'eſt point un ſel ſélénitteux, comme M. *Malouin* l'avoit penſé, & que l'eau de chaux, précipitée par le ſel de tartre bien pur & évaporé, ne donnoit jamais qu'un alkali fixe plus cauſtique encore qu'il ne l'étoit avant cette précipitation ; qu'on n'y retrouvoit rien de ce tartre vitriolé, que M. *Malouin* croyoit devoir réſulter de la décompoſition de ſon ſel ſéleniteux.

A ces recherches M. *Roux* a joint des expériencés ſur la maniere dont le calcul humain peut être attaqué par l'eau de chaux. Il croyoit que la vertu diſſolvante qu'on lui attribue, n'étoit dûe qu'à la décompoſition que l'eau de chaux opéroit du ſel ammoniacal contenu dans la pierre, & à ſon action ſur l'huile de cette même pierre. Il indique des moyens de perfectionner l'inſtrument de l'Auteur pour injecter cette eau dans la veſſie.

Quoiqu'on ne puiſſe pas dire que ces recherches ſoient une analyſe complette de la chaux, on dût cependant les regarder comme l'annonce de ce que ſeroit un jour M. *Roux*, & la preuve des fruits qu'il avoit ſu tirer des leçons de M.

Rouelle, qu'il ſuivoit depuis pluſieurs années, & dont il étoit devenu un des premiers diſciples. Ce début fut bientôt ſuivi de ſes *recherches hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens employés pour refroidir les liqueurs, &c.* C'eſt un tableau raccourci, mais très-fidele, de tout ce qui a été écrit ſur cette matiere. Ce petit Ouvrage eſt précieux, & peut-être le plus travaillé qui ſoit ſorti de la plume de M. *Roux*. Il l'a terminé par un parallele entre les expériences de M. *Cullen*, Profeſſeur de Médecine à Glaſcow, ſur la cauſe de ces refroidiſſemens, & les expériences que M. *Baumé* publia dix-huit mois après ſur la même matiere.

En 1760 M. *Roux* ſe préſenta pour obtenir des grades dans la Faculté de Paris (*a*). Il commença le Cours de ſa Licence, la fit d'une maniere diſtinguée, & obtint le premier lieu, qui lui fut accordé de l'aveu même de ſes confreres.

A peine avoit-il le bonnet de Docteur à Paris, que la mort prématurée de M. *Vandermonde* fit paſſer le *Journal de Médecine* entre ſes mains. Perſonne n'étoit

(*a*) Ce fut encore des mains de l'amitié qu'il reçut les 6000 liv. néceſſaires pour cette dépenſe. M. *Dumarel* le força de les accepter, & M. *Roux* a eu la plus grande peine à acquitter cette dette, par les difficultés qu'oppoſoit ſans ceſſe la généroſité de ſon ami.

plus en état de porter cet Ouvrage à ſa perfection, puiſque perſonne n'avoit plus que M. *Roux* l'eſprit d'obſervation & de critique. Les ſiennes furent toujours judicieuſes. L'eſprit de parti ne pouvoit l'entraîner, & il ſavoit avec quel dédain le public regarde la méſintelligence des Gens de Lettres, dont le ſeul intérêt devroit être l'avancement des Sciences. Il n'a pu éviter cependant d'y avoir un démêlé perſonnel : il lui fut ſuſcité par M. *Raulin*, Auteur d'un Traité des eaux minérales. M. *Roux* avoit fait de cet Ouvrage une critique ſévere, mais exacte & néceſſaire (*a*) : on ne pouvoit oppoſer rien de raiſonnable à cette cenſure : auſſi l'Auteur répondit ſeulement en homme vivement offenſé, ce qui lui attira une réplique, dans laquelle M. *Roux* s'eſt ſervi de tous ſes avantages (*b*). Le premier Journal qui parut ſous ſon nom, eſt celui du mois de Juillet 1776 : il y a travaillé juſqu'à ſa mort. Tout ce qu'il a mis de lui dans cette collection fait regretter qu'il n'en ait été que le rédacteur. L'intérêt & les vues particulieres du Libraire ont ſouvent nui à la bonté de l'Ouvrage.

(*a*) *V.* Journal de Médecine, du mois de Novembre 1774, page 388.

(*b*) *V.* Journal d'Avril 1775, page 335.

M. *Roux* avoit entrepris une *Encyclopédie portative*, Ouvrage conſidérable, dont les deux premieres parties parurent en 1766. Malgré l'accueil que fit le public à cette production, M. *Roux* a toujours eu la modeſtie de ne ſe point nommer, & beaucoup de perſonnes ignorent encore quel en eſt l'Auteur. Il avoit raſſemblé tous les matériaux de la troiſieme partie qui manque, & qui alloit paroître. Cet Ouvrage, qui ſuppoſe un travail immenſe, au-deſſus des forces de la plûpart des hommes qui n'auroient pas même l'idée de l'entreprendre, eſt le fruit des études particulieres auxquelles il ſe livra pour l'éducation du jeune M. *d'Hericourt*, aujourd'hui Conſeiller au Parlement. Cette éducation lui avoit été confiée peu de mois après ſon arrivée à Paris, ſur la recommandation du Préſident *de Monteſquieu*, & l'on peut dire que M. *Roux* réuſſit trop. L'amour du jeune éleve pour les Sciences, généralement compriſes ſous le nom de Philoſophie, devint une paſſion : ſon intelligence extraordinaire & ſon extrême facilité à ſaiſir les matieres les plus abſtraites, lui rendirent l'étude trop chere ; le feu de ſon eſprit uſoit les forces de ſon corps ; ſa ſanté s'altéra, & ne s'eſt point rétablie. Il eſt cruel qu'on ait à regretter ce premier eſſor de ſa jeuneſſe.

Peu de temps après sa réception à la Faculté de Paris, M. *Roux* fut présenté par M. le Baron d'*Olback*, à l'administration de la Manufacture des Glaces de Saint-Gobin. Cet établissement tout grand, tout magnifique, tout admirable qu'il est, souffroit des pertes considérables : les Administrateurs sentoient qu'il étoit susceptible d'amélioration. M. le Baron d'*Olback* fut consulté, & détermina leur choix en faveur de M. *Roux*, qu'il aimoit & estimoit infiniment.

C'est alors que M. *Roux* renonça totalement à la Médecine clinique, pour se donner entiérement à la chymie, & à l'étude de la physique, vers laquelle il étoit entraîné par un penchant irrésistible : le bien-être modeste que lui assuroient ses nouveaux engagemens, suffit à son ambition. Modération bien louable dans un homme qui avoit tout ce qui peut faire espérer les succès les plus brillans & les plus soutenus dans la carriere épineuse de la pratique.

M. *Roux* monrra bientôt combien il étoit digne du choix qu'on avoit fait de lui, en rectifiant plusieurs des procédés usités : il enseigna d'abord aux Ouvriers à purifier le salin, beaucoup mieux qu'on ne le faisoit, avec moins de perte & de dépense. Ensuite il s'occupa de la confec-

tion même du verre. Il a fait ſur cet objet des expériences nombreuſes; mais il n'a pu les exécuter que dans un petit fourneau qu'il conſtruiſit dans les atteliers du Fauxbourg Saint-Antoine. Il avoit fortement deſiré de les tenter en grand dans les fourneaux même de Saint-Gobin; ce n'étoit en effet que d'après l'épreuve qui en auroit été faite à ce feu, qu'on auroit pu prononcer ſur ces procédés, les admettre ou les rejetter; mais des intérêts particuliers arrêterent ici la réforme, comme il arrive preſque toujours. M. *Roux*, dès-lors, n'a plus été à Saint-Gobin, & n'a pu en conſéquence y rien expérimenter.

Cependant l'adminiſtration ayant eu beſoin de connoître quelques procédés des Anglois, pria M. *Roux* de faire le voyage de Londres. Il y fut en homme qui ſait voir, revint avec la plupart des éclairciſſemens demandés, & rapporta l'art de faire la feuille d'étain.

Pendant ſon abſence, on lui tendoit un piége, à l'inſçu même de la Compagnie. Depuis long-temps on jettoit dans un coin toutes ces bavures d'amalgame d'étain, qui excédent les bordures des glaces, après qu'on les a miſes au tain. Cet objet faiſoit une perte conſidérable; il y avoit pluſieurs milliers de mercure

& d'étain amaſſés & inutiles, faute de connoître les procédés à ſuivre pour les ſéparer & revivifier l'étain. Un de ces hommes prêts à tout faire, qui s'introduiſent par-tout, ſe mêlent de tout, & gâtent tout, s'offrit pour ce travail, au fond de la plus ſimple & de la plus facile exécution : on le laiſſa faire, il ſe mit à l'œuvre, briſa une grande quantité de vaiſſeaux appartenans à la Compagnie, & fut enfin forcé de renoncer à ſon entrepriſe.

Sans parler à M. *Roux* des mauvais ſuccès de ſon antagoniſte, on lui propoſa le même travail à ſon retour de Londres ; il s'en chargea, & bientôt le manœuvre qui l'aidoit en ſut aſſez pour ſuivre lui ſeul cette opération : ce fut cet homme qui avoit auſſi aidé le rival anonyme, qui inſtruiſit à fond & à cœur ouvert M. *Roux* de tout ce qui s'étoit paſſé. L'enthouſiaſme & le plaiſir que lui cauſoit un procédé qu'il pouvoit ſuivre ſeul, le rendirent indiſcret. M. *Roux* l'a raconté à des amis ; c'eſt la ſeule vengeance qu'il ait daigné en prendre.

M. *Roux* a compoſé un Mémoire ſur la verrerie & la matiere des glaces de Saint-Gobin ; mais fidele à ſes engagemens, il ne l'a confié qu'à la Compagnie pour laquelle il étoit deſtiné, &

vraiſemblablement il ne verra jamais le jour.

Outre les Ouvrages dont on a déja parlé, M. *Roux* a dirigé les éditions Françoiſes que nous avons des *Œuvres de Henckel*, des *Traités du ſoufre, & des ſels du célebre Staahl*, & d'une collection en deux volumes des meilleurs *Mémoires de chymie de l'Académie d'Upſal*. La traduction de ces Ouvrages eſt dûe au zèle infatigable de M. le Baron d'*Olback*, & c'eſt de lui que nous tenons, ſans contredit, une grande partie des connoiſſances de chymie, de phyſique, & d'hiſtoire naturelle, qui rendent aujourd'hui la France au moins la rivale de l'Allemagne, puiſque cet excélent citoyen nous a fait connoître tout ce qu'elle a produit de plus parfait dans ces trois genres.

La Faculté de Paris avoit toujours regretté de ne pouvoir joindre à l'enſeignement général & public de la Médecine, des leçons de chymie; ſcience importante, & qui répand tant de lumieres, ſur toutes les parties de la phyſique : en 1770, elle s'en occupoit encore. Mais ſes revenus, preſque tous éventuels, ſont ſi bornés, qu'en fourniſſant à peine aux frais du Cours, il lui étoit impoſſible d'aſſigner des honoraires au Profeſſeur. M. *Roux* n'écouta que ſon zèle, & s'of-

frit généreuſement. Il fut élu par acclamation : la Faculté témoigna ſa reconnoiſſance, en faiſant frapper un jeton à cette occaſion, & par pluſieurs décrets honorables, qui furent la récompenſe de M. *Roux*. Enfin, dans l'eſpace d'un mois, il fut en état de commencer ſes leçons ; il les a continuées ſix ans, juſqu'à ſa mort, avec un concours prodigieux d'Auditeurs, & vec un ſuccès qui alloit croiſſant de jour en jour, & dont perſonne que lui ſeul ne fut jamais étonné. En effet, l'eſſor, qu'il avoit pris, donnoit une telle réputation à ſon Cours, qu'il commençoit à attirer les Etrangers ; & l'enſeignement de nos Ecoles, dans cette partie, ne l'auroit pas cédé, ſous peu d'années, à celui de Leyde, pendant que le célebre Boerhaave portoit dans toute l'Europe la gloire & le nom de cette Univerſité.

C'eſt preſque à l'entrée de cette carriere glorieuſe, que la mort nous a ravi M. *Roux*. Il eſt décédé le 28 Juin 1776, dans la cinquante-uniéme année de ſon âge, après douze jours d'une maladie peu vive en apparence ; mais qui, par des progrès conſtans, l'a conduit au tombeau de la même maniere à-peu-près que finit un homme arrivé à l'extrême vieilleſſe.

M. *Roux* étoit naturellement grave & réfléchi,

réfléchi, il avoit une ame ferme & courageuse; mais l'austérité de son caractere s'adouciſſoit facilement avec ſes amis, & même il portoit de la gaieté dans la bonne compagnie où il aimoit à ſe trouver, où il paroiſſoit toujours avec avantage. Dans la converſation, il étoit vif & animé; il y prenoit toujours un parti, & le ſoutenoit avec chaleur. Comme il étoit né avec un goût décidé pour la métaphyſique & les matieres de morale & de philoſophie, que ſes idées étoient nettes, & ſa tête très-méthodique, toutes ſes connoiſſances s'étoient, pour ainſi dire, caſées dans un ordre tel, qu'il les trouvoit toujours au beſoin; & ſa mémoire étoit ſi fidele, qu'il avoit, en parlant, la même érudition qu'un autre auroit pu mettre dans un Ouvrage préparé.

Il avoit ce défaut, ſi c'en eſt un, qu'on ne peut reprocher qu'aux belles ames, de défendre avec feu toute opinion qui avoit un rapport immédiat ou éloigné avec la conſervation & le bonheur des hommes, & de montrer qu'il mépriſoit ſouverainement les intrigans, autant qu'il déteſtoit l'intrigue. Ennemi des abus, il s'élevoit contre eux avec une ſorte d'intrépidité, & jamais alors aucun reſpect humain, aucun motif de crainte, ne l'ont forcé à la diſſimulation ni au

ſilence. Capable, en même temps autant qu'aucun homme, de tous les ſentimens tendres, il s'eſt montré fils excélent, ami conſtant & fidele.

Quoiqu'il eût été extrêmement ſenſible à l'abandon où ſes parens l'avoient laiſſé, il n'oublia jamais des devoirs, dont il trouvoit la récompenſe dans le fond de ſon cœur. Il appela près de lui deux de ſes freres. Le premier, pour lequel il avoit une tendreſſe particuliere, mourut jeune. Il s'étoit adonné à la Géométrie : l'excès du travail lui occaſionna une maladie convulſive, à laquelle il a ſuccombé (*a*). L'autre embraſſa la Chirurgie, & paſſa enſuite aux Iſles, où il a exercé cet art en homme inſtruit ; mais ces terres nouvelles, où tant d'Européens vont chercher la fortune, & ne trouvent ſouvent que leur tombeau, détruiſirent ſa ſanté : il eſt mort depuis deux ans. Enfin, M. *Roux* trouva dans le bon ordre & l'arrangement qu'il avoit mis dans ſes affaires, le moyen de procurer à ſon pere, qui vit encore, & qui eſt plus qu'octogénaire & infirme, des ſecours qu'il a toujours augmentés à proportion

(*a*) On trouve dans le Journal de Médecine, tome XXX, page 20, la deſcription de cette maladie.

de ſes facultés. A ſa mort, la penſion qu'il lui faiſoit étoit de huit cents livres. La même économie avoit mis M. *Roux* en état de former un laboratoire très-bien fourni, & une bibliothéque qui étoit déja très-nombreuſe, bien choiſie en tout genre de ſciences, de littérature, & particuliérement de Médecine.

Dire que MM. d'*Arcet* & *Jeanroy*, tous deux Docteurs Régens de la Faculté de Paris, furent les amis intimes de M. *Roux*, c'eſt faire ſur cet objet complettement ſon éloge. La candeur & l'affabilité, jointes aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, les diſtinguent l'un & l'autre. Le premier d'ailleurs eſt célebre par ſes connoiſſances profondes en chymie; & le ſecond jouit, ſans ambition, du bonheur que fait renaître, par-tout où il eſt appellé, ſa pratique éclairée, ſimple & heureuſe.

M. *Roux* étoit d'une taille ordinaire. Il avoit le tein baſané, le viſage plein & fort en chair; ſa ſanté étoit ferme, jamais il n'a eſſuyé ce qu'on peut appeller une maladie; mais depuis quelque temps, il étoit devenu ſujet à des fluxions & des douleurs de rhumatiſme. Il étoit dur au travail, & ſupportoit aiſément la fatigue. L'étude étoit ſa paſſion dominante. Il s'y étoit même livré avec excès plu-

ſieurs années de ſa vie ; comme ſa ſanté & ſon eſtomac ſur-tout en ſouffroient, il y avoit apporté beaucoup de modération ; & depuis long-temps il donnoit tous les jours quelques heures à la ſociété & à la diſſipation. M. *Roux* ne s'eſt point marié.

On a trouvé parmi ſes papiers un Ouvrage conſidérable, dont il y a déja quarante feuilles d'imprimées chez *Cavellier* : l'ordre & la méthode le caractériſent. C'eſt une traduction Françoiſe, & en même temps une rédaction des *leçons de Chymie Médicinale & Pharmaceutiques de* Lewis, *faites d'après celles de* Newmann. M. *Roux* y a beaucoup ajouté. La partie du règne minéral, qui eſt imprimée, ſuffit pour faire ſentir le mérite qu'auroit eu l'Ouvrage entier. M. *Roux* en avoit écarté ſoigneuſement toute eſpece de ſyſtême, & de vaine théorie ; il ſavoit que cette démangeaiſon de faire part au Public de ſes opinions particulieres, & de l'entraîner de force dans les écarts de ſon imagination, eſt un des plus grands obſtacles au progrès de toutes les Sciences Phyſiques, & qu'elle eſt ſur-tout très-dangereuſe en Médecine.

EXTRAIT.

Le seul préservatif de la Petite-Vérole, ou nouveaux faits & observations, qui confirment qu'un Particulier, un Village, une Ville, une Province, un Royaume, peuvent également se préserver de cette maladie en Europe. TROISIEME MÉMOIRE, dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce sujet; par M. PAULET, Docteur en Médecine de la Faculté de Médecine de Paris & de Montpellier.

Rusticus expectat dùm defluat Amnis, at ille
Labitur & labetur in omne volubilis ævum. *Horat.*

A Amsterdam; & se trouve à Paris chez Ruault, *L. rue de la Harpe*, 1776, in-12. 139 pag.

M. *Paulet* annonce son dessein dans ce Mémoire, en ces termes; « si la Petite-Vérole avoit existé de tout temps, & chez tous les Peuples; si tous les hommes en portoient le germe dans leur sang, & qu'il fût nécessaire de lui payer un tribut; si son principe encore mêlé au fluide que nous respirons, la rendoit inévitable; enfin, si ces différentes sources indiquées n'étoient imaginaires & contradictoires, qu'il y en eût une seule de

bien prouvée,... il ſeroit abſurde de propoſer aux hommes de ſe délivrer de la Petite-Vérole. »

« Mais, ſi au-lieu d'un germe inné, il n'y a que des levains étrangers qui donnent ſeuls la maladie ; ſi l'air ne l'a jamais tranſmiſe ; ſi elle n'attaque un individu que lorſqu'il ſe trouve expoſé à l'impreſſion de ces levains ; ſi elle ne pénètre jamais dans les villes & les campagnes que par quelque cas fortuit ; ſi elle n'y devient épidémique que par la négligence des habitans, ou par un défaut de police à cet égard ; ſi toutes les fois qu'on s'eſt précautionné contr'elle, on s'en eſt toujours garanti ; ſi toutes ces propoſitions ſont vraies, ſi elles peuvent être prouvées & démontrées, on ſera forcé de convenir qu'il eſt étonnant qu'un fléau de cette nature exerce encore ſes ravages parmi nous..... C'eſt pour achever de convaincre que l'air ne communique point la Petite-Vérole, & diſſiper tous les doutes à cet égard, c'eſt pour montrer que les précautions, pour ſe défendre de cette maladie, ſont ſimples & faciles» ... que M. *P.* nous donne ce nouveau Mémoire. Il met d'abord ſous nos yeux, comme faits principaux, qu'il a prouvés dans ſon *Hiſtoire de la*

Petite-Vérole, publiée en 1768 (*a*), que tous les Ecrivains de l'antiquité gardent le plus profond ſilence ſur cette maladie; que ſa première apparition eſt à l'époque de la naiſſance de Mahomet; qu'un grand nombre de Peuples en eſt encore à l'abri, & que d'autres s'en ſont entièrement délivrés: il a fait ſentir dans le même Ouvrage, l'impoſſibilité d'accorder l'idée d'un germe inné, avec celle d'une maladie nouvelle.

Ce Mémoire eſt diviſé en *cinq Sections*; la première eſt employée à établir cette propoſition, *l'air ne ſe charge point des levains de la Petite-Vérole*. L'analogie qui eſt entr'elle & les autres maux contagieux, tels que la gale, la lépre, les maux vénériens, dont aucun ne ſe communique par la voie de l'air, fournit d'abord un préjugé favorable au ſentiment de M. *P.* » Dans la ſuppoſition contraire, tout ce qui vit dans cet élément, recevroit environ vingt-cinq-mille fois par jour, dans ſes poumons, des ſemences peſtiférées, ſans en éprouver la moindre incommodité, les barrieres ſeroient inutiles, les précau-

(*a*) Cet Ouvrage ſe trouve chez *Didot* le jeune, Quai des Auguſtins, & chez *Ruault*, rue de la Harpe.

tions vaines, les quarantaines ridicules; les fléaux contagieux déconcerteroient toute la ſagacité des hommes, qui ſeroient bientôt exterminés. Heureuſement, malgré le ſyſtême, par lequel, ſans fondement, on inculpe toujours l'air d'une manière à déſeſpérer le genre humain, les Souverains & les Magiſtrats, ſauvent, *malgré eux*, par une bonne police, & celui qui admet les miaſmes aëriens, & celui qui reconnoît la force du frein, qui les arrête à la barrière.»

«Quelle preuve (c'eſt toujours M. *P.* qui parle) quels faits ont pour eux les partiſans de l'air variolé? Au lieu d'en citer, ils ſe fondent ſur l'expanſibilité, la fétidité, la malignité de certaines vapeurs. Mais on ne peut juger des qualités d'une vapeur qu'on ſoupçonne être dangereuſe, que par ſes effets ou par ſa nature; qu'on interroge, à cet égard, l'expérience, elle apprendra que les effets des vapeurs expanſibles ou moffetes, dégagées de la fermentation vineuſe ou putride, émanées des minéraux & des matières embrâſées, ſont les mêmes. Toutes cauſent l'aſphyxie & la mort à ceux qui les reſpirent imprudemment. Celles qui ſe dégagent d'un cadavre, ſont en cela exactement ſemblables aux autres, elles ne retiennent rien des principes de

la maladie qui a occaſionné la mort. Reſte à ſavoir ſi les émanations *fétides* du corps des malades, peuvent être de vrais levains de maladies contagieuſes. La *fétidité* ne prouve rien. Il en réſulteroit que l'odeur déteſtable d'un cadavre en pourriture à l'air libre, celle des égoûts, ſeroient plus à craindre, par exemple, que la bave d'un chien enragé, la ſalive de la vipere, une Vénus ſuſpecte, & la boëte d'un Inoculateur. L'expérience montre, cependant, combien ces corps inodores ſont dangereux». Enſuite *M. P.* ſe fait cette queſtion : La nature de ces mêmes *odeurs* peut-elle autoriſer à tirer d'autres conſéquences ? Voici ſa réponſe.

« Il eſt reçu parmi les Chymiſtes & les Phyſiciens, que l'odeur fétide des corps ne dépend que des huiles exaltées par l'alkali volatil qui ſe dégage, & avec lequel elles ſe combinent pour former des produits ſavoneux très-volatils eux-mêmes, ou bien d'un foie de ſouffre, formé dans ces mêmes corps qui ſe perd *enfin* dans l'atmoſphère ou s'y combine au point de n'avoir plus d'effet *en très-peu de temps*. » La Chymie & l'expérience annoncent donc leur innocence à l'air libre. Si elles ſont renfermées, elles deviennent autant de moffetes, leur eſſence eſt

changée, & elle ne retient rien de la la nature de la maladie qui les a produites. En vain objecteroit-on, continue M. *P.*, qu'une personne étant entrée dans la chambre d'un malade, fut saisie tout-à-coup, se trouva mal, & fut attaquée subitement de la Petite-Vérole. Il soutient que l'affection subite n'avoit rien de commun avec cette maladie, parce que jamais elle ne s'est déclarée le même instant, le même jour, ni même le lendemain de celui où l'on en avoit reçu la première impression; parce que les levains contagieux ne produisent leur effet qu'autant qu'ils sont dissous par nos humeurs, & que cette dissolution, à l'égard de la Petite-Vérole, n'est pas l'affaire d'une minute. Si le fait est arrivé, cela vient de ce que le virus avoit été reçu depuis quelques jours; & la circonstance particulière en a imposé. M. *P.* reprend l'argument tiré de l'état des poumons qui seroient toujours les premiers affectés, & la maladie mortelle, puisque la partie attaquée la première, est toujours le siége du mal le plus violent; enfin, la preuve que l'on tireroit de l'inoculation olfactive, dit M. *P.*, n'est pas plus concluante que les autres, car en ce cas, la poudre enfermée dans le coton, est bien-tôt ap-

pliquée immédiatement à la membrane pituitaire, & le ravage principal qui s'y exerce, rend cette inoculation très-meurtrière ».

De tous ces raisonnements & des réponses aux objections qu'il s'est proposées, M. *P.* conclud, » qu'aucuns faits, aucune expérience, aucune analogie, aucune raison, rien n'invite à penser que les levains de la Petite-Vérole puissent se volatiliser, ni que la maladie puisse se communiquer par la voie de l'air ».

Il paroît que cette conclusion est prématurée : 1°. l'analogie n'est pas exacte entre des maladies chroniques & contagieuses, telles que la galle, la lèpre, &c. & une fievre aiguë, éruptive, contagieuse, telle que la Petite-Vérole. Si M. *P.* eût comparé cette derniere maladie avec la peste, on n'auroit rien à objecter ; mais l'air sert-il, ou non, de véhicule aux levains pestiférés ? le problême n'est pas résolu. 2°. Les objections, ainsi que les réponses, sont étrangeres à la difficulté.

Il ne s'agit pas de savoir si le levain varioleux se volatilise, ni comment il se volatiliseroit ? quelle seroit sa nature en cet état ? s'il prendroit, par le défaut de communication avec l'air extérieur, la nature des moffetes ? Cette recherche

eſt inutile & vaine. Mais ſi M. *P.*, lorſqu'il conſidéroit les émanations du corps d'un variolé, au lieu de détourner la difficulté en s'occupant de leur *fétidité* & de la *nature des odeurs*, eût examiné leurs effets, dans une atmoſphère plus ou moins rapprochée du malade, il nous auroit inſtruits probablement ſur ce point très-important.

Lorſque M. *P.* publioit en 1768, ſon *Hiſtoire de la Petite-Vérole*, (Ouvrage bien fait à tous égards, dont celui-ci eſt en grande partie le réſumé;) il avoit obſervé que les croûtes varioleuſes conſervées, perdent, au bout d'une année leur vertu, ſi elles reſtent à l'air; qu'elles la perdent plus tard ſi elles ſont renfermées : cette vertu n'eſt donc pas abſolument fixe. Pourquoi d'ailleurs ne douteroit-on pas ſi cette tranſpiration humide & chaude, ſi ces émanations chargées de l'odeur propre à la Petite-Vérole, pouſſées à travers les pores de la peau par la chaleur interne, raſſemblées & ſuſpendues dans l'air d'une chambre, conſervent, ou non, les qualités du pus que renferment les puſtules? M. *Hecquet*, dans ſon Traité de la peſte, imprimé à Paris en 1722, recherchant la nature de cette maladie contagieuſe, s'exprime ainſi page 12 : « mais

» pour parler physique sans parler sys-
» tême, est-il douteux que tous les
» corps, de quelque nature qu'ils soient,
» transpirent ou exhalent quelque chose
» de très-subtil ? Refusons-lui un nom,
» pour ne rien emprunter des systêmes...
» Dans cet état, quoi de plus naturel &
» de plus sensible que l'approche des
» matieres, qui transpirent de certains
» corps, fera quelque changement dans
» les parties des corps qui en recevront
» les impressions ; impressions d'autant
» plus actives, que ce sont des *contacts*
» de molécules lancées d'un corps dans
» un autre » D'ailleurs les pustules dessé-
chées, réduites en poussière, par une infinité de causes concourantes, ne peuvent-elles pas rester un temps assez considérable, suspendues de même ? Aussi M. *P.* proposoit alors une épreuve, que les maisons d'inoculation rendent très-aisée. C'étoit de distribuer tellement un appartement, que des enfans destinés à être inoculés, respirassent jour & nuit, pendant un temps donné, l'air venant du lieu où l'on tiendroit ceux qui auroient actuellement la Petite-Vérole. Il vouloit qu'ils ne fussent séparés que par une cloison solide, à hauteur d'appui ; & fermée du reste seulement par des gazes ou des cannevas. Il exigeoit encore la plus

ſcrupuleuſe attention, à empêcher les perſonnes deſtinées au ſervice de ces deux parties de la maiſon, d'avoir aucune communication entr'elles. L'événement de cette expérience infiniment intéreſſante, n'eſt pas rapporté dans le Mémoire que M. *P.* nous donne aujourd'hui; mais les faits authentiques que contient *la deuxieme Section*, n'en ſont pas moins la preuve pour qui ſera impartial, qu'en regardant la Petite-Vérole comme une peſte, & prenant les précautions ordinaires en ce cas, & telles qu'il les indique, on peut ſe préſerver de cette affreuſe maladie, en arrêter les progrès, & l'anéantir.

Parmi ces faits, il en eſt un bien remarquable. M. *P.* fut appellé pour donner ſes ſoins à deux enfans attaqués de la Petite-Vérole, chez un pere de famille, auquel il reſtoit encore ſix enfans ſains. Cet homme étoit logé ſi à l'étroit que tout ſon monde habitoit une ſeule chambre: cependant les ſix enfans ſains furent préſervés, par la ſeule attention que l'on eut de les ſéparer des malades avec une barriere de bois, la mere n'ayant pas manqué de ſe laver les mains avec de l'eau & du vinaigre, & de changer ſon vêtement extérieur toutes les fois qu'elle paſſoit de leur côté. L'Auteur rapporte une

autre expérience d'une grande ſimplicité : il reçut dans un ballon, purgé d'air, l'haleine d'un malade preſque agoniſant de la Petite-Vérole, & fit enſuite reſpirer cet air à des enfans deſtinés à l'inoculation, ſans que pendant pluſieurs mois enſuite il en ait réſulté le moindre effet (*a*). » L'air ne s'imprégne donc point, répete-t-il encore, du levain varioleux. On a trouvé, le moyen de faire germer la maladie à volonté, on a donc trouvé le véritable germe qui la produit, & une ſuite naturelle de ce principe eſt qu'on a pareillement le moyen d'empêcher ſa réproduction. »

Pour établir cette propoſition, M. *P.* développe quelle eſt la marche conſtante

---

(*a*) L'originalité de cette expérience eſt la ſeule choſe qui puiſſe y arrêter un moment ; car elle ne prouve abſolument rien : 1°. dans un malade agoniſant, les forces ſont abbatues, la chaleur & l'humidité de la tranſpiration & de la reſpiration ſont infiniment diminuées : elles entrainent donc très-peu de miaſmes avec elles : 2°. le peu dont elles peuvent être chargées, paſſé comme à la filiere, & rapidement porté dans un balon purgé d'air, doit ſe coller à la ſurface intérieure du vaiſſeau, & le refroidiſſement qu'elle éprouve hâte néceſſairement cet effet : 3°. cet air une fois admis dans le balon, n'en peut être déplacé que par une ſuccion conſidérable, & M. *P.* dit ſimplement qu'il le fit reſpirer. Cela n'eſt pas facile à concevoir.

de la Petite-Vérole dans les Provinces, quels ſont ſes véhicules ordinaires & les cauſes de ſon irruption. » Paris, nous dit-il, eſt ſi grand, que cette maladie eſt toujours dans quelque quartier. En Province au contraire on voit des milliers d'endroits, on traverſe des pays conſidérables, ſans en entendre parler. Il ſe paſſe ſix, huit, vingt années, avant qu'elle reparoiſſe dans un même lieu. Il n'eſt pas néceſſaire d'agir par-tout à la fois pour s'oppoſer à ce fléau; c'eſt toujours dans une ſeule maiſon, ſur un ou deux individus, qu'il ſe montre d'abord dans les villes & les villages: la maladie gagne de proche en proche, devient bientôt générale, ravage tout; telle eſt ſa marche journaliere. Comment une pareille obſervation, connue de tous les hommes, d'une vérité démontrée, & qu'on peut porter à l'évidence, n'a-t-elle pas frappé? Cependant aucun mouvement d'humanité, aucun Réglement de Police ne montrent qu'on ſe ſoit occupé des moyens d'arrêter les progrès de l'incendie: on raiſonne à perte de vue; on ſe perd dans les idées vagues & abſurdes de germe inné, de tribut, d'arrêts irrévocables, de mauvais air, & pendant ce temps une affreuſe contagion enleve rapidement hommes, femmes, enfans, ou

les

les défigure & ne leur laisse que *le désespoir pour consolation.* » M. *P.* marque en cet endroit de son Mémoire, de l'émotion de ce que de prétendus amis de l'humanité paroissent dédaigner les vérités utiles qu'il annonce ; mais il s'est flatté qu'un jour viendroit où sa doctrine seroit plus généralement adoptée. L'approbation qu'il vient d'obtenir de la Société Royale pour les Epidémies, en est la preuve, & les traverses qu'il a essuiées lui sont communes avec tous ceux qui ont éclairé les hommes.

Tous les faits qui établissent cette doctrine sont appuyés de certificats irréprochables. Il faut les lire dans l'Ouvrage même. Il en résulte que la Petite-Vérole reparoît plus rarement dans les climats tempérés que dans ceux qui sont plus chauds : il en résulte encore qu'à chaque invasion elle doit être regardée comme une contagion toujours nouvelle, & qui exige de la part du Magistrat les mêmes attentions répétées.

On arrête la peste ; on a détruit la lepre par de sages Ordonnances ; les précautions que demande la Petite-Vérole, sont incomparablement plus faciles à observer. On est surpris, continue M. *P.*, qu'on propose aujourd'hui des moyens de s'en délivrer ! On devroit être étonné qu'on

ne les ait pas employés plutôt. En effet cette maladie n'eſt ni permanente, ni chronique, ni ſecrete; aucun attrait n'invite à s'y livrer; on ne peut la cacher, ni la déguiſer; elle laiſſe le temps de ſe précautionner; elle n'a qu'une maniere de ſe communiquer qui eſt connue; les ſujets qu'elle *choiſit* ſont aiſés à gouverner: que de facilités! cependant on reſte à ſon égard tranquille, inſouciant; au milieu des villes les mieux policées, une mere promene ſon enfant couvert encore des croutes de la Petite-Vérole: elle le porte à l'Egliſe, dans les places publiques, aux promenades: un autre enfant ſeme la maladie dans un College: un troiſieme eſt inoculé aux portes d'une ville, dans ſon enceinte, &c.... Voilà les abus par leſquels ſe propage la Petite-Vérole.

La *troiſieme Section* eſt employée à conſtater la maniere dont cette maladie pénetre dans les lieux qui en étoient exempts; c'eſt une ſuite de la Section précédente; ce ſont des faits, des autorités dont M. *P.* tire toujours cette conſéquence, que la Petite-Vérole eſt contagieuſe, & qu'elle l'eſt par le ſeul contact. Il y fait voir pourquoi les Maiſons Religieuſes en ſont preſque toujours préſervées; c'eſt le fruit des précautions,

ſur leſquelles on eſt très-exact. Les deux Maiſons de l'Hôpital-Général ſont dans ce genre un exemple frappant. Il y a conſtamment à la Salpétriere plus de deux mille filles, depuis trois juſqu'à quatorze & quinze ans : à la Pitié, quinze ou ſeize cents garçons du même âge. La loi de ces maiſons eſt qu'auſſi-tôt qu'un enfant paroît attaqué de la Petite-Vérole, il ſoit tranſporté à l'Hôtel-Dieu : de cette maniere jamais elle n'y devient épidémique, & preſque tous les enfans, depuis plus d'un ſiecle, en ſortent ſans avoir eu la Petite-Vérole.

La poſſibilité de ſe garantir, même au ſein des villes, eſt démontrée par ce qui arriva dans celle de Saint-Quentin en 1770. Il y avoit quatre ans qu'on n'y avoit point vu de Petite-Vérole ; une femme d'un des fauxbourg va s'expoſer à la contagion dans un village à une lieue de la ville, ſa fille, qui l'accompagnoit, en eſt atteinte, & bientôt ſes freres le ſont auſſi. Le froid ſurvient, la maladie eſt ſuſpendue. Au printemps ſuivant elle renaît dans le même fauxbourg, ſe multiplie rapidement. La ville preſque entiere en eſt infectée, & ce qui ſauve une extrémité, ſéparée du reſte par une large rue, eſt la réſolution unanime des habitans de cette partie, de retenir leurs enfans, &

d'être très-attentifs eux-mêmes à ne point communiquer, ſans les précautions qu'ils avoient vues recommandées dans l'Hiſtoire de la Petite-Vérole.

Il ſeroit inutile & fatiguant de multiplier les citations pour ramener à des principes auſſi naturels que ceux de l'Auteur, à des vérités auſſi ſimples, & dont on eſt tous les jours témoin. Tout nous prouve que la Petite-Vérole eſt toujours l'effet d'une inoculation naturelle ou factice. Cette aſſertion une fois démontrée, que faut-il de plus ? On fait germer cette maladie à volonté : on connoît donc, on a donc la ſemence qui la produit ; qu'on défende le terrein ; qu'on étouffe cette ſemence, il n'y aura plus de reproduction.

On a vu par quels abus la Petite-Vérole ſe multiplie ſi facilement en Province. M. *P.* loue, dans *la quatrieme Section*, l'habitude où l'on eſt généralement à Paris, de ne communiquer que très-peu avec ſes voiſins, & l'opinion bien établie qu'il faut fuir & éviter la Petite-Vérole. Il remarque que les maladies contagieuſes, & notamment la Petite-Vérole, ont une maniere particuliere de ſe répandre dans cette Capitale ; qu'elles ſautent de quartier en quartier, & ſuivent plutôt les liaiſons, & les

familles, que les rues & les maiſons. Auſſi, dit-il dans une Note, « on pourroit parier hardiment pour *un tiers & demi* (*a*) des natifs de Paris, *qui* n'ont pas eu cette maladie » ; les précautions qu'il recommande y ſeroient donc plus faciles à établir qu'ailleurs.

Enfin l'Auteur termine ſon Mémoire en expoſant dans la *cinquieme Section* les différentes manieres dont ſe prend la Petite-Vérole. Toutes ſe rapportent à un contact immédiat, & c'eſt de-là qu'il part comme d'un principe, pour renfermer toutes les précautions dans ces deux points ; intercepter toute communication, & déſinfecter les ſurfaces impregnées de virus variolique. Sur le premier conſeil, l'occaſion & les circonſtances particulieres dicteront à des perſonnes prudentes les moyens à employer. Quant au ſecond, un ſimple lavage à l'eau chaude & mêlangée de vinaigre, la vapeur du genievre, ſont indiqués comme moyens principaux. Il faut les voir en détail dans ſon *Hiſtoire de la Petite-Vérole* : la facilité de les employer doit engager à les mettre en uſage.

(*a*) L'Auteur a probablement voulu dire les cinq douziemes, la conſtruction de ſes phraſes n'eſt pas toujours exacte.

M. *P.* vient d'ajouter à la tête de ſon Mémoire le rapport fait à la Société & Correſpondance Royale pour les Epidémies, par MM. *Bouvard* & *Vicq d'Azir*. Ce rapport, inſéré dans ſes regiſtres, porte de l'Ouvrage un jugement favorable. On s'abſtient cependant de prononcer ſur la premiere diſcuſſion, ſavoir, ſi l'air communique la contagion ; queſtion que l'on qualifie de difficile & d'abſtruſe. Peut-être une expérience que M. *P.* a intérêt de tenter fourniroit-elle un moyen de parvenir à la réſoudre : ce ſeroit de tenir des linges impregnés de virus varioleux, & même les croutes deſſéchées des boutons dans de l'eau aſſez chaude pour commencer à s'élever en vapeurs, & de ſuivre les effets de ces vapeurs ſur des Sujets choiſis convenablement, & qui y ſeroient expoſés.

Sur le ſurplus des principes que M. *P.* développe, & les conſéquences qu'il en a tirées, voici le jugement adopté par la Société.

« Nous penſons donc avec M. *P.* » qu'on ne ſauroit ſe donner trop de ſoins » pour empêcher que ceux qui ont la Pe- » tite-Vérole, & ſur-tout ceux qui ſont » encore convaleſcens, ne communi- » quent librement avec les autres hom- » mes, & pour purifier tout ce qui peut

» avoir été infecté par leur contact. Nous » penſons même que l'on devroit uſer des » mêmes moyens pour toutes les mala- » dies contagieuſes, ſur-tout lorſqu'elles » ſont épidémiques ; & ſi l'épizootie, qui » a regné dernierement, a cédé à une dé- » ſinfection exacte, à combien plus forte » raiſon eſt-il à ſouhaiter que le Gouver- » nement favoriſe & ordonne même des » opérations qui concernent la ſanté des » hommes. Ainſi après avoir applaudi à » la partie théorique de l'Ouvrage de M. » *P.*, que nous trouvons bien fondée, » nous croyons que la Société doit en » adopter avec empreſſement les *réſul-* » *tats*, & leur donner toute ſon approba- » tion *Signé*, BOUVART & VICQ D'A- » ZIR ».

L'approbation que M. *P.* reçoit dans une Société, qui compte au nombre de ſes Membres les Praticiens les plus célebres de Paris, eſt un ample dédommagement des ſujets de plaintes dont il fait part au Public dans ſon Ouvrage : elle applaudit à ſa théorie, & en adopte les réſultats ; c'eſt l'inviter, d'une maniere bien honorable, de continuer ſes recherches ſur un objet, d'autant plus eſſentiel à développer en entier, qu'il s'étend ſur toutes les fievres contagieuſes. Avant M. *P.* pluſieurs Auteurs avoient

entrevu, & même avancé que la communication des levains contagieux n'avoit lieu que d'une maniere très-indirecte, & heureuſement peu certaine par la voie de l'atmoſphere. Peut-être M. *P*, en s'appropriant cette idée, l'a-t-il portée à l'extrême. Ses conſeils cependant n'en ſeroient pas moins avantageux, & on lui devra toujours de la reconnoiſſance d'avoir mis le Public à portée de ſe perſuader que le projet d'anéantir la Petite-Vérole n'eſt point chimérique. La démonſtration de cette vérité tient au ſuccès des expériences à tenter pour établir & confirmer des faits ſur leſquels on ne peut encore prononcer. En attendant il eſt ſans doute permis aux Diſſertateurs de ſe perdre dans le vuide des théories, & aux Médecins qui ne ſe décident que d'après des obſervations fideles, de demander de nouveaux éclairciſſemens. Nous ferons donc les queſtions ſuivantes : 1°. l'air ſe charge-t-il de levains contagieux ? 2°. A quelle diſtance d'un malade les peut-il tranſmettre ſans les dénaturer ? 3°. Au moyen de quelles conditions les levains contagieux peuvent-ils être portés au plus grand éloignement, ou être conſervés le plus longtemps avec leurs propriétés ? 4°. Dans la Petite-Vérole inoculée, le lieu de l'inſer-

tion étant le ſiege du mal principal, le raiſonnement analogique ſur l'état où devroient être les poumons, dans la Petite-Vérole naturelle, eſt-il bien concluant? Comme ce ne ſont pas les raiſonnemens, mais les faits, qui donneront à la ſolution de ces problêmes une force telle qu'elle entraîne l'uniformité des avis, l'eſpérance de les voir traités d'une maniere ſatisfaiſante eſt encore fort éloignée. Reſte donc, dans l'état actuel des choſes, une queſtion proviſoire à faire: deux principes étant poſés, le premier, qu'*une ſeconde Petite-Vérole eſt un phénomene très-rare, ſoit qu'elle ait été communiquée d'une maniere accidentelle ou artificielle*, & le ſecond principe, qu'*avec des précautions, on eſt certain de préſerver de la Petite-Vérole les perſonnes voiſines du malade*, n'en réſulte-t-il pas que l'inoculation eſt un parti ſage à prendre, en attendant que, par les ſuccès les plus déſirables, on ſoit parvenu à anéantir la Petite-Vérole?

LETTRE

Aux Auteurs du Journal de Médecine, contenant quelques Observations de pratique, par M. BEAUVAIS DE PRÉAU, Docteur en Médecine, Aggrégé au College des Médecins d'Orléans, & Médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu de la même Ville.

D'Orléans, ce 20 Novembre 1776.

MESSIEURS,

La nature, indépendante de nos opinions & de nos systêmes, sait se frayer des routes que nous ne parviendrons jamais à bien connoître que par l'observation la plus attentive des phénomenes qu'elle nous présente. Variée en apparence, mais simple & uniforme en effet dans sa marche, elle semble se jouer des tentatives que nous faisons pour expliquer ses procédés. Combien d'opinions différentes sur des faits absolu-

ment ſemblables, la fureur de tout rapporter à des idées purement hypothétiques, n'a-t-elle pas enfantées ?

Ces réflexions m'ont été ſuggérées par les obſervations ſuivantes, que je crois importantes pour la pratique. Je ne chercherai point à en développer la théorie : elles ſemblent, au premier coup-d'œil, confirmer celle du tiſſu cellulaire qu'a établie M. *de Bordeu* dans ſon excellent Ouvrage ſur cette partie organique du corps humain ; & cependant quelques-unes d'entre elles, extraites d'un manuſcrit latin de feu M. *Polluche*, célebre Docteur en Médecine d'Orléans, mon oncle, mort depuis peu d'années avec la réputation d'un très-grand praticien, étoient, ſelon lui, le réſultat d'une théorie bien éloignée de celle de l'Auteur des recherches ſur le pouls.

Quoiqu'il en ſoit, voici les obſervations que je me flatte que vous voudrez bien inſérer, ainſi que ma lettre, dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Premiere Obſervation.

Une fille domeſtique ſe plaignit tout à coup que ſes yeux étoient couverts de ténebres, & qu'elle n'appercevoit plus. Deux ou trois minutes après, ſa voix devint rauque, accident qui fut accompagné d'étranglement à la gorge; alors la vue lui revint. Il s'étoit à peine écoulé un demi quart-d'heure, que la *raucité* de la voix & l'étranglement diſparurent, pour faire place à une grande difficulté de reſpirer, & à une toux ſeche aſſez forte, auxquelles ſuccéda une ſtrangurie, qui fut ſuivie de douleurs vagues dans les cuiſſes & les parties adjacentes. Cette ſucceſſion biſarre d'accidens ſinguliers ſe termina par une loupe au poignet, laquelle diſparut au bout de deux ou trois jours, ſans en laiſſer aucun veſtige.

Deuxieme Obſervation.

Un homme extrêmement maigre, dont le teint étoit fort jaune, appella M. *Polluche*. Il avoit le bas-ventre gonflé comme dans l'hydropiſie aſcite, & d'une dureté conſidérable. Il étoit muet. Son hôte, qui fit l'hiſtoire de ſa maladie, rapporta que dans ſa jeuneſſe il avoit éprouvé des accidens occaſionnés par

une humeur qui infectoit la masse du sang ; que pour donner une issue à cette humeur & l'évacuer, on avoit ouvert à la jambe un cautere, qui s'étoit bouché au bout de quelque temps par la négligence du malade ; qu'alors il étoit survenu, sur toute l'étendue des jambes, des croutes dartreuses, accompagnées d'une si grande démangeaison, qu'il ne pouvoit dormir ni le jour ni la nuit. Désespéré de se trouver dans une aussi fâcheuse position, il s'appliqua, par le conseil d'un Charlatan, je ne sais quel topique, qui fit disparoître très-promptement les croutes : mais bientôt le ventre se gonfla, & parvint, par degrés, à cet état de grosseur où on le voyoit alors. M. *P.* fit appliquer un vesicatoire à chaque jambe. L'effet en fut très-heureux : le ventre désenfla, & reprit sa premiere mollesse dans l'espace de vingt-quatre heures ; les croutes dartreuses reparurent : on r'ouvrit le cautere, qui emporta peu à peu le reste du mal.

Troisieme Observation.

Le même Médecin fut appellé en consultation avec deux de ses confreres pour un de ses compatriotes. Il trouva le malade privé de mouvement & de sentiment ; une sueur froide lui couvroit

tout le corps. On n'appercevoit ni reſpiration ni pouls ; tous les membres deſtinés aux mouvemens volontaires étoient contractés avec violence. Le Médecin ordinaire de la maiſon rapporta que la maladie avoit commencé par une chaleur de poitrine, accompagnée d'une toux ſeche & d'une fievre qui avoit réſiſté pendant quinze jours à la ſaignée & aux remedes pectoraux, mais qui s'étoit diſſipé tout à coup ſans aucune cauſe apparente, c'eſt-à-dire, ſans aucune évacuation ſenſible ; qu'elle avoit été ſuivie d'une ſuppreſſion d'urine avec des douleurs énormes ; qu'alors on avoit preſcrit le bain, dans lequel le malade ne fut pas plutôt entré, que les douleurs avoient ceſſé, & que l'urine étoit ſortie abondamment ; qu'enfin, après cette excrétion, en apparence, ſi avantageuſe, le malade étoit tombé dans la dangereuſe ſituation où on le voyoit. M. *Polluche* fut d'avis que l'on appliquât inceſſamment aux épaules du malade de larges ventouſes, que l'on ſcarifieroit enſuite, & ſur leſquelles on placeroit des véſicatoires très-actifs, ce qui fut exécuté. Environ une demie heure après l'application de ces différens remedes, le malade parut ſe réveiller comme d'un profond ſommeil. Interrogé quelles ſenſa-

tions il avoit éprouvé pendant qu'on le tourmentoit : il répondit qu'il avoit rêvé qu'il ſe promenoit dans un jardin agréable ſitué ſur les Alpes. Deux ou trois jours après des douleurs de ventre très-vives annoncerent que la maladie n'étoit pas terminée. Le Médecin ordinaire ne jugea pas à propos de les combattre par les bains, effrayé de la métaſtaſe que ceux-ci avoient produits. Il ſurvint une inflammation du bas-ventre, & le malade mourut au bout de quinze jours.

Quatrieme Obſervation.

Un homme fut attaqué d'une fievre maligne. Outre les ſymptômes qui ont coutume d'accompagner cette maladie, il éprouvoit une diarrhée crue & ſéreuſe très-abondante. On employa, mais en vain, tous les remedes d'uſage dans ce cas. Le Médecin, étonné de voir cette diarrhée perſévérer conſtamment, s'informa ſi le malade n'avoit jamais eu aucune maladie cutanée. Le Chirurgien dit que depuis pluſieurs années le malade avoit, à chaque cuiſſe, des croutes dartreuſes, qui avoient diſparu peu de temps avant qu'il fût pris de cette fievre maligne. On appliqua ſur chaque cuiſſe un véſicatoire, qui rétablit le malade en rappellant les dartres.

Cinquieme Obſervation.

Une Dame d'Orléans reſſentoit une douleur d'eſtomac exceſſive : elle avoit éprouvé auparavant des ſymptômes qui annonçoient une humeur rhumatiſmale qui circuloit avec le ſang. La ſaignée du bras fut répétée ſans ſuccès ; on fut obligé de recourir à celle du pied. Il étoit à peine ſorti deux onces de ſang, que la malade s'écria en s'adreſſant au Chirurgien, *vous m'arrachez le gras de jambe.* Le Chirurgien ſe défend ; mais le Médecin, qui étoit préſent, demande à la malade ſi la douleur d'eſtomac perſévere encore ? Elle avoit totalement ceſſé.

OBSERVATION.

Sur une épine venteuſe au genou de la jambe droite, d'une groſſeur extraordinaire, guérie ſans amputation ; par M. LÉAUTAUD, Maître en Chirurgie à Arles, Prévôt de ſa Compagnie, ci-devant ancien Chirurgien Major de l'Hôpital général du Saint-Eſprit de la même Ville, & Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c.

CONNOÎTRE les maladies, & en approfondir les cauſes, ſavoir en appliquer les

les remedes & travailler à leur guériſon ; voilà ce que le grand *Hippocrate* nous a tracé dans ſes aphoriſmes commentés par de ſavans & habiles Médecins. L'objet conſtant de leurs travaux a été de diriger notre pratique, en éclairant notre eſprit : ils ſentoient qu'en faiſant de nouvelles découvertes dans cette ſcience, ils préparoient à l'Etat des hommes utiles & néceſſaires au bien de l'humanité : mais de combien de maladies l'homme n'eſt-il pas affligé ? Je n'en trouve point de plus difficile ni de plus opiniâtre à guérir que la *ſpina ventoſa*, que les Auteurs célebres, anciens & modernes, ont toujours enviſagée comme ſouvent incurable, & qui exige l'amputation de la partie affectée. L'humeur maligne & occulte, qui produit le mal, corrode premiérement les os, ſans offenſer le périoſte en aucune maniere ni exciter la moindre douleur, & cauſe enfin un œdême qui ulcere la partie au bout de quelques mois, par une carie déja formée dans la ſubſtance de l'os.

Un jeune homme de cette Ville, (d'Arles) âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament robuſte & bien conſtitué, fut attaqué, au genou de la jambe droite, d'un œdême d'une groſſeur extraordinaire, qui ne diminua jamais, nonob-

ſtant l'application des topiques les plus ſpécifiques, quoiqu'on eût fait précéder les remedes généraux. Les parens inquiets, déterminés d'ailleurs par les conſeils de quelques perſonnes de conſidération & par Meſſieurs les Recteurs du Bureau, le firent tranſporter à l'Hôpital, & demanderent inſtamment une conſultation. Je convoquai donc, par billets, les quatre Médecins ordinaires de cette Maiſon avec trois de mes confreres, tous habiles dans l'art de guérir : après un examen attentif du genou de cet infortuné, on convint unanimement que ſa maladie étoit une *ſpina ventoſa* décidée & confirmée, & que par conſéquent le prognoſtic ne pouvoit en être que très-fâcheux.

Les avis ſur les moyens de curation furent partagés : les plus jeunes opinerent pour l'amputation, qui fut rejettée par les autres : alors le plus ancien Médecin, Conſeiller du Roi, homme vénérable & d'un mérite diſtingué, qui parla le dernier, le fit en ces termes : « Une longue » expérience nous ayant appris qu'on de» voit regarder, comme incurable, cette » maladie, dans laquelle l'amputation » même de la cuiſſe a été conſtamment » infructueuſe, nous avons décidé de ne » plus tenter ce moyen à l'avenir. Mais » quoique cette maladie doive être regar-

» dée comme incurable, nous avons vu,
» très-rarement, à la vérité, des guériſons,
» lors principalement que le mal étoit ré-
» cent, & que le Sujet étoit jeune & bien
» diſpoſé ; ainſi les remedes que l'on doit
» employer, en pareil cas, ſont les pur-
» gatifs répétés au moins tous les mois,
» les laiteux & les adouciſſans, les narco-
» tiques donnés tous les ſoirs, ſelon que
» la douleur & l'inſomnie le demandent,
» les fomentations faites ſur la partie
» avec la décoction d'une fraiſe d'agneau
» & les herbes & fleurs aromatiques,
» l'application ſur la partie, de la boue
» de Balaruc dans la ſaiſon, & l'ouver-
» ture d'un cautere à chaque jambe, ſur-
» tout à celle du côté malade. » Son avis fut adopté, & le traitement dirigé d'après ce plan. Il fallut le continuer très-long-temps ; mais il eut le plus grand ſuccès. Le malade eſt entierement guéri, il marche librement, avec aiſance, & ſans aucune incommodité : il jouit à préſent d'un embonpoint & d'une ſanté parfaite.

NOUVELLE MÉTHODE DE TAILLER (*a*),

Inventée & proposée par M. C. A. GOUBELLY, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & pratiquée publiquement par l'Auteur le 9 Mai 1776, dans le Cours François de Chirurgie de M^r.* Lafisse, *Docteur-Régent & Professeur des Écoles de la même Faculté.*

La Lithotomie, ou la Taille, est une Opération assez grave & assez importante pour s'occuper des soins de la rendre aussi sûre que simple. C'est dans cette vue que j'ai examiné & étudié scrupuleusement les Méthodes d'opérer, telles que celles de M. *Moreau*, de Frere *Cosme*, de MM. *le Dran*, *Foubert*, *Hawkins*, & toutes celles qui sont des modifications de ces Méthodes. J'ai remarqué constamment dans toutes ces es-

(*a*) En annonçant la méthode proposée, nous devons nous abstenir de l'apprécier : elle ne peut l'être que par ceux qui exercent fréquemment l'opération de la taille.

peces de Tailles fort nombreuſes, que j'ai pratiquées ſur beaucoup de cadavres depuis dix ans, que quelques-unes étoient compliquées, incertaines & dangereuſes; que les autres étoient un peu compoſées, quoiqu'avec certains avantages. C'eſt pourquoi ayant pris, de telle ou telle Méthode, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile, ayant ajouté les choſes néceſſaires qui leur manquoient à toutes, je me ſuis fait la Méthode ſuivante, après beaucoup de recherches. Pour en faciliter l'intelligence nous traiterons en particulier, de la ſituation qui nous paroît la plus commode, des inſtrumens que nous employons, de la maniere dont nous nous en ſervons, des parties que nous coupons dans cette Méthode, de celles que nous ménageons, & des avantages qu'elle a ſur toutes celles qui ſont les plus accréditées, après avoir poſé quelques conditions, d'où dépendent eſſentiellement tous les ſuccès de la Taille.

Des conditions.

Les conditions, ſans leſquelles la Taille ne ſauroit avoir les ſuccès déſirés, ſont 1°. l'inciſion de toute la proſtate, 2°. l'inclinaiſon rectiligne de cette inciſion depuis la veſſie juſqu'à l'anus, 3°. le peu

de distance de la commissure supérieure de la plaie cutanée au raphé.

De la situation du Malade.

La situation d'une femme en travail d'enfant qui a besoin de la main d'un Accoucheur, me paroît assez sûre pour un homme que l'on doit tailler. C'est pourquoi nous rejetrons les liens & la table employés dans cette opération, qui affectent plus les Malades que l'incision & l'extraction de la pierre. D'ailleurs, ou on adoptera cette situation, ou on observera l'ancien usage : qu'importe, la pratique de cette nouvelle Méthode n'en sera ni moins simple, ni moins sûre.

Des instrumens.

Dans cette Méthode, nous n'employons que trois instrumens ; savoir, le Cathétèr, le Cystotome & les Tenettes. Nous regardons comme inutile le Gorgeret, sans lequel les Tenettes peuvent entrer dans la Vessie. Comme les Tenettes dont nous nous servons, sont les mêmes que celles des autres Méthodes, nous nous bornerons à la description du Cathétèr & du Cystotome, dont nous allons exposer la forme & les dimensions relatives à la Taille qui

ſeroit à faire ſur un adulte. Ainſi on aura des Cathétèrs & des Cyſtotomes de grandeurs différentes, au-deſſous de celles que nous allons expoſer, à raiſon de l'âge du ſujet que l'on aura à opérer.

Du Cathétèr.

Le bec de mon Cathétèr eſt long de trois pouces, trois lignes, & ce bec fait un angle un peu aigu & arrondi avec la branche. Par cette longueur il déborde dans la veſſie, les cornes de la proſtate, de neuf lignes ; & par cette longueur, que n'a pas le bec du Cathérèr ordinaire, il favoriſe la diviſion complette de la proſtate, qui, quoiqu'eſſentielle, ne peut être obtenue dans la plupart de ces Méthodes. Par ſon angle aigu, il s'applique plus exactement ſous l'arcade des pubis & éloigne davantage l'inſtrument tranchant du rectum & des vaiſſeaux.

Du Cyſtotome.

Toute la longueur du Cyſtotome eſt de neuf pouces. On peut le diviſer en corps & en manche. Cette partie-ci a quatre pouces, deux lignes. Le corps eſt une lame d'acier dont la ſoie eſt engagée dans le manche, qui eſt aſſez volumineux pour être ferme dans la main.

Le corps de cette lame eſt de quatre pouces, dix lignes. Son extrémité tranchante repréſente un vrai croiſſant, dont la convexité, qui a trois pouces deux lignes, à partir de la pointe, ne coupe que dans une étendue de deux pouces & demi; le bord oppoſé eſt un peu concave & a deux pouces dix lignes; ſon ſinus-verſe, ou la plus grande diſtance du bord convexe, eſt de neuf ou dix lignes. L'autre partie du corps a une ligne & demie d'épaiſſeur, deux pouces de long & ſept lignes de large.

Les dimenſions de cet inſtrument conſidéré en tout ou en partie ſur pluſieurs cadavres, ſont eſſentielles pour la diviſion des parties de la veſſie, qu'il eſt intéreſſant de couper.

Maniere d'employer les inſtrumens.

Le Malade étant préparé & ſitué, comme nous l'avons indiqué, le Cathéter étant dans la veſſie, ſes jambes & ſes cuiſſes étant fléchies & écartées l'une de l'autre par deux perſonnes fortes, les mains aſſujetties par deux autres, le ſcrotum ſera ſoulevé directement. Le podex ſera tendu également en tout ſens, pour ne pas changer la direction, ni la ſituation naturelle du raphé. L'Opérateur tiendra de la main gauche le pavil-

lon du Cathétèr médiocrement incliné ſur l'aîne droite du Malade & perpendiculaire à l'axe de ſon corps : ſa concavité ſera appliquée devant & deſſous la ſymphyſe des pubis. Il faut avoir ſoin ſur-tout que le bec du Cathétèr ſoit direct ou parallele au diametre du baſſin qui s'étendroit du ſacrum aux pubis. Le Cathétèr étant en cet état, il mettra le Cyſtotome entre ſes dents, le manche regardant ſon côté droit. Il marquera enſuite avec l'ongle de l'indicateur droit, la partie gauche des tégumens qui eſt vis-à-vis le ligament tranſverſe des pubis, à la diſtance d'une ligne & demie du raphé. Il portera de ſa main droite la pointe du Cyſtotome ſur cette partie des tégumens, en le tenant de maniere que ſa largeur ſoit parallele à la branche aſcendante de l'iſchium. Il inciſera les tégumens de haut en bas, en plongeant médiocrement l'inſtrument à raiſon de ce qu'il ſe rapprochera de la partie des tégumens qui eſt entre la tubéroſité iſchiatique & l'anus, où il doit arrêter. Cette inciſion doit avoir à-peu-près deux pouces de longueur. Il cherchera avec la pointe la cannelure du Cathétèr, au-deſſous de ſa courbure ; & ayant percé les parties qui s'y rencontrent, il portera dans cette cannelure la lame du Cyſtotome parallelement au

bec du Cathétèr. Lorſque ſa pointe ſera parvenue dans le cul-de-ſac de la ſonde, il l'en retirera & complétera l'inciſion externe, en baiſſant le manche, ſi elle n'avoit pas été d'abord aſſez grande. Il fera ſortir auſſi le Cathétèr, & inſinuera les Tenettes de bas en haut dans la diviſion de la proſtate & dans la veſſie, pour les charger de la pierre, à l'égard de laquelle il faut ſe comporter dans cette Méthode-ci, comme dans les autres

Parties qui ont été diviſées, parties qui ont été laiſſées integres dans l'Opération.

Les parties étant diſſéquées, nous avons trouvé 1°. au-deſſous de la levre gauche de la plaie externe les rameaux de la honteuſe interne qui vont au bulbe de l'uretre, integres; 2°. la partie gauche de l'accélérateur, le tranſverſe reſpectif & la portion voiſine du releveur de l'anus, diviſées; 3°. neuf lignes de la racine du bulbe de l'uretre, la petite proſtate gauche, la portion membraneuſe de l'uretre, les fibres muſculaires qui l'attachent en partie à la branche deſcendante du pubis gauche, ſéparées; 4°. la proſtate diviſée en deux un peu obliquement à l'épaiſſeur de la

corne gauche, ayant laiſſé integres le canal éjaculateur droit, le veru-montanum, les veſicules ſeminales, & aſſez ſouvent le canal éjaculateur gauche. Telles ſont les parties que nous intéreſſons. Telles ſont celles que nous reſpectons dans notre Méthode qui a été faite publiquement, en une minute, dans le Cours de Chirurgie de Me *Laſſiſe*, dont les connoiſſances en Chirurgie ſont auſſi profondes que celles qu'il a en Médecine.

Avantages de cette nouvelle Méthode ſur les autres.

Les Méthodes les plus accréditées ſont celles de M. *Moreau*, de Frere *Coſme*, de MM. *Cheſelden* & *Hawkins*. Or ces Méthodes, qui ſont tous les jours pratiquées avec certains ſuccès, n'ont pas la ſimplicité ni la ſûreté de la nôtre. En effet, dans la premiere Méthode, le Malade lié ſur une table oblique & tenu par des Aides, le Cathétèr, dont le bec eſt trop court, eſt introduit dans la veſſie. L'inciſion externe faite, le Lithotome eſt porté dans la cannelure du Cathétèr juſqu'au cul-de-ſac. Enſuite il faut faire le coup de Maître, déprimer le Lithotome & diviſer ce qui ſe préſente de la proſtate, en retirant l'inſtrument de bas

en haut, pour le faire ſortir de haut en bas & dilater ainſi l'inciſion externe. Le Chirurgien engage de nouveau le Lithotome pour guider le Gorgeret, &c.

Cette Méthode eſt fort ſage, fondée ſur des connoiſſances anatomiques & une pratique très-grande. Elle devroit procurer à ſon Auteur l'immortalité, ſi ſa charité à l'égard des infortunés, ſes ſoins & ſa vigilance à procurer du ſoulagement, dans ce lieu où ſe raſſemblent les maux & la miſere, ne la lui avoient acquiſe & méritée. Mais, qui ne voit pas la difficulté de cette Méthode, dans la combinaiſon de tous les mouvemens qu'il faut donner au Lithotome ? Dans notre Méthode, les mouvemens ſont ſimples, la proſtate y eſt diviſée en totalité, elle ne l'eſt qu'en partie dans celle-là.

Le Frere *Coſme* fait l'inciſion des tégumens, de la graiſſe & de la portion membraneuſe de l'uretre avec une eſpece de Biſtouri. Il inſinue dans la cannelure ſon Lithotome caché, & retire le Cathétèr. Il examine le lieu, le volume de la pierre & tourne le manche ſur ſon axe à raiſon de ſon volume; il rapproche du manche la baſcule, la lame ſort & diviſe en retirant, le col de la veſſie, la proſtate, & ſouvent des ar-

teres assez grosses & le rectum. Il abaisse le manche, lorsque le tranchant est voisin de la peau, dont il acheve l'incision.

On ne pourra jamais reprocher à notre Méthode les malheurs connus, qui arrivent dans la Méthode du Frere *Cosme*. Quoiqu'elle soit très-aisée à pratiquer, la nôtre l'est encore davantage, puisqu'un seul instrument tranchant suffit dans celle-ci, lorsque deux sont nécessaires dans celle-là.

Dans la Méthode de M. *Cheselden*, le Malade en situation, comme dans toutes les Méthodes de Tailler, un Aide s'empare du Pavillon du Cathétèr, dès qu'il est introduit dans la Vessie; ensuite, le pouce gauche appliqué au-dessus de l'anus, & l'indicateur de la même main sous le scrotum soulevé, l'Opérateur fait une incision oblique dans le côté gauche avec le scalpel anglais, du perinée jusqu'à l'anus. Cette incision faite, il divise les graisses, il introduit ensuite dans la plaie l'indicateur & le grand doigt gauche; celui-ci déprime le rectum, celui-là guide le même scalpel dans la cannelure du Cathétèr, pour être sûr de couper la prostate. Il prend ensuite de la main gauche le Cathétèr, dans la cannelure duquel il porte de la droite le Gorgeret, &c.

On ne peut s'empêcher de convenir que cette Méthode n'ait plusieurs inconvéniens très-grands ; comme celui de confier le Cathétèr à un Aide, qui curieux de voir opérer, oubliera qu'il doit tenir le Cathétèr, & sera la cause d'une infinité de malheurs D'ailleurs, par la place qu'occupent les deux doigts de la main gauche dans la plaie, le tranchant du scalpel s'approche des vaisseaux, qu'il intéresse si souvent, qu'il est obligé de se munir d'une aiguille courbe & d'un fil avant que d'opérer, &c. . . . Il n'y a aucun de ces invéniens-là dans notre Méthode.

Quant à la Méthode de M. *Hawkins*, les incisions extérieures étant faites avec un instrument particulier, le Gorgeret tranchant est introduit par sa crête dans la cannelure du Cathétèr ; plus il pousse, plus son bord gauche qui est tranchant divise, & en tournant un peu le Gorgeret de gauche à droite, de bas en haut, il fait une incision demi-circulaire.

Quelle que soit la simplicité de cette Méthode, cette simplicité est moins grande que celle de la nôtre, puisqu'il y faut deux instrumens tranchans ; au lieu qu'un seul suffit dans la nôtre. D'ailleurs elle est sujette à des accidens très-fâcheux, tels que la lésion des rameaux

de l'artere honteuſe interne gauche qui qui vont au bulbe de l'uretre & à la racine du corps caverneux. Outre cela, l'inciſion demi-circulaire de M. *Hawkins*, quoique grande, ne fait qu'une petite ouverture ; parce que cette ouverture n'eſt pas de l'étendue du demi-cercle, mais ſeulement de celle de la corde de ce demi-cercle, &c... Ces inconvéniens ſont aſſez ſenſibles pour que l'on s'apperçoive de la ſupériorité de notre Méthode.

Concluſion.

Notre Méthode a pour avantage ſur celle des autres, celui de faire un paſſage ſuffiſant à une pierre même volumineuſe, pour qu'elle ne puiſſe occaſionner aux parties ni contuſion, ni déchirement ; celui d'être incomparablement plus ſûre qu'aucune autre, d'être faite beaucoup plus promptement. En effet, toutes choſes égales d'ailleurs, de la part du Cathétériſme & de l'Extraction de la pierre, dans les autres Méthodes comme dans la nôtre, les inciſions ſont faites plutôt dans la nôtre, & la brieveté de temps y eſt même ſi grande, que quoique *Raw*, dans ſa Méthode que l'on ne connoît pas parfaitement, ne mît qu'une minute de temps après l'introduction de

la ſonde pour diviſer & extraire la pierre, nous n'employons tout au plus que ce temps, même en comptant l'inſtant de l'introduction du Cathétèr, ſans être obligé de ſe hâter, dans la crainte de paſſer la minute. (Nous ſuppoſons ici que les difficultés du Cathétèriſme & de l'Extraction ſoient médiocres.) Au ſurplus, quelque grandes que ſoient ces ſortes de difficultés, comme elles ſont communes à toutes les Méthodes que nous avons décrites & comparées avec la nôtre, on voit que celle-ci eſt plus ſimple, eſt très-ſûre, a beſoin d'un moindre temps pour être faite, & poſſede enfin les qualités qui ſont deſirées en tout ou en partie dans les autres.

DESCRIPTION

D'une Machine méchanique, inventée par M. JUVILLE, Expert-Herniaire, reçu au Collége Royal de Chirurgie de Paris, pour ſervir de réſervoir à un anus contre nature, au pli de l'aîne.

Cette Machine eſt compoſée de quatre pieces principales; ſavoir, d'une embouchure

chure d'ivoire, d'un canal de cuir bouilli, d'une cuvette d'argent & d'un fer à bandage inguinal, élaſtique, doux & liant; entout, elle eſt ſimple & a la figure d'un bandage inguinal, excepté le réſervoir qui ſe prolonge perpendiculairement deſſous la pelote, d'environ trois ou quatre pouces, le long de la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe : ſa ſaillie ne peut paroître ni gêner le malade.

La première pièce de cette Machine, eſt un quarré d'ivoire plus large que long, qui a trois angles arrondis, de largeur à couvrir la capacité elliptique de l'aîne, & à y faire l'office de pelotte. Elle a deux faces, l'une interne & l'autre externe : la première eſt preſqu'entièrement évidée dans ſon milieu, percée de part en part, perpendiculairement, & platte ſur ſes bords, ſi l'on en excepte une arrête, ſaillante d'une ligne, en forme de croiſſant, qui borde la partie inférieure de la cavité.

Il y a à la face externe de cette pièce, un tuyau ſaillant d'environ un pouce dont l'ouverture a huit lignes de diamètre, un quadre tout-au-tour percé d'un grand nombre de petits trous; au bout de ce tuyau il y a une ſoupape d'ivoire qui eſt fixée, à ſa partie ſupérieure, au

moyen d'une charniere d'or ; à ſa partie inférieure, elle a un bec de plomb qui, par ſon propre poids la tient ouverte ou fermée, ſelon le beſoin.

La ſeconde pièce eſt un canal qui fait la communication de la première pièce à la troiſième. Ce canal eſt de cuir de vache, battu, bouilli, verniſſé & à l'épreuve des corps liquides ; il a environ deux pouces de diamètre, & deux & demi de long : il eſt fixé par ſa partie ſupérieure au cadre qui entoure le tuyau de la première pièce, dont il a été parlé plus haut ; ſa partie inférieure eſt inſérée & maſtiquée dans la goutière d'un cercle d'argent qui fait partie de la troiſième pièce. Cette pièce eſt une cuvette d'argent, ſervant de réſervoir, dont la forme ronde, applattie, repréſente aſſez bien le fond d'une poire à poudre ; elle a deux petits crochets pour la fixer au cercle, quand il eſt inſinué. On ſent aiſément que ce cercle a le même contour que la cuvette. Cette troiſième pièce peut-être faite de manière à ſe fermer à vis.

On voit par ce qui vient d'être dit, que ces trois pièces ſe réuniſſent pour ne faire qu'un ſeul corps ou un canal, qui reçoit par une de ſes extrêmités, & qui ſe vuide par l'autre.

La quatrième pièce eſt un fer de bandage inguinal élaſtique, couvert de peau de chamois, fixé à plat ſur la partie ſupérieure externe de la première pièce, par deux vis.

Cette Machine s'applique de la même manière & avec la même facilité qu'un bangage inguinal. Elle s'adapte très-exactement tout autour de la fiſtule, elle ne fatigue point ſes bords, elle ne les comprime point, excepté le bord inférieur qui éprouve une compreſſion légere par l'arrête dont il a été parlé plus haut; mais cette compreſſion ne peut gêner le malade, elle a l'avantage de provoquer l'évacuation des matières fécales, & de contribuer à la guériſon radicale de la fiſtule, ſi elle en eſt ſuſceptible en rapprochant la lévre inférieure de la ſupérieure.

Le malade, qui fait uſage de cette Machine, peut ſe livrer à toutes ſortes d'exercices, vacquer à ſes affaires, & ſe préſenter en compagnie ſans craindre d'y porter d'exhalaiſon, & de s'infecter lui-même. Il peut vuider & replacer le réſervoir avec la plus grande facilité.

Deux points capitaux ont dirigé la conſtruction de cette Machine; l'un eſt de garantir la fiſtule de l'influence de

l'air ; & l'autre d'empêcher les matières fécales d'y séjourner ; On a rempli le premier but par l'adaption invariable de l'embouchure, & le second, par la soupape qui permétant aux matières fécales de tomber dans le réservoir, s'oppose à ce qu'elles puissent refluer sur la fistule ; ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens, ne peut avoir lieu, même pendant l'instant qu'il faut au malade pour vuider la cuvette. Il souleve le canal de cuir avec le doit ; ce seul mouvement ferme le tuyau de l'embouchure & empêche l'air d'y pénétrer, sans pour cela que les matieres fécales qui s'évacuent puissent être arrêtées au bord de la fistule. La machine est très-simple & très-solide, quoique légère : elle a été présentée à l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Sabatier*, Chirurgien Major de l'Hôtel Royal des Invalides, & Membre de l'Académie Royale des Sciences, a été nommé Commissaire pour l'examiner : l'application en a été faite en sa présence sur un Sujet de l'Hôtel qui est attaqué de cette incommodité : il en a suivi les effets pendant quatre mois, & a fait à l'Académie son rapport, dont voici l'extrait.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie, du Jeudi 19 Septembre 1776.

« M. *Sabatier*, qui avoit été nommé » Commiſſaire pour l'examen d'une ma- » chine préſentée par M. *Juville*, Ex- » pert pour les hernies, reçu au College » de Chirurgie, en ayant fait ſon rap- » port, a inſtruit la Compagnie que » cette machine, faite pour être adaptée » à un anus contre nature, a parfaite- » ment réuſſi : elle met les malades, aſſu- » jettis à rendre les matieres fécales par » une autre voie que la naturelle, à l'abri » des inconvéniens qui réſultent de cette » incommodité ; leur permet de ſe livrer » à toutes ſortes d'exercices, de vacquer » à leurs affaires & de ſe préſenter en » compagnie ſans y être à charge par la » mauvaiſe odeur ; enfin cette machine » eſt ingénieuſement conſtruite, & l'A- » cadémie l'a jugée digne de ſon appro- » bation ; en foi de quoi j'ai délivré le » préſent extrait de nos regiſtres, pour » ſervir & valoir ce que de raiſon.

» A Paris le 23 Septembre 1776. » *Signé* LOUIS, Secrétaire Perpétuel » de l'Académie Royale de Chirurgie ».

SUITE

Des Obſervations ſur l'Apoplexie.

Cette obſervation réunit différentes cauſes productives de l'apoplexie, réſultante ſur-tout de la compreſſion de la moëlle allongée. Les ſymptômes, qui annoncent un vice des artères cérébrales, pareil à celui que nous venons de déſigner, ſont la peſanteur de tête; un ſentiment de pulſation au centre de la bâſe du crâne, là où eſt le ſiége de la compreſſion; des douleurs vives dans cet endroit, leſquelles ſe communiquent au fond des oreilles; des éblouiſſemens & des vertiges: ces derniers ſymptômes proviennent de l'état de gêne & de ſouffrance de la racine des nerfs optiques: ſouvent même l'origine des nerfs olfactifs ſe trouve dans le même cas; & en conſéquence l'organe de l'odorat eſt léſé.

7°. L'apoplexie peut être le produit des cauſes de certaines maladies particulières, dont le foyer réſide dans d'autres parties que la tête, & même dans les parties les plus éloignées du cerveau. Elle eſt par exemple aſſez ſouvent la ſuite d'un flux hémorrhoïdal ſupprimé; & dans le ſexe, du défaut du flux périodique. En

conſéquence de l'une & de l'autre eſpèce de ſuppreſſion, le ſang refoule d'autant plus aiſément dans l'intérieur de la tête, qu'il y trouve moins de réſiſtance qu'ailleurs; & les vaiſſeaux délicats, qui ſe terminent à la ſubſtance blanche du cerveau, ſont aiſément forcés par ce ſurcroit de ſang.

Un Gentilhomme de notre Ville, d'un tempérament ſanguin, ſouffroit des maux de tête preſque continuels, depuis deux à trois ans, qu'un flux hémorrhoïdal habituel avoit été changé en un ſuintement de matière blanche. Dans cet eſpace de témps, il ne s'étoit plus reſſenti de la goute, à laquelle il avoit été ſujet. Deux ou trois accès d'épilepſie furent les précurſeurs d'un très-violent accès de la même maladie, compliquée d'apoplexie, auquel le ſujet ſuccomba le troiſième jour (le 21 Décembre 1751). A l'ouverture du cadavre, nous obſervâmes que la dure-mère avoit des attaches particulières à la calote du crâne, par des eſpèces d'appendices qui étoient nichées dans des enfoncemens particuliers de la ſurface interne du crâne. De plus, cette membrane étoit collée à la pie-mère, à l'endroit de l'union de l'angle de l'occipital, avec la ſuture ſagittale, en conſéquence d'un état inflam-

matoire de ces parties. Le ſinus longitudinal ſupérieur étoit dilaté dans cet endroit où s'étoient rapportées les principales douleurs de tête. Les veines, qui ſe dégorgent dans le ſinus, ſe trouvoient auſſi dilatées & remplies d'un ſang noirâtre. Il y avoit dans les ventricules latéraux, un épanchement conſidérable de ſang noir, & en grande partie caillé; épanchement qui s'étoit propagé juſque dans le troiſième ventricule, par l'ouverture commune antérieure qui ſe trouvoit élargie; nous avons évalué ce ſang épanché au poids d'environ huit onces; le plexus choroïde étoit fort gonflé & rempli de petites hydatides; ſes vaiſſeaux ſanguins étoient beaucoup plus amples que dans l'état naturel; il en étoit de même des branches de veines qui vont ſe dégorger dans le *torcular*.

On pourroit préſumer que la maladie en queſtion a été en partie l'effet de l'humeur gouteuſe répercutée.

8°. L'expérience nous apprend qu'il peut ſe faire dans le cerveau un refoulement ou une métaſtaſe de l'humeur arthritique, qui a ſon ſiége dans différentes parties du corps, & de la goutte régulière qui en attaque les extrémités, & notamment les pieds.

Il eſt prouvé par les ſymptômes anté-

cédens & concomitans de la goutte, ainſi que par ſes effets conſécutifs, que c'eſt un dépôt d'une matière lymphatique très-déliée, ſur les parties nerveuſes & ligamenteuſes, qui entrent dans la compoſition des extrêmités du corps, & dont l'acrimonie cauſtique eſt capable de détruire les parties nerveuſes, les ligamens, le périoſte, le tiſſu des os même. Il peut arriver que cette matière trouve des obſtacles à paſſer des vaiſſeaux, dans leſquels elle circule & où elle eſt élaborée de longue main, dans les parties où elle doit être dépoſée : alors le dépôt pourra ſe faire ſur d'autres parties; mais comme ce ſont les nerfs & tout le ſyſtême nerveux qui en ſont le ſiége principal, le cerveau, qui en eſt le principe, y ſera particulièrement ſujet. Ainſi l'on voit des perſonnes tourmentées d'accès de vertige & d'épilepſie, ſans cauſe manifeſte, être tout-à-coup délivrées de ces fâcheuſes maladies, par une invaſion inattendue de la goutte, dont ils n'avoient jamais reſſenti d'atteinte.

L'humeur goutteuſe, quoique dépoſée dans ſon foyer ordinaire, peut avant que d'être entiérement ſubjuguée, en être repouſſée par différentes cauſes, & répercutée dans l'intérieur du corps, comme nous le voyons tous les jours. Alors cette

matière peut-être transmise sur des parties nerveuses quelconques : mais dans les sujets cacochymes & valétudinaires, elle le sera principalement sur celles dont le tissu offre moins de résistance, tels que les viscères de la poitrine, l'estomac, &c. La substance blanche du cerveau en offre encore moins ; la transmission de cette matière s'y fera donc souvent de préférence (*a*) ; elle y causera des irritations dont s'ensuivra l'étranglement des petits vaisseaux qui s'y terminent, leur engorgement, & enfin leur rupture.

9°. L'apoplexie & les maladies soporeuses sont encore assez souvent l'effet d'autres métastases ou dépôts d'humeurs refoulées des diverses parties du corps dans le cerveau. Nous nous abstiendrons d'entrer dans ce détail, qui nous meneroit trop loin. Il en est une néanmoins qui mérite quelque attention de notre part ; c'est le refoulement du levain fébrile sur le cerveau, dans ces fièvres régulières, de la nature des intermittentes que les Médecins observateurs appellent *fievres dépuratoires*. Le

(*a*) Nous concevons que cette transmission se fait par l'entremise des petits vaisseaux, dont sont parsémées les membranes très-fines qui lient les faisceaux de fibres composant le tissu des nerfs.

quinquina & les autres remèdes propres à fixer la fievre, prescrits avant que l'on ait obtenu des signes suffisans d'une bonne coction, produisent ce facheux effet, & entraînent le carus ou même l'apoplexie.

Un jeune homme assez robuste, mais dont le tempérament participoit un peu de la cacochymie, avoit essuyé plusieurs récidives de fievre intermittente, qu'on avoit toujours arrêtée avec du quinquina, immédiatement après l'emploi des remédes généraux. Peu après la cessation d'une récidive, il fut tout-à-coup assailli d'accès répétés d'épilepsie, & tomba de suite dans un tétanos, auquel il succomba le troisième jour malgré plusieurs saignées du bras, du pied, & de l'artère temporale, & l'application des vésicatoires. A l'ouverture de son cadavre, nous trouvâmes un gobelet de sang épanché dans les ventricules latéraux du cerveau.

10°. Parmi les causes capables d'intercepter la transmission du fluide nerval dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, en affectant immédiatement le principe des nerfs qui s'y distribuent, il en est d'imperceptibles, & dont on ne peut guère expliquer la manière d'agir. Les passions violentes sont de cette classe, la colère, une grande fureur, une joie excessive, &c.

qui se transmettant jusqu'au principe des nerfs, l'affecte de même que s'il avoit essuyé une violente commotion. Les passions vives accélerent le mouvement du cœur : cette accélération se fait notamment appercevoir dans le poumon : la respiration en pâtit plus ou moins : elle peut même par-là être arrêtée tout à coup ; & si quelque mouvement opposé ne rend bien vîte la liberté d'agir aux organes de cette importante fonction de l'économie animale, la mort suit de près. Ces effets ne sont pas toujours si prompts ; mais l'obstacle que le sang, qui revient du cerveau, trouve à sa transmission dans le poumon, le fait refouler à la tête ; d'où s'ensuit bientôt l'apoplexie ou quelqu'autre maladie soporeuse. On conçoit que cela arrivera en particulier dans un violent accès de colere, où l'air est retenu dans le poumon par une contraction forcée & permanente des muscles inspirateurs. Dans le ris immodéré, le diaphragme & les muscles inspirateurs sont dans une espece de convulsion, qui fait refouler le sang avec force dans le cerveau, dont la compression conséquente intercepte la transmission du fluide nerval. Enfin la crainte, la terreur, la tristesse, portées à un degré considérable, saisissent toutes les puissances du corps,

& portent l'engourdiſſement dans le genre nerveux, qui ſe tranſmet juſqu'à l'origine des nerfs.

C'eſt ici le lieu de faire mention de l'apoplexie hyſtérique, qui, le plus ſouvent, eſt l'effet d'une grande mobilité, ou plutôt d'une irritabilité particuliere du genre nerveux. Nous avons vu une jeune perſonne ſuccomber à l'apoplexie, compliquée de convulſions épileptiques, laquelle n'a pu être que l'effet d'une pareille cauſe. Cette perſonne, âgée de dix-neuf ans, d'une conſtitution aſſez délicate & d'un caractère très-ſenſible, étoit ſujette, depuis deux à trois années, à des accès d'épilepſie plus ou moins fréquens, mais qui l'étoient plus vers le temps de ſes regles, dont les périodes néanmoins étoient aſſez réguliers : ils étoient précédés & accompagnés de violens maux de tête & ſouvent de la fievre, qui la tenoit au lit pluſieurs jours. Les ſaignées répétées, les boiſſons délayantes, nitrées, anodynes, les lavemens émolliens étoient preſque les ſeuls remedes, dont elle parut être ſoulagée. Dans les intervalles des accès, elle faiſoit uſage des infuſions théiformes de fleurs de tilleul, de la poudre abſorbante de Staahl, de la poudre de guttette, des pilules de Cheſ, &c. Les accès, qui avoient paru moins violens &

moins répétés, furent plus fréquens vers la fin de Mars de la préſente année 1775 ; la fievre ſurvint au commencement d'Avril ; le tétanos ſuivit bientôt les convulſions ; le viſage étoit fort rouge : je preſcrivis la ſaignée de l'artere temporale ; on en avoit fait précédemment deux du pied. La malade ſuccomba dans l'apoplexie vingt-quatre heures après cette ſaignée. Je comptois trouver, à l'ouverture du crâne, une cauſe palpable de la maladie : je fus trompé ; quelques recherches que nous ayons faites, le ſieur *Dupont*, habile Chirurgien de cette ville & moi, nous ne vîmes ni dans la maſſe du cerveau, ni dans les parties acceſſoires, rien à quoi l'on pût imputer la cauſe de la mort. Il ne ſe trouvoit pas le moindre dérangement dans les deux ſubſtances de ce viſcere ; point d'engorgement dans les vaiſſeaux ; au contraire, les veines & les ſinus étoient preſque vuides. Il eſt bon pourtant d'obſerver, avec le ſavant Auteur du traité des affections vaporeuſes du ſexe, qu'il y a ſouvent des accès de vapeurs qui reſſemblent à l'apoplexie, mais qui n'en ont pas les caracteres eſſentiels. L'apoplexie eſt toujours accompagnée de ronflement ; le pouls, dans cette maladie, eſt fort ou dur, & l'on n'en revient guère ſans qu'un côté ou quelque

membre ne reſte paralyſé; au lieu que dans les vapeurs qui imitent l'apoplexie, le pouls eſt ordinairement ſi foible, qu'il paroît ſouvent manquer; la reſpiration eſt imperceptible, & il ne reſte point de paralyſie.

11°. Enfin, il eſt des cauſes du dehors, capables d'affecter le *ſenſorium commune* par l'entremiſe des nerfs, au point d'entraîner l'apoplexie. Dans cette claſſe ſont compriſes des exhalaiſons pernicieuſes, qu'on déſigne généralement par le terme de *méphitique* : telles ſont celles qu'exhalent les liqueurs en fermentation; celles qui partent des ſouterreins que l'on ouvre & des mines que l'on fouille; les vapeurs du charbon, qui a été étouffé dans ſa premiere ignition, &c. Ces différentes eſpeces d'exhalaiſons, vraiment vénimeuſes, portent leurs premieres impreſſions dans le fond du nez, là où les nerfs olfactifs ſe diſtribuent à nud ſur la membrane pituitaire, où ils ſe terminent; ainſi l'on conçoit que ces impreſſions doivent ſe propager bien vîte au *ſenſorium commune*, par le peu de diſtance qu'il y a de la terminaiſon de ces nerfs à leur origine. On ne peut douter que ce ne ſoit là la cauſe principale des déſordres funeſtes qui s'enſuivent promptement dans l'économie animale, à la

vue des premiers ſymptômes qu'éprouvent les perſonnes qui ſont dans ce cas ; ils ſe ſentent la tête chargée, peſante & douloureuſe ; la vue s'obſcurcit : ils ont des éblouiſſemens ſuivis du vertige : ils font des efforts impuiſſans pour marcher ; ils ne peuvent ſe ſoutenir ſur leurs jambes : ils tombent ſans connoiſſance & ſans mouvement. L'inſenſibilité abſolue a lieu dans ceux qui ſont affectés au plus haut dégré ; de maniere qu'ils ne ſentent rien, ſi l'on irrite leurs membres avec le fer & le feu. Les yeux de ceux qui ſuccombent, ſont ſaillans, rouges & luiſans : ſi on leur ouvre la tête, on trouve les vaiſſeaux du cerveau gorgés de ſang, ſa ſubſtance plus ferme & plus ſeche que dans l'état naturel : quelquefois les ventricules du cerveau ſont remplis d'une ſéroſité ſanguinolente. Les membres des ſuffoqués reſtent flexibles après la mort, & leurs muſcles ſont très-relâchés, effets de l'atonie conſécutive du déſordre du cerveau (*a*).

(*a*) On ne peut diſconvenir que ces fâcheux effets ne doivent être en partie rapportés à l'action des vapeurs ſur le poumon : on conçoit en effet qu'elles doivent porter leurs impreſſions ſur ce viſcere par la voie de la trachée-artere. Mais on ne peut attribuer qu'à un état d'apoplexie les prin-

Juſqu'ici

Jusqu'ici il n'a été question que des causes d'apoplexie, qui agissant immédiatement sur la partie blanche du cerveau, interceptent l'influx du fluide nerval dans les nerfs qui se distribuent aux organes des sens & des mouvemens volontaires. Voyons maintenant quelles sont celles qui produisent cette maladie, en interceptant la secrétion de ce fluide dans la substance cendrée ou corticale.

Premierement, le défaut de secrétion des esprits animaux peut provenir de la disette même de la matiere qui en est la source. Cette cause est souvent la suite des hémorrhagies énormes quelconques, sur-tout de celles qui arrivent aux femmes dans les fausses-couches, ou même à la suite des couches à terme. Elles sont assez ordinaires aux femmes de nos concitoyens aisés, qui menent une vie oisive, & se gorgent journellement d'eau chaude, dans laquelle on fait infu-

---

cipaux symptômes que nous venons de désigner.

Voyez sur cet article le rapport de M. Portal, fait à l'Academie Royale des Sciences, & mon Mémoire sur les effets pernicieux du charbon, inséré dans le Journal de Médecine, tom. 13, pag. 109, dont MM. les Auteurs du Journal Encyclopédique ont donné un long extrait peu de temps après.

ſer quelques feuilles de thé. Dans ce cas il ne reſte pas aſſez de ſang dans le ſyſtême vaſculeux, pour qu'il en ſoit porté au cerveau une quantité ſuffiſante pour la ſécrétion des eſprits animaux néceſſaires à l'entretien de la vie. Quoique ces cas ſoient rares, il s'en eſt cependant préſenté dans le cours de notre pratique.

2°. Le défaut de ſécrétion du fluide nérval peut provenir de la dégénération du ſang, & ſur-tout d'un ſang trop pituiteux, qui, au lieu de former une maſſe rouge & ſolide, eſt devenu un fluide pâle, léger, ſans conſiſtance, & preſqu'aqueux. Cette dégénération eſt très-ordinaire aux habitans de nos contrées, par la nature du climat, l'influence de l'air & le genre de vie. On conçoit aiſément qu'un pareil ſang n'eſt pas bien propre à fournir la matiere de la ſécrétion des eſprits animaux. Nous nous réſervons de traiter plus au long cet article ci-après.

3°. Le même inconvénient peut réſulter de l'atrabile. Dans les mélancoliques le ſang, à la longue, devient une maſſe noire, ténace, reſſemblante à de la poix liquide, & qui ne peut fournir cette roſée fine & déliée qui conſtitue le fluide nerval. On ſait que les perſonnes atta-

quées de cette fâcheuſe maladie, ne paroiſſent tenir à la vie que par un fil léger; à peine reſpirent-ils : on ne leur ſent preſque point de pouls ; ils ſont des ſtatues ambulantes : ils tombent enfin dans la catalepſie, qui bientôt eſt ſuivie d'une apoplexie funeſte. Si l'on ouvre la tête de ceux qui ſuccombent, on trouve les vaiſſeaux de la pie-mere variqueux, leſquels ne renferment qu'une matiere noire, viſqueuſe & reſſemblante à de l'encre épaiſſe.

4°. Le défaut de ſécrétion du fluide nerval provient aſſez ſouvent d'un état du ſang oppoſé à la dégénération pituiteuſe : c'eſt l'épaiſſiſſement phlogiſtique. Le ſang, dans ce cas, forme une maſſe ſolide, peu propre à fournir la matiere d'une pareille ſécrétion.

Le défaut de ſécrétion du fluide nerval eſt très-ſouvent l'effet d'affections morbifiques de l'organe ſécrétoire même ou de ſes parties acceſſoires. La pléthore des vaiſſeaux, qui s'y diſtribuent, en eſt une aſſez fréquente.

5°. Les arteres cérébrales, dénuées de tunique muſculeuſe, vont ſe terminer à la ſubſtance corticale du cerveau & du cervelet par des ramifications innombrables & d'une extrême ténuité ; ce dont les injections fines & l'inflammation de

la pie-mere nous donnent une idée. Ces distributions ne sont point bornées au contour des deux cerveaux ; elles pénetrent jusqu'au fond de leurs replis & anfractuosités. Les dernieres divisions sont si déliées, qu'il n'est presque pas possible de les appercevoir par aucun moyen : elles se confondent dans la substance cendrée dont elles sont partie.

Pour que la distribution du sang se fasse avec l'aisance requise dans toute l'étendue de ces vaisseaux, il faut que ce fluide ait les qualités qui le rendent propre à s'insinuer aisément dans les plus petites ramifications, qualités qu'il acquiert dans l'état de santé, en traversant tous les autres vaisseaux du corps avant de passer dans ceux du cerveau, après avoir déposé, dans les différens couloirs qui s'y rencontrent, des parties superflues & peu analogues à la sécrétion qui s'opere dans le cerveau, & après en avoir recouvré d'utiles à cette sécrétion. Mais il faut de plus qu'ayant les qualités requises, il ne soit point porté au cerveau en trop grande abondance, ni avec trop d'impétuosité.

Dans la pléthore générale, toutes les parties du corps participent plus ou moins de la surcharge des vaisseaux san-

guins : les viſceres ſur-tout s'en reſſentent, parce que le tiſſu de la plûpart offre moins de réſiſtance à la dilatation des vaiſſeaux, que les parties muſculeuſes & autres : la ſubſtance molle du cerveau eſt ſur-tout dans ce cas. La dilatation des arteres cérébrales, facilitée par l'extrême ténuité de leurs parois, fait une compreſſion proportionnée ſur tous les points de ce viſcere, auxquels elles ſe diſtribuent, non-ſeulement ſur le contour extérieur de la partie corticale, mais juſque dans le fond de tous ſes replis ; &, comme dans l'état naturel il n'y a point de vuide dans le crâne, cette compreſſion ſe tranſmet de proche en proche à la ſubſtance médullaire. La peſanteur de la tête & de tout le corps, un ſentiment de tenſion & d'engourdiſſement dans tous les membres, l'aſſoupiſſement, les éblouiſſemens, le vertige, le bourdonnement d'oreilles, &c. en ſont les effets. Ce ſont les ſymptômes avant-coureurs du carus ou de l'apoplexie, leſquelles maladies ne peuvent gueres alors être prévenues que par le ſecours d'une forte hémorrhagie, ou par des ſaignées aſſez amples pour y ſuppléer.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	1 5/8	6 1/4 1/4	2 1/4	27 10 3/4	27 10	27 9 3/4
2	3 1/2	9 1/4 1/2	4	27 9	27 9 1/4	27 10
3	3 3/4 1/4	9 1/2 7/8	6 1/4 1/4	27 11 1/4	28 0	28 1
4	4 1/4	7 7/8	3 1/4 1/4	28 2	28 2 1/8 1/2	28 1 7/8
5	1	5	4 1/2 1/2	28 1 3/4	28 1	28 1
6	2 1/2	9 5/8 5/8	7 1/2 1/4 3/4 1/8	28 0 7/8 7/8	28 0 1/2 1/2	28 0 1/2 1/4 1/4
7	3 7/8 1/8	9	5	27 11	27 11 1/2 1/2	27 11
8	3 1/8 5/8	10	6 3/4 1/8 3/4	27 11	27 11 1/2	27 11
9	4 5/8 1/4 3/8	7 1/2 1/4 3/4	6	27 11 1/4 1/4	27 11 1/4 3/8 7/8	27 11 1/4 3/8 3/4 7/8
10	4 1/4 3/8	7	5	27 11 1/4	27 11	27 11
11	6 3/8	8 3/4	7	27 10 7/8 5/8	27 10 1/2	27 10
12	6	11	6 1/2 1/4 1/8	27 11	28 0	28 1
13	5 3/8	10 1/2	6	28 2	28 2 1/8 3/4 1/2	28 2
14	4	9 5/8 3/4 1/2	6	28 2 5/8	28 2	28 2
15	7 1/2	10	9	28 2 3/4	28 2 1/2	28 1 3/4 3/4
16	8 5/8	10 1/2	10	28 0	27 11 1/2	27 10 3/4
17	8 3/4 1/4 1/2	9 1/4 3/4 1/2	4 7/8 1/2 1/2	27 9	27 9 5/8 1/4	27 11
18	3 1/4 1/2	8	6	27 11 1/2	27 11	27 11
19	7 1/2	8	9	27 10	27 9 1/4 3/4 1/2	27 7 7/8 1/4
20	11 1/4 1/4	12 7/8 1/8 1/8	7	27 7	27 5 3/4 1/4 1/2	27 6
21	4 1/4 1/2	7	3 3/4 1/4	27 9 1/4 1/2	27 9	27 10
22	0 1/2 1/2	5 1/4 1/4	4	27 11	27 11 1/2 1/4	27 10
23	9 1/2 1/4	9	7	27 5 1/4	27 4	27 4 1/4
24	4 1/4 1/4	6	2	27 3	27 7	27 10
25	1 1/8 3/4	5	1	28 0	28 0 3/4	28 1 7/8 1/2
26	1	1 7/8	1 1/4	28 2	28 2	28 1
27	3 1/4 1/8 1/8	1 1/2	0	27 11 3/8	27 10 5/8	27 9 3/4 1/2 7/8
28	0	1 5/8 1/4 1/2	0	27 7 3/4 1/2	27 7	27 5
29	2 1/2	6	4	27 2	27 2	27 1
30	4 3/8	7 7/8	3 1/4	27 4 7/8	27 7	27 8

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
2	E. nua. p. pl.	N. beau.	N-O. beau.
3	N. nuages.	N. couv. écl. de chaleur.	N. nuages.
4	E. beau.	E. beau.	E. beau.
5	E. beau, bro.	E. beau. br.	N-E. beau.
6	E. beau.	S-E. beau.	S. beau.
7	E. beau, br.	E. beau.	N-E. beau.
8	N-E. couv,br	N-E. beau.	N-E. beau.
9	N-E. c. gr. b.	N-E. c. g. br.	N-E. cou. g. br.
10	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *id.* bruine
11	E. *idem.*	S. *idem.*	S. *idem.*
12	N. couv. bro. pet. pluie.	N. beau.	N. beau.
13	N. nuages, br.	O. beau.	O. beau.
14	N-O. cou. br	N-O. beau, br	N-O. beau.
15	O. c. br. p. pl.	O. couvert.	O. couv. vent.
16	S-O. couv. v.	S-O. c. g. v. pl	S-O. couvert.
17	S-O. co. v. pl.	N-O. beau.	N-O. beau.
18	N. O. n. v. pl.	S-O. nuag. v.	S-O. couv. vent
19	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. gr. v. pl.
20	S-O. c. g. v. pl	O. c. our. écl.	O c. très-gr. v.
21	O. couv. gr. vent pl. grêle	N-O. couvert pl. ouragan,	N-O. couvert, grand vent.
22	N-O. nua. v.	O. couv. pl. v.	S-O. couv. pl.
23	S-O. couv. pl. ouragan.	N-O. couvert gr. vent, pl.	S-O. couvert.
24	N-O. c. gr. v.	N-O. c. v. pl.	N-O. c. pl. vent
25	N. cou. pl. v.	N. beau.	N. beau.
26	N. beau. fro.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. b. tr. fr.	E. beau. fro.	E. couvert,
28	N-E. couvert	S. couvert.	S. couvert.
29	S-E. couv. pl.	S. couvert.	E. couvert.
30	O. couv. pl.	S-O. couvert.	S. nuages.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	12 $\frac{7}{8}$ deg.	le 20
Moindre degré de chaleur	3 $\frac{1}{8}$	le 27
Différence	16 deg.	

Plus grande élévation du Mercure	28 pou.	2 $\frac{3}{4}$ l.
Moindre élévation du Mercure	27	1 $\frac{7}{8}$
Différence	1 pou.	0 $\frac{7}{8}$ l.

Nombre de jours de Beau	11
de Couvert	16
de Nuages	3
de Vent	8
de Brouillard	10
de Pluie	15

Quantité de Pluie	20	lignes. $\frac{3}{4}$
D'Evaporation	23	
Différence	2 $\frac{1}{4}$	

Le vent a soufflé du N.	4 fois.
N.-E.	6
N.-O.	5
S.	2
S.-E.	1
S.-O.	5
E.	4
O.	3

Température : très-seche & assez chaude, jusqu'au 15 ; ensuite froide, très-humide, des brouillards très-épais & des vents orageux.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

Nous n'avons point eu de malades à Montmorency ; mais dans nos environs les fievres malignes ont été communes : pluſieurs malades y ont ſuccombé. On n'entendoit parler auſſi que de morts ſubites.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1776.

Les maladies qui ont paru dominer pendant ce mois, ont été les affections catarrhales & rhumatiſmales. On a obſervé des Petites-Véroles, dont la plûpart étoient bénignes. Il a regné auſſi des pleuréſies & des péripneumonies, dans leſquelles on a obſervé des effets très-avantageux des ſaignées, des apozèmes béchiques, des tiſannes adouciſſantes & du kermès minéral ſur la fin de la maladie.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Novembre, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu, ce mois, des alternatives de temps froid & de tempéré; c'eſt à la fin du mois qu'il s'eſt conſidérablement refroidi; la liqueur du thermometre a éte obſervée pendant trois jours au-deſſous du terme de la congellation.

Les brouillards ont été preſque journaliers, la premiere moitié du mois. C'eſt vers le 15 que les pluies, qui étoient fort deſirées, ſe ſont établies; leur défaut, joint au calme opiniâtre de l'air, avoit rendu preſqu'inutiles, depuis environ ſix ſemaines, les moulins à l'eau & à vent. Il y a eu des variations dans le barometre; le 27 du mois le mercure étoit à 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes, & le 28, il s'eſt porté à 28 pouces 3 lignes. Il a néanmoins été ſouvent obſervé dans le voiſinage au terme de 28 pouces, & même au-deſſus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congellation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces trois lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord,	8 fois du sud,
2 fois de l'est,	vers l'oueſt,
7 fois du sud	7 fois de l'oueſt.
vers l'est.	3 fois du nord
5 fois du sud.	vers l'oueſt.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
17 jours de pluie, } 10 jours de brouil-
3 jours de grêle. } lards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Novembre 1776.

Les alternatives de froid & de temps tempéré ont fait éclore, dans le cours de ce mois, des rhumes de diverses especes, & des fluxions de poitrine. Nombre de personnes même dans le peuple ont été attaquées de pleuropneumonie. Cette derniere maladie étoit fâcheuse & opiniatre: il étoit essentiel d'administrer, dès la premiere invasion de la maladie, les remedes antiphlogistiques, & sur-tout la saignée; sans quoi les sujets se trouvoient exposés à en être la victime, soit par le dépôt qui s'ensuivoit dans la partie affectée, soit par la gangrene qui s'en emparoit.

La Petite-Vérole n'étoit pas encore entierement dissipée: mais elle étoit bien moins fâcheuse. Il n'en est mort que quelque enfans du petit-peuple, qui avoient été mal soignés.

On a vu encore quelques personnes attaquées de rhumatismes, de lumbago, maladies assez ordinaires dans cette saison.

LIVRES NOUVEAUX.

Wembergers, &c... c'eſt-à-dire, *Addition aux Eſſais & Opinions Chymiques, dont l'objet eſt de mieux faire connoître l'acide univerſel ; par M. WEMBERGER. A Erlang, chez* Goebhard. *1776.*

Après quelques conſidérations préliminaires ſur les avantages de la Chymie & de ſes opérations, l'Auteur examine & diſcute ſi l'on eſt bien fondé à regarder l'acide vitriolique comme l'acide univerſel.

Vermiſchte Chirurgiſche ſchriften, &c... c'eſt-à-dire, *Mélange d'Ecrits ſur la Chirurgie ; par M. JEAN-LEBERECHT SCHMUCKER, Premier Chirurgien général des Armées du Roi de Pruſſe, Directeur des Hôpitaux Militaires de Chirurgie, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. TOM. I. A Berlin & à Stettin, chez* Nicolaï. *1776, in-8°.* avec fig.

M. *Schmucker*, auquel on doit la publication de ce Recueil, a déja mis au jour deux Volumes d'Obſervations Chirurgicales, favorablement accueillis. Celui qui vient de paroître eſt né du zèle ardent qu'il a pour les progrès de ſon Art. Il a formé le deſſein de ramaſſer les faits les plus

intéreſſans, & d'en compoſer une Collection qui puiſſe devenir très-curieuſe & très-inſtructive. Pour remplir ſes vues, il propoſe aux Chirurgiens de l'Armée une aſſociation, une eſpece de commerce ou de correſpondance, & il ſe charge de publier les obſervations de pratique qui ſeront neuves & en même temps utiles. Déja ſon plan s'exécute dans ce Volume récemment imprimé, lequel contient cinq articles; dont le *premier*, traite de l'amputation des membres; le *ſecond*, de l'uſage des ſangſues en Médecine (deux morceaux dont M. *Schmucker* lui-même eſt Auteur); le *troiſieme* préſente une machine fort ſimple pour la guériſon des fractures de la cuiſſe, par M. *J. A. Theden*, troiſieme Chirurgien général des Armées Pruſſiennes; le *quatrieme* a pour objet l'utilité de l'aſſa-fœtida contre la gangrene, par M. *Block*, Chirurgien du Régiment de Dragons de Mitzlau; il s'agit dans le *cinquieme* des puſtules nommées par les Latins *herpes*, *papulus*, *ſerpigo*; des effets de la *belladona* dans la mélancolie, & de l'hémiplégie ſéreuſe: ce dernier article eſt de M. *Even*, Chirurgien d'un Régiment dans l'Electorat d'Hanovre. On trouve, à la ſuite de ces cinq morceaux, cinquante-trois Obſervations ſur divers ſujets, leſquelles ſont de pluſieurs Auteurs.

The improved culture of three principal graſſes, &c. c'eſt-à-dire, *Culture perfectionnée de trois principaux végétaux, la luzerne, le ſainfoin & la pimprenelle. On y a joint des remarques concernant le tréfle. A Londres, chez* Robinſon. *1776.*

On nous mande que c'eſt une compilation bien faite de tout ce que l'on a écrit ſur la culture de ces plantes.

Elemens of Foſſilogy, &c... c'eſt-à-dire, *Elémens de Foſſilogie, ou diſtribution des foſſiles en claſſes, ordres, genres & eſpeces, avec leurs caracteres; par M. GEORGE EDWARDS, Ecuyer. A Londres, chez* White. *1776.*

Un défaut eſſentiel de cet Ouvrage eſt de s'éloigner de la méthode ſuivie par les plus habiles Naturaliſtes, & de ne donner aucunes raiſons ſolides qui autoriſent celle qu'on y adopte; on range les minéraux ſous ſix claſſes, ſavoir; terres, pierres, ſubſtances inflammables, métaux, foſſiles crypto-métalliques & ſels. Ainſi ces élémens ne feront pas fortune.

Tratado de Calenturas, &c... c'eſt-à-dire, *Traité des fievres, fondé ſur les loix de l'inflammation & de la putréfaction que les plus grands Médecins ont conſtamment obſervé; par Don LOUIS-JOSEPH PEREYRA, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid & de celle de Pétersbourg. A Madrid, chez* Fernandez. *1776.*

On nous aſſure que cet Ouvrage n'eſt point à rejetter, & qu'il a été lu volontiers en Eſpagne.

Calendarium Medicum ad uſum ſaluberrimæ Facultatis, in quo habentur laudabiles ipſius uſus & conſuetudines: quæſtiones omnes per annum academicum agitatæ: aliaque quàm plurima, tùm publicè, tum privatim celebrata.

Adduntur nomina Doctorum, actu Regentium & series Decanorum ejusdem Facultatis. Edente THEODORO PETRO CRUCHOT, *majori Facultatis Apparitore & Scribâ. Parisiis,* M. DCC. LXXVII. (in-24.)

Cet Almanach, que le sieur *Cruchot*, premier Appariteur de la Faculté de Médecine de Paris, publie chaque année, existe depuis 17.. Outre les noms des Docteurs actuels, on y insere les principaux faits qui se sont passés durant l'année précédente dans la Faculté; les Actes des Candidats; les Cours publics; les Discours prononcés; les Délibérations, &c. On y rapporte aussi les noms des anciens Doyens, & ceux de ses Docteurs dont les portraits ornent la salle d'assemblée. Ainsi, en conservant tous ces petits Livres, on peut se procurer un abrégé chronologique de l'histoire de la plus savante & de la plus célebre Faculté du Royaume.

Faute à corriger dans le Journal de Novembre.

Page 460, ligne 26 : *qui est de la base du cerveau, &c.* lisez *qui de la base du cerveau s'étend, &c.*

TABLE

DU MOIS DE JANVIER.

Eloge de M. Roux. Page 3
Extrait : le seul préservatif de la Petite-Vérole, par M. Pauliet, Médecin. 21
Lettres aux Auteurs du Journal de Médecine, avec cinq Observations, par M. Beauvais de Préau. 42
Observation sur une Epine venteuse (Spina ventosa) par M. Léautaud, Chir. 48
Nouvelle Méthode de tailler, par M. Goubeilly, Méd. 52
Description d'une Machine méchanique, pour servir de réservoir à un anus contre nature au pli de l'aîne, par M. Juvillie, Expert Herniaire. 64
Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. Boucher, Méd. 70
Observations météorologiques. 86
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Novembre 1776. 86
Observations météorologiques faites à Lille. 90
Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Novembre 1776. 91
Livres nouveaux. 92

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Décembre 1776.

Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

FÉVRIER 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1777.

EXPOSÉ des moyens curatifs & préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies peſtilentielles des bêtes à cornes, publiée par ordre du ROI, par M. VICQ D'AZYR, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. in-8°. *de* 728 *pages, prix* 4 *liv.* 10 *ſols; chez* Merigot, *l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins,* 1776.

CET Ouvrage, qui eſt un Recueil de pieces relatives aux maladies peſtilentielles des Beſtiaux, eſt diviſé en trois Parties. La premiere contient les moyens

curatifs. La ſeconde, les moyens préſervatifs. La troiſieme, les ordres émanés du Gouvernement. On y a joint les principaux Edits & Réglemens qui ont eu tant de ſuccès dans les Pays-Bas Autrichiens, & on y a inſéré auſſi le Mandement de Monſeigneur l'Archevêque de Toulouſe ſur le même ſujet.

Dans la premiere Partie, l'Auteur, après avoir préſenté un tableau des ſymptômes & des remèdes propres à la Peſte humaine, les compare avec ceux qui ſont particuliers aux différentes Epizooties. Il eſt poſſible, ſelon lui, d'établir une Médecine comparée, comme on a établi une Anatomie comparée. « C'eſt (dit-il) ſur-tout par la forme » & par la ſtructure des eſtomacs qui » contre-indiquent l'uſage des émétiques; par les circonvolutions très-» nombreuſes des inteſtins qui rendent » l'action des purgatifs très-fatigante, » & celle des lavemens plus commode » & plus prompte; par la dureté de la » peau qui, n'étant point auſſi perméable, rend l'eruption plus difficile & » le gonflement du tiſſu adipeux plus » fréquent; par l'étendue des foſſes nazales & buccales; par la groſſeur des » glandes ſalivaires, qui donne à ces » émonctoires plus d'activité, & aux

» remèdes qui agiſſent ſur eux une
» vertu plus marquée ; par le repli de
» la peau du fanon, qui ſe prête plus
» aiſément au dépôt de la matiere mor-
» bifique ; par la petiteſſe du cerveau,
» qui diminue peut-être l'action des
» narcotiques, en même temps qu'elle
» rétrécit la ſphere de la ſenſibilité ; en-
» fin, par la lenteur de la circulation
» & par la viſcoſité du ſang, par l'i-
» nertie & par la plus grande maſſe du
» corps, que la ſtructure anatomique
» du bœuf diffère le plus de celle de
» l'homme. Cette comparaiſon des prin-
» cipales fonctions, propres à ces deux
» individus, fait appercevoir des diffé-
» rences eſſentielles entre les remèdes
» qui leur conviennent ; elle prouve
» que dans la Médecine Vétérinaire
» quelques-uns doivent être ſupprimés ;
» que d'autres agiſſent avec plus de
» force : & qu'en général les doſes doi-
» vent être beaucoup augmentées, pour
» en obtenir les mêmes réſultats. »

La deſcription des Epizooties qui ont regné depuis quelques années entroit néceſſairement dans le plan de M. *V. D.* Celles qui ſe ſont manifeſtées en Normandie, en Picardie, dans le Soiſſonnois, dans la Flandre maritime, dans l'Artois, & ſur-tout dans les Provinces

méridionales, y ſont traitées ſéparément. En parlant de cette derniere, l'Auteur donne l'hiſtoire de ſon origine & de ſes progrès, & il penſe, avec M. *Paulet*, (v. Journal de Décembre 1776, pag. 498.) qu'il n'y a point de faits bien conſtatés qui prouvent que l'air en ait favoriſé la propagation. Les ravages de cette cruelle maladie ſont dus à la ſeule communication des beſtiaux & des habitans d'un pays avec ceux d'un autre, de la maniere ſuivante.

Dans le mois de Juillet 1774, des bêtes à cornes de la paroiſſe de Villefranche conduiſirent une charette remplie de peaux ſuſpectes à la tannerie d'Aſparent près Baïonne. Bientot elles furent attaquées de la maladie épizootique, qu'elles communiquerent à celles des métairies ſituées aux environs. Deux paroiſſes voiſines furent infectées quelque temps après : mais l'épizootie auroit fait des progrès beaucoup plus lents, ſi l'avidité de quelques particuliers ne l'avoit pas tranſportée dans des lieux très-éloignés de celui qui l'avoit vu naître. On conduiſit à Saint-Martin, à la Foire de S. Jean, un grand nombre de beſtiaux infectés. Les Maquignons ajouterent au mal déja fait, en vendant également des beſtiaux ſuſpects à la Foire de S. Juſtin.

On croit que ces beſtiaux venoient de Dax, où la maladie avoit pénétré du côté de Baïonne. Le Béarn étoit déja infecté par la pointe qui avoiſine le pays de Labour. Depuis cette Foire la maladie s'eſt répandue dans la Chaloſſe, dans le Marſan, dans le Turſan, dans le Béarn, dans le pays de Soule & le Baſque. De-là elle a gagné les montagnes de la baſſe Navarre & les différentes vallées qui ſont au midi du Béarn. Du Marſan elle a paſſé à Gondrin; de Gondrin à Mont-Réal, à Sos, à Poudenas, qui ſont dans le Condomois; à Condom enfin; de-là à Lectoure & dans la Loumagne. Du Béarn elle a pénétré dans le Bigorre, dans l'Armagnac & dans l'Eſtarac, d'où elle eſt venue à Toulouſe par Gimont & par l'iſle Jourdain. Des beſtiaux, qui avoient été amenés du Condomois, par le port Sainte-Marie, à la Foire de Créon dans l'entre-deux des mers, l'ont portée à Libourne & à Bordeaux. De Libourne enfin elle s'étoit avancée dans la Saintonge & dans le Périgord.

Il étoit important d'établir les rapports & les différences qui exiſtent entre les maladies épizootiques qui ont regné en France & dans les pays étrangers. C'eſt auſſi ce qu'a fait M. *V. D.* On

trouve dans ſon Ouvrage la deſcription des épizooties qui ont regné en Suéde, en Hollande, dans les Pays-Bas Autrichiens & même à la Guadeloupe & à Saint-Domingue. Ses réflexions le conduiſent à déterminer les circonſtances dans leſquelles on doit craindre que la contagion ne paſſe d'une eſpece à l'autre, & quelles ſont celles où il eſt dangereux de diſſéquer ou d'approcher de trop près des animaux morts d'une maladie quelconque.

Les ſymptômes de l'épizootie qui a dévaſté les Provinces méridionales de la France, étoient en général la triſteſſe, la perte de l'appétit, le branlement & l'abaiſſement de la tête, les convulſions cutanées, la rougeur des yeux ou le larmoiement, la facilité avec laquelle la bête s'affaiſſoit lorſqu'on la pinçoit vers le garot, ou ſe relevoit lorſqu'on la pinçoit vers le cartilage xiphoïde, le battement des flancs, un changement marqué dans la chaleur des cornes & des oreilles, les gémiſſemens, la toux, la chaſſie qui borde les yeux, l'écoulement de la morve par les nazeaux, la mauvaiſe odeur, la ſortie des excrémens d'abord enveloppés de pellicules, enfin une diarrhée huileuſe & colliquative. Chacun de ces ſymptômes

eſt diſcuté très-au-long dans l'Ouvrage de M. *V. D.*

L'ouverture des cadavres a offert des engorgemens gangreneux, des concrétions muqueuſes dans le tiſſu cellulaire, des traces d'inflammation dans les membranes internes des viſceres, une altération marquée dans les fluides, & ſur-tout dans la bile, la véſicule du fiel très-gonflée, le foie & la rate dans un état de moleſſe contre nature, les quatre eſtomacs engorgés, le troiſieme ſur-tout rempli d'alimens comme brûlés, reſſemblants à une groſſe boule, dont les feuillets ſe détachoient, & le quatrieme corrompu dans toutes ſes membranes, & répandant l'odeur la plus fœtide, les inteſtins parſemés de taches gangreneuſes, & le cerveau quelquefois affaiſſé & ramolli.

On tire de toutes ces conſidérations un enſemble d'inſtructions capables de faire reconnoître cette épizootie dans un pays quelconque; & pour aſſurer davantage le diagnoſtic, on la compare avec les autres maladies qui peuvent attaquer le bétail, telles que la fievre continue & putride, la pléthore vraie & fauſſe, la courbature ou fatigue, le développement de l'air des alimens dans les eſtomacs, les différentes éruptions galleuſes,

l'inflammation des estomacs & des intestins, la dyssenterie, la squinancie & la péripneumonie. On conclut enfin que les épizooties pestilentielles du bétail peuvent être divisées en charbonneuse & en varioleuse dans le sens de Ramazzini & des Médecins de Geneve; par ce moyen on a au moins un terme pour désigner la maladie que l'on a appellée simplement jusqu'ici du nom vague d'*épizootie*.

Pour répandre le plus de jour qu'il lui étoit possible sur cet objet important, M. *V. D.* a cru devoir, 1°. donner dans son Ouvrage les détails historiques de toutes les épizooties analogues observées par les Auteurs, & ceux des remèdes qu'ils ont employés pour les combattre; 2°. rapporter toutes les méthodes conseillées contre les épizooties actuelles, divisées en cinq classes, parmi lesquelles celles qui ont été indiquées par MM. les Professeurs de l'Université de Montpellier, par MM. *Doazan*, *de la Coste*, *Gignoux*, *Bellerocq*, tiennent le premier rang; 3°. rendre compte des observations qu'il a faites lui-même aux environs de Bordeaux, dans l'Agenois, dans le Condomois, à deux reprises différentes, aux environs de Tarbes, dans le Bigorre, & à Ossan, sur les moyens heureusement employés dans

les campagnes, & qui ont opéré des guériſons, ayant ſoin de faire mention du nom des métairies où ces obſervations ont été faites; 4°. enfin il a imaginé de faire ſur la contagion diverſes expériences qui, ſi l'on en excepte celles des cuirs par M. le Marquis de Courtivron, n'ont été juſqu'ici tentées par aucun Phyſicien, & deſquelles il réſulte, 1°. que le virus épizootique n'eſt contagieux que pour les bêtes à cornes de la groſſe eſpece; 2°. qu'il ſe conſerve long-temps dans les cadavres avec toute ſon activité; 3°. que l'épizootie n'attaque pas deux fois le même animal; 4°. que les cuirs frais (*a*) ne communiquent point la maladie, étant placés ſur le dos des animaux, à plus forte raiſon étant préparés à la chaux; 5°. que les habits & couvertures infectés ſont contagieux, ſans cependant communiquer la maladie avec autant de promptitude que les alimens lorſqu'ils ſont infectés eux-mêmes;

(*a*) Ceci ſe lit *page* 102 de l'Ouvrage que nous analyſons. Cependant *page* 8 on paroît croire que l'épizootie des provinces méridionales eſt provenue d'*une charrette remplie de peaux ſuſpectes, & conduite par des beſtiaux*. Nous ne tenterons point de concilier cette eſpèce de contradiction.

6°. que les nazeaux ſont une voie de communication non pas auſſi prompte que la déglutition, mais auſſi ſûre; 7°. que la déglutition eſt la voie la plus prompte pour propager la contagion; 8°. que l'inoculation n'offre aucun avantage réel pour la conſervation, ſur-tout dans le cas où l'épizootie eſt très-meurtriere; 9°. que les préparations & les vapeurs ſalines n'ont point contribué à la rendre plus bénigne, ſur-tout qu'elles n'ont point dénaturé le virus; 10°. que le nombre des plaies n'augmente point le danger & n'accélere point la maladie; 11°. qu'à l'aide de l'inoculation on peut appercevoir les ſymptômes véritables & primitifs de la maladie; 12°. que l'inoculation peut apprendre ſi la maladie qui regne dans un pays quelconque, eſt vraiment contagieuſe, &c. 13°. que la migration, ſouvent répétée, eſt avantageuſe aux beſtiaux ſains, & que la cohabitation, avec les mêmes beſtiaux malades, eſt un moyen de communication auſſi prompt qu'il eſt aſſuré; 14°. que l'eau peut enlever les molécules vireuſes aux alimens qui en ſont impregnés; 15°. que la couche d'air qui eſt répandue près de la terre le matin, & dans un temps nébuleux eſt très-malfaiſante, & n'eſt point reſpirable; 16°. que

les lotions de la bouche & des nazeaux avec des liqueurs fortes ſont très-utiles ; 17°. que les alkalis modérés & l'eau ſont les liqueurs qui ramolliſſent le mieux les alimens durcis du feuillet ; 18°. que parmi les beſtiaux expoſés à la contagion, pluſieurs n'en ſont pas ſuſceptibles ; 19°. qu'on préſerve de la contagion des animaux ſains de la même eſpece, pourvu qu'ils ſoient ſéparés des malades par des cloiſons ou des eſpeces de cage, qu'ils n'aient d'ailleurs rien de commun avec eux, & que les perſonnes qui leur donnent à manger n'approchent pas des autres ; 20°. que les lotions répétées enlevent au fourage infecté ſes propriétés délétéres & contagieuſes.

Pour faciliter aux Médecins des Provinces la pratique de la Médecine Vétérinaire, M. *V. D.* a ajouté une ſuite de formules, dans leſquelles les doſes des médicamens qui peuvent être adminiſtrés aux beſtiaux, ſont déterminées avec ſoin. Il décrit très au long les moyens curatifs qui ont eu le plus de ſuccès, & il finit la première partie de ſon Ouvrage, en prouvant par un grand nombre de faits que l'épizootie peut être long-temps maſquée, ſans ſe déclarer dans les beſtiaux. Les bornes d'un extrait ne nous

permettent pas de le ſuivre dans tous ces détails.

La ſeconde partie eſt conſacrée aux moyens préſervatifs. On y trouve pluſieurs inſtructions dans leſquelles tout ce qui concerne le régime des beſtiaux ſains & la purification des lieux infectés, ſe trouve raſſemblé. C'eſt à l'eau ſeule, ou impregnée de quelques ſubſtances actives, ſoit acides, ſoit alkalines, & à la vapeur d'un mélange de ſoufre & de nitre en poudre, que l'Auteur donne ſa confiance. Il s'eſt auſſi ſervi de l'eau de chaux, pour la déſinfection des cuirs ſuſpects que l'on a conſervés dans pluſieurs Provinces, d'après ſes avis.

Les réflexions ſuivantes prouvent que dans quelques circonſtances l'aſſommement des beſtiaux malades, & même de ceux avec leſquels ils ont communiqué, eſt le ſeul moyen que l'on puiſſe employer pour détruire la contagion.

1°. Une méthode de traitement, même avantageuſe, n'eſt jamais adoptée par le plus grand nombre dans les campagnes. 2°. A peine peut-on obtenir que l'on y ſéqueſtre les beſtiaux ſains. 3°. La communication des hardes & des habitans échappe néceſſairement aux Adminiſtrateurs; & cette communication eſt d'au-

tant plus à craindre, qu'il y a plus de malades, & que la maladie dure plus long-temps. 4°. Auſſi-tôt que l'épizootie a pénétré dans une étable, quelque nombreuſe qu'elle ſoit en beſtiaux, aucun ne réſiſte à la contagion; & pour l'ordinaire on n'en guérit jamais plus d'un tiers. 5°. Tandis que l'on fait ſes efforts pour guérir dans un Village, ceux des environs ſont dévaſtés. 6°. La maladie bénigne, dans une Province, ſe communique très-meurtriere dans une autre. 7°. Par-tout où l'on ſacrifie en même temps les beſtiaux malades, & ceux qui ont communiqué avec eux, en déſinfectant les lieux impregnés du virus contagieux, le foyer peſtilentiel ſe purifie, & le mal ceſſe en peu de temps. 8°. Enfin, en Angleterre, dans les pays-bas Autrichiens, dans les Provinces Méridionales de la France, & dans la Flandre Françoiſe, ce moyen a eu le plus grand ſuccès: la Hollande au contraire, qui n'a point pris ce parti, eſt toujours dévaſtée par ce fléau.

L'exemple de la Hollande, où la mortalité continuelle du bétail n'opere cependant pas la ruine de l'Etat, n'eſt d'aucune conſéquence pour les autres Royaumes de l'Europe; l'agriculture ne fait

pas en Hollande la baſe de la fortune publique; ce n'eſt pas pour les fumiers qu'on y a du bétail, ce n'eſt que pour la conſommation des habitans. Les bêtes guéries qu'on y conſerve ſuffiſent pour les laitages. Le bétail néceſſaire y eſt amené annuellement de la Weſtphalie. Il y reſte un an, plus ou moins, ſur les prairies où on l'engraiſſe. Le dommage que la Hollande a ſouffert de la perte des beſtiaux, eſt que le prix de la viande y eſt doublé; c'eſt un impôt perpétuel qui augmentera, ſi on laiſſe à la maladie le temps de s'étendre en Europe.

En ne donnant à la Hollande que trois millions d'habitans, & en ſuppoſant que chaque habitant ne conſomme que cinquante livres de viande par an, l'augmentation du ſeul prix de la viande, dans les Provinces unies, provenue de la maladie épizootique, doit y équivaloir à un impôt perpétuel de vingt-quatre millions de florins, ou de cinquante millions de France; conſidération très-importante, & qui ne doit pas échapper au Gouvernement François.

Un nouveau Réglement, dreſſé d'après ces vues, & qui a eu tout le ſuccès poſſible dans l'Artois, dans la Picardie, & dans la Flandre maritime, ſe trouve

vers

vers la fin de la ſeconde partie de l'Ouvrage de M. *V. D.*

La troiſième partie du même Ouvrage réunit tous les Arrêts qui ont paru en France, relativement à l'épizootie. On y trouve ſur-tout deux Mémoires inſtructifs, adoptés par le Gouvernement, dans leſquels la marche, que les troupes doivent tenir en cette circonſtance, eſt déterminée avec exactitude.

On ſera étonné de la rigueur avec laquelle on a combattu l'épizootie dans la Flandre Autrichienne, & dans le Brabant. On en lira les détails dans les Arrêts & Réglemens émanés de la Cour de Vienne, à ce ſujet, & différemment modifiés, ſuivant les circonſtances, par le Gouvernement de Bruxelles. Mais comme le ſuccès le plus complet a couronné leur entrepriſe, le Gouvernement François a cru devoir en tirer des lumieres pour diriger la marche de ſes opérations.

Telle eſt la diviſion & le plan de l'Ouvrage de M. *V. D.*, dans lequel il a réuni les obſervations faites ſur les épizooties, par pluſieurs Médecins habiles, avec leſquels il étoit en correſpondance : il a tâché de raſſembler dans ſon recueil tous les moyens capables de

guérir, d'éloigner ou de détruire la maladie cruelle qui s'eſt manifeſtée depuis deux ans dans preſque toutes les Provinces de la France.

OBSERVATIONS

Sur les Enfans à groſſe tête, par M. DES ESSARTS, Docteur Régent & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.

Les enfans, qui ont la tête plus groſſe qu'elle ne doit être, proportion gardée avec les autres parties du corps, ſont plus ſujets aux convulſions dans le travail des dents, & plus expoſés au délire, & même à ce qu'on appelle vulgairement tranſport, quand ils ſont attaqués d'une fievre un peu forte.

J'ai eu de ſi fréquentes occaſions, depuis vingt ans que je vois des enfans malades, de vérifier cette obſervation, déja faite par quelques Praticiens, que je n'héſite point à la mettre au rang des aphoriſmes qui doivent faire loi. En effet, j'ai ſouvent prédit, à l'aſpect des nouveau-nés, les convulſions dont ils ont été tourmentés cinq ou ſix mois après; & appellé auprès d'autres ma-

lades, j'ai annoncé l'agitation, le jabotage & le tranſport, à raiſon de l'intenſité de la fievre.

Le premier avantage qu'a procuré cette connoiſſance, a été de raſſurer les parens & les aſſiſtans; le ſecond, & ſans contredit celui qui eſt le plus important, a été ſouvent de prévenir, ou au moins de diminuer beaucoup cet accident toujours dangereux. Quand c'eſt le développement ou la ſortie des dents qui l'occaſionnent, le véritable ſecours que l'on doit mettre en œuvre, eſt, 1°. de tenir toujours les extrêmités chaudes; 2°. d'établir la liberté du ventre, & même de cauſer un médiocre dévoiement. Les moyens à employer dépendent de la conſtitution du ſujet, & exigent des détails qui n'appartiennent pas à notre préſente obſervation. Cependant je crois devoir aſſurer que j'ai obtenu moins de ſuccès des potions & poudres antiſpaſmodiques, que des lavemens adouciſſans, des pédiluves, & des fomentations émollientes entretenues chaudement ſur le ventre.

Dans les fievres, ſoit inflammatoires, ſoit bilieuſes, les mêmes moyens ne ſont pas moins efficaces. J'ai continué quelquefois les fomentations pendant toute la maladie, déterminée par la roideur plus grande de l'artere, par un commen-

cement de ſoubreſaut des tendons, le météoriſme du ventre, & quelques foibles convulſions qui ſurvenoient auſſitôt que les fomentations étoient retirées. Lorſque l'intenſité de la fievre, l'embarras de la tête, ou la difficulté de reſpirer, forcent d'avoir recours aux ſaignées, l'expérience m'a convaincu que chez les enfans dont il eſt queſtion, il eſt dangereux de les faire copieuſes; & l'événement a confirmé la pratique de ne tirer que peu de ſang à la fois, ſauf à en répéter l'évacuation, à quelques heures de diſtance, autant que la pléthore l'exige.

Je pourrois citer un grand nombre d'exemples heureux ou malheureux, ſelon qu'on avoit ſuivi ou négligé cette précaution; mais je me bornerai à l'hiſtoire ſuivante, d'autant plus que, outre l'excès de groſſeur de la tête, elle préſente une difformité ſingulière & rare dans la ſtructure du crâne; ſingularité qui m'a ſervi de guide quelques mois après.

Le fils de M...., Préſident à la Cour des Aides, âgé de dix à onze ans, ayant la tête un peu oblongue & groſſe ſur-tout dans la partie poſtérieure, ſe plaignit de mal de tête, le 8 Mai 1767, après avoir ſoupé. On le tint à une diete exacte, on le fit beaucoup boire: il prit auſſi

des lavemens. Le lendemain, que j'appellerai le deux de la maladie, il parut un peu mieux ; mais le ſoir la fievre devint ſenſible, il rêvaſſa toute la nuit, & les urines ſe ſupprimerent : il fut ſaigné du bras. Le trois, la fievre étoit encore plus violente, la tête embarraſſée, & le tranſport commença : il fut ſaigné deux fois du pied ; ces ſaignées abondantes ne procurerent aucun calme. Au contraire, les redoublemens devinrent plus forts, plus fréquents ; le délire, porté juſqu'à la phrénéſie, a duré juſqu'au onze de la maladie, malgré les délayans, les antiputrides acides de toute eſpèce. Le ſeul avantage que ces derniers aient produit, a été de rétablir & d'entretenir le cours des urines. Les fomentations ont diſſipé le météoriſme du ventre, qui avoit eu lieu dès le premier jour. Le ſix, le malade perdit la parole, & ne l'a pas recouvrée un ſeul inſtant. Le ſept, on avoit apperçu pluſieurs taches violettes, & même noires, ſur le ventre, du côté gauche ; non-ſeulement elles ne ſe ſont pas étendues, mais elles ont paru céder à l'efficacité du quinquina, mêlé dans les boiſſons.

Le onze, il eut une forte moiteur qui dura huit heures, & pendant laquelle le délire fut remplacé par un aſſoupiſſe

ment, ou plutôt un affaiſſement conſidérable. L'enfant éprouvoit cependant toujours quelques ſoubreſauts dans les tendons. Les urines ſe ſont ſupprimées de nouveau, & le ventre s'eſt tendu cependant ſans rénitence & ſans douleur; car il cédoit aiſément à la preſſion de la main, & l'on entendoit rouler l'air qui diſtendoit les inteſtins, & ſur-tout le colon, dont la direction étoit marquée par un bourlet très-ſaillant. Trois jours après, c'eſt-à-dire, le quatorze, le ventre étoit moins tendu, mais fort douloureux; les agitations du malade annonçoient que ſes douleurs étoient vives & aiguës toutes les fois que les vents changeoient de place, & principalement avant leur ſortie, ou avant l'évacuation d'un peu d'eau bilieuſe. Car dans tout le cours de cet état affreux, malgré les ſecours les plus efficaces, on n'a pu obtenir que peu d'évacuations par les ſelles : & même il a deux fois paſſé vingt-quatre heures ſans rien rendre. Le 15 ſeulement une potion huileuſe de quatre onces procura une évacuation bilieuſe aſſez conſidérable, & la ſortie de beaucoup de vents. Cette double évacuation fut ſuivie d'un calme qui ne fut pas de longue durée; car la nuit du 16 le ventre ſe gonfla de nouveau, les

urines devinrent plus rares & plus difficiles. Il n'y eut presque plus d'évacuations. Enfin le 18, pendant la nuit, tout le corps, excepté les extrêmités inférieures, fut couvert d'une sueur semblable à celle du 11. Les yeux, très-gonflés, sortoient de la tête; le regard étoit fixe, & la pupille extrêmement dilatée, sensible néanmoins à une lumiere vive, qui faisoit fermer la paupiere. Il mourut le 19 au soir, sans aucune agitation, sans agonie.

Pendant toute cette maladie la fievre s'est toujours maintenue au même degré, ayant tantôt quatre, tantôt cinq redoublemens par jour. Les soubresauts des tendons n'ont eu aucun relâche. La langue & les levres ont été constamment seches, arides & noires, & les dents enduites d'un limon épais de même couleur. Ce n'est que depuis le 12 que cet infortuné a cessé de se retourner librement, & de se tenir tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Il n'a eu ni envie de vomir ni hocquet.

Il n'étoit pas possible de méconnoître que la tête étoit le siege principal de cette violente maladie; mais j'avoue qu'il me parut difficile d'assigner la nature du desordre: c'est pourquoi je résolus d'en faire l'ouverture, & d'examiner

quels ravages en même temps avoient été produits dans le ventre & la poitrine.

A l'extérieur, à deux travers de doigt de l'ombilic ſur le côté gauche, au commencement de la région lombaire, nous avons trouvé une tache d'un brun noirâtre, large d'une piece de ſix ſols, reſte d'une tache, beaucoup plus étendue, qui avoit paru douze jours avant la mort; de plus, la peau qui couvre les fauſſes-côtes du même côté, & celle de tous les endroits ſur leſquels l'enfant étoit appuyé lors de ſa mort, violette & même noire.

Le ventre étoit très-gonflé, très-renitent & ſaillant, principalement dans les régions épigaſtriques & ombilicales. A l'ouverture des tegumens, la peau du ventre étoit très-mince, molle, & ſe déchiroit aiſément. Les inteſtins ſont ſortis avec violence par la premiere ouverture faite dans les muſcles & le pétitoine. Nul déplacement. Le colon, dans toute ſon étendue, étoit prodigieuſement diſtendu par de l'air : les inteſtins grêles l'étoient à proportion de leur diametre; l'eſtomac comme s'il eût été ſouffié avec effort, & la preſſion de la main ne put en rien faire ſortir. Nous l'ouvrimes : il ne contenoit abſolument que de l'air.

L'epiploon étoit preſqu'entierement dégarni de graiſſe.

Le foie plus gros que dans l'état naturel, mais d'ailleurs ſain & de bonne couleur; la véſicule du fiel très-groſſe, longue de près de quatre pouces, & remplie d'une bile épaiſſe, fort jaune.

La rate ſaine, mais un peu groſſe, & d'une figure différente de l'ordinaire, en ce qu'elle étoit plus courte, ſa tête groſſe, épaiſſe, ſa pointe arrondie & préſentant en total un cœur.

Le pancréas fort dur dans ſa totalité, & d'une couleur naturelle.

L'eſtomac fort épais, la portion de la grande courbure, voiſine du pilore, enflammée dans une étendue de la paume de la main, & marquée de points d'un rouge vif & de quelques autres violets. La membrane interne détruite en cette partie.

Le canal inteſtinal contenoit, à-peu-près, une chopine d'une bile détrempée par les boiſſons.

Le méſentere étoit maigre, & les glandes d'un violet très-foncé & plus groſſes qu'à l'ordinaire.

Les reins fort gros, ſans calculs ni embarras.

Les arteres très-épaiſſes, ainſi que la veſſie, qui étoit pleine d'urine.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans la poitrine, ſeulement beaucoup d'eau dans le péricarde.

Dans la tête, la dure-mere plus épaiſſe que dans un vieillard de 70 ans, étoit très-blanche, & n'avoit aucune adhérence avec le crâne, dont les ſutures étoient abſolument effacées, & qui ne préſentoit aucune anfractuoſité, mais une ſurface très-égale & très-liſſe. La dure-mere comprimoit ſi fort le cerveau, & étoit ſi tendue, que quand la ſcie l'a attaquée, il s'eſt fait une exploſion ſemblable à celle que fait un ballon bien tendu lorſqu'on le perce, & le cerveau eſt ſorti auſſi-tôt par l'ouverture. Il nous a paru plus gros & plus ferme qu'il n'a coutume d'être à cet âge.

La pie-mere n'étoit point du tout adhérente à la ſubſtance corticale : mais ſes vaiſſeaux, comme ramaſſés par paquets, étoient remplis en partie de bulles d'air très-apparentes, entre-coupées par des globules d'un ſang fort vermeil, inégaux dans leur longueur. Ces vaiſſeaux étoient dilatés dans pluſieurs endroits. Ce que nous trouvâmes ſur-tout remarquable dans le pléxus choroïde.

Les nerfs étoient fort gros.

L'artere, qui accompagne le nerf op-

tique, d'un diametre conſidérable, & ayant une varice remplie d'un ſang noir, grande comme une lentille, & ſituée au commencement de l'entrée de cette artere dans le trou optique.

Il y avoit très-peu d'eau dans les ventricules.

Preſque point de ſang dans les ſinus longitudinal & latéraux. Le cervelet nous a paru ſeulement plus volumineux que dans les enfans de cet âge.

De ce détail ne peut-on pas conclure que la compreſſion du cerveau, occaſionnée par les vaiſſeaux de la pie-mere diſtendus autant par le ſang que par l'air, a été la cauſe de la phrénéſie, qui a duré onze jours, & de l'aſſoupiſſement qui en a duré cinq? (dans les deux derniers le malade a été aſſoupi alternativement, & a eu les yeux fort ouverts); que ce même état du cerveau a produit l'atonie & la paralyſie de l'eſtomac & de tout le canal inteſtinal, dont le mouvement périſtaltique a été abſolument anéanti? &c.... Ne pourroit-on pas auſſi attribuer le dégagement de l'air dans les vaiſſeaux ſanguins à l'action d'une bile âcre, mêlée avec le ſang, & à la déplétion ſubite des vaiſſeaux par des ſaignées trop abondantes? C'eſt au moins ce que j'ai penſé,

& c'eſt ce qui a décidé la conduite que j'ai tenue, ſept mois après, avec le frere cadet du malade dont je viens de parler.

Cet enfant, âgé de huit ans, haut en couleur, ayant également une tête fort groſſe, & le reſte du corps maigre à proportion, ſe plaignit du mal de tête le 21 Novembre 1767 : la fievre étoit médiocre : mais frappé de ce que j'avois obſervé dans l'aîné, & de la reſſemblance qui exiſtoit entre eux ; (car le cadet, ainſi que ſon frere, n'avoit jamais eu de fievre ſenſible ſans délire) : frappé, dis-je, de cette reſſemblance, j'annonçai que je craignois une fievre violente & le tranſport : je demandai une conſultation, & en attendant je preſcrivis des boiſſons délayantes, nitrées, des lavemens, des bains de pieds. Le Confrere que j'attendois pour lui communiquer mes obſervations, & le plan que je m'étois fait, n'ayant pu venir, forcé d'ailleurs, par l'accroiſſement de la fievre & des accidens, de tirer du ſang, j'ordonnai une ſaignée du pied, d'une palette ; une ſeconde de pareille quantité trois heures après ; une troiſieme ſemblable ſix heures après. Les deux premieres avoient été faites & ſuivies d'une diminution ſenſible de la fievre & de la ceſſation du

transport, lorsque le malade fut confié aux soins d'un autre Médecin. Aussi-tôt que j'en fus informé, je me hâtai de faire à mon Confrere l'histoire de la maladie & de l'ouverture du frere aîné, des rapports que j'avois observés entre ces deux enfans, & du plan que j'avois formé en conséquence, de ne faire que de très-petites saignées à la fois. Sans doute mes réflexions ont mérité son suffrage; car j'ai appris qu'il avoit adopté la même modération en prescrivant deux autres saignées; que notre malade n'avoit plus eu de transport, & s'étoit parfaitement rétabli.

Je laisse au Lecteur à faire tels raisonnemens physiologiques & pathologiques qu'il jugera à propos sur ces faits; mon seul desir est que les observations que je lui communique, puissent tourner à l'avantage de l'humanité.

LETTRE

A l'Auteur de la Gazette Salutaire, imprimée à Bouillon, en réponſe à l'article premier de la Feuille du Jeudi premier Février 1776, par M. TELINGE, Auteur d'un Catéchiſme ſur l'Art des Accouchemens.

J'AI lu, Monſieur, votre feuille du Jeudi premier Février 1776, avec d'autant plus de reconnoiſſance, que vous y faites connoître les défauts que vous avez rencontrés dans mon catéchiſme ſur l'art des accouchemens. La critique, entre gens ſans intérêt perſonnel, ſert plutôt à inſtruire qu'à indiſpoſer celui ſur qui elle tombe. Je ne réponds à la vôtre que dans l'intention d'étendre mes foibles lumieres dans un art ſi néceſſaire & ſi utile. Vous dites, dans cette feuille, après avoir fait l'analyſe de mon catéchiſme, « malgré le mérite de cet Ou-
» vrage, on y trouve quelques aſſer-
» tions erronées, que nous aurions
» deſiré ne pas y rencontrer. Telles ſont,
» l'opinion que le fœtus eſt pendant les
» premiers huit mois dans une poſition
» différente de celle du neuvieme, & le

» précepte de ne pas donner à tetter pen-
» dant les premières vingt-quatre heures
» à un enfant qui ne rend pas bien le
» méconium. Nous aurions encore de-
» siré que M. *T.* eût fait mention de
» l'extraction du sang par le nombril,
» dans le cas d'un accouchement labo-
» rieux, & de la maniere de rétablir la
» circulation de l'enfant, en le tenant
» pendant quelque temps entre les cuisses
» de la mere, dont on ne l'a pas sé-
» paré, par la ligature & la section préa-
» lables du cordon ».

Voilà donc, Monsieur, deux *assertions erronées*, & deux omissions que j'ai à justifier. 1°. J'ai dit, pag. 18. « Le fœtus
» est droit dans la matrice, de maniere
» que sa tête répond au fond de la ma-
» trice, & ses pieds à l'orifice. Il se
» maintient dans cette situation jusques
» vers les derniers temps de la grossesse;
» alors il fait la *culbute*, & présente la
» tête à l'orifice de la matrice ».

Combien d'autorités respectables, de tous les âges de la Médecine, viennent à l'appui de cette assertion ! Hippocrate dit expressément, lib. de Octim. partu, *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitûs periculum subit, quum in utero vertitur. Producuntur enim omnes sursum habentes caput.* Galien décrit

ainſi la poſition du fœtus dans la matrice : *Caput in ẽlatiore uteri parte continetur, brachiis ac tibiis contractis*, &c. Quelle foule d'Obſervateurs éclairés depuis ces Pères de l'Art, juſqu'à nos jours, ont reconnu la même poſition ! Liſons, ſur cette matière, *Arantius*, *Fabricius*, *Harvei*, *Mauriceau*, *Dionis*, *Deventer*, *Heiſter*, *Boerhaave* & ſes illuſtres Commentateurs, *Aſtruc*, *Levret*, &c. &c. Tous ſont en ma faveur, tous parlent d'après l'expérience ; & qui oſera ſoupçonner ces grands Maîtres, ces hommes qui ont travaillé avec tant de ſuccès aux progrès de la Médecine & de la Chirurgie ; qui oſera les ſoupçonner ou de mauvaiſe foi, ou de s'être trompés ſi groſſierement dans une queſtion de fait ? On cite, à la vérité, pour l'opinion contraire, quelques autorités ; mais elles ſont en petit nombre ; on ne peut même rien conclure de certain de ce que diſent *Columbus* & *Onymos*.

Vous allez, ſans doute, Monſieur, me dire que je jure *in verba magiſtri* ; je vous avoue que je n'en rougis jamais ; cependant s'il m'eſt permis d'ajouter ma propre expérience à celle de tant d'Auteurs célebres, je vous citerai trois exemples : j'ai été témoin de l'ouverture des cadavres de deux femmes mortes ; l'une

dans

dans le ſixieme; l'autre dans le cinquieme mois de leur groſſeſſe: les deux fœtus avoient la tête vers le fond de la matrice. Un Chirurgien inſtruit, des environs de cette Ville, vient encore de m'atteſter qu'il a ouvert la femme du nommé Favreau, Laboureur à Saulce-Champenoiſe, morte dans le ſixieme mois de ſa groſſeſſe, & que la tête du fœtus touchoit le placenta qui étoit attaché au fond de la matrice. Mon aſſertion eſt donc fondée; mais voyons ſi la raiſon s'accorde avec l'autorité & l'expérience.

La nature eſt réfléchie dans ſes opérations; elle a fait le fond de la matrice beaucoup plus étendu qu'aucune de ſes parties. Que peut-on en conclure raiſonnablement? que le fond de la matrice eſt deſtiné à contenir les parties du fœtus les plus volumineuſes, juſqu'à ce que les autres régions de ce viſcere ſoient aſſez diſtendues, pour pouvoir les loger à leur tour ſans danger pour la mère & pour l'enfant.

Ce n'eſt que *vers les derniers temps de la groſſeſſe*, que le *muſeau de tanche*, formé par l'extrêmité du col de la matrice dans le vagin, s'efface entierement; que les bords de l'orifice ſe prêtent & s'étendent: ce n'eſt donc que vers ce

temps que la tête du fœtus peut se loger dans la partie inférieure de la matrice, sans en être trop comprimée, & sans y causer une irritation dangereuse.

Ce n'est que dans le même temps que la forme de l'abdomen change : *hactenus*, (dit *Haller* dans le Commentaire sur *Boerhaave*, *de conceptu*) *superius tensum fuerat, nunc descendit ad subsidentis sacci modum, atque inferius ad pubem prominet.* D'où viendroit ce changement, s'il ne vient pas de la position différente du fœtus, dont on pouvoit sentir la tête en touchant le ventre de la mere, & que l'on ne trouve plus à cette époque ? C'est alors que les femmes commencent à sentir, de temps à autre, quelques douleurs, qui leur font espérer de voir bientôt arriver le terme de l'accouchement. Je persisterai donc, Monsieur, dans mon assertion, toute *erronée* qu'elle vous paroisse, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences suivies, avouées & attestées, démontrent le contraire.

2°. J'ai dit, page 42, en parlant des précautions nécessaires après l'accouchement. » La troisieme est, si l'enfant ne » rend pas bien le méconium, de lui » faire prendre une once d'huile d'aman- » des-douces, mêlée avec autant de sy- » rop de roses pâles, & de ne lui donner

» à tetter qu'au bout de vingt-quatre » heures après ſa naiſſance. »

L'expérience journaliere ne prouve que trop que le méconium retenu devient une cauſe de maladies qui enlevent un très-grand nombre d'enfans. On doit donc s'occuper ſérieuſement de l'évacuation de cet excrément. C'eſt dans la vue de prévenir cette cauſe de dépopulation, que je conſeille de l'évacuer avant de donner à tetter à l'enfant nouveau-né. Ce conſeil eſt d'autant plus fondé, que la plûpart des meres conſervent encore la cruelle habitude de refuſer leur lait à leurs enfans, & que, par conſéquent, on ne peut m'objecter que le *coloſtrum* ſuffit, & eſt même préparé, par la nature, pour fondre cette humeur épaiſſe, ténace, gluante, & la pouſſer au dehors.

Je veux encore que toutes les meres chériſſent aſſez les fruits délicats de l'union la plus tendre, pour leur accorder le droit naturel qu'ils ont à leur ſein; le précepte que vous reprenez, Monſieur, ſeroit-il ſi erroné? Vous ſavez, ſans doute, que très-ſouvent les mamelles ne s'ouvrent que deux jours après l'accouchement, quelquefois même plus tard, pour fournir ce lait ſéreux, fluide, légérement purgatif & ſi ſalutaire. *Quamvis autem*, dit *Van-Swieten* ſur l'Aphoriſme

1334, *viderim ſtatim poſt partum ubera duxiſſe infantes, tamen plerumque mammæ à partu flacceſſere potius ſolent, neque tenduntur fere niſi ſecundo, tertio, quartove die... tunc dicitur lac ad mammas deferri.*

Dans tous les cas, j'ai deux grands hommes pour complices de mon erreur : *Boerhaave* & ſon Commentateur. Le premier, en parlant des dangers du ſéjour du méconium, s'explique ainſi Aphor. 1342 : *Curatur facilè jejunio horarum X vel XII, aſſumtione pauci vini cum melle miſti, iteratâ do ſi hoc tempore abſtinentiæ dati ; vel leniſſimo quodam ſimul adjecto ſtimulo purgante.* J'ai cru pouvoir étendre le temps du jeûne du nouveau-né d'après *Van-Swieten* ſur l'Aph. 1344. *Si magna copia meconii in inteſtinis hæſerit, longius tempus requiritur ad evacuationem ; nam, uti dixi, non expellitur ſimul & ſemel omne meconium.*

3°. » Nous aurions encore deſiré, » dites-vous, que M. *T.* eût fait mention » de l'extraction du ſang par le nombril, » dans le cas d'un accouchement laborieux, & de la maniere de rétablir la » circulation de l'enfant, en le tenant » pendant quelque temps entre les cuiſſes » de la mere, dont on ne l'a pas ſéparé » par la ligature & la ſection préalables » du cordon. »

Je pourrois ici, Monſieur, vous réfuter par vous-même; car s'il eſt néceſſaire de laiſſer couler le ſang par le nombril d'un enfant fatigué par le travail d'un accouchement laborieux, il faut donc couper le cordon. Si au contraire il faut tenir cet enfant entre les cuiſſes de ſa mere pour rétablir la circulation avant de couper le cordon, la ſaignée par le nombril eſt donc préjudiciable. Mais ce ſont, ſans doute, les bornes étroites de votre Feuille qui vous ont empêché de vous expliquer plus clairement.

L'Accoucheur ne doit les ſecours dont vous parlez à l'enfant qui vient de naître, que lorſqu'il a été affoibli par la longueur ou la difficulté du travail; mais la ſaignée ne peut que l'affoiblir davantage encore: j'ai cru ne devoir pas la conſeiller, & je me ſuis contenté de rapporter page 42 de mon Catéchiſme, les moyens qui m'ont réuſſi, lorſque l'enfant ne donnoit aucun ſigne de vie, ou que ceux qu'il donnoit étoient douteux. Vous les avez même tirés de la Gazette de Santé pour les publier dans la votre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Rétention d'urine, avec diſtention prodigieuſe de la veſſie, chez une femme, à la ſuite d'une maladie épidémique, par M. DE VILDÉ, Chirurgien Major du Régiment des Carabiniers de MONSIEUR.

Le 6 Juin 1774 je fus mandé chez le nommé *Grelé*, Fermier du moulin de Souvigny, près la Ferté-Bernard, pour ſon épouſe alitée du 12 Mai, par une fievre putride & contagieuſe, caractere d'une épidémie regnante alors dans cette partie du haut Maine. Je trouvai cette femme agoniſante : j'appris de ſon mari qu'elle étoit âgée de 28 ans, d'un bon tempérament, & abandonnée d'un Chirurgien appellé dès le commencement de la maladie. & que ce même Chirurgien en ayant tout déſeſpéré, s'étoit retiré fatigué de ſes mauvais ſuccès contre une tenſion exceſſive du bas-ventre de cette moribonde, qui fut l'écueil de ſes lumieres. Dans l'examen que j'en fis, je le trouvai bien auſſi volumineux que le plus gros

ventre poſſible d'une femme au terme de l'accouchement. La ſimple inſpection m'en démontra la cauſe, & je ne doutai point, au premier aſpect, qu'elle ne ſe trouvât dans la veſſie. Le ventre tendu en forme de poire, dont la baſe auroit été en haut & le ſommet vers les aînes; une fluctuation concentrée, les plaintes du Mari & de la Garde, ſur ce que la malade ne faiſoit plus d'urine (je me ſers de leurs termes) depuis bien du temps; tout m'indiqua une rétention, à la vérité peu ordinaire, ſur-tout chez les femmes, qui, comme on ſait, ont le canal de l'uretre droit, court & très-lâche: on auroit facilement ſoupçonné les eaux d'être répandues dans la capacité de l'abdomen, tant il y avoit ici de rapport avec l'aſcite. C'eſt ainſi qu'en établiſſant ſon diagnoſtic d'après des préceptes certains, que l'on peut apporter des ſecours efficaces dans les cas où la nature, livrée à elle-même, ſuccomberoit.

J'obſervai attentivement l'état des parties extérieures de la génération; je n'y trouvai point abſolument d'inflammation, ni apparence de ces taches gangreneuſes qui ont été remarquées en pareil cas. En ſondant je rencontrai une aſſez grande réſiſtance, que j'ai cru

dépendre autant du changement de ſituation du col de la veſſie par l'extrême diſtenſion de ſon corps, que du trigône tendu ſans doute proportionnellement aux tuniques de ce viſcere. Mon intromiſſion faite, je tirai huit pintes d'eau ſans y comprendre ce qui s'en répandit dans le lit par le changement des vaſes peu commodes, que j'ai évalué à une chopine. Tout ne ſortit point par cette prodigieuſe évacuation; je m'y tins en raiſon de l'état où étoit la malade & de la violence des oſcillations de l'aorte inférieure, que j'avois peine à balancer par la compreſſion, & que je contins au moyen du bandage du corps. Un des effets de la préſence des eaux, & qui ne fut pas le moins fâcheux, fut la ſuppreſſion des matieres ſtercorales en comprimant le rectum; de ſorte que toutes les tentatives faites depuis huit jours pour rétablir les évacuations ſuſpendues, & faire recevoir à la malade des lavemens, avoient été inutiles, ce qui fixa mes attentions premieres à lui en faire donner auſſi-tôt en ma préſence : elle les reçut heureuſement & avec ſuccès. Je répétai à deux heures de diſtance le cathétériſme, & je n'en obtins pas moins d'urine que la premiere fois, ce qui fit en total dix-ſept pintes. Cela prouve

qu'après de grandes & longues rétentions, la sécrétion des urines est un travail bien facile à la nature, ou il faut qu'ici la vessie en ait au moins contenu à la fois quinze pintes, volume immense, dont il est peu d'exemples, & qui nous démontre jusqu'où peut aller l'extension de la fibre, sans de grands dangers. On connoît l'extrait d'une lettre de M. *Caré*, Médecin de Saint-Omer, où l'on voit un cas semblable au sujet de cette observation, que le Médecin n'a pas parfaitement détaillé : il dit » qu'il fut appellé » pour la femme du nommé *Lanois*, » qui avoit une inflammation au bas-» ventre, avec une rétention d'urine : la » vessie s'étoit tellement étendue & gon-» flée, qu'elle avoit chassé hors du ventre » la matrice de cette malheureuse femme, » qui étoit grosse de trois mois, & qu'a-» près l'avoir sondée, il tira près d'un » seau d'eau, par la sonde, dit-il, & ré-» duisit le matrice ». Le Critique qui censura cet extrait dit : » ou les vessies » sont plus grandes à Saint-Omer qu'à » Paris, ou les seaux y sont beaucoup » plus petits ».

On voudra bien que je me serve de cette plaisanterie pour prouver au moins combien on étoit éloigné de croire à de

pareilles obſervations, ſans doute, parce qu'on n'en avoit point aſſez connues.

Je ne veux point faire croire, ni croire moi-même à la réduction des matrices, mais bien à la conformité naturelle & reſpective des veſſies de Saint-Omer à celles de Paris. Je ſais par l'anatomie que les viſceres membraneux faits pour recevoir, ſans meſures, les matieres de la nutrition & les déjections, ont une propriété infinie à ſe déployer & à s'étendre exceſſivement. On a vu des eſtomacs contenir juſqu'à neuf pintes (*a*); des eſtomacs ! Sans ceux qui en ont contenu davantage, & qui ont échappé à notre curioſité. Le premier des inteſtins reçut le nom de *ventriculus ſuccenturiatus*, après l'avoir trouvé d'une capacité plus approchante de celle de l'eſtomac que de celle qui lui eſt propre. Les connoiſſances phyſiologiques nous en donnent d'autant mieux l'explication, que nous apprenons, par elle, à connoître la nature & l'eſſence de la fibre, d'où dépendent ſon élaſticité & ſon extenſibilité.

Je crus trouver dans le relâchement & l'atonie où étoient les ſolides, la cauſe

(*a*) M. *Sabatier*. Anat. 2 vol.

de cette rétention : je donnai en conſéquence à la malade les anti-ſeptiques à petites doſes & de légers cordiaux : je tins le ventre libre à l'aide des lavemens & des minoratifs. Ayant aſſujetti dans l'uretre une ſonde tenue fermée avec un fauſſet, je fis laver la veſſie, en y injectant une lotion vulnéraire & tonique autant de fois que j'avois évacué les urines, juſqu'à ce qu'elle fût rentrée dans ſes fonctions, & qu'elle eût recouvré ſon reſſort, ce qui arriva dans l'eſpace de trois ſemaines. Apres ce temps la malade ſe paſſa de tout ſecours, mais avec une légere incontinence, qui ne lui a pas duré plus de deux mois : elle jouit actuellement de la meilleure ſanté.

LETTRE

De M. ESPIAUD, Maître en Chirurgie, à Soiſſons, au ſujet de deux Vers ſolitaires.

Le 19 Septembre 1776, Demoiſelle *Magdelaine Boulanger*, native de Soiſſons, âgée de cinquante ans, vint me conſulter, ſur le ſoupçon qu'elle avoit d'être attaquée du ver ſolitaire. Elle me montra ce qu'elle avoit rendu la veille.

C'étoit un fragment de tænia. Je lui propoſai de faire uſage du ſpécifique de Madame *Nouffer*; elle y conſentit d'autant plus volontiers, que depuis long-temps elle prenoit des remedes, qui loin d'apporter du ſoulagement à ſes maux, les aigriſſoient. Il eſt bon d'obſerver que la malade rendoit depuis long-temps des portions de ce ver, & qu'elle s'en apperçut pour la premiere fois en Juin 1770. Enfin, le jour fixé pour lui adminiſtrer le ſpécifique, je la fis venir chez moi, tant pour la préparer par des remedes propres & capables d'aſſurer l'efficacité du ſpécifique, que pour être à portée de ſuivre par moi-même ſes effets.

Le 25 Septembre, vers les ſept heures du ſoir, je lui fis prendre la panade, & demi-heure après le biſcuit & un verre de vin blanc, ainſi que le recommande Madame *Nouffer*. Je crus devoir me diſpenſer de donner un lavement émollient à la malade, parce qu'elle avoit toujours le dévoiement. Le lendemain, à quatre heures & demie du matin, elle prit le ſpécifique; un quart-d'heure après, elle ſentit dans les entrailles un mouvement qui l'effraya beaucoup. Deux heures après, elle eut une copieuſe ſelle, dans laquelle je trouvai une portion du ver ſolitaire; cette portion avoit cinq aunes

de longueur ; j'examinai attentivement ſi la tête y étoit; ne l'ayant pas découverte, je crus indiſpenſable de lui faire prendre la médecine que Madame *Nouffer* recommande trois heures après la priſe du ſpécifique. Une demi-heure après cette potion purgative, que je modérai à cauſe du tempérament foible de la malade, elle ſentit, dit-elle, tomber quelque choſe de la gorge dans l'eſtomac, & de l'eſtomac dans le ventre; elle ſe préſenta auſſitôt à la chaiſe percée, ſur laquelle je l'engageai à reſter le plus qu'elle pourroit, pour faciliter la ſortie du ver. Après y être demeurée trois quarts-d'heure, au fond du vaſe étoit une maſſe de ver ſolitaire, de la groſſeur du poing; je cherchai auſſitôt la tête, qu'on ſait être l'extrémité de ce long fil, qui va toujours en groſſiſſant du côté du corps; je la trouvai. Ce ver ſolitaire a deux lignes & demie de large & cent trois aunes de long, & ſi j'avois pu meſurer toutes les petites parties qui ſe ſont caſſées, il auroit eu au moins cent quarante aunes.

Ce fait, auſſi curieux que rare, ne peut que confirmer l'efficacité du remede de Madame *Nouffer*, & par conſéquent augmenter en lui la confiance.

Environ un mois auparavant, j'avois

adminiſtré, avec tout le ſuccès poſſible, le même ſpécifique de Madame *Nouffer*, à la nommée *Eliſabeth le Fevre*, native de Noyon, âgée de quarante-ſept ans, demeurant, en qualité de Cuiſiniere, chez M. *du Barré*, à Soiſſons. Cette fille étoit incommodée du ver ſolitaire, depuis l'âge de quinze ans, elle en rendoit de temps en temps cinq à ſix aunes à la fois. On avoit fait uſage de remedes de toutes eſpeces pour la guérir radicalement; mais, bien loin de la ſoulager, ces remedes n'avoient fait que l'affoiblir; celui de Madame *Nouffer*, en évacuant le ver, lui rendit la force & la ſanté; je le lui fis prendre à quatre heures du matin, & avant dix heures le ver ſolitaire fut entierement dehors; il a dix-neuf aunes de long & quatre lignes & demie de large.

Je conſerve dans des bocaux ces deux vers ſolitaires.

OBSERVATION

De M. LORES, Maître en Chirurgie, à Joſſelin, en Bretagne..

On condamne quelquefois, à l'amputation, des membres qu'on pourroit ſau-

ver ; avec des ſoins & un traitement convenables. En voici un nouvel exemple ; qui peut ſervir à rendre circonſpects les Chirurgiens qui conſeillent ou exécutent trop légerement cette opération.

M. *Carré de la Gaſnerie*, habitant de Laval, s'étoit rendu à Lanouée, près de Joſſelin, où il eut le malheur de faire une chute. Il ſe luxa la jambe droite dans ſa partie inférieure ; il eut recours à une de ces femmes qui ſe mêlent de réduire les luxations. Après la réduction, elle appliqua un bandage, apparemment trop ſerré ; le pied s'enfla prodigieuſement ; il excédoit beaucoup le niveau du bandage. La partie devint livide & noire ; elle exhaloit une odeur gangréneuſe ; l'enflure s'étendit ſur la jambe ; bientôt la fievre s'alluma, & il ſurvint un tranſport violent. Les choſes étoient en cet état, & la réduction étoit faite depuis huit jours, lorſque je fus appellé au ſecours du malade. Mon premier ſoin fut de couper le bandage, que je ſoupçonnois être la cauſe de tous les accidens, & de faire quelques ſcarifications. Cependant les progrès de la gangrene, & l'état où l'on me dit qu'étoit la jambe après la chûte, m'inquiéterent ſur le ſort du malade. Je demandai

donc une consultation, pour décider sur le parti qu'il falloit prendre dans une circonstance aussi délicate. Tout bien examiné, on fut d'avis qu'il falloit couper la jambe. Cet avis se trouvoit conforme à celui de M. *Petit*, célebre Chirurgien de Paris, qui dans son *Traité des maladies des os*, tome premier, page 337, s'explique en ces termes : » Bien des Praticiens pensent que la » luxation complette de l'astragal ne » peut jamais guérir qu'il ne reste claudication, ou tout au moins difformité » à la jointure. J'ai cependant eu l'avantage de guérir parfaitement plusieurs de ces luxations; mais lorsque » la luxation complette est telle, qu'il » y a rupture des tendons, de la plupart des ligamens, & de la peau » même; dans ces cas, je n'ai jamais vu guérir, & alors le seul moyen » de sauver la vie du malade, est de » lui couper promptement la jambe. » On peut cependant tenter de la lui » conserver; mais, si dans les vingt-» quatre heures on ne voit pas une dis-» position favorable, il ne faut pas dif-» férer l'amputation; plus tard, il n'est » plus temps. » M. *Sue*, Chirurgien de Paris, dit tellement la même chose dans son *Dictionnaire de Chirurgie*, formant

formant le troiſieme tome du *Dictionnaire de Santé*, qu'on ne ſauroit douter qu'il n'ait fidellement copié en cet endroit M. *Petit*. Les Auteurs du *Dictionnaire de Chirurgie*, *page 156*, *tome 2*, s'expriment exactement dans les mêmes termes. De plus, un des célebres Médecins de la Province regardoit l'amputation, dans le cas préſent, comme indiſpenſable. Tant d'autorités reſpectables étoient bien propres à me faire quelque impreſſion; mais l'envie de conſerver au malade un membre précieux, l'eſpoir que j'avois d'y réuſſir, la réſiſtance du malade lui-même, quelques ſuccès que j'avois obtenus dans des cas déſeſpérés, me déciderent pour le parti contraire. M. *de la Gaſnerie*, fortement oppoſé à l'amputation, s'abandonna entierement à mes ſoins. Chargé ſeul du traitement, je fis pendant douze jours des ſcarifications profondes au pied & à la jambe, & j'enlevai ce qu'il y avoit de ſphacélé. J'ouvris des ſinus en différens endroits, afin de donner iſſue à la matiere purulente qui y ſéjournoit: la fievre qui s'allumoit dès qu'il ſe formoit du pus dans quelques nouveaux endroits, diminuoit, comme on l'obſerve conſtamment à meſure qu'on procuroit au pus le moyen de s'évacuer. Parmi le grand nombre

d'inciſions que je fus obligé de pratiquer, deux ſur-tout furent remarquables ; ſavoir, une de ſept pouces de longueur à la partie moyenne externe de la jambe, & l'autre de neuf, à ſa partie interne & inférieure. Les deux malléoles, l'os du métatarſe, celui du gros orteil, le tendon d'Achille même, ſe ſont exfoliés. Le panſement conſiſtoit à appliquer ſur les parties malades des plumaceaux très-minces, trempés dans un liniment compoſé d'une eau diſtillée d'ariſtoloche ronde, de ſucre & de vin blanc, & d'un baume vulnéraire : la doſe étoit de trois parties de l'eau diſtillée ſur une de baume vulnéraire, & autant d'huile de térébentine. Je me ſervois de ce mélange pour injecter les ſinus. Quant aux compreſſes qui couvroient les plumaceaux, elles étoient ſeulement imbibées de baume vulnéraire. La jambe étoit placée dans une boîte à charniere, garnie de petites crémaillers, très-commodes. Tant que la ſuppuration fut abondante, les plaies ſe panſoient deux fois par jour. Dès qu'elle fut diminuée, l'on ne panſa plus qu'une fois juſqu'à parfaite guériſon, que j'obtins en trois mois.

M, *Carré de la Gaſnerie* marche bien : il ne reſte à ſa jambe aucune difformité : on ne ſe douteroit pas à laquelle des deux

il a eu mal ; il éprouve ſeulement un peu de difficulté dans la très-grande flexion du pied.

Puiſſe ce fait, joint à beaucoup d'autres, rendre les Gens de l'Art très-réſervés ſur les amputations ! Ce ſont là mes vœux ; c'eſt le motif qui m'a ſollicité à rendre publique cette guériſon.

SUITE

Des Obſervations ſur l'Apoplexie.

Les effets d'une pareille cauſe ne ſont pas toujours auſſi prompts & auſſi menaçans. Mais ſi les vaiſſeaux en queſtion reſtent engoués, quelque temps après les congeſtions deviennent inſurmontables ; les vaiſſeaux ſont portés à un point extrême de dilatation ; le ſang en ſtaſe acquiert une conſiſtance polypeuſe, &c. La paralyſie des organes, qui reçoivent leurs nerfs des points du cerveau qui ſont principalement comprimés, eſt la ſuite de cet état : une apoplexie funeſte en eſt le terme, en conſéquence de la rupture des vaiſſeaux portés à un degré ſuprême de dilatation.

6°. De cet état morbifique des vaiſſeaux du cerveau, il peut réſulter un inconvé-

nient d'une autre nature, capable d'entraîner des ſuites auſſi fâcheuſes.

Dans l'état naturel il tranſſude des extrémités artérielles lymphatiques, qui aboutiſſent à la ſurface interne de la dure-mere & à la ſurface correſpondante de la pie-mère, une humeur ſéreuſe, qui ſert à lubrifier le contour du cerveau, & qui empêche que ces deux membranes ne ſe collent l'une à l'autre. La ſurabondance de cette humeur eſt repriſe par des vaiſſeaux inhalans; ainſi l'on conçoit qu'elle eſt plus ou moins renouvelée. Les vaiſſeaux d'où elle part ſe trouvant dilatés au-delà de leur calibre ordinaire, leurs orifices proportionnément dilatés en laiſſent échapper une plus grande quantité, pendant que ceux des tuyaux inhalans ſont au contraire reſſerrés par la compreſſion que ceux-ci éprouvent de la dilatation des autres. De-là s'enſuit un amas de cette humeur entre les deux méninges, d'où réſulte un autre genre de compreſſion qui devient même plus conſidérable que celle qui a lieu par les vaiſſeaux dilatés (*a*).

(*a*) Il n'eſt pas rare de trouver dans les cadavres des collections de ſéroſités ſous la membrane arachnoïde, qui eſt ſéparée pour-lors de la tunique interne de la pie-mere.

7°. Lorſque la pléthore ſe trouve jointe à un excès de conſiſtance de la maſſe du ſang, ſa partie rouge, ſurabondante en ce cas, s'engage aiſément dans les arteres capillaires de la pie-mere : il s'y forme des obſtructions. L'action ſyſtaltique du cœur, augmentée pour-lors en raiſon de la ſolidité du ſang, en fait paſſer dans le crâne une plus grande quantité que de coutume ; mais ne pouvant ſuivre ſon cours ordinaire, il ſe dévoie & pénetre dans les vaiſſeaux du ſecond genre, dont les orifices ſont dilatés par l'effet de l'impulſion augmentée. Cet état eſt celui de l'inflammation du cerveau, qui eſt annoncée par de violens maux de tête, accompagnés de pulſations & de fievre, que ſuivent bientôt le délire, le coma, le carus, l'apoplexie. La chaleur morbifique diſſipe promptement la roſée lymphatique, qui lubrifie la ſurface du cerveau ; d'où naît l'adhérence des deux méninges dans une étendue proportionnée à celle de l'inflammation. Cette circonſtance de l'adhérence de la dure-mere à la pie-mere, dans le cas de l'inflammation de la ſurface du cerveau, n'eſt pas rare. L'obſervation de la page 71 en préſente une conſidérable. Cette même circonſtance ſe trouve encore dans l'obſervation de la

page 549 *du Journal de Décembre* 1776, & nous l'obſerverons encore dans les deux expoſés anatomiques qui ſuivent. La chaleur, qui eſt le produit de l'inflammation, ſuffit pour cauſer cette adhérence; mais elle eſt aſſez ſouvent l'effet de la ſuppuration dans quelques points des parties enflammées; ce qui ſe remarque ſur-tout à la ſuite des fievres continues qui proviennent de l'inflammation de la ſurface du cerveau & des méninges, & qui ſe terminent par le carus ou l'apoplexie.

Dans le cadavre d'un homme mort d'une maladie de ce genre, dans un de nos Hôpitaux de Charité, j'ai trouvé la dure-mere adhérente fortement à la pie-mere, à la partie poſtérieure du cerveau, & dans le contour du cervelet, par pluſieurs points de ſuppuration. Les veines, qui verſent dans les ſinus le ſang diſtribué au cerveau, ſe trouvoient gorgées & groſſies prodigieuſement, & les principaux ſinus étoient remplis d'un ſang épais & caillé. Nous avons obſervé à-peu-près les mêmes circonſtances dans le cadavre d'un Gentilhomme, mort d'une pareille maladie, avec cette différence que l'adhérence avoit lieu principalement dans la partie antérieure du cerveau. L'inflammation de la ſurface du cerveau ſe termine quelquefois en flétriſſure gangreneuſe. On

voit, par l'exemple ſuivant, qu'il peut en réſulter des dépôts ſanieux dans la ſubſtance même du cerveau.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, étoit depuis très-long-temps tourmenté de violens maux de tête, auxquels ſe joignoit de temps en temps la fievre, accompagnée de coma ou de phrénéſie: il lui en étoit reſté une hémiplégie du côté gauche. Cet état violent s'étant renouvelé au commencement du printemps de 1757, il fut tranſporté en notre hôpital de S. Sauveur, où l'on combattit vainement la maladie par les ſaignées, les remedes antiphlogiſtiques & les révulſifs de la tête, tant internes qu'externes: il ſuccomba dans la phrénéſie. L'ouverture de la tête nous fit voir les grands ſinus de la dure-mere & les veines qui y aboutiſſent, gorgés d'un ſang noir. Cette membrane ayant été enlevée de deſſus la ſurface du cerveau, nous vîmes que celle de l'hémiſphere droit étoit d'un brun livide, & adhérente à la dure-mere dans une certaine étendue. Un coup de ſcalpel, donné en cet endroit à deux ou trois lignes de profondeur, fit écouler de la ſubſtance corticale environ deux cuillérées de matiere ſanieuſe brune. Par un examen attentif de cette partie, nous fûmes convaincus que preſque toute la ſubſtance

corticale de cet hémiſphere étoit tombée dans un état décidément gangreneux (*a*).

8°. La pléthore ſanguine peut avoir

(*a*) La cauſe primitive ou éloignée de ce déſordre, étoit vraiſemblablement d'ancienne date, puiſque l'hémiplégie étoit de beaucoup antérieure à la maladie aiguë, dont le ſujet a été la victime. Au reſte, on obſervera que l'hémiplégie avoit été du côté oppoſé à celui du cerveau affecté.

Il s'eſt préſenté dans le cadavre de cet homme une circonſtance ſinguliere, c'eſt l'oblitération preſque abſolue du teſticule gauche, dont le corps ſe trouvoit réduit au volume d'un pois chiche. Sa ſubſtance étoit très-flaſque, ainſi que celle de l'épididyme qui paroiſſoit preſque effacé. Les autres parties du côté paralyſé ne participoient aucunement de ce déſordre. Les anciens Médecins ont été dans la croyance qu'il y avoit un rapport ſingulier entre le cerveau & les teſticules, & que la matiere ſéminale venoit du cerveau. Cette obſervation vient à l'appui de leur opinion. D'ailleurs, les ſuites des bleſſures & des divers accidens auxquels les teſticules ſont expoſés, ſemblent la confirmer : les bleſſures & les contuſions de ces organes cauſent des convulſions ; la ligature du cordon ſpermatique entraîne le tétanos. J'ai vu deux hommes robuſtes périr de cette maladie à la ſuite de la caſtration. L'uſage déplacé ou exceſſif du mariage cauſe l'épilepſie, l'apoplexie même. Nous en avons eu tout récemment un exemple funeſte en cette Ville, dans un homme d'une aſſez bonne conſtitution, qui immédiatement après avoir joui de ſa femme, a été aſſailli d'une apoplexie, à laquelle il a ſuccombé le même jour.

lieu dans l'intérieur du crâne, ſans être générale, & cela par des cauſes qui déterminent le ſang à s'y porter en une quantité reſpectivement plus conſidérable qu'ailleurs, ou qui gêne la liberté de ſon retour de-là au cœur. Ces cauſes peuvent réſider dans l'intérieur même du crâne, & elles peuvent ſe trouver hors de ſa capacité.

Parmi celles de la premiere claſſe, il en eſt une qui eſt dépendante du vice ou du déſordre des parties renfermées dans le crâne : le tiſſu trop foible ou trop lâche des artères qui vont ſe diſtribuer au cerveau généralement pris en eſt une : dans ce cas la quantité de ſang qui y eſt apportée ne pourra être tranſmiſe en entier dans les veines correſpondantes : la dilatation ou l'augmentation du calibre de ces arteres en ſera l'effet, & ces arteres dilatées feront une compreſſion ſur les vaiſſeaux du ſecond & du troiſieme genre, dont la ſubſtance corticale du cerveau eſt compoſée, en raiſon du ſurcroît de volume qu'auroient acquis les vaiſſeaux dilatés. De-là la peſanteur de la tête, des douleurs ſourdes dans tout ſon contour, l'aſſoupiſſement, l'engourdiſſement de tout le corps, & enfin la paralyſie ou l'apoplexie. Ces effets ſe développent & croiſſent par degrés, à moins

qu'une cauſe acceſſoire ne pouſſe tout-à-coup le déſordre au plus haut degré, telle qu'une fievre aiguë, ou quelque ſecouſſe conſidérable de tout le corps, qui détermine un engorgement inflammatoire dans la partie affectée, ou la rupture des vaiſſeaux engoués.

Cet état des arteres du cerveau eſt ſur-tout le partage des perſonnes délicates & de celles qui ont le genre nerveux fort ſuſceptible d'ébranlement. Au reſte le ſang peut croupir dans les vaiſſeaux du cerveau, y cauſer des obſtructions, dilater leur calibre, s'inſinuer même dans des vaiſſeaux du ſecond ordre, porter l'expanſion de ces vaiſſeaux juſqu'au point de les forcer, ſans que l'inflammation ait lieu. C'eſt ce qui arrivera lorſque le ſang ſe trouvera dépourvu, par le peu de vigueur des organes propres à l'élaborer, d'une quantité ſuffiſante de partie rouge, & que ſa partie lymphatique concreſcible aura pris un degré d'épaiſſement au point de former une maſſe glutineuſe. En pareil cas le ſang ne pouvant faire, ſur les parois de ſes vaiſſeaux, l'impreſſion que fait un ſang bien conſtitué, la circulation ſera plus ou moins ralentie : il ne traverſera pas aiſément tous les capillaires quelconques ; mais ce ſera ſur-tout dans ceux de la pie-mere qu'il s'embarraſſera. La com-

preſſion de toute la ſphere du cerveau, où ces vaiſſeaux ſe diſtribuent, en ſera la ſuite. La peſanteur de tête & du corps, l'engourdiſſement des membres, la lenteur du pouls, la pente au repos, la ſenſibilité au froid, l'aſſoupiſſement, la ſtupidité, &c. ſeront le produit de cet état, & les ſymptômes précurſeurs de l'apoplexie. Si la compreſſion ſe fait de préférence dans la partie antérieure du cerveau, il y aura des vertiges, les yeux ſeront ſaillans, pâles, humides & larmoyans.

9°. Tout le ſang, qui a été diſtribué au cerveau & au cervelet par les arteres de la pie-mere, eſt verſé, par l'entremiſe des veines correſpondantes, dans les ſinus de la dure-mere; d'où il paſſe dans les veines jugulaires internes. Si la tranſmiſſion du ſang dans ces ſinus ſe trouve ralentie ou empêchée par quelque cauſe que ce ſoit, les veines ſe dilateront en raiſon des obſtacles qu'elles trouveront à ſe dégorger dans les ſinus; en conſéquence elles deviendront variqueuſes. Ces obſtacles proviennent, ou de l'épaiſſiſſement ſpontané du ſang, qui ſe grumele dans les ſinus, acquiert une conſiſtance ſolide, & forme des maſſes polypeuſes, ou de la compreſſion de ces ſinus par quelque tumeur circonvoiſine, ou de leur dilata-

tion qui a été quelquefois obſervée. Quoique la nature ait garni leurs parois de fibres muſculeuſes propres à les garantir à un certain point de cet inconvénient (*a*), ces fibres, trop allongées par l'écartement des parois, perdent le ton ou la force de contractilité qui fait paſſer le ſang des ſinus dans les veines jugulaires : dès-lors tout le ſyſtême vaſculeux de la pie-mere doit s'en trouver ſurchargé : il eſt aiſé d'en prévoir les ſuites.

10°. La pléthore particuliere des vaiſſeaux de la pie-mere eſt quelquefois l'effet de certains états morbifiques de la dure-mere, de la dilatation de ſes vaiſſeaux, de leur engorgement, de l'épaiſſiſſement de ſa ſubſtance, de ſon oſſification, &c.

Entre les deux lames qui compoſent cette membrane, rampent des vaiſſeaux qui lui ſont particuliers, arteres & veines : la lame externe, plus mince que l'autre, eſt exactement collée à toute la ſurface interne du crâne, & l'interne n'a d'autre adhérence au cerveau que par des veines, qui vont dépoſer dans les ſinus le ſang

(*a*) Ces fibres ſont ſur-tout remarquables dans le torcular d'Hérophile, qui forme une eſpece de réſervoir muſculeux. Nous avons cité deux exemples de cette dilatation. *Voyez l'obſervation de la page 72.*

qui lui a été apporté par les arteres carotides & vertébrales. Les arteres particulieres de la dure-mere qui ſont au nombre de trois paires, lui ſont tellement propres, qu'elles n'ont aucune communication avec celles de la pie-mere : d'ailleurs le tiſſu de leurs parois eſt différent : elles ſont garnies, dans toute leur étendue & dans leur diſtribution, de la tunique muſculeuſe. Ainſi l'on conçoit que la dure-mere peut eſſuyer bien des maladies indépendantes de celles du cerveau & de la pie-mere : mais il n'en eſt pas moins vrai que le cerveau étant entouré de cette membrane, & ayant avec elle des rapports par les veines de la pie-mere, qui ſe dégorgent dans les ſinus, il eſt toujours plus ou moins affecté des maladies de la dure-mere. Les ſtaſes ou congeſtions quelconques dans les vaiſſeaux particuliers de cette membrane, en lui donnant plus d'épaiſſeur, doivent faire une compreſſion proportionnée ſur la ſurface du cerveau, & ces congeſtions étant portées à un point conſidérable, il pourra en réſulter quelque maladie ſoporeuſe, l'apoplexie même.

Il en ſera de même de l'engorgement inflammatoire de ces mêmes vaiſſeaux, dont les effets ſeront d'autant plus prompts & plus dangereux, que dans ce

cas la fievre pouſſe dans l'intérieur du crâne une plus grande quantité de ſang que dans un état de calme. D'ailleurs l'augmentation du calibre des arteres engorgées fait néceſſairement une compreſſion ſur les veines qui leur correſpondent. Par cette raiſon il y aura un étranglement particulier à l'endroit du paſſage de ces veines par les trous de la baſe du crâne, qui ſont propres aux vaiſſeaux particuliers de la dure-mere. Ainſi les veines jugulaires externes ne recevront plus qu'une partie du ſang qui y aura été porté. La chaleur réſultante de cet état inflammatoire de la dure-mere, en diſſipant la roſée lymphatique qui humecte les deux méninges, entraînera l'adhéſion de l'une à l'autre, & delà s'enſuivront tous les fâcheux effets que nous avons dit réſulter de l'inflammation primitive de la pie-mere.

11°. Nous avons obſervé en pluſieurs cadavres des enfoncemens particuliers dans l'intérieur de la voute du crâne, dans leſquels ſont nichés des prolongemens de la dure-mere, ayant la forme de mammelons (*a*). Le crâne, dans ces endroits, ſe trouve conſidérablement aminci & ſouvent réduit à un feuillet tranſpa-

(*a*) Obſervation de la page 71.

rent, (qui quelquefois eſt percée par un trou, que traverſent des petits vaiſſeaux qui établiſſent une communication entre la dure-mere & les tégumens extérieurs du crâne.) On conçoit que de ce vice de conformation il s'enſuit aiſément des engorgemens de vaiſſeaux dans le voiſinage de ces parties, d'où peut réſulter une diſpoſition prochaine à l'apoplexie.

En détachant les tégumens extérieurs du crâne dans certains cadavres qui étoient dans ce cas, nous avons vu couler, par ces trous extraordinaires, du ſang en abondance: c'eſt ce que nous avons particulieremet obſervé dans le ſujet de l'obſervation ci-après.

12°. La compreſſion de la ſurface du cerveau peut être auſſi l'effet de la calloſité & de l'oſſification de la dure-mere; on en a pluſieurs exemples.

13°. La pléthore particuliere des vaiſſeaux du cerveau peut provenir de pluſieurs cauſes réſidantes hors du crâne: elle peut provenir des efforts & des exercices violens du corps: la contraction forcée des muſcles du corps, par laquelle les uns & les autres s'exécutent, en exprimant le ſang des parties muſculeuſes en action, le détermine vers les parties où il trouve moins de réſiſtance; ce ſont

les poumons & le cerveau. Dans les exercices du corps, où la reſpiration eſt intéreſſée, le ſang qui, de retour du cerveau, doit être tranſmis par les veines jugulaires dans le ventricule droit du cœur, & de-là dans le poumon, trouve dans ce dernier viſcere, qui eſt alors dans un état violent, un obſtacle conſidérable, d'où réſulte une double cauſe de dilatation des arteres de la pie-mere, & la compreſſion proportionnée du cerveau.

Si les violens exercices ſe font lorſque l'atmoſphere eſt fort échauffée, les effets en ſeront plus fâcheux. Un jeune homme de quatorze ans tomba, tout-à-coup, ſans connoiſſance le lendemain d'une partie de plaiſir à la campagne, où il s'étoit donné beaucoup de mouvement; c'étoit le 5 d'Août 1774: ce jour l'air étoit très-chaud. Appellé à ſon ſecours quelques heures après, je le trouvai dans un état vraiment apoplectique, & agité, par repriſes fréquentes, de convulſions ſi violentes, que quatre hommes forts étoient à peine ſuffiſans pour le contenir. On me dit qu'à ſon retour chez lui la veille, il avoit le viſage d'un rouge cramoiſi. Je jugeai, en conſéquence, que la maladie provenoit de la pléthore des vaiſſeaux de la pie-mere: on lui avoit déja fait une

forte

forte ſaignée du pied ; j'en preſcrivis de ſuite une ſeconde au bras : il fut tiré environ trente-ſix onces de ſang au malade dans ces deux ſaignées. Le ſoir du même jour je le trouvai calme, & ayant recouvré la connoiſſance, quoiqu'imparfaitement. Le lendemain il étoit preſque convaleſcent.

Le même effet peut s'enſuivre du ris immodéré, d'une colere violente ; c'eſt de quoi nous n'avons que trop d'exemples.

14°. Si un embarras paſſager du poumon peut entraîner l'apoplexie ou une maladie acceſſoire, en interceptant le retour du ſang du cerveau au cœur, que n'aura-t-on point à craindre de ces embarras du poumon, où le ſang ſe trouve arrêté dans ce viſcere par une cauſe permanente ? La quantité du ſang pouſſé dans les arteres pulmonaires à chaque contraction du ventricule droit du cœur, ne pouvant être tranſmiſe en entier dans le ventricule gauche, il doit s'en enſuivre un engorgement dans le ventricule droit, dans l'oreillette droite & dans le tronc de la veine cave, qui ne permettra aux veines jugulaires d'y verſer qu'une portion du ſang qu'elles rapporteront du cerveau. Les ſinus de la dure-mere reſteront ſurchargés de celle qui n'aura pu

être tranſmiſe dans les cavités mentionnées, & par une ſuite néceſſaire les vaiſſeaux de la pie-mere ſeront plus ou moins engorgés : c'eſt ce qui arrive dans la péripneumonie vraie, pouſſée au plus haut point ; les malades périſſent dans le carus ou l'apoplexie. Les engouemens du poumon, qui ſe font peu à peu, menent encore aſſez ſouvent à ces maladies funeſtes, qui peuvent être auſſi l'effet de la ſeule compreſſion des veines jugulaires internes par des tumeurs écrouelleuſes ou par des gonflemens quelconques des glandes jugulaires, voiſines de ces veines.

15°. L'apoplexie dépendante d'un état morbifique de la ſubſtance corticale du cerveau, peut provenir de trop d'embonpoint ; les vaiſſeaux ſanguins qui ſe diſtribuent à toute la circonférence du corps, ceux qui arroſent les viſceres, & notamment les viſceres du bas-ventre, ſont entourés d'un tiſſu cellulaire, qui eſt plus ou moins garni de ſuc graiſſeux. S'ils s'en trouvent ſurchargés, le calibre des vaiſſeaux qu'il entoure, en eſt rétréci. Dès-lors le ſang y paſſe en moindre quantité, & toutes choſes étant égales d'ailleurs du côté de la chylification, de la ſanguification, &c. l'excédent de ce qui de-

vroit y être admis, ſe porte dans les parties où la même réſiſtance n'a pas lieu, à ſçavoir dans l'intérieur du crâne, où les vaiſſeaux de la pie-mere ſont très-diſpoſés à ſe charger de ce ſurcroît, par les raiſons que nous avons alléguées.

Les Sujets, qui ſe trouvent dans ce cas, ſont enclins au ſommeil : ils ont des affections vertigineuſes & des bruiſſemens d'oreilles : ils ſe ſentent les membres engourdis, & ſouvent tout le corps. Les vaiſſeaux de la pie-mere, portés à un certain degré d'expanſion, deviennent variqueux ; la compreſſion du cerveau, qui s'enſuit, eſt enfin aſſez forte pour entraîner la paralyſie d'une partie du corps ; paralyſie qui eſt ſuivie de l'apoplexie.

C'eſt à une pareille cauſe que nous croyons devoir principalemeut rapporter l'apoplexie funeſte, arrivée inopinément à une Dame Religieuſe dont j'étois le Médecin, à l'iſſue de l'hiver de 1752. Cette Dame, âgée de quarante-cinq ans, ayant beaucoup d'embonpoint, étoit ſujette depuis pluſieurs années à de violens maux de tête : elle ſe plaignoit ſouvent d'étourdiſſemens & de vertiges. Pluſieurs ſaignées, & les ſecours de tout genre, adminiſtrés aſſez vîte, ne purent empêcher qu'elle ne ſuccombât le qua-

trieme jour de l'invaſion de l'apoplexie. A l'ouverture du crâne, nous n'obſervâmes d'abord rien de particulier dans le contour du cerveau, non-plus que dans les ventricules latéraux : il ſe trouvoit un peu de lymphe amaſſée dans ces cavités ; mais en les examinant de plus près, j'apperçus à la partie inférieure du ventricule gauche, au côté externe de la baſe du corps cannelé, une fente qui étoit l'orifice d'une poche excavée dans la ſubſtance médullaire du cerveau : elle renfermoit une portion de ſang caillé, du volume d'un œuf moyen de poule. De plus, le tronc vertébral & ſes branches formant la fourche, ſe trouvoient garnis de nœuds ou d'anneaux de conſiſtance preſque cartilagineuſe, ſitués fort près les uns des autres, & qui faiſant ſaillie dans l'intérieur de ces vaiſſeaux, tenoient lieu de petites digues (*a*).

16°. Certains états morbifiques du bas-ventre déterminent le ſang à ſe porter trop abondamment au cerveau. La grande

(*a*) On pourroit conſidérer cet état morbifique des arteres en queſtion, comme cauſe de la maladie, & la rapporter à l'eſpece d'apoplexie que nous avons dit être l'effet de la calloſité ou de l'oſſification des arteres cérébrales, page 159.

réplétion de l'eſtomac fait ſouvent cet effet en comprimant fortement le tronc cœliaque, & l'aorte inférieure. Si la matiere qui cauſe la réplétion eſt de nature à ſe raréfier ou à ſe gonfler d'une maniere quelconque, le pilore ſe trouvant alors reſſerré ſpaſmodiquement, l'eſtomac fait faire la voute au diaphragme, & l'action du poumon s'en trouve plus ou moins gênée. Si pour lors l'eſtomac vient à être excité au vomiſſement, la contraction ſimultanée du diaphragme, qui dans ce moment tend à s'applatir, & celle des muſcles du bas-ventre qui forme une autre preſſion en dedans, rend l'état du Sujet d'autant plus dangereux, que l'eſtomac ſe trouve comme dans un preſſoir. La reſpiration en conſéquence ſe trouvant preſque ſuſpendue, les veines jugulaires ne peuvent verſer dans le poumon le ſang qui revient du cerveau: les vaiſſeaux de la pie-mere ſe trouvent diſtendus à un point extrême: ils ſont forcés, & entraînent une apoplexie mortelle, s'ils ne ſont débarraſſés promptement par une grande hémorrhagie. Cette maladie eſt auſſi aſſez ſouvent l'effet d'un ralentiſſement conſidérable de circulation dans les vaiſſeaux cœliaques & méſentériques, à la ſuite des obſtructions rebelles des viſ-

ceres auxquels ils ſe diſtribuent, ce qui a lieu ſur-tout dans la maladie hypocondriaque enracinée, où les fonctions du cerveau ſont toujours plus ou moins léſées. Le vertige, la céphalalgie, les idées noires, l'imagination dépravée, &c. ſont le partage des triſtes ſuppôts de cette maladie, qui ſe termine aſſez ſouvent par l'apoplexie, quoique la ſubſtance du cerveau ne ſoit pas abſolument attaquée.

L'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes & fermenteſcibles entraîne des effets auſſi fâcheux par le ſpaſme violent qu'elles excitent dans les membranes nerveuſes, & qui ſe propageant juſques au cerveau, cauſe l'étranglement des vaiſſeaux cérébraux. Nous en voyons aſſez fréquemment des exemples en cette contrée, où le petit-peuple eſt enclin à l'ivrognerie. Quelque nombreuſe que ſoit la liſte que nous venons d'expoſer des cauſes productives de l'apoplexie, le tableau n'en eſt pas encore épuiſé. Mais ce que nous en avons rapporté ſuffit pour apprécier le fond que l'on doit faire ſur la diviſion vulgaire de cette maladie en ſanguine & en pituiteuſe; diviſion qui ne ſert qu'à reſſerrer l'idée que nous devons avoir de ſa nature & de ſes diſtinctions.

Quoique très-compliquée dans ſes cauſes, la maladie eſt néanmoins très-ſimple dans ſon eſſence. La tranſmiſſion du fluide nerval dans les organes des ſens & des mouvemens volontaires, interceptée par un vice quelconque de l'origine même des nerfs qui y aboutiſſent, voilà en quoi conſiſte l'apoplexie; & ce vice conſiſte toujours, ou preſque toujours, immédiatement dans la compreſſion de cette partie du cerveau, dite le *ſenſorium commune*, compreſſion qui eſt le plus ſouvent l'effet de la dilatation ou de l'augmentation du calibre des vaiſſeaux cérébraux, en conſéquence de leur engorgement, ou bien de l'épanchement qui s'enſuit de ces vaiſſeaux forcés, déchirés ou détruits d'une maniere quelconque.

En effet, quelque déſordre qu'il y ait dans l'intérieur du crâne, l'apoplexie ne s'enſuivra que dans le cas où la compreſſion du *ſenſorium commune* ſera portée à un certain degré. On a trouvé, dans nombre de cadavres, des épanchemens conſidérables dans le crâne, qui n'avoient pas cauſé l'apoplexie: elle ne ſuccede aux plaies de tête, avec fracture de la boîte oſſeuſe, qu'autant que le cerveau ſe trouve comprimé par du ſang

épanché ou par des eſquiles d'os enfoncés dans ſa ſubſtance, & que la compreſſion s'étend juſqu'au *ſenſorium commune*. Le crâne peut être fracaſſé; les méninges peuvent être déchirées; une partie même conſidérable du cerveau peut être emportée, ſans que l'apoplexie s'enſuive. Nous pourrions en citer nombre d'exemples, s'il étoit néceſſaire.

La préſence des différentes cauſes expoſées ci-deſſus, même de celles qui paroiſſent devoir déterminer plus déciſivement l'apoplexie, ne ſuffit pas toujours pour la décider; c'eſt ce qui n'arrive que par l'adjonction de certaines circonſtances, ſoit du dedans, ſoit du dehors. Ces circonſtances ſont ce qu'on appelle des cauſes occaſionnelles; ce ſera une certaine conſtitution de l'air, ou ſon altération, un changement ſubit de temps, un exercice violent, une chûte, quelques erreurs dans le régime, une maladie étrangere à la cauſe en queſtion, &c.

L'obſervation ſuivante vient à l'appui de ce que nous avançons.

Une femme ſeptuagénaire, confiée à nos ſoins, étoit ſujette depuis quelques années, à des vertiges, des ébloüiſſemens & des engourdiſſemens des mem-

bres ; la langue s'embarraſſoit de temps en temps ; la perſonne balbutioit & avoit peine à s'énoncer. Ces ſymptômes étoient plus marqués depuis environ deux années : les vertiges fréquens avoient été la cauſe de pluſieurs chûtes, dont quelques-unes ſur la tête. La derniere lui étoit arrivée le 6 Janvier de l'année 1774, quatre à cinq mois avant ſa mort : la tête avoit porté ſur le pavé du côté gauche ; mais il ne s'étoit enſuivi ni perte de connoiſſance ni aucun des ſignes qui caractériſent la fracture du crâne ou la compreſſion du cerveau. Néanmoins peu de jours après il ſurvint une fievre continue inflammatoire, qui fut traitée ſelon les regles de l'Art, & avec ſuccès. Quand la malade fut convaleſcente, on s'apperçut qu'elle traînoit la jambe droite ; la langue étoit reſtée fort embarraſſée, & le corps dans une eſpece d'engourdiſſement : il y avoit de temps en temps des diſparates ; le pouls étoit ferme, renitent & ſouvent fébrile : ces ſymptômes étoient plus marqués dans les changemens de temps, & ſur-tout lorſque le ciel étoit couvert de nuages. Quoique l'on fût en garde ſur les ſuites de cet état, & que l'on eût recours aſſez ſouvent à la ſaignée, on ne put que reculer le coup funeſte qu'on avoit prévu.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

DÉCEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5 1/2	10 1/4	7 7/8 3/8	27 8 3/4 1/8	27 9 7/8 1/2	27 11
2	3 7/8 1/4 1/2	9 1/4	4 3/8	27 11 1/2	27 11 1/2	27 11 1/4 7/8 1/8 3/8
3	1 1/4 1/2	7	4	27 11	27 11 7/8 1/8 3/4	27 11
4	3 1/2	7	5 3/8 1/4	28 0	28 0	28 0
5	3 5/8	6 1/2	3 1/4 5/8 1/4	28 0	27 11	27 11
6	0	4	1	27 10 1/8	27 10	27 10
7	2 1/2	6	4 1/4 1/8	27 10 5/8 1/8	27 11	27 11 3/4 3/4
8	1 1/4 1/4	5 1/4	2 1/8	28 0 1/8 3/4	28 0 1/2	28 0
9	0 1/4 1/4	4 1/4	1	28 0	28 0 7/8 1/2	28 1
10	1 1/8 3/4	5 1/4 1/2	3	28 2	28 2	28 3 1/2
11	1 1/2	4	3 1/8	28 4 3/4	28 5	28 5
12	3 5/8 1/2	5	4	28 4 1/4 1/4	28 3 3/4	28 3 1/4 1/4 1/2
13	1 1/2	1 1/2	0 1/2 1/4	28 3	28 3 1/4 1/2	28 3
14	0	0 3/4 1/8	0	28 3	28 2 1/2	28 2
15	1 1/2	3	2	28 0 1/8 1/8	27 11 1/2	27 11 1/8 1/2
16	2 3/4 3/4	5	2 1/2 1/8	27 9 1/8 1/8	27 8	27 8
17	0 1/2	2 3/4 1/8	0	27 8 1/8 1/4	27 8	27 7 3/4 7/8
18	0 1/2	1 3/4 1/8	0	27 6	27 6 3/4	27 6
19	0 1/2	4	2 3/4 1/4 1/2	27 4	27 5	27 7
20	1	3 1/8	2 1/4 1/2	27 7 1/8 1/4	27 5 7/8	27 7 1/4 1/2
21	2 1/2	5	8	27 10	27 9 1/4	27 7
22	8 3/8	10	8 3/4 1/2	27 11	27 11	27 10 3/4
23	6 1/4 1/4	7 5/8	5 1/4 1/2	27 10 3/4	27 10 1/2	27 10
24	4 1/4	4	1 1/2 1/2	27 8	27 7 1/3	27 6 3/4 3/8
25	2	3 3/4	2 1/8 3/8	27 8 1/8	27 9	27 9
26	0	2 5/8 1/8	1 3/8 1/8	27 9	27 9 1/8	27 9 1/8 1/8
27	0	1 1/8 1/8	1 3/8 1/8	27 9 1/2 1/2	27 10	27 10
28	2 3/4 1/2	0	4 1/8	27 10	27 11	27 11
29	2 1/2	1 1/4	1	27 9	27 7 1/4	27 6 1/8 1/2
30	0 1/2	1 3/4	1 3/4	27 4	27 5	27 5
31	2 3/4	3 1/4	6 3/8	27 6 3/4	27 8 1/4	27 9

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	S. couvert.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
2	E. beau.	S-E. beau.	E. beau.
3	E. beau, bro.	E. beau.	E. beau.
4	S. couv. bro.	S. couv. humid.	S. couvert.
5	N-E. b. hum.	N-E. beau.	N-E. beau.
6	N-E. beau,br.	N. beau.	N. beau.
7	N-E. beau,br.	N-E. beau.	N-E. couv.
8	N-E. beau,br.	N-E. beau hum.	N-E. beau.
9	E. couv. bro.	E. beau.	E. beau.
10	E. nuag. bro. pluie, grêle.	E. beau.	E. beau.
11	N-E. couv,br.	N. couvert. br.	N-S. couv. br.
12	N. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
13	N-O. *idem.*	O. *idem.*	N-O. *idem.*
14	E. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *idem.*
15	S-E. *idem.*	S. *idem* pl. vent.	S. *idem.*
16	S. *idem.* pluie	S-O. c. pl. vent.	S-O. beau.
17	N.O. c. pl. n.	N-O. beau.	N. nuages.
18	E. c. br. grêl.	E. couvert. vent.	E. couvert.
19	S. couvert.	N. beau.	N-O c. pl g. v.
20	S-O. couv. pl.	S. couv. pluie.	S. couvert.
21	S-O. couv. pl.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl g. v.
22	O. c. v. hum.	O c. gr. v. hum.	O. c. g. v. hu.
23	N-O. couv. v.	O. nuag. pluie.	O. couv. vert.
24	O. c. t. pl. gr.	N-O. c. t. pl. gr.	N-O. n. gr. v.
25	N-O. couv. v.	N-O. couv. pl.	N-O. couvert
26	N-O. c. neig.	N-O. couvert.	N-O. couvert
27	N. couv. bro.	N. beau.	N. nuages.
28	N E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
29	N-E. couv. g. vent, neige.	O. couvert. gr. vent froid.	O. couv. gr. vent froid.
30	N-O. c. neig.	O. nuages.	O. couvert.
31	N-O. beau, neige la nuit	N-E. beau & & froid.	N. beau & froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . 10 $\frac{1}{4}$ deg. le 1er
Moindre degré de chaleur . . . . . 6 $\frac{3}{8}$ le 31

Différence . . . . . 16 $\frac{5}{8}$ deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . 28 pou. 5 l. le 11
Moindre élévation du Mercure . . 27 4 l. le 19

Différence . . . . . 1 pou. 1 l.

Nombre de jours de Beau 10
de Couvert . . . 18
de Nuages 3
de Vent 6
de Brouillard . 15
de Pluie 9
de Neige 6

Quantité de Pluie . . . . . 15 lignes. $\frac{1}{2}$
D'Evaporation 8
Différence . . . . . 7 $\frac{1}{2}$

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.
N.-E. 6
N.-O. 5
S. 4
S.-E. 1
S.-O. 3
E. 5
O. 3

Température : Elle a été très-variable, & en général froide & très-humide.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

Nous n'avons eu aucune maladie regnante à Montmorency, ni dans nos environs. La Petite-Vérole avoit ceſſé.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1776.

On a obſervé, dans le courant de ce mois un grand nombre da catarrhes, qui ont été plus ou moins accompagnés de laſſitude, de fievre & de crachement de ſang, & ont même dégénéré dans quelques ſujets en fauſſe péripneumonie. Après une ou deux ſaignées, on a été obligé d'avoir recours aux doux laxatifs, & au kermès minéral. Sur la fin du mois, ces catarrhes ont affecté plus particulierement la peau & les membranes des muſcles, ſous la forme de rhumatiſme, quelquefois ils ont attaqué les reins, les cuiſſes & les jambes, & ont occaſionné de véritables gouttes ſciatiques. Nombre de perſonnes ont auſſi été attaquées d'éréſipele au viſage; on a auſſi obſervé des diarrhées, & même des dyſſenteries. Enfin, il y eut quelques morts ſubites.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Décembre, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air. Après quelques jours d'un air tempéré, la liqueur du thermometre a été observée, du 6 au 11, au terme de la congellation; enſuite de quoi il y a eu une alternative de température. A la fin du mois, la liqueur du thermometre a été obſervée, cinq jours, au-deſſous du terme de la congellation. Le 31 elle étoit deſcendu à 5 degrés ſous ce terme.

Le mercure dans le barometre ne s'eſt pas éloigné du terme de 28 pouces. Du 11 au 15, il a été obſervé à 28 pouces 3 & 4 lignes. La derniere moitié du mois a été pluvieuſe.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congellation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du nord, vers l'eſt.	2 fois du ſud, vers l'oueſt,
6 fois de l'eſt,	6 fois de l'oueſt.
8 fois du ſud, vers l'eſt.	2 fois du nord vers l'oueſt.
6 fois du ſud.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
11 jours de pluie, } 4 jours de brouil-
3 jours de neige. } lards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Décembre 1776.

Deux especes de fievre continue se sont manifestées ce mois, la fievre double-tierce & la fievre putride. (Nous entendons par fievre double-tierce-continue, celle qui a des accès journaliers, soit qu'ils soient précédés d'un frisson, ou qu'il n'y en ait point d'apparent ; & alternativement plus violens un jour que l'autre.) La marche de cette maladie, commune dans ce Pays, en Automne, & dont nous avons plusieurs fois fait mention dans ce Journal, n'a eu rien de particulier pour la marche & pour le traitement. Elle n'a pas même été aussi fâcheuse qu'elle l'est ordinairement.

J'ai vu une jeune Religieuſe, d'une foible complexion, travaillée d'une fievre vraiement double-quotidienne, dont les accès, précédés d'un friſſon, laiſſoient peu d'intervale. La crainte des ſuites, me fit recourir au quinquina dès le cinquieme jour, ſans avoir employé préalablement d'autre remede que deux ſaignées, les ſymptômes n'ayant pas indiqué ſenſiblement de vomitif ou de purgatif. La malade ne fut purgée que lorſque le quinquina eut conſidérablement diminué & affoibli les accès. La continuation de ce remede l'a miſe à l'abri des ſuites & de la récidive.

La fievre putride, qui s'eſt manifeſtée dans le peuple, avoit un caractere de malignité. Les malades rendoient des vers. Les diſparatés, l'état comateux, le délire même, & les ſoubreſauts des tendons s'enſuivoient bientôt dès le ſixieme ou le ſeptieme jour de la maladie; & pour lors on trouvoit un pouls déprimé, foible, fréquent & inégal. Le ventre ſe météoriſoit; il y avoit conſtipation,

ſtipation, qui ne cédoit pas même aux lavemens. La peau & la langue étoient ſèches ; les urines claires, quelquefois ardentes, & ſans ſédiment. Peu de malades néanmoins, de ceux qui ont été traités convenablement, ont ſuccombé ; la maladie ſe terminoit aſſez ordinairement vers le quinzieme jour, ſans criſe manifeſte. Nous nous propoſons de donner dans le Journal prochain un Précis de la cure.

PRIX.

De l'Académie de Lyon

L'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon, a fait le 3 Décembre dernier ſa rentrée publique. La Séance fut ouverte par la proclamation des prix, dont la diſtribution avoit été renvoyée. Le ſujet du prix fondé par M. *Adamoli*, conſiſtoit à démontrer *quelques découvertes utiles dans le regne végétal relativement à la matiere médicale.* Le premier prix double, remis pluſieurs années de ſuite au concours, &

qui étoit deux médailles d'or de la valeur de 300 liv. chacune, a été décerné à un Ouvrage conſidérable, qui appartient en commun à M. *Coſte*, Médecin de l'Hôpital militaire de Calais, Aggrégé honoraire du College Royal de Médecine de Nancy, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville & de celle de Lyon, & à M. *Willemet*, Doyen des Apothicaires, Démonſtrateur Royal de Chymie & de Botanique au College de Médecine de Nancy, & des Sociétés Royales, Patriotiques & Économiques de Suede, de Berne & de Heſſe-Hombourg. Ce Mémoire couronné a pour titre: *Eſſais botaniques, chymiques & pharmaceutiques ſur quelques plantes indigenes, ſubſtituées, avec ſuccès, à des végétaux exotiques.* On y a joint *des obſervations médicinales ſur les mêmes objets*, avec cette épigraphe tirée du vingt-quatrieme Livre de l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*: *Naturæ placuerat eſſe remedia parata vulgo inventa facilia ac ſine impendio.*

Cette Séance ayant été trop remplie pour pouvoir rendre un compte ſuffiſant & détaillé de cet Ouvrage intéreſſant, l'Académie a délibéré qu'il en ſeroit fait mention dans une autre Séance publique, qu'elle doit tenir à cet effet en Janvier 1777.

Le ſecond prix double, conſiſtant en deux médailles d'argent, a été donné au Mémoire de M. *Strack*, Docteur en Médecine, Profeſſeur en l'Univerſité de Mayence, Conſeiller du Prince Electoral, &c.

La queſtion de phyſique étoit l'*Electricité de l'atmoſphere a-t-elle quelque influence ſur le corps humain, & quels ſont les effets de cette influence ?* Le Mémoire couronné eſt de M. *De Thaurry*, Membre de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Caen.

M. le Directeur a renouvellé dans cette Séance l'annonce du Prix des Arts, fondé par M. *Chriſtin*, & de celui que M. *le Fleſſeles* a propoſé pour la perfection de la teinture noire ſur la ſoie, leſquels doivent l'un & l'autre être diſtribués cette année 1777.

ANNONCE.

La Faculté de Médecine de Paris vient de perdre un de ſes Membres, qui avoit dans la Capitale une pratique fort étendue, & qui avoit acquis un nom dans la République des Lettres par ſes écrits, où l'on remarque conſtamment du génie, du feu, de l'imagination, de l'érudition, du ſavoir. Avec tant de talens, rarement réunis, M. *de Bordeu* auroit pu ſubjuguer tous les eſprits, & rétablir, dans notre ſiecle, l'ancien Code des Médecins méthodiques, dont il ſuivoit les opinions, ſi les paradoxes, trop répandus dans ſes Ouvrages, n'euſſent tenu en garde contre la ſéduction.

On le trouva mort dans ſon lit le 24 Décembre au matin : il avoit annoncé à ſes amis qu'il mourroit ſubitement. On doit être ſurpris néanmoins que, malgré les ſignes avant-coureurs, par leſquels il jugeoit que ſa carriere alloit finir, il n'ait pas eu recours à l'art qu'il exerçoit pour prévenir l'attaque d'apoplexie qui l'a enlevé dans la cinquante-cinquieme année de ſon âge, étant né en 1722. Il étoit Docteur de Montpellier depuis pluſieurs années, lorſqu'en 1752 il entra en

Licence dans la Faculté de Paris. Il eut le ſecond lieu, le premier ayant été donné à Amable Chomel, ſuivant l'uſage, comme fils de Docteur de Paris.

Voici la liſte des productions de M. *Bordeu*.

Chylificationis Hiſtoria.

Diſſertatio phyſiologica de ſenſu generic è conſiderato.

Ces deux Diſſertations furent d'abord imprimées à Montpellier, l'une en 1742 & l'autre en 1743 : il n'en fut tiré que trois à quatre cens exemplaires. Depuis, c'eſt-à-dire en 1751, elles furent réimprimées à Paris chez *Quillau, in-12 de 86 pages*. Il paroit que l'Auteur lui-même, qui ſe montre ſeulement comme Editeur, les a fait réimprimer alors, pour accompagner ſon *Traité des Glandes*, qu'il publia cette année.

Lettres contenant des Eſſais ſur l'hiſtoire des eaux minérales du Béarn & de quelques-unes des Provinces voiſines, ſur leur nature, différence, propriété; ſur les maladies auxquelles elles conviennent, & ſur la façon dont on doit s'en ſervir, adreſſées à Madame de Sorberio, *à Pau en Béarn, par M.* THÉOPHILE DE BORDEU, *le fils, Médecin-Chirurgien, Docteur de Montpellier. A Amſterdam, chez les Freres* Poppé, *Libraires.* M. DCC. XLVI; *ſe vend à Montpellier chez le ſieur*

Gontier, *Libraire à la Loge.* (in-12 de 221 pages.)

Par le titre de *Médecin-Chirurgien* que prenoit alors M. *Bordeu*, il paroît qu'il se destinoit à exercer la Chirurgie, soit séparément, soit conjointement avec la Médecine. Il se rapprocha même des Chirurgiens dans le temps de leur procès avec les Médecins, & il est plus que probable qu'il servit de sa plume les premiers contre les seconds. Mais en 1752, s'étant mis sur les bancs de la Faculté de Paris, il ne s'occupa plus que de la Médecine.

Ces Lettres sont au nombre de 29 : la derniere est datée de Montpellier 1 Août 1746, & signée ainsi, BORDEU JURQUE, *Médecin-Chirurgien.*

Elles ont été réimprimées sous le même format format en 1748, *de 218 pages*, avec la fausse adresse d'Amsterdam. A la fin se trouve une Table des Matieres, qui manquoit dans la premiere édition de 1746.

Recherches anatomiques sur les Glandes & sur leur action. Paris, Quillau, 1751. (in-12.)

Mémoire sur les articulations des os de la face, lû à l'Académie des Sciences, & imprimé dans le second volume des Savans étrangers.

Mémoire sur les écrouelles, qui a obtenu le second prix de l'Académie de Chirurgie en 1752.

La *France littér.* tom. ij *pag.* 224, indique une édition de ce Mémoire, faite en 1751 *in-12.* C'est très-certainement une erreur.

Il a reparu chez *Didot* le jeune, dans un volume qui a pour titre, *Usage des eaux de Bareges & du mercure pour les écrouelles*, ou *Dissertation sur les humeurs scrophuleuses*, &c. 1767. in-12 de 228 pages.

Recherches sur les Crises.

Ce morceau, composé en 1753, fut inséré dans le grand Dictionnaire Encyclopédique, & réimprimé en 1768 à la suite de la deuxieme édition des Recherches sur le pouls, *tom.* ij. On lit dans la *France littéraire*, *page* 223, tome ij, que ces Recherches furent imprimées en 1755 *in-12*. Nous n'oserions assurer que ceci fût inexact.

Trois Theses durant le Cours de sa Licence dans la Faculté de Paris.

1°. *An omnes corporis partes digestioni opitulentur?* Affirmativè. 1752. *in-4°.*

2°. *An venatio cæteris exercitationibus salubrior?* Affirmativè. 1752. *in-4°.*

3°. *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis?* Affirmativè. 1754. *in-4°.*

Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Paris, de Bure, 1756. *in-12 de 483 pages.*

Il s'est fait de ces Recherches une seconde édition, augmentée des Recherches sur les Crises du même Auteur, & des jugemens portés sur la doctrine du pouls depuis la publication des Recherches en 1756. Elle a paru chez *Didot* en 1768. *in-12.* 4 vol.

Cet Ouvrage, d'un Médecin de trente-quatre ans, qui avoit à peine eu le temps & l'occaſion d'obſerver deux ou trois fois le même rhythme ſphygmique, parmi le grand nombre de ceux dont il fait l'énumération ; cet Ouvrage (diſons-nous) a cependant décidé la réputation de ſon Auteur. On vit bientôt quelques jeunes gens s'exercer, d'après ces recherches, à l'examen du pouls : le ſujet étoit intéreſſant ; l'enthouſiaſme ſe mit de la partie : mais l'enthouſiaſme, en certains cas, reſſemble à une fuſée volante, qui s'élance avec rapidité, & qui après avoir éclaté & ébloui, ne laiſſe qu'une légere fumée que le vent emporte & diſſipe.

Recherches ſur quelques principes d'Hiſtoire de la Médecine, qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, concernant l'inoculation, & qui paroiſſent favorables à la tolérance de cette pratique. Liege. 1764. volume de 586 pages.

Voici le jugement qui fut porté de cet Ouvrage lorſqu'il parut ; jugement conforme à la vérité, & dont M. *Bordeu* lui-même eſt convenu dans le temps. *Journ. de Trévoux.*

» On ſent, en liſant cet Ouvrage, que la plume » a été conduite par une imagination rapide, » qui ne veut point d'entraves, qui ne ſauroit ſe » prêter à la lenteur de la réflexion, & encore » moins à revenir ſur ſes pas. L'Auteur a ſûre- » ment du talent pour écrire : ſon ſtyle, qui eſt à » lui, eſt ſouvent pittoreſque, animé, hardi ; » mais eſt-il toujours aſſez correct ? N'eſt-il pas » bondiſſant & inégal ? N'apperçoit-on pas un » peu trop que l'Ecrivain n'a fait que raſſembler » des penſées iſolées, & jettées ſur le papier, ſui- » vant qu'elles ſe ſont préſentées ».

Au reſte l'Auteur, ſans être partiſan enthouſiaſte de l'inoculation, fait voir que cette pratique doit être tolérée, quelque ſecte qu'on ait embraſſée.

Recherches ſur le tiſſu muqueux ou l'organe cellulaire & ſur quelques maladies de la poitrine. Paris, Didot. 1767. *in*-12.

Recherches ſur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature & ſur la maniere dont on les traite aux eaux minérales de Bareges & des autres ſources de l'Aquitaine. TOME I. Contenant la théorie générale des maladies, & l'analyſe médicinale du ſang. Paris, Ruault. 1775. *in*-8°.

Il y a de ce Médecin des Recherches ſur la colique métallique, inſérées *Journal de Médecine tom.* xvj. xvij. xviij. xjx. & xxiij.

M. *Minvielle* prétend que le *Specimen novi Medicinæ conſpectûs*, 1749. 1751. *in*-8°. ainſi que les *Inſtitutiones medicæ ex novo Medicinæ conſpectu*, 1755. *in*-12. Ouvrages attribués à M. *de la Caze*, appartiennent, quant au fond, à M. *de Bordeu*, ſur les Mémoires manuſcrits duquel M. *de la Caze* les a compoſés, de même que l'*Idée de l'homme phyſique & moral*. Mais cela eſt-il bien prouvé?

M. *Minvielle* dit encore que la traduction des *Nouvelles Observations sur le pouls intermittent, publiées en Anglois par le Docteur* Cox, est de M. *de Bordeu*; d'autres veulent qu'elle soit de M. *Dupuy*, Docteur Régent de la Faculté de Paris.

Il seroit peut-être à desirer qu'un Médecin impartial se chargeât d'extraire des différens écrits de M. *Bordeu* les bonnes choses qui y sont répandues; dans l'état où ils sont, ils peuvent égarer les jeunes gens qui, en les lisant avec prévention, & se persuadant entendre la voix d'un maître, devenu, comme autrefois *Themison*, le restaurateur d'une ancienne secte, prendroient aisément des sophismes pour des preuves; des paradoxes pour des vérités; des inductions adroitement présentées pour des axiômes; des observations isolées, ou seulement vues une fois, pour des faits inconteſtables.

LIVRES NOUVEAUX.

Beschreibung des Schweffelswasser zu Hasede, &c.... c'est-à-dire, *Description de l'eau soufrée de Hasede, près d'Hildesheim; par M. F. Aug. Meyer, Docteur en Médecine. A Hildesheim & à Hambourg, chez* Bremdt. 1776.

Cette ſource donne ſept fois autant d'eau que la ſource de Pyrmont. Par l'analyſe qu'on en a faite, on s'eſt convaincu que ſoixante livres d'eau contenoient, outre beaucoup de ſoufre en ſubſtance, 106 grains de terre, & quatre grains de ſel alkali. Dans cet Ouvrage eſtimable, l'Auteur ſe montre comme Médecin, comme Phyſicien, comme Chymiſte & comme Praticien.

Danielis Wilhelmi Trilleri Clinotechnia medica antiquaria, ſive de diverſis ægrotorum lectis, ſecundum ipſa varia morborum genera convenienter inſtruendis, Commentarius medico criticus. Francof. ad Mœnum, apud Fleiſcher. 1774.

Ce morceau de Recherches ſur les lits eſt d'un Médecin octogénaire. Il a diviſé ſon Traité en trois parties : la premiere eſt employée à parler des lits des Anciens en général : la ſeconde renferme les particularités qu'on peut y obſerver : dans la troiſieme ſont expoſées les diverſes formes que les Anciens donnoient aux lits, ſelon la différence des maladies.

Recherches ſur les maladies épizootiques, ſur la maniere de les traiter & d'en préſerver les beſtiaux, tirées des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm, & traduites du ſuédois en françois ; par M. DE BAER, *Aumônier du Roi de Suede, Aſſocié ordinaire de l'Académie des Sciences de Stockolm, Correſpondant de celle de*

Paris. A Paris, chez Lacombe, *Libraire.* 1776. (in-8° de 72 pages.)

Cette collection de Mémoires a été dédiée à M. *Turgot*, Contrôleur général des Finances.

Les trois premiers Mémoires ſont de M. *Turſen*, Médecin : il indique d'abord les caracteres intérieurs, qui ſont une ſuite de la maladie des beſtiaux. Il rapporte enſuite pluſieurs autres accidens moins graves, bien qu'ils n'appartiennent point proprement à l'épizootie récente, mais qu'il n'a pas cru devoir omettre, afin de prévenir les erreurs, qui, ſans cette connoiſſance, pourroient ſurvenir dans l'examen de cette maladie. Il dévelope, dans le ſecond Mémoire, les caracteres extérieurs dont il eſt important d'être inſtruit, puiſqu'il eſt impoſſible, ſans eux, de bien juger de la maladie, ni de faire par conſéquent l'application heureuſe des remedes. Il expoſe dans le troiſieme les remedes qui lui ont réuſſi contre l'épizootie.

La quatrieme piece eſt l'extrait d'un Mémoire ſur les maladies des beſtiaux, par M. *Sandifort*, Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire de la Haye. Des délabremens que cet Obſervateur a remarqués dans l'intérieur des viſceres des animaux qu'il a ouverts, & des ſymptômes mêmes du mal, il conclut que cette maladie eſt une fievre inflammatoire putride, qui attaque principalement les inteſtins & la poitrine. Il fait enſuite mention des moyens de curation les plus propres à prévenir la maladie.

La cinquieme piece offre quelques réflexions ſur l'inoculation de la maladie des beſtiaux : elles ſont de M. *Bergius*, Profeſſeur d'Hiſtoire Naturelle & de Pharmacie, & Aſſeſſeur au College Royal de Médecine.

La ſixieme traite des moyens employés, avec

ſuccès, pour prévenir & pour traiter la maladie des beſtiaux, telle que celle qui a regné durant quelques années en Finlande. Ce Mémoire eſt de M. *Haartmann*, Docteur en Médecine, Médecin Provincial de la Sénéchauſſée d'Abo en Finlande, & Membre du College Royal de Médecine.

La ſeptieme & derniere piece eſt intitulée : Mémoire ſur la plantation & la récolte des orties, ainſi que ſur l'avantage inconteſtable qu'on peut en tirer pour engraiſſer le bétail & pour le préſerver de toute eſpece de maladies.

Ce volume contient des choſes excellentes.

An Eſſai on the water commonly uſed in diet at Bath, &c... c'eſt-à-dire, *Eſſai ſur l'eau dont on ſe ſert à Bath pour l'uſage de la cuiſine & de la table ; par M. G. FALCONET, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, chez* Lowndes. 1776.

Ce Traité ou Eſſai eſt diviſé en deux parties : on recherche dans la premiere la différence des eaux de pluie, de riviere & de puits. On indique enſuite quelles ſont les ſubſtances qui, mêlées à ces eaux, ſont capables d'en développer les différentes propriétés. La ſeconde partie eſt deſtinée à examiner la gravité ſpécifique de ces eaux, & ce qui modifie leur nature ou leur eſſence.

Die unſchædlichkeit der kirchhoefe nahe bey den wohnungen der lebendigen, &c. c'eſt-à-dire, *Preuves que les cimetieres*

qui ſont proche des habitations des vivans ne ſont pas nuiſibles ; par un Ami de la vérité. *A Freiberg.* 1755.

On aura bien de la peine à croire, qu'un homme puiſſe ſoutenir, de ſang-froid, que les miaſmes, dont on a vu des effets ſi meurtriers, en ouvrant des foſſes ou ſépulchres, ne ſoient cependant pas nuiſibles. Quoiqu'il en ſoit, on mettra peut-être quelque jour ce Livre au nombre de ceux qui ont été faits pour louer la folie, la fievre, la galle, les pous, &c.... mais il n'aura pas le mérite de ces derniers, qui plaiſent & qui amuſent.

Deſcription & Traitement d'une affection catarrhale épidémique obſervée en 1732, parfaitement ſemblable à celle qui s'étend journellement en Europe, vulgairement appellée la Grippe. Multa renaſcentur. *A Montauban, chez* Charles Croſilhas. *1776.* (*in*-12 de 21 pages & 9 pour les Obſervations préliminaires.)

L'Auteur, d'après un paſſage du *Traité météorologique* du P. *Cotte* de l'Oratoire, où il eſt fait mention d'un rhume épidémique qui ſe fit ſentir en 1732 dans toute l'Europe, dû à une conſtitution particuliere de l'air, & non à de certains brouillards, a eu la ſatisfaction d'en trouver la deſcription dans *Huxham, Obſ. de aere & morbis epidemicis* (ann. 1733 & non 1732. V. pag. 80. édit. ſecund. Londini 1752. in-8°.) Il donne la traduction entiere de ce morceau, & il obſerve, avec raiſon, que la grippe qui a regné générale-

ment en Europe (dès le mois de Décembre 1775, au commencement de 1776, & qui a fait ſentir plus ou moins ſes influences dans les différentes maladies qu'on a vues dans le cours de la même année), ne differe que de nom de l'affection catarrhale décrite par *Huxham*. Il montre l'identité de leur nature & de leur traitement dans d'excellentes notes qu'il a jointes au texte. Cet Ouvrage paſſe pour être d'un jeune Médecin de Montauban; mais quand une Theſe, ſoutenue ſur la *grippe* en Mai 1776 à Montpellier, ne nous apprendroit pas qu'il eſt d'un Médecin exerçant dans cette derniere ville, les notes & les obſervations préliminaires n'en annonceroient pas moins qu'il part d'un Praticien conſommé.

Fautes à corriger dans le Journal de Décembre.

Page 542, ligne 18, liſez, *la ſubſtance corticale*, &c.

Même pag. lig. 20, liſez *écarté*.

TABLE

DU MOIS DE FEVRIER.

Extrait. Exposé des moyens curatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à corne, par M. Vicq d'Azyr, Médecin. Page 99
Observations sur les Enfans à grosse tête, par M. Desessarts, Méd. 114
Lettre à l'Auteur de la Gazette salutaire, par M. Telinge. 126
Observation sur une rétention d'urine, par M. de Vildé, Chir. 134
Lettre de M. Espiaud, Chirurgien, au sujet de deux Vers solitaires. 139
Observation de M. Lores, Chirurgien, sur l'abus des amputations. 142
Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. Boucher, Méd. 147
Observations météorologiques. 170
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Décembre 1776. 173
Observations météorologiques faites à Lille. 174
Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Décembre 1776. 175
Prix de l'Académie de Lyon. 177
Annonce de la mort de M. Bordeu, Médecin de Paris, & Liste de ses Ouvrages. 180
Livres nouveaux. 186

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Janvier 1777.

Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

MARS 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1777.

EXTRAITS.

Mémoire qui a remporté le prix des Arts au jugement de l'Académie de Beſançon, ſur cette queſtion : indiquer les végétaux qui pourroient ſuppléer, en temps de diſette, à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes, & quelle en devroit être la préparation ; *par M.* PARMENTIER, *Penſionnaire du ROI, Maître en Pharmacie, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, &c. A Paris, chez* Knapen, *1773.*

Ouvrage économique sur les pommes de terre, le froment & le ris; par M. P.; à Paris chez Monory. 1774.

Récréations physiques, économiques & chymiques de M. MODEL, *Conseiller de la Cour, premier Apothicaire, &c. Ouvrage traduit par M. P. A Paris, chez* Monory, 1774.

Chymie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, des animaux & des minéraux par le moyen de l'eau pure; par M. le Comte DE LA GARAYE, *nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de Notes; par M. P. A Paris chez* Didot le jeune, *Libraire quai des Augustins.* 1775.

Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines, par M. P., chez Monory. 1776.

LA Chymie, en produisant des phénomenes extraordinaires & surprenans, présentoit des moyens d'autant plus assurés pour faire des dupes, que ses opérations, pendant plusieurs siecles, toujours mystérieuses, nourrissoient en même temps le fol espoir de parvenir au grand-œuvre. *Quid prosunt stulto divitiæ, cùm sapientiam emere non possit?* Aussi la ruine des soufleurs insensés & malheu-

reux n'étoit-elle qu'un exemple inutile, juſqu'à ce que, par une ſuite de la connoiſſance de nos véritables intérêts, nous nous ſoyons enfin habitués à réſiſter au penchant qui nous entraînoit vers tout ce qui tient du prodige. C'eſt par les efforts des hommes ſavans & généreux, qui ſe ſont fait un devoir de rendre leurs connoiſſances publiques & utiles, que le goût de la phyſique expérimentale s'eſt rapidement répandu; & il devoit ſurtout avoir une influence très-remarquable ſur la Chymie. Auparavant, ſans principes, preſque toujours inutile & ſouvent pernicieuſe, elle fournit de nos jours les plus grands avantages aux Arts, & les ſecours les plus puiſſans à la Médecine. La Chymie, cultivée par des génies ſublimes, eſt à jamais établie dans les droits qu'elle a à l'eſtime & à la reconnoiſſance de ceux qui apprécient le mérite par l'utilité. C'eſt en conſidérant cette ſcience ſous ce point de vue, que nous rendons compte des ouvrages de M. *Parmentier*. Il en a appliqué les principes aux objets du premier beſoin.

Lorſque M. *Beccari* eut découvert, dans la farine de froment, deux ſubſtances très-diſtinctes, l'une qu'il déſigne ſous le nom de matiere glutineuſe ou animale; l'autre amylacée ou végétale; les

Chymiſtes de toutes les nations s'occuperent, avec empreſſement, des expériences de ce ſavant Médecin : elles furent le ſujet de pluſieurs theſes ſoutenues dans les plus célebres Univerſités, & l'on en fit mention dans les enſeignemens publics & particuliers, ſi bien qu'on regardoit comme certain que la matiere glutineuſe étoit la partie principalement nutritive du bled, & que celui-ci étoit d'autant plus alimentaire, qu'il en poſſédoit une plus grande quantité. M. *P.* néanmoins oſa s'écarter de l'opinion commune, en établiſſant dans un Mémoire couronné par l'Académie de Beſançon, que l'amidon étoit au contraire la partie du grain qui nourriſſoit le plus ; & effectivement, dans le nombre des farineux dont les différens peuples de la terre font uſage, on ne connoît que le froment qui renferme de la matiere glutineuſe : mais il y a dans tous de l'amidon, & ils nourriſſent en proportion de ce qu'ils en contiennent. D'après ce principe, l'Auteur chercha l'amidon dans beaucoup de végétaux, & il le rencontra dans le *maron d'inde & dans les racines de bryonne, de pied-de-veau, de ſerpentaire, de mandragore, de colchique, d'iris, de glaïeul, de fumeterre bulbeuſe, de pivoine, de filipendule, de petite chelidoine, & dans*

celles d'hellebore à feuilles d'aconit; telles ſont les plantes que M. *P.* indique pour remplacer, en cas de diſette, les grains ordinaires deſtinés à la nourriture de l'homme.

Pour retirer cet amidon, voici la méthode qu'il a employée. Après avoir épluché & lavé ces racines, il les a rapées en ajoutant un peu d'eau à celles qui ne ſont pas ſucculentes. Il en a fait enſuite une pâte pour la ſoumettre à la preſſe, & il a délayé le marc dans une très-grande quantité d'eau. Il s'eſt dépoſé au fond du vaſe un ſédiment qui, étant bien lavé, a préſenté tous les caracteres d'un véritable amidon : il a pris indiſtinctement pluſieurs de ces amidons, qu'il a mêlés avec du levain & de la pulpe de pommes de terre, pour en faire du pain, que différentes perſonnes ont trouvé bon. Huit onces de ce pain, deſſéché au four, ont ſuffi à M. *P.* pour le nourrir vingt-quatre heures ſans prendre aucun autre aliment.

Quoique ce fait ſoit bien concluant, néanmoins la queſtion concernant la vertu éminemment nutritive de la matiere glutineuſe, ſeroit encore à réſoudre, ſi M. *P.* ne fût revenu ſur cet objet, & qu'il n'eût cité de nouveaux faits propres à confirmer de plus en plus ſon opinion.

Les circonſtances ne tarderent pas à lui en fournir les moyens.

La Faculté de Médecine ayant été conſulté par le Gouvernement pour ſavoir ſi l'uſage des pommes de terre pouvoit être nuiſible, ainſi qu'on le prétendoit dans quelques-unes de nos Provinces, cette Compagnie, toujours animée du bien public, donna à ce ſujet un rapport bien capable de diſſiper les alarmes qu'on avoit fait naître : mais preſſée de publier ce rapport, elle ne put l'accompagner des expériences chymiques qu'elle auroit deſiré de faire. M. *P.* a rempli cette tâche en faiſant l'examen analytique de ces racines. On voit avec plaiſir, en liſant cet Ouvrage, qu'un ſimple végétal, long-temps mépriſé, ait pu donner lieu à l'Auteur de faire autant d'expériences & de recherches pour conſtater que c'eſt bien à tort qu'on a taxé les pommes de terre d'être malfaiſante, puiſque, indépendamment de l'uſage journalier dont elles ſont depuis long-temps en Irlande, en Angleterre, en Allemagne & dans pluſieurs de nos provinces, M. *P.* prouve ſans replique qu'elles ne renferment aucun principe nuiſible, & qu'elles ſont très-nourriſſantes; en effet, une livre de ces racines contient environ deux onces & demie d'amidon, ſix gros de partie fibreuſe & une once de matiere extractive.

Le reſte n'eſt abſolument que de l'eau. M. *P.* s'occupe enſuite du bled & des autres grains dont nous nous nourriſſons. Il s'arrête long-temps ſur le froment, qu'il définit un compoſé de ſon ou d'écorce, de muqueux ſucré, d'amidon & de matiere glutineuſe. Cette derniere ſubſtance fixe davantage l'attention de M. *P.*, qui, dans ſon Mémoire ſur les végétaux nourriſſans, ne s'en étoit pas ſuffiſamment occupé. Il répare ici cette eſpece d'oubli, & il multiplie les expériences pour en démontrer la nature & les propriétés: il la conſidere ſous les différens états qu'elle prend: il détermine en quelle proportion elle ſe trouve dans les meilleurs bleds. Il examine ſes effets dans la mouture & dans la farine qui en réſulte, quelles ſont ſes fonctions dans la pâte & dans le pain qu'on en prépare: enfin il conclud, comme on l'a déja fait remarquer, que l'amidon eſt plus nutritif que la matiere glutineuſe ſous une même maſſe, & que celle-ci étant en moindre quantité dans le bled, il n'eſt pas probable qu'elle ſoit, comme on l'a avancé, la partie principalement nutritive de ce grain. En ſuivant pas à pas notre Auteur, il eſt difficile de n'être pas de ſon avis; mais les partiſans de l'opinion contraire attendent encore de nouveaux faits, qui

rendent la conviction complete. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas essayé de nourrir des animaux avec la matiere glutineuse & avec l'amidon pour en faire des objets de comparaison? Ce genre d'expérience, bien suivi, serviroit sans doute à décider la question.

En terminant cet article, nous remarquerons que M. *P.*, après avoir fait mention des bons effets du son, mêlé, dans une quantité convenable, à la farine, prétend que la surabondance du son donne au pain les qualités les plus pernicieuses; ce pain, dit-il, est susceptible d'une altération, *qui vise à la putridité & peut devenir le germe de maladies très-dangereuses*, page 130. Il y a sans doute une juste proportion à observer pour faire, avec le mêlange du son & de la farine, du pain, qui ait la meilleure qualité rélativement aux individus qui doivent s'en nourrir: mais nous sommes bien éloignés de la persuasion que l'excès du son, dans le pain, puisse produire des effets aussi fâcheux que ceux que M. *P.* lui attribue. Pour appuyer notre sentiment, nous citerons quelques passages d'un bon Juge en Médecine & en Chymie, du célebre *Hoffmann.* Observat. XXII: *de panis grossioris Westphalorum, vulgò Bompournickel, naturâ, elementis*

chymicis & virtute, pag. 504 & seq. tom. IV. Genev. 1761. *Durus quippe & firmus hic victus minùs corruptibiles generat succos, duplò plus nutrit, fami magis resistit, & generat corpora firma, perferendis laboribus, injuriisque tolerandis idonea, & à morbis, maximè qui à* dissolutione massæ sanguineæ *calidâ proveniunt, immunia..... Non tamen negandum est, victum hunc crassiorem minùs tutum esse illis, qui imbecilles sunt, quiete ac otio fruuntur, nec laboribus assueti. Hinc sapienter scribit Hippocrates de Med. priscâ. Sect. I. pag.* 14. Valentiora alimenta hoc habent, quod à naturâ, si superentur, nutriant egregiè, si non, dolores & morbos frigidos producant. *Et Celsus dicit pag.* 106 : valentiora minùs facilè concoqui, sed si concocta sint, plus alere. Labore itaque & motu hîc opus est. *Tandem panis hic grossior singularem quoque fovet virtutem, aliis panibus non concessam, quod licet sit crassioris texturæ, alvum tamen subducat: notata hæc virtus jam olim fuit ab Hippocrate dum scribit.* (*De Diæta, lib. 2. sect. 10. p. 216. t. 1. édit. Græc. Lat. Van der Linden, in-8°. 1665.*) Panem ex farinâ integrâ non excussâ alvum subducere, purum verò minus, sed magis illam constipare. *Hanc virtutem maximè derivandam esse existimo*

ex furfuribus rigidioris texturæ ac figuræ, qui tenuissimas intestinales fibras admotum excretorium promptiùs sollicitare & irritare continuò possunt, furfures enim, teste Galeno, virtutem habent detersoriam. *Hoffmann* n'oublie point de donner l'analyse chymique du Bompournickel, de laquelle il infere, ainsi que de la santé vigoureuse des Westphaliens, que ce pain est le meilleur aliment pour des hommes robustes & actifs. Mais si les craintes de M. *P.* sont mal-fondées, le motif qui les lui a fait concevoir ne peut être que louable : il partoit de la sensibilité de son cœur.

Quelque temps après l'examen chymique des pommes de terre, M. *P.* publia en françois les Récréations chymiques de M. *Model*, premier Apothicaire de l'Impératrice de Russie : s'il ne nous eût fait connoître par sa traduction que les découvertes & les vues profondes de ce savant Chymiste, ce seroit toujours un grand service qu'il auroit rendu à la France, & l'on ne pourroit refuser a M. *P.* un juste tribut d'éloges : mais ce n'est pas une simple traduction qu'il nous présente ; instruit des routes difficiles, mais sûres, par lesquelles la Chymie conduit aux vérités les plus cachées, il a ajouté à l'Ouvrage de M. *Model* des

expériences neuves, utiles & ſouvent néceſſaires. Tantôt il développe ce que l'Auteur n'avoit fait qu'indiquer : tantôt il l'abandonne pour ſuivre une opinion mieux fondée. Nous allons donner une idée des diſſertations de ce Recueil.

Dans celle qui regarde les vaiſſeaux de métal dont on ſe ſert pour l'uſage économique, M. *Model* s'éleve particulierement contre ceux qui ſont faits de plomb, parce que ce métal eſt le plus pernicieux de tous, à cauſe de ſa grande diſſolubilité. La ſophiſtication des vins, par la litharge & les autres préparations internes de plomb, excitent l'attention & la ſenſibilité de M. *Model*. Il réclame, avec raiſon, la ſévérité des loix contre les Marchands qui emploient cette abominable fraude ; & il rapporte les moyens de s'en aſſurer d'une maniere non moins équivoque. Ces moyens ſont connus & employés, pour cet effet, par tous les Chymiſtes. Mais pluſieurs Médecins ne penſent pas comme l'a fait M. *Model*, que les acides végétaux ſoient le meilleur remede qu'on puiſſe prendre quand on a bu du vin falſifié, & ils ſe fondent ſur ce que les vins lithargirés renferment un poiſon que les acides diſſolvent & ne détruiſent point. Il n'en eſt pas de même des poiſons végétaux, dont la qualité délétere

appartient à une ſubſtance ſaline particuliere, & dont les acides végétaux deviennent les antidotes. C'eſt à ce ſujet que M. *P.* rappelle l'efficacité du vinaigre contre les ravages de certaines plantes venimeuſes, d'après les expériences qu'il a faites ſur les champignons. Il remarque qu'il eſt impoſſible, par aucune opération chymique, de diſtinguer les bons d'avec les mauvais, puiſque les uns & les autres donnent conſtamment les mêmes réſultats dans l'analyſe.

En traitant des poiſons végétaux, on s'attendoit bien que l'ergot du ſeigle ne ſeroit pas oublié. Des Auteurs ont attribué à ce grain vicié les effets les plus affreux; mais ces Ecrivains n'ont ſans doute pas fait les expériences néceſſaires pour ſe mettre à l'abri de l'erreur : ils ont ſuppoſé comme un principe ſûr ce qui étoit plus que douteux; en ſe copiant les uns les autres, ils ont attribué à l'ergot des maladies auxquelles il n'a vraiſemblablement aucune part. M. *Model* diſcute le pour & le contre des diverſes opinions ſur la nature, l'origine & les propriétés de l'ergot. Quoique les nouvelles expériences de M. *P.* ſoient faites pour raſſurer, cependant il termine cet article comme ſon Auteur, avec une circonſpection digne d'éloge. On ne peut même

douter, dit-il page 430 du tome ſecond, que ſi l'ergot entroit pour moitié dans nos alimens, ſon uſage ne devînt nuiſible. On doit le regarder comme lourd, indigeſte & peu nourriſſant. Il faut eſpérer que bientôt il n'y aura plus aucune incertitude à cet égard, puiſque la Société Royale de Médecine vient d'annoncer qu'elle alloit répéter les expériences convenables pour juger ce fameux procès.

La diſſertation de M. *Model* ſur l'eau-de-vie de grains eſt fort curieuſe. On y trouve une grande érudition : il remonte juſqu'aux ſiecles les plus reculés, ſe tranſporte chez les différens peuples anciens & modernes, & prouve que, preſque dans tous les temps, on a fait des liqueurs ſpiritueuſes au moyen de la fermentation des grains, & à ce ſujet M. *P.* rapporte les tentatives inutiles qu'il a faites dans la vue de tirer de l'eau-de-vie des pommes de terre : il attribue ſon défaut de ſuccès à l'abſence du muqueux ſucré, qui eſt la ſeule matiere connue juſqu'à préſent pour donner de l'eſprit ardent. Ceux qui aſſurent avoir eu plus de réuſſite, ont employé probablement les fruits ou baies des pommes de terre au lieu des racines. Voilà comment ſouvent on ſe diſpute faute de s'entendre ou de s'expliquer.

Nous renonçons à regret à l'analyſe de beaucoup d'autres diſſertations curieuſes & utiles. Les bornes preſcrites ne nous permettent que d'en indiquer l'objet. On communique une méthode, d'avoir, en peu de temps, l'huile animale de Dippel la plus blanche & la plus parfaite poſſible. On offre une eſpece de tableau minéralogique & chymique des différentes ſortes d'eau, & des analyſes de ſels, de terres, de pierres de charbon bitumineux & pyriteux : la poudre d'Aillaud, les goutes du Général Lamotte, la teinture d'antimoine, le rafinage du borax, la ſublimation du camphre, ſont autant de ſecrets que nos Auteurs examinent, dévoilent & apprécient à leur juſte valeur ; mais nous ne ſaurions ſuivre MM. *Model* & *Parmentier* dans leur marche rapide, ni ſaiſir la foule d'objets curieux qu'ils préſentent : ils ſont tous intéreſſans pour les Médecins, pour les Chymiſtes & pour les Economes.

M. *Model* eſt mort ſans jouir du plaiſir que procure, à l'Auteur le plus modeſte, la traduction de ſes Ouvrages. M. *F.* nous apprend dans l'Eloge de ce ſavant Chymiſte, qu'il a été impoſſible, malgré la plus grande diligence, de la lui faire parvenir à temps.

L'édition

L'édition de la Chymie hydraulique de M. le Comte *de la Garaye* étoit épuiſée, & cet Ouvrage, dont le titre ſeul a fait la fortune, avoit beſoin de corrections & d'additions pour reparoître avec un air de nouveauté. M. *P.* ſe chargea de ce travail faſtidieux, & l'enrichit d'un grand nombre de notes, qu'on lit de préférence au texte. M. le Comte *de la Garaye*, d'ailleurs reſpectable par ſon zèle charitable, n'étoit ni Phyſicien ni Chymiſte : perſuadé que l'eau, aidée de la trituration, ſéparoit des végétaux leurs parties les plus actives, il voyoit continuellement des ſels par-tout où il n'y avoit que des extraits. On peut dire que M. *P.* a fait de la Chymie hydraulique un nouvel ouvrage : il y trouve occaſion d'inſiſter ſur les ſoins éclairés qu'exigent la préparation & la diſtribution des remedes. Il eſt en effet bien intéreſſant pour prévenir des malheurs, ſouvent irréparables, de ne confier l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes inſtruits & jaloux de mériter la conſidération publique.

Le dernier Ouvrage de M. *P.* a pour titre : *Expériences & réflexions relatives à l'analyſe du bled & de la farine*. Le principal objet de cette production eſt de répondre

à l'Auteur de cette *Analyſe des bleds* (*a*), & en même temps de revendiquer pour *Beccari*, *Keſſelmeyer*, *Model*, *&c.*, auſſi-bien que pour lui-même, tout ce que l'Auteur de cette analyſe a écrit ſur les bleds & la farine. Comme le ton de cet Ouvrage de M. *P.* eſt polémique, nous devons nous contenter de l'indiquer. Le Lecteur y verra des diſcuſſions ſavantes & bien préſentées.

Outre les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, M. *P.* eſt encore Auteur de pluſieurs Mémoires intéreſſans, publiés dans le Journal de Phyſique : nous nous contenterons d'en donner le titre & la date.

1°. Examen chymique des champignons. Mars 1774.

2°. Précis des différens ſentimens des principaux Auteurs qui ont écrit ſur l'ergot. Juillet 1774.

3°. Diſſertation phyſique, chymique & économique ſur la nature & la ſalubrité de l'eau de la Seine. Février 1775.

4°. Il a également publié dans le même Journal, l'Eloge de M. *Model*. Juillet 1775.

(*a*) Analyſe des bleds, & Expériences propres à faire connoître la qualité du froment, & principalement du ſon de ce grain, &c. Paris, de l'Imprimerie Royale. 1776.

TROISIEME DISSERTATION (a)

SUR L'INOCULATION;

A M. DARLUC, Professeur en Médecine en l'Université d'Aix ; par M. BOUTEILLE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

Ut si desint vires, tamen est laudanda voluntas.
Ovid. de Pont. L. III. v. 4.

Les miasmes varioliques, déposés dans le tissu cellulaire & cutané lors de l'éruption, éprouvent ensuite, pendant la maturation des pustules, un changement considérable. Leurs parties hétérogenes & nuisibles, étant mêlées, broyées, confondues, & pour ainsi dire identifiées avec le pus, elles perdent, dans cette transmutation, une partie de leur activité & de leur acrimonie. Ce virus, ainsi mitigé par la suppuration, devient entre les mains d'un habile Inoculateur, le germe des petites-véroles les plus bénignes.

(a) La premiere Dissertation est consignée dans le Journal de Novembre 1775, page 398, & la seconde dans celui de Juin 1776, page 514.

J'ai eſſayé d'établir deux cauſes générales, qui décident du caractere benin ou malin de la petite-vérole. La premiere eſt la diſpoſition naturelle du ſujet. Nous naiſſons tous, ou preſque tous, avec cette diſpoſition, que par cette raiſon je pourrois appeller *innée*. Il eſt cependant quelques perſonnes que la nature ſemble avoir diſpenſé de payer ce tribut. On les voit parvenir à une vieilleſſe décrépite, ſans jamais contracter la petite-vérole, quoique ſouvent expoſées à la contagion. On a même connu des familles où cette exemption paroiſſoit héréditaire. Une des plus privilégiées, fut celle de *Diemerbroek*. Ce Médecin auſſi habile Anatomiſte, qu'heureux Praticien, nous aſſure que ſon pere, ſon grand-oncle, ſa grand'mere, ſes deux couſins germains, tous plus que octogénaires, avoient vécu ſans eſſuyer cette maladie, & lui-même parvint à l'âge de ſoixante & dix ans ſans en être affecté, malgré les fréquentes occaſions auxquelles ſa pratique très-étendue l'expoſoit. Par un ſort contraire, il eſt des individus très-ſuſceptibles des impreſſions de la petite-vérole, & de ſes funeſtes effets. Certaines familles même ſemblent malheureuſement deſtinées à être, de pere en fils, les victimes de cette cruelle

maladie. Elle les maltraite d'une maniere affreuſe, lorſqu'elle ne les fait point périr. L'Inoculation démontre cette vérité dans pluſieurs ſujets inoculés par la même main, avec la même matiere, dans la même ſaiſon, ſous le même climat, dans le même lieu, & après les même préparations. Tous n'ont pas la petite-vérole d'une maniere également favorable. On ne peut attribuer cette différence qu'à la diverſe diſpoſition des ſujets. Je n'entreprendrai point d'expliquer en quoi conſiſte cette diſpoſition. On ne peut former à cet égard que des conjectures bien vagues & bien haſardées. *V.* les diſſertations précédentes.

La ſeconde cauſe eſt la qualité intrinſéque du virus. La différence de cette qualité n'eſt pas idéale; elle eſt réaliſée par les effets analogues aux différentes eſpèces de petite-vérole, & conſtatée par la diverſité des épidémies varioliques, tantôt généralement malignes, tantôt généralement bénignes, tantôt mixtes. On a voulu déduire ces différences des influences de l'air; mais jamais on n'a pu découvrir aucun rapport conſtant entre ces épidémies, & l'état météorologique du ciel. Il ne faut pas non plus la chercher toujours dans les diſpoſitions des malades. Il n'eſt pas à

ſuppoſer que des milliers de ſujets, ſouvent en des provinces fort éloignées, en des climats bien oppoſés, aient une égale diſpoſition à contracter la petite-vérole; cette année toutes bénignes, & une autre année toutes malignes: il faut donc recourir à la matiere morbifique, & reconnoître que d'elle dépend en grande partie la différence des effets qui ſont plus ou moins violens, ſelon que la virulence variolique eſt plus ou moins grande.

La diſpoſition innée tient à la conſtitution individuelle de chacun. La nature la donne; la nature ſeule peut la changer & la détruire, & c'eſt ce qu'elle fait au moyen de la maladie même.

La virulence variolique paroîtroit plus ſuſceptible de correction par les agens médicinaux; mais l'antidote précieux de ce venin n'exiſte pas encore: cependant combien de fois ce prétendu ſpécifique a-t-il été annoncé? L'écoulement de quelques gouttes de ſang, par le cordon ombilical, a été indiqué comme un prophylactique aſſuré: un autre, non moins ſingulier, emprunté, dit-on, des Juifs de Hongrie, & publié par le Docteur *Moſes* dans une thèſe ſoutenue en 1766, eſt de ſaupoudrer de ſel l'enfant qui vient de naître. Cet uſage remonte à un

ſiecle bien antérieur à celui de la naiſſance de la maladie dont on le dit le préſervatif. *Galien* en parle au Livre I. *de ſanitate tuenda*, ch. 7. Il étoit ſi ancien chez les Juifs, que le Prophete *Ezechiel* l'indique dans ces paroles, *& quando nata es in die ortûs tui, non eſt præciſus umbilicus tuus, & aquâ non es lota in ſalutem, nec ſale ſalita.* Chap. XVI. verſ. 4.

M. le Marquis *de Saint-Aulaire*, cet *Anacréon* octogénaire, qui ne ſe rappella d'être né Poëte qu'à l'âge de 80 ans, avoit été ſaupoudré à ſa naiſſance. J'ignore ſi pendant le cours de ſa longue vie, qui fut de 105 ans, il fut exempt de la petite-vérole : mais quant aux circoncis de Hongrie, on ne doit pas être perſuadé qu'ils jouiſſent de l'exemption que le Docteur *Moſes* leur attribue. Le fait ſeroit trop public & trop remarquable pour qu'il n'eût pas frappé les Médecins Hongrois, qui en auroient inſtruit toute l'Europe. D'ailleurs ces enfans d'*Iſrael* n'auroient-ils pas révélé leur ſecret à leurs autres freres? Ne leur auroient-ils pas appris à préſerver auſſi leurs enfans de la petite-vérole? Cette prérogative, plus que la circonciſion, diſtingueroit aujourd'hui ce peuple errant, des nations, parmi leſquelles il eſt diſperſé. Cependant les Médecins du pays ne diſent

rien de ce prétendu privilege, & nous voyons que la petite-vérole maltraite les Juifs autant que les Chrétiens & les Muſulmans. Que penſer donc de l'aſſertion du Docteur Juif? Ecrivons au bas de ſa thèſe ces paroles d'*Horace: credat Judæus apella.*

Le fameux Médecin Arabe, qui, le premier, a ſi bien décrit la petite-vérole, *Rhasès,* parle d'un ſyrop de perle, en uſage chez les Indiens, d'une vertu ſi anti-variolique, que dès qu'on en prenoit, la petite-vérole, eût-elle déja pouſſé dix boutons, le onzieme n'oſoit plus paroître. Je ne m'arrêterai pas à faire le détail de toutes les abſurdités avec leſquelles on a voulu ſéduire le Public. Mais je ne dois pas omettre de parler des remedes mercuriaux.

L'alliage de l'antimoine & du mercure, réduits en des parties fort atténuées, n'a pas rempli les eſpérances que l'illuſtre *Boerhaave* en avoit conçu, & qu'il avoit inſpirées aux gens de l'art. Les Médecins d'Edimbourg nous ont détrompés ſur l'efficacité de l'éthiops minéral, tant prôné par *Lobbs*. *Huxham* n'héſite pas à proſcrire tous les mercuriaux. Ces remedes ne ſont pas cependant tout-à-fait à rejetter. Des grands Médecins ſavent en tirer avantage. Les fameuſes poudres

Suttoniennes ſont mercurielles. *Dimſdale* preſcrit à ſes inoculés le mercure doux aiguiſé par un quart de grain de tartre ſtibié. M. *Fouquet*, dans ſon traitement de la petite-vérole des enfans, ordonne le mercure doux, aſſocié à la poudre cornachine. Un Médecin, connu par ſon eſprit & par ſon habilité dans notre contrée, employoit, ſous le nom de poudre pour la petite-vérole, un compoſé de panacée mercurielle, d'antimoine diaphorétique, & quelquefois de diagrede ſulfuré. Je puis atteſter les bons effets d'un mêlange de mercure doux broyé avec le ſucre & du kermès minéral à petite doſe dans la fievre ſecondaire, & ſur-tout dans les ſymptômes péripneumoniques qui l'accompagnent : mais ces remedes m'ont toujours paru agir comme fondans, inciſifs, évacuans, & jamais comme ſpécifiques.

Quant au mercure en ſubſtance, je ſuis bien aſſuré qu'il ne garantit pas des mauvais effets du venin variolique. J'en ai des preuves bien évidentes. Je me contenterai de rapporter deux de mes obſervations. Un jeune homme, infecté de la maladie vénérienne, paſſoit par les remedes à Montpellier : il avoit déjà reçu preſque toutes les frictions, lorſqu'il fut pris de la petite-vérole : elle fut très-

confluente & très-dangereuſe. Cependant il fut guéri de ces deux maladies ; mais la petite-vérole a laiſſé ſur ſon viſage des cicatrices multipliées & profondes, qui l'ont horriblement défiguré.

Un enfant de neuf ans avoit la teigne ſeche, pour laquelle on employa le mercure intérieurement & extérieurement. A l'iſſue du traitement il fut atteint de la petite-vérole : elle fut diſcrete, mais des plus abondantes. On pourroit appeller cette eſpece, où les boutons, ſans ſe confondre, ſont ſi près les uns des autres, petite-vérole affluente, pour la diſtinguer & de la diſcrete & de la confluente. Elle me paroît différer également de l'une & de l'autre, & conſtituer une eſpece moyenne. Tous ces boutons, qui couvrirent le corps de ce petit malade, donnerent une ſuppuration ſi grande, que le pus filtroit même dans le tiſſu cellulaire, ce qui occaſionna une réſorption de la matiere purulente, qui ſe jetta ſur la poitrine & étouffa le malade. Les puſtules continuoient à ſe remplir de pus & à s'épancher au moment même de la mort.

Le camphre renommé par *Groenveld*, comme le correctif des cantharides, prôné depuis peu comme celui du mercure, vient d'être annoncé comme anti-variolique. Selon M. *Roſen*, cette ſubſtance,

mêlée avec la pommade dont on ſe ſert pour inoculer en certains pays, fait manquer l'inoculation en énervant le levain variolique : auſſi ce ſavant Médecin Suédois l'a-t-il fait entrer dans ſes pilules préſervatives de la petite-vérole, pilules qui corrigent tellement la confluence des puſtules, que, par leur uſage, l'Auteur, (à ce que M. *Fouquet* rapporte d'après lui) a vu des puſtules confluentes diſparoître & être remplacées par des diſcretes. Que répondre à un Médecin illuſtre qui dit avoir vu des choſes ſi incroyables ? ſe taire & laiſſer parler l'expérience. Or depuis long-temps elle a déſabuſé de ces prétendus antidotes, dont la compoſition nous eſt connue. Quant aux recettes ſecretes, elle nous a appris & nous a convaincus qu'elles n'ont de mérite que celui du myſtere ; d'efficacité que ſur l'oreille des dupes, & d'utilité que pour la bourſe de l'homme à ſecret.

Sans être ſéduits par de ſi belles promeſſes, recourons à la nature, mettons à profit ſes bienfaits, & recevons de ſes mains un virus qu'elle-même a pris ſoin de corriger & d'adoucir. Donnons à ce préſent toute l'utilité dont il eſt ſuſceptible. C'eſt dans cette vue que je vais propoſer les regles qui m'ont paru les

plus propres à nous diriger ſur le choix du pus variolique.

I. Toutes choſes égales d'ailleurs, *plus le virus variolique qui ſervira à communiquer la petite-vérole ſera corrigé & adouci, plus la maladie ſera bénigne.*

Cette propoſition eſt une conſéquence évidente de ce principe inconteſtable, que tout effet eſt proportionné à ſa cauſe.

II. *Par la ſuppuration des puſtules, le virus qu'elles contiennent eſt dompté & corrigé. Ce virus doit donc, toutes choſes égales d'ailleurs, produire une petite-vérole plus bénigne que celui qui n'a pas paſſé par la ſuppuration.*

C'eſt auſſi ce que l'expérience a démontré, puiſque la petite-vérole, inoculée par quelque méthode que l'on ſuive, eſt généralement plus heureuſe que la naturelle, & cette pratique ne doit ſes ſuccès qu'à la bénignité de ce levain, ainſi que je l'ai fait voir dans ma deuxieme diſſertation.

III. *La ſuppuration corrigeant le virus variolique, il en réſulte néceſſairement que plus la ſuppuration eſt parfaite, plus auſſi la correction du virus doit être conſidérable.*

Il ſuit de-là que la matiere pour l'inoculation ne doit pas être priſe indifférem-

ment en tout temps & de toute puſtule ; mais que ſi l'on veut avoir le levain le plus doux & le plus propre à produire des petites-véroles bénignes, on doit le prendre à l'époque où les puſtules ſont en pleine ſuppuration, & dans le nombre choiſir celles dont le pus paroît le plus louable & le mieux formé.

De fameux inoculateurs ſuivent une pratique différente ; à un pus bien lié & épais, ils préferent l'humeur limpide & tenue qui ſuinte des inciſions des inoculés, dans le temps ſur-tout de la fievre d'éruption. M. *Cramer* a adopté ce choix, à l'exemple de *Rambi*, *Dimſdale* & *Valton*, & l'on ſait que c'eſt auſſi la maniere dont *Power* en uſoit, & à laquelle on a cru qu'il devoit en partie le ſuccès de ſes inoculations. Cette pratique contredit formellement celle que je recommande, & ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'elles dérivent toutes les deux du même principe, & ſuppoſent l'une & l'autre la vérité de mon opinion. Je préfere un pus bien formé, comme étant un levain plus doux, & M. *Cramer* aime mieux ſe ſervir de la ſéroſité des inciſions, comme étant une matiere plus âcre, plus énergique, plus active, *magis acris*, *magis efficax*, *& per conſequens magis prompta videtur contagioſa materies* (*limpida.*)

Cram. Diſſ. de Inocul. p. 62. Par-là M. *Cramer* reconnoît, ainſi que moi, que le venin, qui n'a pas éprouvé la ſuppuration, eſt plus âcre que celui qui y a été aſſujeti. Or quel eſt le préférable de ces deux levains, le plus âcre ou le plus doux? Je laiſſe à la prudence des Inoculateurs à le décider.

IV. *Un pus variolique bien conditionné eſt homogene à tout autre pus variolique également bien fait.*

Tous ces pus ne peuvent être parvenus au même état de ſuppuration & au même degré de perfection, ſans avoir ſubi les mêmes changemens & reçu la même combinaiſon. Une goutte de pus bien louable doit être auſſi homogene à une autre goutte de bon pus, comme une goutte de bon ſang à une autre goutte de bon ſang, & cela doit être auſſi non-ſeulement dans le même homme, mais encore indiſtinctement dans tous.

Cette propoſition nous conduit à pluſieurs conſéquences pratiques : la premiere eſt qu'il importe fort peu de quelle eſpece de petite-vérole diſcrete ou confluente, bénigne ou maligne, on emprunte la matiere de l'inſertion, pourvu que la puſtule qui l'aura fournie contienne un pus louable & bien conditionné. C'eſt dans ce ſens ſeulement qu'eſt

véritable l'opinion des Inoculateurs qui regardent comme indifférent le choix de la matiere variolique, & dont l'expérience a effectivement prouvé que le pus d'une petite-vérole confluente eſt auſſi favorable à une heureuſe inoculation, que celui de la plus diſcrete. Cependant, comme en général, dans l'eſpece diſcrete, la ſuppuration eſt meilleure; qu'au contraire, dans la confluente, les plaques puſtuleuſes fourniſſent, pour la plûpart, un pus ſanieux, mal lié, imparfait, il eſt de la prudence de l'Inoculateur de recourir plutôt à la premiere eſpece qu'à la ſeconde, pour avoir une matiere bien conditionnée.

La deuxieme propoſition eſt que l'eſpece diſcrete peut fournir une matiere auſſi âcre que l'eſpece confluente, & cela arrivera ſi, par imprudence ou par inattention, on la prend d'une puſtule mal ſuppurée, & fourniſſant un pus moins louable qu'une puſtule des confluentes bien ſuppurées : c'eſt probablement par ce défaut d'attention, indépendammant de la diſpoſition naturelle du ſujet, que la matiere d'une petite-vérole diſcrete a produit quelquefois, par l'inſertion, une petite-vérole confluente.

Troiſieme propoſition. Peut-être pourroit-on trouver dans cette homogénéité

du pus la raiſon pour laquelle l'inſertion, donnant la petite-vérole, ne communique point les autres virus dont peuvent être infectées les perſonnes de qui l'on a emprunté la matiere variolique. Par la ſuppurarion, ces virus ſont peut-être non-ſeulement corrigés comme le variolique, mais encore tout-à-fait détruits, de maniere que le pus n'a point les mêmes vices que le ſang & les humeurs. Ainſi le pus d'un ſcorbutique, d'un écrouelleux, d'un goutteux, n'a probablement point le levain du ſcorbut, des écrouelles, de la goutte. Il n'eſt rien de tout cela, par cela ſeul qu'il eſt pus, & que pour le devenir il a fallu que les liqueurs, dont il a été formé, aient changé de caractere.

Je ne diſſimulerai point mes craintes ſur le virus vénérien. Je ne ſais ſi la ſuppuration le détruit au point que le pus d'un vérolé, atteint de la petite-vérole, n'ait plus rien de vénérien. Le virus variolique eſt corrigé, mais non pas anéanti par la ſuppuration : peut-être en eſt-il de même du vénérien (*a*).

(*a*) M. *Bouteille* cite un exemple bien capable d'entretenir, dans la crainte qu'un pareil malheur peut arriver. Nous ne le rapporterons point : mais nous devons remarquer que les propoſitions que M. *Bouteille* avance ſur le changement &

V. *La ſuppuration mitigeant le virus variolique, il eſt évident que plus le même virus aura ſucceſſivement paſſé par la ſuppuration, plus il doit être cenſé corrigé & adouci.*

Par conſéquent le pus d'une petite-vérole inoculée doit fournir un levain blus benin que le pus d'une petite-vérole ſpontanée : il doit donc être préféré pour une nouvelle inſertion, & ainſi ſucceſſivement, d'inoculation en inoculation.

Cette pratique commence à s'accréditer ; mais il ne paroît pas qu'on y attache l'importance qu'elle mérite. La plûpart des Inoculateurs ne ſe mettent que peu ou point en peine d'employer la matiere priſe d'une petite-vérole inoculée préférablement à celle priſe d'une petite-vérole naturelle. Il en eſt même qu'on diroit ſe méfier du caractere vraiment variolique de la premiere. Ils la regardent comme un levain équivoque, & ils ſe perſuadent qu'une petite-vérole inoculée eſt plus décidément, plus authentiquement véritable, lorſqu'elle eſt le produit

---

ſur la correction des virus par la ſuppuration, ne ſont encore que des problêmes, & conſéquemment ils doivent rendre les Inoculateurs très-ſcrupuleux ſur le choix de l'individu qui leur fournit la matiere variolique.

d'un ferment fourni par la petite-vérole naturelle, que s'il étoit pris d'une petite-vérole artificielle : ſur quoi ils ſont peu d'accord avec eux-mêmes, & leur pratique contraſte avec la perſuaſion dans laquelle ils ſont & doivent être, que la petite-vérole inoculée eſt complettement la même maladie que la petite-vérole naturelle. Ils doivent donc admettre que le virus de la petite-vérole inoculée eſt toujours variolique, toujours virulent, toujours contagieux, comme dans la petite-vérole naturelle.

VI. *Le pus, en ſéchant, perd de ſa virulence : le pus deſſéché doit donc fournir un levain plus doux, plus favorable.*

M. *Cramer*, qui préfere la matiere fraîche, comme plus active, reconnoît néanmoins les bons effets de celle qu'on a conſervée pendant quelques jours & qui s'eſt deſſéchée : il veut ſeulement qu'on la délaie avec de l'eau tiede. *Succedit etiam materies collecta & exſiccata, ſed aquâ tepidâ dilui debet ante inſitionem.*

VII. *Plus le virus paſſe directement dans le ſang, plus il doit être actif & dangereux* ; & vice verſâ.

L'expérience, en effet, prouve que plus le virus eſt lent à ſe développer dans le corps, & plus ſon action eſt douce,

tellement que *Sydenham* avoit appris à prévoir la petite-vérole discrete par la longueur du premier période ; & la confluente, par sa briéveté.

Je me réserve à prouver, par des faits nombreux, la vérité de ce principe, sur lequel je reviendrai. Quant à présent, ce que je viens d'en dire suffira pour le faire admettre.

Il en résulte que les Inoculateurs ont eu raison d'abandonner les incisions profondes & sanglantes, qui ouvrant beaucoup de vaisseaux sanguins, rendoient le passage du levain transmis plus prompt. La même raison, qui a fait donner la préférence sur les incisions profondes aux légeres, doit la faire donner sur celles-ci à la simple piquure, sur-tout à celle qui est faite à la suttonienne, dans laquelle on introduit le levain sous l'épiderme soulevé, sans intéresser ni le tissu cellulaire ni les petits vaisseaux cutanés. Cette pratique, à mon avis, est ce que la méthode des Suttons a de plus excellent, & ce qui lui mérite le plus la préférence sur celle qui étoit en usage.

OBSERVATION

Sur quelques circonſtances qui ont accompagné une Fievre inflammatoire ; par M. RAZE, Médecin à Nemours.

Inventa perficere non inglorium.
Phœd. Lib. IV. Fab. XVII.

Un Marinier âgé de quarante ans, robuſte & d'un tempérament ſanguin, tomba malade à Nemours le 16 Décembre 1776.

Il ſe plaignoit d'un point de côté fixe, d'une difficulté de reſpirer, qui, diſoit-il, lui déchiroit la poitrine lorſqu'il vouloit prendre ſa reſpiration : il touſſoit peu & tiroit ſeulement avec peine quelques crachats légérement teints d'un ſang vermeil : il avoit en outre un violent mal de tête, & des laſſitudes ſpontanées dans tous les membres ; la fievre étoit peu forte : néanmoins le deuxieme jour de ſa maladie, époque à laquelle je commençai à le voir, il fut ſaigné deux fois du bras : je lui ordonnai des tiſanes béchiques & un looch compoſé avec le kermès. La Garde, au lieu de lui donner du looch de

deux heures en deux heures, comme je l'avois recommandé, en donna une forte cueillerée d'heure en heure, ce qui, à la ſeconde, lui procura un vomiſſement conſidérable de matieres bilieuſes, & des déjections de mêmes matieres très-copieuſes. Soupçonnant que ce vomiſſement pouvoit dépendre ou de la trop grande quantité du looch, ou de ce que les doſes étoient trop rapprochées, je diminuai la doſe & preſcrivis un plus long intervalle; dès-lors les accidens ceſſerent. Le troiſieme jour il fut très-bien, preſque ſans fievre; ſes crachats comme dans l'état naturel; le point-de-côté preſque nul, au moyen des ſaignées & d'un topique antipleurétique. En un mot, de tous les ſymptômes, les uns avoient diſparu & les autres étoient diminués prodigieuſement. Juſque-là tout étoit calme en apparence, ſinon que je lui trouvois quelque choſe de hagard dans la vue. Le quatrieme jour la fievre redoubla; la tête, qui, dès le commencement, n'avoit pas été très-libre, ſe prit tout-à-fait, & le malade déliroit fortement. Comme je ſoupçonnois quelque malignité, j'aiguiſai ſes tiſanes avec le tartre ſtibié & le nitre. Les évacuations bilieuſes, qui, le ſecond jour, avoient été très-abondantes, s'étoient arrêtées ſur le champ. En vain le

cinquieme jour je réitérai les mêmes moyens, je n'obtins point d'évacuation : les lavemens ne produiſoient également aucun effet. Cependant la fievre augmentoit, le pouls étoit ſerré, petit & concentré ; l'éréthiſme étoit des plus ſenſibles : j'obſervai alors que la langue, qui, les premiers jours, étoit un peu chargée, avoit repris ſon état naturel. Je me déterminai, en conſéquence, à la ſaignée du pied, laquelle fut faite le même jour. Le ſoir je l'allai voir & le trouvai à table avec d'autres mariniers, buvant & mangeant comme eux. Il n'avoit pas été poſſible à la Garde de le retenir. Je ne fus pas plus heureux pour obtenir de lui qu'il remontât à ſon lit : ſes camarades l'encouragerent, en me diſant que vivant dans le vin, il falloit qu'ils y mouruſſent. Cependant le malade déliroit & avoit une fievre des plus violentes ; n'ayant pu lui perſuader de ſe recoucher, je m'en retournai. Sur le minuit on le força à ſe coucher ; on lui donna deux fortes perſonnes pour le garder ; l'une d'elles s'endormit ; l'autre s'en alla. Le malade, livré à lui-même, ſe leve, deſcend dans une cour, monte ſur un mur de vingt pieds de haut, à la faveur d'une échelle, & s'élance, de deſſus le mur, dans un jardin, où il tombe la tête en-bas ſans ſe bleſſer.

Malgré la rigueur de la saison, & sans autre vêtement qu'une veste & une culotte de toile, ce malheureux se jette à l'eau, traverse deux fois, à la nage, une riviere fort large & très-profonde. Transi de froid, il gagne un cabaret, où il obtient, pour la nuit, un asyle, & se réchauffe en buvant une bouteille de vin. Le lendemain, sixieme jour de sa maladie, on le ramene chez son hôte; je vais le voir: il nous raconte toutes ses prouesses de la nuit; ses yeux étoient étincelans & hagards, la conjonctive du côté droit très-rouge, le pouls comme étranglé, une voix rauque & forte; toutefois la langue belle. On eut beaucoup de peine à le saigner du pied: il le fut cependant deux fois ce jour-là, & les vésicatoires furent appliqués, en même temps entre les épaules. Pendant l'intervalle de ses deux saignées il but une bouteille de vin & mangea, malgré sa Garde, une fricassée de lapin, qu'il déroba. Il arracha son emplâtre vésicatoire au moment où il commençoit à agir. Je le mis aux boissons antiphlogistiques. Le septieme jour il alloit mieux, le délire cessa; toutefois point d'évacuation. Le huitieme jour il prit un minoratif en deux verres, qui lui fit peu d'effet. Le neuvieme il n'avoit presque plus de

fievre, étoit fort tranquille & ne se rappelloit rien de ce qui s'étoit passé. Le dixieme il fut purgé, & dès cet instant tout fut de mieux en mieux, jusqu'au quatorze. Il se rétablit si promptement, que le seize il partit pour faire vingt lieues environ.

Ce malade m'a assuré ne savoir pas nager ; ses freres m'ont dit la même chose : aussi ne vouloit-il pas croire ce qu'on lui rapportoit. Le bain, quoique dans une saison très-rigoureuse, n'a-t-il pas été avantageux à ce malade, nonobstant ses fautes dans le régime ? Ce sont les doutes d'un jeune praticien qui se soumet aux lumieres de ceux à qui plus d'expérience & plus de connoissances, ont donné le droit de juger les opinions.

P. S. Quoique cet homme ait raconté les circonstances qui ont accompagné son évasion, étant dans le délire, cependant le fait n'est pas douteux : la situation des lieux est telle, que le malade n'a pu s'empêcher de traverser deux fois la riviere, qui se partage dans cet endroit, pour arriver où il s'est rendu ; d'ailleurs ses habits mouillés, ses souliers laissés dans le jardin, & l'empreinte de ses pas & de sa tête dans la terre, prouvent assez la vérité de son récit & de sa chûte.

LETTRE

A M. BERTHOLET, Docteur en Médecine; par M. THOMAS, Médecin à Villers-Cotterets.

MONSIEUR,

Comme nous nous occupons, vous & moi, du soulagement & de la conservation des hommes, vous me permettez de vous faire part, & au public, des réflexions que j'ai faites sur une assertion que j'ai trouvée page 28 de vos Observations sur l'Air, & je le fais avec d'autant plus de confiance, que vous dites vous-même que vous avez osé combattre M. de *Buffon*, que personne n'admire plus que vous, & que ceux qui cherchent la vérité, doivent écrire leur façon de penser sans fiel & sans ménagement. Je vais tâcher de vous imiter.

Vous dites donc, page deuxieme, que vous avez tiré trois onces de terre de cinq onces d'os; que c'est cette terre qui, en s'accumulant, ossifie nos cartilages, roidit nos ressorts lorsque quelques circonstances en empêchent le dépôt, & nous conduit au terme fatal.

Je pense comme vous, Monsieur, &

je regarde cette terre comme le principe de nos parties ſolides, ſans quoi, nous ne ſerions compoſés que de parties molles, & nos corps ne pourroient ſe ſoutenir.

La vie, dites-vous, peut ſe prolonger au-delà du terme ordinaire : vous citez, pour exemple, *Jenkins*, qui a vécu 169 ans, & *Thomas Paré*, chez qui on a trouvé les parties du ſternum déſunies.

Vous dites encore, que le ramolliſſement des os prouve que cette terre trouve quelquefois une iſſue : cet effet, dites-vous ne pourroit-il pas être ménagé par l'art ? Il paroît que les urines ſe chargent de cette terre, qui en forme, en grande partie, le dépôt ; & qu'à cette occaſion, il ſeroit bon de ſubſtituer l'abondance des urines à la tranſpiration, qui ne peut donner iſſue qu'aux liqueurs les plus ſubtiles, & qui, étant ſujettes aux influences de l'atmoſphere, eſt une ſource d'une infinité de maladies. Pour preuve de ce que vous avancez, vous dites que les ſauvages s'oignent de linimens qui bouchent les pores, & diminuent la tranſpiration ; que les anciens, & ſur-tout les athletes, conſervoient leur ſoupleſſe par ce moyen, & que la jeuneſſe romaine, après des exer-

cices violens, ſe jettoit dans le Tibre, ſans craindre les maladies catarrhales, & que chez nous, ceux qui bravent l'intempérie des ſaiſons, ſont moins ſujets aux maladies, & que ſi l'on ſupprimoit la tranſpiration pendant les premiers temps de la vie, les couloirs de l'urine s'agrandiroient, & les humeurs y établiroient, pour toujours, un cours plus abondant, &c. tel eſt votre ſentiment.

Les os reçoivent leur nourriture & leur accroiſſement par le moyen des arteres lymphatiques, qui ſont les extrémités des ſanguines, leſquelles contiennent cette terre que vous avez trouvée dans les os, qui, en s'amaſſant couche ſur couche, forme la dureté des os; cette même terre eſt rapportée dans les voies de la circulation du ſang, pour être éliminée après avoir paſſé par divers organes Je ne parlerai que de ceux de la tranſpiration & de la ſueur, comme faiſant le ſujet de cette lettre.

Tous les Anatomiſtes conviennent que la peau eſt tapiſſée d'une infinité de petites glandes, qu'on appelle miliaires: elles ſont en plus ou moins grande quantité dans des endroits que dans d'autres, ſuivant les beſoins de la nature. Cette même peau eſt percée d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores; &

c'eſt par ces mêmes trous que paſſent les vaiſſeaux excréteurs, qui chaſſent dehors, par la tranſpiration & par la ſueur, des humeurs, qui dépurent la maſſe du ſang de ce qui lui étoit ſuperflu, & qui n'étoit plus d'aucun uſage dans l'économie animale; & c'eſt cette matiere que vous voulez faire paſſer par les urines, en ſupprimant la tranſpiration & la ſueur. Vous ſuppoſez, ſans doute que *Jenkins* & *Thomas Paré* ne ſuoient & ne tranſpiroient pas, & qu'ils urinoient beaucoup; leur hiſtoire n'en parle pas, & il y a tout lieu de penſer le contraire : l'Auteur de la nature a deſtiné toutes nos parties à différens uſages, dont il ne nous eſt pas permis d'empêcher les effets, ſans expoſer l'homme à de grands dangers; auſſi les plus habiles Médecins attendent beaucoup de la nature, & ont ſoin d'épier la route qu'elle veut prendre pour ſe débarraſſer de l'humeur morbifique; & lorſqu'elle n'a pas la force de le faire, ils font enſorte de la ſeconder, & non pas de la contrarier.

Pour appuyer votre aſſertion, vous avancez, Monſieur, que les anciens s'oignoient d'huile, & que les Romains ſe jettoient dans le Tibre pour empêcher la tranſpiration; je ne crois pas que leurs onctions fuſſent capables d'empê-

cher la tranſpiration, ou, tout au plus, c'étoit pour le moment : car après leurs exercices, ils tranſpiroient & ſuoient plus abondamment, de même que ceux qui ſortent du bain; la nature ne veut rien perdre de ces uſages. On ne ſait que trop la quantité de maladies qui ſont la ſuite d'une tranſpiration ou d'une ſueur interceptée, qui, faiſant rétrograder l'humeur dans le torrent de la circulation, lui devient, pour lors, hétérogene, & peut cauſer une infinité d'accidens. Vous ſavez que le trajet ſeroit difficile à parcourir; ſi l'on venoit à bout d'intercepter la tranſpiration pour la faire paſſer par les urines, combien de vaiſſeaux de tout genre ſeroient expoſés à des engorgemens, & combien de glandes & de viſceres ſe trouveroient obſtrués: d'ailleurs il faudroit que les vaiſſeaux de tout genre augmentaſſent de calibre, en ſuppoſant, comme vous le dites, que les conduits de l'urine s'agrandiroient.

Par conſéquent le corps deviendroit ſi volumineux, qu'il nous feroit paroître comme des monſtres.

Vous ſavez à combien de maladies ſont expoſés les reins & la veſſie; outre celles qui leur ſont communes avec les autres parties, on ne voit que trop de dou-

leurs néphrétiques, causées par des glaires, des pierres & des graviers retenus dans les bassinets des reins & dans la vessie.

Je ne crois pas non plus que ce soit un grand mal que nos cartilages s'ossifient dans la vieillesse; tout au contraire, je pense que plus nos parties ont de solidité, & mieux elles nous soutiennent dans notre caducité.

Si les payſans, qui sont exposés à l'intempérie des saisons, & qui menent une vie rustique, se portent mieux que ceux qui n'y sont pas exposés, je ne pense pas que ce soit le défaut de transpiration qui en soit la cause; mais bien la sueur, excitée par leurs travaux, pendant les grandes chaleurs; & comme ils ont beaucoup sué, il n'est pas étonnant que la masse du sang s'étant bien dépurée pendant ce temps, ils jouissent d'une santé parfaite dans les plus rudes saisons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur les ſuites d'une plaie de poitrine ; par M. GAVELLE, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Pont-Audemer.

LE nommé *Nicolas Mauchois*, agé de 24 ans, Soldat au Régiment de Berry, Compagnie de *Courcelles*, reçut le 24 Février 1774 un coup d'épée ſur le cartilage de la troiſieme des vraies côtes, du côté droit, près le ſternum. On le conduiſit auſſi-tôt en priſon, où il fut panſé, & où il demeura juſqu'au lendemain, qu'on l'amena à l'Hôtel-Dieu. Je l'examinai alors conjointement avec le Chirurgien qui l'avoit panſé la veille. Nous fimes tous nos efforts pour découvrir ſi la plaie étoit pénétrante ; tous les moyens furent mis en uſage ; ils furent inutiles. Je ſaignai le bleſſé ; je le mis à la diete la plus exacte ; je continuai à le panſer, & j'apperçus au bout de quelques jours une petite fievre, accompagnée de friſſons fréquens, plus ou moins conſidérables, avec une légere difficulté de reſpirer, de la pâleur & du gonflement dans les parties ſupérieures.

Ces accidens m'annonçoient un épanchement dans la poitrine. J'appellai en conſultation M. *Grandin*, Médecin de l'Hôtel-Dieu, & deux autres Praticiens de la Ville; ils ſoupçonnerent auſſi un épanchement. Je dilatai, en tout ſens, la plaie; je cherchai encore, en leur préſence, la route qu'avoit ſuivie le fer; & ce fut ſans ſuccès. Comme les accidens n'étoient pas très-preſſans, nous retardâmes à faire l'opération, & l'on employa ſeulement les ſaignées répétées, les purgatifs enſuite, avec une diete convenable pour obtenir la réſorption des liqueurs épanchées. Ce traitement fut ſuivi juſqu'au 9 Mars ſuivant. Les accidens étoient alors ſi violens, & les ſymptômes ſi manifeſtes, que l'opération fut réſolue unanimement: je la fis de la maniere ordinaire, & au lieu d'élection. Je tirai, par ce moyen, environ cinq livres de plus ſanguinolent: le lendemain j'en tirai encore à-peu-près trois livres. Cet écoulement s'eſt ſoutenu & a duré pendant ſix mois, à trois ou quatre onces par panſement du ſoir & du matin, & ſur la fin il eſt devenu noir, ſéreux & putride, quoique les injections déterſives & balſamiques, & les autres moyens preſcrits, aient été mis en uſage.

L'état

L'état de la ſuppuration nous faiſant juger qu'il étoit ſurvenu de la carie à la face interne des côtes : nous crûmes alors qu'il étoit néceſſaire de poſer une canule d'argent dans la plaie, devenue fiſtuleuſe, & l'écoulement a continué de même nature, & en plus ou moins grande quantité. Le malade ſe portoit bien d'ailleurs. Le 10 Janvier 1776 ce malade deſirant une guériſon radicale, ſe tranſporta à Paris, ſe préſenta à l'Hôtel-Dieu de cette ville, où, après un examen fait de ſon état, on lui déclara que la guériſon parfaite étoit au-deſſus des reſſources de l'Art ; qu'au contraire il falloit qu'il conſervât cette fiſtule toute ſa vie. D'après cette déciſion, il revint à Pont-Audemer, & reſta à l'Hôtel-Dieu juſqu'au mois d'Octobre dernier.

A cette époque il alla trouver un Charlatan, qui lui conſeilla de retirer la canule, de ne la jamais remettre, & de n'y appliquer qu'une emplâtre de ſa façon, que je ne connois point. A l'application de la ſeconde emplâtre, la plaie s'eſt trouvée parfaitement cicatriſée. Depuis ce temps juſqu'à préſent aucun accident n'a reparu ; cet homme ſe porte au mieux, au point qu'il doit rejoindre

ſon Régiment au mois de Mars prochain.

La témérité de ces deux perſonnes a été heureuſe : j'avoue que je n'euſſe oſé en faire autant. L'écoulement d'un pus ichoreux, noir, putride & de fort mauvaiſe odeur, annonçoit qu'il y avoit carie à la face interne des côtes : Meſſieurs de l'Hôtel-Dieu de Paris le crurent ainſi que moi. Cependant cet écoulement, après avoir duré trente-un mois, a été ſupprimé ſur le champ, ſans qu'il ſoit arrivé aucun accident, & le malade jouit de la plus parfaite ſanté. J'ai cru qu'un fait ſemblable devoit être publié, pour engager les Maîtres de l'Art à s'aſſurer s'il eſt auſſi dangereux qu'on l'a cru juſqu'à ce jour, de refermer les plaies de poitrine devenues fiſtuleuſes.

RÉFLEXIONS

Sur l'Observation de M. BESCHER, *Maître ès Arts de l'Université de Paris, Chirurgien du ROI, & Major-Substitut à l'Hôtel-Dieu de Nantes, à l'occasion d'une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez; par M.* BONNARD, *ancien Chirurgien d'armée, Chirurgien Juré du ROI au rapport, & Maître en Chirurgie des Ville & Bailliage Royal d'Hesdin.*

Ce n'est point l'envie de contredire qui conduit ici ma plume ; c'est l'amour du bien public qui animoit de même M. *Bescher*, lorsqu'il publia sa réussite. Je le prie de ne pas voir d'autre motif dans les réflexions que je fais sur le titre, le début & le fond de son Observation.

Dans le titre, M. *B.* annonce une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez. Dans le début » tous ceux, dit-il, » qui savent ce que c'est qu'un polype, » savent aussi qu'on n'avoit employé jus- » qu'ici que des instrumens pour faire » l'extraction d'une excrescence aussi fu-

» neſte, ou des eſcharotiques; moyens, » qui, en augmentant les douleurs du » malade, rendent la cure toujours longue » & quelquefois dangereuſe. »

Tels ſont, tout-à-la-fois, le titre & le début. Cependant le polype du nez eſt un vrai Prothée, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, par la différence de ſa forme, de ſon volume, de ſa conſiſtance, de ſa nature & de ſon adhérence : variétés qui conduiſent à autant de manieres d'opérer. Un Chirurgien expérimenté choiſit, parmi les ſecours de l'Art, ceux qu'il juge les plus efficaces, ſelon la circonſtance, & les moins ſujets à inconvéniens : il emploie la torſion, l'arrachement, la ligature, la ſection, les conſomptifs, les pyrotiques ou eſcharotiques, &c. méthodes connues, & qui, je je ne crains pas de le dire, ont chacune leur utilité. Cette aſſertion eſt tous les jours confirmée par l'événement. On voit, d'après cet expoſé, que le titre, dont eſt ici queſtion, ne peut ſe ſoutenir, ſans induire en erreur des praticiens moins inſtruits que M. *B*.

De la maniere dont M. *B*. s'exprime dans ſon début, on ſeroit tenté de croire que quelque choſe de ſingulier fait la baſe de ſa nouvelle maniere, & que les diverſes méthodes décrites juſqu'ici ne doi-

vent point valoir la ſienne par les inconvéniens qu'il dit qu'elles entraînent, notamment celle que l'on ſuit en employant les eſcharotiques, & » il s'agit, ajoute-» t-il plus bas, d'extraire le polype par » une opération plus courte, moins » douloureuſe, & par conſéquent plus » humaine que celle qu'admet l'ancien » uſage ». Qu'inférer de tout ceci, ſi ce n'eſt ce que je viens de dire.

Cependant M. *B.* n'ignore pas, en parlant d'inſtrumens, que le fil ciré dont il fait mention, & qui a fait le point principal de ſa pratique, ne ſoit un des inſtrumens les plus anciens de la Chirurgie. On s'eſt, juſqu'à préſent, ſervi de ce moyen, dans pluſieurs occaſions, auſſi-bien que dans la cure des excreſcences polypeuſes, avec des vues différentes, j'en conviens : mais au moins M. *B.* conviendra que ſon fil étoit un inſtrument connu. Je ne crois pas qu'il y ait des Chirurgiens qui puiſſent méconnoître les admirables productions d'un des plus ſavans hommes que la France ait eu dans la Chirurgie des parts & des polypes. Je m'étonne que M. *B.* n'en diſe rien dans ſon Obſervation, & qu'au lieu de nommer M. *Levret*, il parle ſeulement de l'ancien uſage. Ne ſemble-t-il pas oublier qu'il exiſte des modernes

auxquels nous devons l'avantage d'avoir porté à leur perfection les moyens les plus efficaces de combattre les polypes.

Je ſerois très-fâché cependant, en faiſant l'éloge de ce ſavant Académicien, de dire du mal de M. *B.* On ne peut, au contraire, que lui ſavoir gré du zèle qu'il montre pour le progrès d'un Art auſſi important que celui de guérir, en publiant un point de pratique qui ne peut être trop approfondi. M. *B.* croit avoir rempli ſon but dans le cas qu'il a détaillé : mais eſt-il ſûr de ne point avoir fait courir des riſques à ſon malade, par l'arrachement forcé de deux portions de l'os ethmoïde, de la grandeur, forme & épaiſſeur de l'ongle du petit doigt, par le délabrement de la membrane pituitaire, par le déchirement des filets nerveux olfactifs, par celui que le fil auroit pu faire au voile du palais dans un moment d'inattention ?

L'hémorrhagie, ſi pluſieurs vaiſſeaux variqueux s'étoient rencontrés, n'étoit-elle pas à craindre, &c. ?

N'auroit-il pas été prudent de chercher préalablement les moyens d'amputer les adhérences au cas de poſſibilité?

Ces réflexions m'ont paru mériter attention. Comment M. *B.* employa-t'il ſa liqueur oxycratique pour opérer des

effets ſi prompts, & auſſi ſûrs qu'il le dit, dans les trois hémorrhagies abondantes & conſécutives par le nez & par la bouche? Nous voyons, par l'Obſervation, que le malade avoit une tumeur conſidérable, couverte par le voile du palais portant ſur la baſe de la langue, & que les deux narines étoient bouchées, ce qui rendoit la reſpiration difficile. D'après cet état, comment le remede fut-il adminiſtré? Il n'a pu l'être par des bourdonnets portés dans les narines & les arrieres-narines, puiſqu'elles étoient bouchées : il n'a pu, non-plus, par la même raiſon, & par celle de la difficulté de reſpirer, le faire aſpirer. Il n'y avoit donc de reſſource que dans les injections du nez & dans les lotions de la bouche; c'eſt ce qu'il ne falloit pas laiſſer ignorer, parce que dans la deſcription d'une opération, tout eſt de conſéquence. Les panſemens ne le ſont pas moins dans le cas d'extirpation, tant à cauſe de la dénudation des os & de la déperdition de ſubſtance des autres parties, qu'à cauſe des accidens conſécutifs qui peuvent arriver. Ils ſont pourtant également paſſés ſous ſilence.

Les trois hémorrhagies, dit M. *B.*, ne furent pas de durée; car je m'y étois attendu. Ce Chirurgien, qui prévoit des

accidens, ne peut oublier de ſe munir des remedes les plus ſûrs, & dans leſquels il a le plus de confiance. Il eſt donc à préſumer que M. *B.* prit ce parti, & que ceux employés lui parurent mériter la préférence. Cela poſé, il a dû regarder l'arrêt de chaque effuſion comme l'effet de la liqueur qu'il avoit choiſie. Cependant, ſans nier abſolument la vertu de ce remede, qui ſeroit d'une bien foible reſſource dans des hémorrhagies conſidérables, je vais développer ce que je regarde comme la cauſe qui a le plus concouru à l'empêchement de l'écoulement du ſang, & à quoi M. *B.* ne paroît pas avoir penſé. Cette cauſe eſt, ſi je ne me trompe, dans l'extraction même de la maſſe polypeuſe. Pour éclaircir cette propoſition, il ne faut que réfléchir ſur ce qui ſe paſſe dans un arrachement forcé d'une partie de nous-mêmes. Dans ce cas, abſtraction faite des parties dures, tout prête, s'allonge, ſe déchire, ſe rompt & ſe détache. Les vaiſſeaux ne peuvent ainſi s'allonger & ſubir tout ce que nous venons de dire, ſans qu'ils ne perdent en même temps leur calibre, leur diametre, leur figure cylindrique ou conique, & ſans que leurs tuniques ou parois intérieures ne s'entretouchent & ne ſe collent, pour ainſi dire, au point qu'il

n'eſt plus poſſible au ſang de s'échapper. Cette théorie eſt vraie & facile à concevoir.

J'ai vu, il y a quelque temps, une main qu'un Chirurgien de la campagne m'apporta, & qui avoit été arrachée par la lanterne d'un moulin à vent auprès du village de Rouge-Failli. Cette main s'étoit détachée au poignet. Les tendons qui en ſortoient étoient allongés d'environ un pied applati en forme de laniere. Le garçon Meunier à qui l'accident étoit arrivé, perdit la tête, ſortit bruſquement du moulin & ſe mit à courir à toutes jambes dans la campagne, comme un homme aliéné & forcéné. On le rejoignit, on le ramena & le tout ſe paſſa ſans aucune effuſion de ſang d'une plaie auſſi conſidérable, qui fut panſée heureuſement, & conduite à parfaite guériſon, ſans autres ſuites fâcheuſes.

Les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris font mention de pluſieurs membres arrachés ſans qu'il en ait réſulté aucune hémorrhagie. L'obſervation ſuivante eſt encore une nouvelle preuve.

Un Marchand de Fer, du Bourg de Frévent, vint à Heſdin, il y a quelques années, pour ſe faire guérir d'un polype dans la narine gauche. Il ſe confia

à mes ſoins, & je fis, avec les pinces fénetrées, l'arrachement du corps étranger, qui tenoit à la partie ſupérieure de la voûte du nez, près l'os ethmoïde. Cette excreſcence, d'une ſubſtance compacte carniforme, avoit le volume & la figure de deux des plus groſſes cornouilles, de longueur d'environ douze lignes. Le ſang coula d'abord; mais en moins de douze ſecondes, l'écoulement ceſſa de lui-même; alors je panſai le malade avec quelques bourdonnets trempés dans la liqueur végéto-minérale de *Goulard*; ce qui fut continué juſqu'à la guériſon.

Ne peut-on pas conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les trois hémorrhagies qui ſurvinrent au jeune homme, opéré par M. *B.* ont eu pour cauſe principale de leur ceſſation, l'alongement forcé des vaiſſeaux, & que le remede employé, y entre pour fort peu de choſe?

Je ſens qu'on va m'accuſer de n'être pas d'accord avec moi-même, en ce que je parois donner de la ſécurité dans les cas d'hémorrhagie, après en avoir parlé de maniere à les faire redouter. Mais qu'on ſe rappelle que j'ai avancé que toutes les méthodes différentes d'opérer, avoient chacune leur utilité, relativement aux circonſtances. Je ne prétends abſolument point appliquer la théorie

que je viens d'expoſer ſur l'arrachement des membres, à celle des polypes; il y a, je le ſais, une (*a*) diſparité palpable de ces excreſcences paraſites, aux parties qui nous compoſent eſſentiellement; diſparité qui ne peut empêcher de tirer des inductions de la théorie même. Il ſeroit, par exemple, imprudent de procéder à l'arrachement d'une maſſe polypeuſe, carcinomateuſe, qui, communément, ſe trouve accompagnée de vaiſſeaux variqueux, & doit être au rang des *noli me tangere*. On ne pourroit non plus donner la préférence à l'arrachement dans un cas où la ligature pourroit être pratiquée avec facilité. En un mot, c'eſt de la variété des circonſtances, que dépend la variété des moyens de curation; réflexion que l'on doit mûrement peſer, afin de ne point prendre, à la lettre, ce qui eſt ſuſceptible de modification.

M. *B.* ſur l'examen qu'il a fait des

(*a*) Ces excreſſences ont, lorſque leur baſe eſt large, une infinité de petites racines vaſculeuſes preſqu'imperceptibles, qui, ne pouvant prêter à l'allongement ſuffiſant, ſe caſſent & laiſſent échapper le ſang qui coule d'abord, mais pour peu de temps, à moins qu'il n'y ait diſſolution dans la maſſe ſanguine, ou que quelques vaiſſeaux variqueux n'entretiennent l'écoulement par leur rupture.

deux éclats osseux, de la figure de l'ongle du petit doigt, dit qu'ils faisoient partie de l'os ethmoïde, & que le polype tiroit son origine des cellules de cet os. Il faut, pour cette présomption, de deux choses l'une, ou que la tumeur, en sortant de ces cellules, ait fait une solution de continuité à la membrane pituitaire pour se faire jour à travers, ou que cette tumeur se soit revêtue de la même tunique; deux hypotheses que M. *B.* a été plus à portée que moi de vérifier, & que je n'entreprendrai pas de résoudre. Du reste, je crois à la cessation des accidens qu'éprouvoit le malade, de même qu'au retour de son appétit, de sa digestion, de ses forces, & notamment de son sommeil, parce que le corps étranger étant délogé, l'accès libre de l'air, sans lequel nous ne pouvons respirer ni reposer, a été rétabli, & que *sublatâ causâ, tollitur effectus.*

SUITE

Des Observations sur l'Apoplexie.

Le temps, au commencement de Mai, avoit été plus doux qu'il ne l'eſt ordinairement alors dans cette contrée. Il y avoit eu même quelques jours de chaleur vers le milieu du mois : la liqueur du thermometre, avant le 15, s'étoit portée à la hauteur d'environ 18 degrés. Un orage, ſurvenu dans la nuit du 21 au 22, refroidit conſidérablement le temps : le vent, qui avoit été alternativement nord & ſud, avec des variations du ſec à l'humide, s'étant trouvé fixé au nord le 24 au ſoir, la malade, ce même ſoir, fut priſe d'une apoplexie, à laquelle elle ſuccomba le 25 au matin.

Le crâne ayant été dépouillé de ſes tégumens, nous apperçumes un petit trou qui perçoit la partie écailleuſe de l'os temporal gauche, & par lequel nous vimes ſortir une aſſez grande quantité de ſang fort clair. La calotte du crâne ayant été enlevée, nous reconnumes que ce trou, qui étoit rond, ne pouvoit pas être l'effet d'une fracture, mais qu'il étoit naturel, l'os ſe trouvant très-mince

en cet endroit. Le ſang, que nous avions vu s'écouler, provenoit de quelques rameaux des vaiſſeaux de la dure-mere, qui vraiſemblablement avoit été détachée de l'os, en cet endroit, par l'effet de la derniere chûte. Après avoir écarté les hémiſpheres du cerveau, & percé le plancher ſupérieur des ventricules latéraux, nous trouvâmes ces cavités dilatées par l'amas d'un ſang noir & grumelé, ſur-tout le ventricule gauche, dont la paroi externe, correſpondante à la partie écailleuſe de l'os temporal, étoit amincie par la compreſſion, de maniere qu'elle avoit perdu preſque la moitié de ſon épaiſſeur. Le troiſieme ventricule étoit auſſi gorgé d'une pareille matiere: elle s'étoit même gliſſée juſque dans le quatrieme ventricule.

Ces épanchemens datoient au moins du temps de la derniere chûte, où la tête avoit porté ſur le pavé, s'ils ne provenoient pas même des chûtes antérieures. La nature & la couleur du ſang épanché prouvent qu'ils n'étoient point récens. La compreſſion de la partie blanche du cerveau, qui devoit s'en être enſuivie, ſembloit devoir être ſuffiſante par elle-même pour cauſer l'apoplexie. C'eſt néanmoins l'intempérie du temps qui l'a décidée.

Il eſt encore une autre claſſe de cauſes de maladies, dont nous n'avons pas encore fait mention : ce ſont les cauſes antécédentes ou préparatoires, qui ſont en partie relatives à la conſtitution ſpéciale du corps ou du tempérament (*a*), & en partie aux ſix choſes non naturelles. Cette derniere conſidération nous conduit à l'examen du ſol de la ville, & de l'état dominant de ſon atmoſphere.

La ville de Lille eſt ſituée à 50 degrés, 57 minutes 50 ſecondes de latitude ſeptentrionale, ſous le même méridien que Paris (*b*), occupant un terrein plat, marécageux, & peu élevé au-deſſus du niveau de l'Océan, dont elle n'eſt diſtante que d'environ quinze lieues communes de France, & ayant à peine ſoixante

---

(*a*) On ſait qu'un corps petit, rable & chargé d'embonpoint, une groſſe tête & le col court, un tempérament ſanguin ou pituiteux, &c. donnent aiſément priſe à l'apoplexie.

(*b*) Nous avons déja dit quelque choſe ſur cet objet dans le Mémoire des obſervations météorologiques que nous avons préſenté à l'Académie en 1753, & qu'elle nous a fait la grace d'inſérer dans le cinquieme tome de ſon Recueil des Mémoires de Mathématiques & de Phyſique préſentés par divers Savans, & lus dans ſes aſſemblées. Nous croyons néanmoins devoir nous répéter ici à quelques égards.

pieds de ſupériorité ſur la laiſſe de baſſe mer de vive-eau.

Des forêts & des marais incultes l'entouroient autrefois : l'induſtrie & les travaux multipliés des habitans, tant de la ville que des environs, ont remédié, par les défrichemens ſucceſſifs, aux inconvéniens qui devoient réſulter, pour leur ſanté, d'un pareil territoire, & en procurant aux eaux croupiſſantes des écoulemens ſuffiſans par des canaux. Mais ces travaux n'ont pu obvier tout-à-fait aux impreſſions peu favorables d'une atmoſphere naturellement humide & preſque toujours chargée de nuages. Le temps y eſt pluvieux pendant preſque les trois quarts de l'année : les pluies ſont amenées par les vents du ſud, du ſud-oueſt & de l'oueſt, qui ſoufflent le plus ſouvent dans cette région. Les brouillards y ſont communs, ſur-tout dans l'automne, en hiver & dans une partie même du printemps. Nous avons cependant des automnes ſereins & agréables.

La quantité d'eau dont l'atmoſphere ſe trouve chargée eſt relative à la qualité du ſol reſpectif, à la hauteur de ſon niveau au-deſſus de celui de la mer, à la diſtance de cet élément, des lacs, &c. On conçoit que le voiſinage de l'Océan, & le peu d'élévation du ſol de cette ville

au-deſſus

au-dessus du niveau de ses eaux, ainsi que la nature même de son territoire, doit rendre son atmosphere plus ou moins surchargée de parties aqueuses, qui ne pouvant être en équilibre avec les parties constituantes de l'air, se ramassent en forme de nuages & tombent en pluie, lorsque les vents ne les emportent pas au loin (*a*). Cet état de l'atmosphere, chez nous ordinaire, tient les fibres animales dans le relâchement; le jeu du poumon, qui est immédiatement soumis à son impression, en est gêné & ralenti; ce viscere absorbe une quantité surabondante de liquide aqueux. Il en est proportionellement de même des vaisseaux inhalans de toute la circonférence du corps, de-là la cacochymie pituiteuse,

(*a*) La hauteur du mercure dans le barometre étant toujours relative à la pesanteur spécifique de l'air, on sent bien que dans notre climat le mercure ne doit pas s'élever à la hauteur où il se porte ordinairement dans les contrées où l'air a plus de poids & d'élasticité. Il est très-rare que le mercure, dans nos barometres, se porte au-dessus du terme de vingt-huit pouces six lignes, & son plus grand abaissement est du terme précis de vingt-sept pouces. Ce sont-là les deux termes qui servent depuis quinze ans à mes observations météorologiques. Ainsi le terme moyen de nos barometres en général doit être censé se trouver à la hauteur de vingt-sept pouces neuf lignes.

dans laquelle l'état des parties conſtitutives du ſang eſt telle, que la partie rouge n'eſt point en proportion ſuffiſante avec la partie ſéreuſe ou lymphatique. Or un ſang de cette nature ne peut faire ſur les parois de ſes vaiſſeaux qu'une impulſion foible, & la réaction des vaiſſeaux doit être en raiſon de cette impulſion; en conſéquence, la circulation & les diverſes fonctions du corps doivent ſe faire avec moins d'aiſance que dans ceux en qui la maſſe du ſang ſe trouve plus abondante en partie rouge. Ce ſont ſur-tout les viſceres dans leſquels l'action des vaiſſeaux eſt naturellement foible, qui ſe reſſentent de cette inertie de la circulation, & plus particuliérement le poumon & le cerveau, par les raiſons que nous avons alléguées ailleurs. De-là un ſentiment d'inquiétude & de peſanteur dans tout le corps, des laſſitudes ſpontanées, une reſpiration gênée, &c.

La conſtitution des corps animés étant moulée ſur l'état dominant de l'atmoſphere, ce n'eſt guere que lorſqu'elle ſe trouve chargée d'un ſurcroit d'humidité, que ces indiſpoſitions ſe font reſſentir, ou lorſqu'un temps doux & vain a lieu dans une ſaiſon où il devroit être l'oppoſé. L'une & l'autre circonſtance au-

gmentant le relâchement des fibres animales, l'action syſtaltique du genre vaſculeux ſe trouve affoiblie au point que la tranſmiſſion du ſang dans les capillaires des vaiſſeaux où elle eſt naturellement trop foible, tels que ceux de la pie-mere, eſt rendue plus ou moins difficile; de-là des ſtaſes dans ces vaiſſeaux, dont la texture délicate n'offrant preſque point de réſiſtance à l'impulſion des liquides, leur permet de ſe dilater; d'où s'enſuit la compreſſion du cerveau. D'un autre côté les extrémités des artères capillaires lymphatiques ſe trouvent dans ce cas relâchées au point de laiſſer échaper cette vapeur, deſtinée à lubrifier, comme nous l'avons obſervé, les diverſes parties de l'intérieur du crâne, en plus grande quantité qu'elle ne peut être réſorbée par les vaiſſeaux inhalans: d'où réſulte une double cauſe de compreſſion du cerveau, bien propre à entraîner la paralyſie, l'apoplexie même. (*a*)

Des obſervations conſtantes nous ont

(*a*) Le caractere eſſentiel des apoplexies de pareille cauſe ſe fait aiſément appercevoir par la pâleur du viſage, par la lenteur & la dépreſſion du pouls, par un ſentiment intérieur de foibleſſe & d'anéantiſſement. La ſaignée tue les malades, ou du moins rend la maladie beaucoup plus fâcheuſe.

convaincus que la grande humidité de l'air eſt néanmoins bien plus propre à garantir nos corps des maladies aiguës en géneral qu'à les procurer. L'apoplexie, tout au contraire, ſévit, principalement dans le temps des conſtitutions pluvieuſes. L'année 1768 a été très-pluvieuſe : le mercure, dans le barometre, a été pendant le cours de l'été & de l'automne, obſervé conſtamment au-deſſous du terme de vingt-huit pouces, & le vent a toujours été ſud : il n'a regné, pendant toute cette année, guere d'autre maladie que l'apoplexie, qui a été commune pendant tout l'été & la moitié de l'automne. De plus, un grand nombre de perſonnes ont été affectées de peſanteur de tête, d'affections vertigineuſes, d'éblouiſſemens, de tintemens d'oreilles, &c. & beaucoup ont eſſuyé des accès d'épilepſie, auxquels ils n'étoient point ſujets. Si un temps vain ou décidément chaud ſe trouve joint à l'humidité de l'atmoſphere, il en réſultera de plus fâcheux effets. En pareil cas les fibres organiques eſſuient une double cauſe de relâchement, ſavoir, de la diminution du poids de l'air & de celle de ſon élaſticité ou de ſa force compreſſive ; de-là s'enſuit l'affaiſſement de l'économie animale ; la circulation languit en raiſon de la diminution des forces dont elle eſt

dépendante; la portion d'air, renfermée dans la maſſe des liquides ſoumis aux loix de la circulation, ne ſe trouvant plus ſuffiſamment contrebalancée par la preſſion de l'air ambiant, dilate les vaiſſeaux, ce qui eſt viſible dans les vaiſſeaux cutanés, & ſenſible dans ceux du poumon, par l'état de gêne & d'oppreſſion que ſouffre alors ce viſcere. Les vaiſſeaux du cerveau participent de cette expanſion en raiſon de leur texture & du peu de réſiſtance que leur oppoſe la ſubſtance molle & flexible de ce viſcere, qui en ſouffre tous les inconvéniens. Les effets de la fauſſe pléthore s'en enſuivent. D'un autre côté, l'état violent où ſe trouve alors le poumon, contribue à augmenter l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau. On ſait, en général, que la portion d'air du dehors, reçue à chaque inſpiration dans le poumon, dilate les véſicules trachéales en raiſon de ſon poids & de ſon élaſticité. Si l'un & l'autre ſe trouvent conſidérablement affoiblis, l'air inſpiré ne peut alors ſurmonter ſuffiſamment la réſiſtance que lui oppoſent les fibres contractiles qui compoſent le tiſſu de ce viſcere. Dans ce cas les véſicules trachéales ne peuvent s'étendre & ſe développer au point néceſſaire, pour que le ſang traverſe libre-

ment les distributions des vaisseaux dont il est composé : alors le ventricule droit & l'oreillette droite du cœur ne peuvent transmettre en entier, dans l'artere pulmonaire, celui qui leur est apporté par les deux veines caves. En conséquence les veines jugulaires ne se déchargent qu'à demi de la portion du sang qu'elles rapportent du cerveau. Ce viscere se trouve donc surchargé de cet excédent. De-là la pesanteur de tête, l'oppression de poitrine, la respiration embarrassée, une pente continuelle au sommeil, &c. symptômes précurseurs des maladies soporeuses.

Le printemps de l'année 1753 avoit été très-pluvieux ; le mercure dans le barometre avoit presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces pendant les mois de Mars, d'Avril & de Mai : le temps avoit été plus chaud que de coutume ce dernier mois. Les chaleurs avoient considérablement augmenté en Juin, & les pluies avoient été abondantes dans le cours de ce mois. En conséquence nous avons eu en Juillet beaucoup d'affections soporeuses, des apoplexies, des morts subites. L'apoplexie a encore attaqué nombre de personnes au mois de Septembre de l'année 1767, à la suite des pluies abondantes de l'été

& d'un temps vain & orageux (*a*). Dans les automnes qui ſuivent une pareille conſtitution de l'air, le contraſte de la fraîcheur des nuits avec le milieu de certains jours, où les chaleurs ſe réveillent, ſaiſiſſant les fibres animales relâchées, trouble & intercepte la circulation, altere les ſécrétions & fait refouler dans la maſſe commune des liquides une partie de ceux qui devroient être évacués; d'où réſultent la pléthore humorale, les ſtaſes & les engorgemens des vaiſſeaux des viſceres. Dans ces circonſtances, ſi le ſang, par quelque cauſe que ce ſoit, ſe trouve déterminé à ſe porter proportionnellement plus à la tête qu'ailleurs, les vaiſſeaux de la pie-mere, dilatés fortement, céderont à cette impulſion, & ſeront forcés. D'où s'enſuivra une apoplexie forte ou par épanchement.

Le froid de l'air, joint à l'humidité, n'eſt pas moins propre à cauſer, dans l'intérieur du crâne, des ſtaſes ou congeſtions, que la chaleur humide; mais par une méchanique bien différente,

---

(*a*) Deux hommes reſpectables, M. *d'Aubert*, Premier Préſident du Parlement de Flandres, & M. *de la Feuillie*, Conſeiller-Clerc de ce Parlement, ont été les victimes de cette maladie, dans leurs Campagnes.

celle-ci produit l'expanſion des liquides & un excès de dilatation dans les vaiſſeaux qui les renferment, le froid engourdit l'action tonique des fibres ſyſtaltiques relâchées par l'humidité: il tend à épaiſſir la lymphe concreſcible du ſang déja naturellement moins déliée qu'elle ne devroit l'être pour la parfaite harmonie de l'économie animale. La tranſpiration d'ailleurs ſe trouvant diminuée par cette conſtitution de l'air, la maſſe du ſang eſt ſurchargée de cette lymphe viſqueuſe, & l'action ſyſtaltique du genre vaſculeux ſe trouvant ralentie par la même cauſe, il doit s'en enſuivre des ſtaſes dans les capillaires ſanguins & lymphatiques: mais ce ſera ſur-tout dans les vaiſſeaux de la pie-mere que le ralentiſſement de la circulation ſera plus marqué, tant par rapport à la délicateſſe de leur texture, que parce qu'ils ſont privés de tous les ſecours acceſſoires qui pourroient ſuppléer à la foibleſſe de leur action. La portion de cette lymphe, qui, ſéparée de la maſſe du ſang, paſſe dans d'autres vaiſſeaux pour y ſubir une circulation particuliere, ne pouvant, à cauſe de ſa viſcoſité, les traverſer librement, dilate néceſſairement leur calibre; d'où réſulte une autre cauſe de compreſſion de la ſubſtance du cerveau, à la-

quelle ces vaiſſeaux ſe diſtribuent : arrêtée & croupiſſante dans ces vaiſſeaux, elle perd de plus en plus de ſa fluidité ; elle entraîne des obſtructions ; & une partie de ſes vaiſſeaux venant à être forcée, ils la laiſſent échapper dans les diverſes cavités du cerveau. L'ouverture des cadavres de ceux qui ſuccombent aux maladies, qui ſont le produit d'une pareille cauſe, préſente les vaiſſeaux lymphatiques du plexus choroïde plus ou moins dilatés, & ce lacis, rempli d'hidatides & de grains glanduleux gonflés & durcis. C'eſt principalement au commencement de l'automne de 1753, que nous avons eu des atteintes d'apoplexie produite par une ſemblable conſtitution de l'air, d'autant plus nuiſible qu'elle eſt extraordinaire & contraire à la ſaiſon. Le temps avoit été froid & pluvieux, pendant tout le mois d'Août, par un vent conſtant du ſud, & le mercure, dans le barometre, s'étoit preſque toujours tenu au-deſſous du terme de 29 pouces 9 lignes.

L'été de 1768 avoit été aſſez chaud ; mais la fréquence des vents du ſud & du ſud-oueſt l'avoit rendu pluvieux. Des brouillards & des pluies froides, ſurvenues au commencement de l'automne, ont cauſé des peſanteurs de tête, des

vertiges, des atteintes de paralyſie & d'apoplexie.

Il eſt aiſé de concevoir pourquoi des corps, dont le tempérament eſt monté ſur une conſtitution de l'air naturellement humide, doivent recevoir quelque altération des grandes & longues ſéchereſſes unies à de vives chaleurs. Une pareille conſtitution eſt bien propre à faire éclore chez nous la fievre ſynoque, putride, la fievre ardente. Mais un air ſec & fort froid n'eſt pas moins nuiſible à la ſanté de nos concitoyens. Porté à un certain degré, il rend la péripneumonie épidémique, & cauſe des apoplexies inflammatoires. Nombre de perſonnes ont été priſes de cette derniere maladie à la fin des hivers de 1754 & de 1757, qui ont été longs & rigoureux.

La conſtitution de l'air de 1757 a approché de celle de 1754 : la gelée avoit commencé dès les premiers jours du mois de Novembre; elle continua, à quelques jours près, pendant tout ce mois & le ſuivant; le 22 Décembre la liqueur du thermometre deſcendit à 6 degrés au-deſſous du terme de la congelation. Le froid fut aigu pendant la premiere moitié du mois de Janvier de l'année 1768 : la liqueur du thermometre deſcendit le 7 & le 8 au terme

de 10 degres au-deſſous de celui de la congelation. La gelée reprit le premier Février, & perſiſta juſqu'au 14 : le 3 de ce mois la liqueur du thermometre fut obſervée à 7 degrés au-deſſous du terme de la congelation : il y eut ce mois & le mois ſuivant des apoplexies de nature inflammatoire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu des fievres, qui s'annonçoient par des friſſons ſuivis de ſueurs abondantes, quoique partielles. La plupart des malades n'avoient aucune ſoif; ils étoient triſtes, abattus, & éprouvoient une tenſion douloureuſe aux hypocondres; les ſécrétions étoient ſuſpendues pendant pluſieurs jours, & il ſuccédoit une jauniſſe, qui, dès que la fievre fut diſſipée, céda facilement aux apéritifs amers, aiguiſés avec la terre foliée de tartre, & enfin aux doux purgatifs. Chez pluſieurs, cette maladie s'eſt terminée par une dyſſenterie hémorrhoïdale, La petite-vérole n'a point diſcontinué pendant ce mois; mais on a obſervé bien plus fréquemment des diarrhées ſéreuſes, des fluxions de poitrine, des maux de gorge & des éréſipeles, qui affectoient plus particulierement le viſage.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER, 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	4 3/4	0 3/4	4 1/2	27 8 1/2	27 8 1/4	27 9
2	4 1/2	2 5/8	4 3/8	27 10	27 10	27 9 1/2
3	2 1/8	1	2 3/4	27 8 1/8	27 9	27 9 3/4
4	2 1/8	2 1/4	1 1/8	27 9 1/2	27 9 3/4	27 9 7/8
5	3	2 7/8	1	27 9	27 8 1/2	27 8 1/4
6	3 1/2	0 3/4	2 1/2	27 7	27 6 7/8	27 7 1/8
7	2 7/8	0 1/4	3 3/4	27 7	27 7	27 7
8	9	4 1/2	5 1/4	27 6 1/8	27 5 3/4	27 5 1/2
9	4 1/2	1 1/4	2	27 8 3/4	27 9 3/8	27 9 7/8
10	0	2 1/4	0 3/4	27 8 1/4	27 7 3/4	27 6 1/8
11	1 1/4	3	3	27 4	27 5	27 7 1/8
12	5	7 7/8	8	27 7 3/4	27 8	27 8
13	4 1/2	8	6	27 10	27 9 5/8	27 9
14	6	8 3/4	6 3/4	27 9 7/8	27 10	27 10 1/4
15	3 1/8	7 1/2	4 1/4	27 10 1/8	27 10 1/4	27 11 1/4
16	1 1/8	6	3 1/8	27 11 1/4	27 11	27 11 1/4
17	0 3/4	3 1/2	0 1/8	27 11 7/8	28 0	28 0 1/4
18	0 1/4	0 1/2	1	28 0	28 0	28 0
19	0	0 3/4	0	27 11 1/2	27 11 1/8	27 11 1/8
20	0 1/2	1 1/2	1 1/8	27 10 5/8	27 9 3/4	27 8 1/2
21	3 1/4	4	1 1/4	27 6 1/2	27 6 1/4	27 6 3/8
22	0 1/4	2 1/4	0 1/4	27 5 3/4	27 5 1/2	27 6 1/2
23	0 1/2	2 1/2	1 1/2	27 8 3/4	27 10	27 9 3/4
24	5 1/4	6 1/4	1 1/2	27 6	27 4 3/4	27 7
25	0 1/8	0 1/2	0 1/2	27 11	28 0	28 1
26	0 3/4	1 3/4	0	28 1 1/2	28 1 1/4	28 0 1/2
27	1 1/8	1 1/4	0 3/4	27 10 3/4	27 10	27 9 5/8
28	1 3/4	0 3/4	0	27 8 3/4	27 8 1/4	27 8 3/8
29	1 3/4	1 3/4	1	27 9 1/4	27 9 1/8	27 8 3/4
30	0 1/2	1 3/4	2 1/2	27 8	27 9 1/8	27 10 3/4
31	0 1/2	3	2	28 0 1/4	28 1	28 2

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N. cou. neig.	N. couv. neige.	N. couv. nei.
2	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
3	N-E. *id.* neig.	N-E. *idem* neig.	N-E. *idem.*
4	N-O. nuages.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
5	N-O. couvert	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
6	N-O. *id.* neig.	N-O. couvert.	N-O. *idem.*
7	O. couvert.	O. *idem.*	O. nuages.
8	S-O. c. giv. br.	S. couv. neige.	S. couv. neig.
9	S. beau.	S-O. *idem.*	S-O. couvert.
10	S. c. dég. br.	S. c. neige fond.	S. couvert.
11	S. *idem.*	S-O. couv. bro.	S-O. nuages.
12	S. cou. gr. br.	S-O. couv. pluie	S-O. couvert.
13	S. beau.	S. nuages.	S. nuages.
14	S. c. v. pl.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
15	S. nuages.	S. beau.	S. Beau.
16	E. be. gel. bl.	E. beau.	E. beau.
17	E. cou. gr. br.	E. couv. gr. br.	E. c. gr. bro.
18	N-E. c. gr. br.	N-E. couv. bro.	N-E. c. brou.
19	E. cou. verg.	N-E. c. br. bru.	N-E. c. b. bru.
20	N-E. cou. br. bruine.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
21	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
22	N-O. c. grand br. neige.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
23	O. c. pl. neig.	N-O. couvert.	N-O. couv.
24	S-O. c. v. g. p.	N-O. c. pl. ven.	N-O. couv. v.
25	N-E. c. v. fr.	N. c. vent froid.	N. couvert.
26	N-E. couv.	N. couvert.	N. couvert.
27	S-O. couv.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
28	S-O. c. neige.	S-O. couv. neig.	O. couv.
29	N. couvert.	N-O. nuages.	N. O. couv.
30	N-E. beau, n. la nuit.	N. beau.	N. beau.
31	N. beau.	N. beau.	N. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . $8\frac{3}{4}$ deg.
Moindre degré de chaleur 9

Différence . . . . . $17\frac{3}{4}$ deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . 28 pou. 2l.
Moindre élévation du Mercure . . 27 4l.

Différence . . . . . 0 po. 10l.

Nombre de jours de Beau 3
de Couvert . . . 27
de Nuages 1
de Vent 3
de Brouillard . 10
de Pluie 7
de Neige 11

Quantité de Pluie . . . . . 25 lignes. $\frac{1}{4}$
D'Evaporation 3
Différence . . . . . $22\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.
N.-E. 6
N.-O. 6
S. 5
S.-E. 0
S.-O. 5
E. 2
O. 2

Température : Froide & humide

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy, des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 1 Février 1777.

La maladie, appellée *Oreillons*, a été fort commune; les enfans & les grandes perſonnes en ont été attaqués indiſtinctement; elle n'a pas eu de ſuites fâcheuſes. Il y avoit auſſi des maux de gorge & des fluxions. Nous avons eu quelques rougeoles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Janvier, par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui avoit commencé la nuit du 27 au 28 Décembre, a perſiſté ce moîs juſqu'au 11; mais elle n'a pas été forte, la liqueur du thermometre n'étant deſcendue aucun jour plus bas qu'à 5 degrés au-deſſous du terme de la congelation; & ce n'eſt que le 8 qu'elle eſt deſcendue à ce terme. Après quelques jours d'interruption, la gelée a repris le 17, & elle s'eſt maintenue juſqu'au 31; mais dans aucun jour la liqueur du thermometre n'a pas été obſervée plus bas qu'à 3 degrés au-deſſous du terme de la congelation.

Il a tombé de la neige à différentes repriſes; mais elle n'a pas été abondante; le barometre a eſſuyé des variations: cependant le mercure ne s'eſt guere éloigné du terme de 28 pouces, ſinon le 11, qu'il a été obſervé à la hauteur de 27 pouces 6 lignes,

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-deſſous de ce terme.

La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du nord,	5 fois du ſud,
2 fois de Nord vers l'eſt.	4 fois du ſud vers l'oueſt.
3 fois de l'eſt.	4 fois de l'oueſt
3 fois du ſud, vers l'eſt.	3 fois du nord vers l'oueſt,

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de neige. } 8 jours de brouil-
7 jours de pluie, } lards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité preſque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës. Les alternatives du temps, eu égard à la température de l'air, ont cauſé des rhumes, des eſquinancies, des fievres catarrheuſes, des fluxions de poitrine, mais en petit nombre, excepté les rhumes, qui ont été aſſez communs. Quelques perſonnes ont été travaillées de rhumatiſmes inflammatoires. Les ſaignées & les délayans ont été la baſe de la cure de ces maladies. La qualité, ou plutôt la conſiſtance du ſang, décidoit de la quantité que l'on devoit en tirer de la veine. On peut aſſurer qu'en général il s'eſt trouvé peu coëneux. Dans ce cas les doux laxatifs étoient ſouvent indiqués après quelques ſaignées médiocres.

Nous

Nous n'avons vu perſonne, ce mois, attaqué de la fievre putride maligne, dont il a été fait mention dans le mois précédent, & aucun de nos confreres ne nous a rapporté qu'il en ait traité. La force de la fievre, au commencement de la maladie, jointe à la violence du mal de tête, à la rougeur du viſage & à l'oppreſſion, obligeoient de débuter par deux ou trois ſaignées. Immédiatement après, les ſignes des matieres ſaburreuſes & vermineuſes, dans les premieres voies, obligeoient à recourir aux vomitifs & aux apozemes laxatifs. Mais l'eſpece d'atonie, qui ſuccédoit bientôt, marquée par la dépreſſion & l'inégalité du pouls, &c. jointe aux ſoubreſauts des tendons, indiquoient l'emploi des cordiaux tempérés, & des remedes antiſpaſmodiques du genre des toniques. On rempliſſoit pleinement cette double indication avec l'élixir de quinquina d'*Huxham*, adminiſtré dans un mélange de vin & d'eau. A l'égard des malades en qui la dépreſſion du pouls n'étoit pas ſi marquée, mais dont la langue & la peau marquoient de la chaleur dominante dans l'intérieur, on ſuppléoit à ce remede par la décoction de quinquina nitrée ou acidulée avec l'eſprit de vitriol. La limonade, l'orangeade, le lait de beurre, les décoctions de tamarins ou de pommes aigrelettes, étoient les boiſſons communes : on y joignoit du vin dans le cas de l'abattement des forces vitales. Le ſymptôme le plus difficile à combattre étoit le météoriſme du bas-ventre, ſur-tout lorſque la conſtipation y étoit jointe : les malades alors, ſe trouvant dans un état de délire, ne pouvoient recevoir des lavemens, ou ne les retenoient point : nous nous ſommes bien trouvés, dans ce cas, de l'emploi d'une potion huileuſe, aiguiſée de kermès minéral.

PRIX.

L'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, avoit proposé, pour le prix de 1771, la question suivante : *Déterminer l'action des acides sur les huiles, le méchanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.* Elle proposa la même question pour l'année 1774. Comme cette Compagnie n'a pas été satisfaite des Mémoires qu'elle a reçus, elle remet encore cette question pour le prix de 1777, lequel sera de trois médailles. Si elle trouve ses vues remplies dans plusieurs des Mémoires qui lui seront envoyés, elle partagera le prix : mais si ses désirs ne sont pas satisfaits, les trois médailles seront employées à exciter l'émulation sur d'autres objets.

L'Académie invite les Auteurs à indiquer, dans les trois regnes, les productions naturelles les plus simples, qui participent de l'état savonneux acide, à essayer en ce genre de nouvelles compositions ; à exposer leurs propriétés générales ; à désigner leurs caracteres particuliers, & à ne présenter, leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Dans la Séance que tint cette Académie le 18 Août dernier, M. *Maret*, Secrétaire perpétuel, fit la proclamation du prix qui avoit été proposé dès 1773, & dont le sujet étoit la question suivante : *Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante, & celle-ci à l'expectante, & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remedes ?*

Le prix étant double, la premiere médaille a été donnée à l'Auteur du Mémoire qui avoit pour devise : *Optima Medicina interdum est Medicinam non facere.* C'est M. *Voussonne*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & premier Professeur de celle d'Avignon.

La seconde médaille a été le partage de M. *Planchon*, Licentié en Médecine de l'Université de Louvain, & Médecin à Tournai dans la Flandre Autrichienne. Son Mémoire avoit pour devise : *Cum ergo sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi . . . . dicendum quæ sint occasiones curandi atque abstinendi à curationibus.*

L'*Accessit* a été accordé au Mémoire ayant pour épigraphe : *Nihil forsan novum, ni saltem novo ordine digestum.* Il est

écrit en latin, & a été composé par M. *Jaubert*, Docteur en Médecin de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Aix en Provence.

L'Académie a d'ailleurs distingué trois autres Dissertations qui ont mérité son estime & ses éloges.

COURS.

M. *Bucquet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Professeur de Chymie, Censeur Royal, &c. fera, conformément au décret de la Faculté du 10 Novembre 1770, un Cours public de Chymie analytique & médicinale. Il commencera le Lundi 13 Mars 1777, à quatre heures après-midi, & continuera les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure ; dans l'Amphithéâtre des Ecoles de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit Pont de l'Hôtel-Dieu.

M. *Alphonse Leroy*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, commencera un Cours public sur les maladies qui arrivent aux femmes pendant & à la suite de leurs couches, Mardi 25 Février 1777, à deux heures précises après-midi, & continuera

juſqu'à Pâques, les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque ſemaine. Dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté, rue de la Bucherie.

A la ſuite de ce Cours, M. *Alphonſe Leroy* commencera le 21 Avril prochain, à neuf heures du matin, & continuera quatre jours la ſemaine, à la même heure, des Leçons particulieres ſur les femmes conſidérées dans les périodes de leur vie, tant en ſanté qu'en maladie, & ſur la maniere d'agir des principaux médicamens. La démonſtration de la théorie & de la pratique des Accouchemens, recommencera le 23 du même mois, à ſix heures du ſoir. Les Femmes groſſes, qui ſont dans l'indigence, trouveront les mêmes ſecours que ci-devant; en ſon Amphithéâtre, rue des Anglois, en face de la rue du Plâtre Saint Jacques.

M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commença Lundi 24 Février à 3 heures de relevée, dans l'Amphithéâtre du Jardin du Roi, un Cours d'Anatomie, qui ſera ſuivi d'un Cours d'Opérations de Chirurgie. C'eſt la troiſieme année que ce Médecin ſupplée M. *Antoine Petit* dans l'exercice de cette chaire, dont ce dernier eſt titulaire.

LETTRE

A Meſſieurs les Auteurs du Journal de de Médecine.

MESSIEURS,

La Gazette de Santé ayant été annoncée, dans quelques écrits publics, comme l'ouvrage de la Société Royale de Médecine; cette Compagnie a cru devoir déclarer qu'elle n'y a aucune part, & elle m'a chargé de vous adreſſer cette lettre, qu'elle vous prie d'inſérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur VICQ D'AZYR, Premier Correſpondant Secrétaire Perpétuel de la Société Royale de de Médecine.

ANNONCE.

M. *Dupont*, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, s'étant préſenté en 1772, en vertu de ſes lettres, pour exercer la Médecine à Troyes, eſſuya beaucoup de difficultés de la part des Médecins établis dans cette ville. Ces Meſſieurs prétendoient former un College, lequel

ne pouvoit être composé que de Membres reçus Docteurs dans les Facultés de Paris & de Montpellier. Cette prétention tendoit à exclure M. *Dupont* du droit de faire la Médecine à Troyes ; mais comme il ne l'a crue ni légitime ni fondée, il s'inscrivit contre elle. L'instance, commencée au Bailliage de cette ville, fut ensuite portée au Conseil Supérieur de Châlons, d'où elle est passée au Conseil d'Etat du Roi, qui vient de rendre un Arrêt (30 Octobre 1776.) en faveur de la Faculté de Médecine de Reims & du sieur *Dupont*, Docteur de ladite Faculté, qui déboute les sieurs *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet*, Médecins à Troyes, de leur demande en cassation d'un Arrêt du Conseil Supérieur de Châlons, qui autorise le sieur *Dupont* à exercer la Médecine à Troyes ; ordonne l'exécution dudit Arrêt ; supprime les termes injurieux à la Faculré de Reims & au sieur *Dupont*, insérés dans les Requêtes & Mémoires desdits *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet* ; ordonne que l'Arrêt sera imprimé, affiché aux dépens desdits *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet*, dans les villes de Reims, Chalons & Troyes ; les condamne en l'amende & aux dépens.

Les quatre Médecins qui s'opposoient à l'établissement que M. *Dupont* vouloit

faire à Troyes, & qui *prétendoient former un College de Médecine*, n'acquierent cependant point par cet Arrêt ce droit qu'ils ont voulu faire valoir pour exclure, de leur ville, ce Docteur de la Faculté de Reims.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire ſur les eaux minérales chaudes ou thermales de Sylvanès, & ſur les eaux minérales froides de Camarès; contenant leur analyſe, leurs propriétés & la maniere d'en uſer, ſoit intérieurement ſoit extérieurement; par M. MALRIEU, *Docteur en Médecine, réſidant ci-devant à Albi, & actuellement à Vabres en Rouergue. A Toulouſe, chez la veuve* J. P. Robert, *Impr. Libr. rue Sainte Urſule, à S. Thomas d'Aquin,* M. DCC. LXXVI. (*in*-12, *de 29 pages.*)

Pour donner une idée de l'ouvrage de M. *Malrieu*, ouvrage qu'il a diviſé en 14 chapitres, il ſuffira d'inſérer le rapport qu'en ont fait, le 18 Février 1775, à l'Académie, les Commiſſaires nommés pour l'apprécier.

« Nous avons examiné, M. *Cadet* & moi, un » Mémoire de M. *Malrieu*, ſur la nature & ſur » les vertus de l'eau thermale de Sylvanès, en » Rouergue, frontiere du Languedoc.

» La chaleur de cette eau, priſe à ſa ſource eſt

» de 32 degrés du thermomètre de M. *de Réaumur.*

» M. *Malrieu*, pour déterminer la nature des » principes qui y ſont contenus, a employé la » méthode des réactifs & celle de l'évaporation. » Il a reconnu par ces deux moyens que l'eau de » Sylvanès contenoit 1°. un eſprit volatil incoer- » cible, ſulphureux, qui noirciſſoit l'argent; 2°. » un peu de fer; 3°. un peu de matiere graſſe; » 4°. beaucoup d'air fixe; 5°. de la terre calcaire; » 6°. du ſel marin à baſe d'alkali fixe; 7°. du » ſel d'Epſom. M. *Malrieu* a entendu déſigner » le ſel marin à baſe ſaline & terreuſe mêlé de » ſel de Glauber. On ſçait cependant aujourd'hui, » d'après les découvertes modernes, que le ſel » d'Epſom eſt un ſel vitriolique à baſe terreuſe « particuliere, & qui ne contient point d'acide » marin.

» M. *Malrieu* s'étend enſuite ſur les propriétés » médicinales de ces eaux, & ſur les effets qu'on » doit en attendre, pour la guériſon des maladies. » Cet article n'étant pas auſſi directement du reſſort » de l'Académie, nous nous abſtiendrons de lui en » rendre compte; nous dirons ſeulement que la » poſition de la ſource-d'eau thermale de Sylvanès » a l'avantage d'être voiſine de la ſource froide » de Camarès, connue depuis long-temps pour eau » acidulée & aërienne. Il eſt poſſible que l'uſage » intérieur de ces dernieres eaux, combiné avec » celui des eaux de Sylvanès priſes intérieurement » ou en bains, puiſſe être très-avantageux dans » quelques maladies, que chacune de ces eaux » ſéparément ne ponrroient guérir.

» L'analyſe contenue dans ce Mémoire nous a » paru bien faite, conforme aux principes de » l'Art; & nous croyons que l'Académie peut » en autoriſer l'impreſſion, dans le Recueil des » Savans Etrangers. *Signé* CADET & LAVOI- » SIER.

» Je certifie le préſent Extrait conforme à l'o-
» riginal, & au jugement de l'Académie ; ce 4
» Janvier 1776. *Signé*, le Marquis DE CON-
» DORCET. »

Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France. Pour l'année 1777. Dédié à Mgr. le Comte D'ARTOIS. Par une Société de Médecins. Prix 3 liv. broché. A Paris, chez la Veuve Thibouſt, *Imprimeur du Roi, place de Cambrai.* (in-12, *de 634 pages, plus 31 pages pour le Titre, l'Avertiſſement & une Diſſertation préliminaire.*)

Nous devons cet Ouvrage à MM. DE HORNE & DE LA SERVOLLE, qui ont aſſocié à leur travail M. GOULIN.

Ce volume s'annonce par un *Eſſai ſur la maniere dont les Allemands pratiquent la Médecine relativement à leur climat, à leur nourriture, à leurs habitudes, & à leur conſtitution primitive & acquiſe, comparée à celle qui eſt en uſage en France.* Nous ne nous arrêterons point ſur cette Diſſertation ; nous nous bornerons à préſenter le plan de l'Ouvrage, diviſé naturellement en pluſieurs parties.

La premiere eſt deſtinée à faire connoître l'état de la Médecine, de la Chirurgie & de la Pharmacie à la Cour : il eſt précédé d'une liſte chronologique des premiers Médecins de nos Rois, depuis 1461 ; eſpace durant lequel on en compte 32. C'eſt la liſte la plus exacte qui ait encore paru. Ducange, dans ſon Gloſſaire s'étoit trompé à cet égard : car il a mis au nombre des premiers Médecins, les Médecins ordinaires ; erreur

que Chomel a quelquefois ſuivie. On trouve enſuite la liſte des premiers Chirurgiens, depuis 1544, où Vavaſſeur occupoit cette place, juſqu'à la mort du célebre la Peyronie; on en compte *onze*.

Après eux commence l'état actuel de la Maiſon du Roi; vient enſuite celui de la Maiſon de la Reine, puis celui de la Maiſon de Monſieur, de Madame, de Monſeigneur le Comte d'Artois, de Madame la Comteſſe d'Artois, de Meſdames, de Monſeigneur le Duc d'Orléans, & enfin des Maiſons & Infirmeries Royales.

La ſeconde partie contient l'état de la Médecine dans la Capitale. En adoptant cet ordre, les Auteurs n'ont point eu deſſein de fixer les rangs, ni de bleſſer les droits de la Faculté de Paris & des autres Corps; ils ont ſeulement voulu être méthodiques. Cette ſeconde partie commence par un Précis hiſtorique ſur l'origine de la Faculté de Paris, extrait des *Mémoires littéraires* de M. *Goulin*, tom. ij, *pag.* 119. Il eſt ſuivi de la liſte de tous les Docteurs vivans de cette Faculté; on a ſoin de faire connoître les Ouvrages que chacun d'eux a compoſés; attention que l'on a eue à l'égard de toutes les perſonnes de l'Art nommées dans ce Livre.

L'article qui ſuit, regarde le Collége Royal de France, mais ſeulemeut pour la Médecine; on y fixe l'époque de cet établiſſement, dû au zèle de François premier, appellé à juſte titre le Reſtaurateur des Lettres. On parle enſuite du Jardin Royal des Plantes, dont la fondation fut projettée dès 1614, & réaliſée en 1626 par des Lettres-Patentes. Ces deux morceaux, curieux & intéreſſans, ſont ſuivis des noms des Profeſſeurs & des Démonſtrateurs chargés de l'enſeignement, chacun dans ſa partie.

L'hiſtoire & l'établiſſement du Collége de Chi-

rurgie forment un autre article, dans lequel il s'eſt gliſſé une faute typographique, que les Auteurs nous prient de rectifier; c'eſt *page* 104, *ligne derniere*, où l'on voit la date de 1352, au lieu de 1552. Le tableau des Membres qui compoſent ce Collége trouve enſuite ſa place, & après lui le tableau de l'Académie de Chirurgie, puis celui des Sages-femmes.

On jette ici un coup-d'œil hiſtorique ſur l'origine des Pharmaciens en Corps, & ſur l'objet de leurs travaux; on donne enſuite les noms des membres de ce Corps dans la Capitale. Le reſte de cette ſeconde Partie eſt employée à faire connoître les eaux minérales de la Généralité de Paris, l'état de la Médecine des Cours ſouveraines & autres Juriſdictions, des Hôpitaux; les différens établiſſemens relatifs à la Médecine, tels que *la Commiſſion Royale de Médecine*, *la Société & Correſpondance Royale de Médecine*, *l'Ecole Royale Vétérinaire*, *le Bureau des Nourrices*, *les ſecours pour rappeller à la vie les noyés*, *& les ſuffoqués par la vapeur du charbon*, *les Cours de Médecine*, *Chirurgie & Pharmacie*, *les Cenſeurs Royaux*. *pour ces trois objets ſeulement*

La troiſieme partie, qui eſt auſſi fort étendue, comprend l'état de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie dans les Provinces. Les Auteurs ont ſuivi l'ordre alphabétique des Gouvernemens, ſous leſquels on trouvera les Villes principales qui en dépendent. En faiſant mention des Facultés & des Colléges de Médecine, des Colléges de Chirurgie, on a eu ſoin d'en donner une hiſtoire ſuccinte. On y voit les noms & les titres des Ouvrages de la plupart de ceux qui ſe ſont dévoués au ſervice de l'humanité. A la fin de chaque article des Provinces ou Gouvernemens, on indique les Eaux-Minérales qui y ſont, & les vertus qu'on leur connoît.

La quatrieme partie a pour objet les Hôpitaux militaires de terre & de armées.

La cinquieme partie renferme tout ce que les Auteurs ont pu recueillir sur l'état de la Médecine dans les différens Royaumes de l'Europe ; en Angleterre, par exemple, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Russie, en Turquie.

La sixieme partie présente les titres des Ouvrages de Médecine, de Chirurgie, de Pharmacie, &c. qui ont paru en 1776, accompagnés quelquefois de notices plus ou moins étendues.

L'Ouvrage est terminé par un nécrologe, où l'on voit les noms de quelques Médecins que la mort a enlevés depuis un an.

Apparatus Medicaminum, tam simplicium quàm præparatorum in praxeos adjumentum consideratus. Goetting. Dietrich. 1776.

Cette matiere médicale, dont le premier volume parut l'année précédente, est de M. *Murray*, Professeur de Goetting : on y parle de 201 plantes, dont on donne une description succincte, suivie de l'exposition de leurs vertus médicinales.

Lettre de M. CARRERE, Professeur Royal Emérite de Médecine, Censeur Royal, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, &c..... à M. BACHER, Médecin de la Faculté de Paris, un des nouveaux Auteurs du Journal de Médecine. (*in-8° de 8 pages, sans nom de lieu ni d'Imprimeur.*)

Parmi une infinité de choses étrangeres contenues dans cette Lettre, *on*

croit appercevoir ou démêler que M. *Carrere* ſe propoſe d'abord de perſuader, ce qu'il croit fermement lui-même, que la *Bibliotheque littéraire, hiſtorique & critique de la Médecine, in-4°. 2 vol.* eſt un Ouvrage excellent, *OPUS QUOD OMNE TULIT PUNCTUM;* mais on voit clairement qu'il n'eſt pas ſatisfait du jugement qu'on en a porté dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier 1776; ce qui le détermine, en conſéquence, à demander à M. *Bacher* les raiſons démonſtratives de ſa critique.

On ſe gardera bien d'eſſayer à déſabuſer M. *C.* ſur le premier point; c'eſt une opinion de complaiſance, à laquelle il peut demeurer tendrement attaché; mais qu'il auroit néanmoins beaucoup de peine à faire adopter univerſellement.

A l'égard du ſecond point, M. *B.* déclare qu'il voudroit avoir pu, ſans bleſſer la vérité, exalter cette *Bibliotheque*; mais il reconnoît qu'après l'avoir lue attentivement, il s'eſt trouvé malheureuſement forcé d'en porter le jugement, qu'on accuſe de partialité, bien qu'il ſoit ratifié par tous les Médecins inſtruits de la Littérature médicale, & verſés dans la Biographie & dans la Bibliographie.

M. *C.* ajoute à ſa Lettre un *nota benè*, dans lequel il rapporte une réponſe qu'il a reçue de M. *B.* Elle eſt très-laconique;

& l'on n'en peut rien induire, ſinon que la lettre menaçante de M. *C.* étoit parvenue à M. *B.* & que M. *B.* attendoit pour prendre un parti, que M. *C.* en ait pris un lui-même.

Comme ce dernier ſomme aujourd'hui publiquement M. *B.* de rompre le ſilence qu'il croyoit devoir garder, & d'apporter, de la critique de la nouvelle *Bibliotheque*, des preuves qu'il avoit eu la diſcrétion & le ménagement de ſupprimer, il avertit que M. *C.* auroit déja eu dans le Cahier de ce mois une partie de la ſatisfaction qu'il déſire hautement, ſi la Lettre imprimée lui eut été connue plutôt; mais ne l'ayant vue que le 22 Février, il eſt contraint, malgré lui, de différer ces éclairciſſemens. M. *B.* ne fera pas beaucoup attendre M. *C.* il lui promet que dans le Cahier d'Avril, il fournira ces preuves convaincantes de ſa critique, & qu'il en continuera la longue énumération dans les Journaux ſuivants, tant que les perſonnes qui les liſent prendront quelqu'intérêt aux diſcuſſions curieuſes & ſuivies qu'il eſt en état de donner ſur les deux volumes *in*-4°. de la *Bibliotheque de Médecine.*

TABLE
DU MOIS DE MARS.

Extrait. Cinq Ouvrages de Chymie, par M. Parmentier, Apothicaire. Page 195
Troisieme dissertation sur l'Inoculation, par M. Bouteille, Médecin. 211
Observation sur les circonstances qui ont accompagné une fievre inflammatoire, par M. Raze, Médecin. 228
Lettre à M. Bertholet, par M. Thomas, Médecin. 233
Observation sur les suites d'une plaie de poitrine, par M. Gavelle, Chirurgien. 239
Réflexions sur la nouvelle maniere d'extirper les polypes du nez, (de M. Bescher) par M. Bonnard, Chirurgien. 243
Suite des Observations sur l'Apoplexie, par M. Boucher, Méd. 253
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Janvier 1777. 267
Observ. météorolog. faites à Montmorenci. 268
Observations météorologiques faites à Lille. 271
Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Janvier 1777. 272
Prix de l'Académie de Dijon. 274
Cours de Chymie, d'Anatomie, & d'Acc. 276
Lettre de M. Vicq d'Azyr, aux Auteurs de ce Journal. 278
Annonce de la décision du procès entre le sieur Dupont, Doct. en Méd. de la Fac. de Reims, & les Médecins de Troyes. 278
Livres nouveaux. 280

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Mars 1777. A Paris, ce 24 Février 1777.

Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

AVRIL 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1777.

EXTRAIT.

Du Pronoſtic dans les Maladies aiguës, par M. LE ROY, *Profeſſeur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, Membre de la Société Royale de la méme Ville, & de celle de Londres, &c. A Paris, chez* P. F. Didot le jeune, *Libraire, quai des Auguſtins.* 1776. *in-8°. Prix 3 liv. relié.*

CET Ouvrage eſt diviſé en trois parties. La premiere contient les pronoſtics

raiſon, ſur les reſſources de la nature, ſoit pour la troubler, mal-à-propos, par des remedes, dans le temps qu'elle travaille efficacement à terminer la maladie. »

M. *le Roy* a raſſemblé dans la troiſieme Section un nombre conſidérable de ſignes utiles à connoître, & qui n'auroient pu ſe ranger naturellement dans les deux premieres.

L'Auteur expoſe enfin dans la quatrieme les ſignes pronoſtics qui ſont particuliers aux inflammations & aux abſcès de poitrine, & à quelques autres maladies aiguës.

Les paragraphes qui compoſent la premiere partie de cet Ouvrage doivent être regardés comme autant d'aphoriſmes, qui ſont le réſultat d'une pratique éclairée, fondée ſur une théorie lumineuſe, & dont la lecture ne peut qu'être utile aux jeunes Médecins pour leur inculquer de bons principes, & aux anciens pour leur rappeller ce qu'ils doivent avoir toujours préſent à l'eſprit, quand ils ſont auprès des malades. Nous croyons cependant devoir faire quelques obſervations ſur un petit nombre d'aphoriſmes dont la vérité ne nous a pas paru auſſi abſolue qu'à l'Auteur. N°. 91. *Lorſque le délire eſt compliqué de mouvemens convulſifs*,

ſoit dans les poignets, ou dans les yeux, ou dans les muſcles de la face, dans ceux du col, de la tête, il eſt mortel. Nous croyons cette propoſition préſentée d'une maniere trop générale; car nous avons vu pluſieurs malades attaqués de ces mouvemens convulſifs, & cependant guérir. Pour porter un jugement bien abſolu ſur le pronoſtic qu'on doit tirer des mouvemens convulſifs, il faudroit être parfaitement ſûr de leur cauſe; ce qu'il eſt ſouvent très-difficile, & quelquefois même impoſſible de connoître. L'action des différens corps ſur les nerfs, l'irritabilité plus ou moins grande de ceux-ci, préſente tant de variétés, qu'on ne peut rien aſſurer à ce ſujet de poſitif & d'abſolu. J'ai été le Médecin d'une Dame Religieuſe, morte dans un âge avancé, laquelle ne pouvoit avoir un accès de fievre ſans avoir de délire, & à qui la plus légere irritation dans l'eſtomac cauſoit des mouvemens convulſifs dans les yeux. Il en eſt de cela comme des antipathies, qu'on obſerve ſans pouvoir en donner de raiſons ſatisfaiſantes. Le n°. 114 n'eſt qu'une répétition du n°. 91, excepté qu'il eſt plus détaillé: nous ne le croyons pas plus vrai. N°. 129. *Survenant dans une maladie aiguë, à la ſuite d'un vomiſſement ſymptomatique verd,*

porracé, atrabilaire, le hoquet annonce une mort prochaine. Certainement cet accident eſt très-dangereux : mais on a vu quelquefois ce vomiſſement, même avec le hoquet, être une criſe favorable au malade ? Et d'ailleurs tant de cauſes, ſoit de la part du ſujet, ſoit de la part des remedes, peuvent altérer la couleur des excrétions, qu'on ne doit juger d'après la couleur, que lorſqu'elle concourt avec d'autres ſignes, ſoit favorables, ſoit défavorables. Combien ne ſe tromperoit-on pas ſi, dans certaines fievres malignes, on prononçoit ſur l'état d'un malade d'après les évacuations du ventre & des urines, qui, quoiqu'avec toutes les apparences d'une bonne coction, n'empêchent pas de périr le malade, qui ſouvent en rend de telles deux heures avant ſa mort. Il faut donc, pour porter un jugement certain, l'enſemble de tous les ſignes ; encore eſt-il des cas, où, malgré cette attention, on ne peut rien aſſurer, tant la nature a de reſſources, & fait ſouvent, pour le ſalut des malades, des efforts qu'on n'auroit dû ni attendre ni eſpérer. Nous dirons la même choſe ſur le n°. 271. *Les taches livides, violettes, s'il en ſurvient dans le cours d'une fievre peſtilentielle ou maligne, annoncent une mort prompte & certaine.*

Telles ſont nos obſervations ſur cette premiere Partie, précieuſe par la collection des vérités importantes qu'elle renferme.

Le choix que l'Auteur a fait des pronoſtics d'Hippocrate dans ſa ſeconde Partie, eſt très-bon ; il eſt rangé dans un ordre ſemblable à celui de la premiere Partie, ce qui met le Lecteur dans le cas de les retenir avec plus de facilité, & d'en faire la comparaiſon plus aiſément. Il y en a 316. La troiſieme & derniere Partie contient 41 notes, qui ſont, comme nous l'avons dit, deſtinées à expliquer ce qui eſt énoncé dans la premiere Partie. Ces notes ſont toutes claires & préciſes : elles ne s'écartent point de l'objet à prouver & le prouvent bien. Quoiqu'il y ait déja beaucoup d'ouvrages ſur le pronoſtic, celui-ci mérite d'être diſtingué des autres, & ne peut que contribuer à confirmer la réputation bien méritée de l'Auteur.

La Faculté de Médecine de Paris, toujours pleine de zele pour le bien public, a cru devoir accéder unanimement à la requête que lui a préſentée M. *le Roy* pour être coopté parmi ſes membres, d'après la Déclaration de 1696. Né à Paris d'un homme célebre dans ſon art, il

s'eſt déterminé à ſe fixer dans cette Capitale, où ſa réputation l'avoit dévancé. M. *Roux*, qui ſera long-temps regretté, & difficilement remplacé par rapport à l'étendue de ſes connoiſſances en tout genre, avoit déja rendu à M. *le Roy* la juſtice qui lui étoit dûe dans les Journaux d'Avril 1767, page 391, & de Novembre 1771, page 387.

QUATRIEME LETTRE

*A M. ANT. DE HAEN, Profeſſeur en Médecine, à Vienne en Autriche; * par M. LOUIS ODIER, Docteur en Médecine, à Geneve, ſur la mortalité de la petite-vérole.*

Du 17 Juin 1776.

Je finiſſois la Lettre que j'eus l'honneur de vous adreſſer dans le Journal de Médecine du mois de Janvier de cette année, par une queſtion intéreſſante, relativement

* Comme l'utilité publique eſt l'objet de cette Lettre, & comme elle ne contient aucune diſcuſſion polémique, nous avons cru devoir la rendre publique, quoique M. *de Haen* ſoit mort. (*Voyez* Journal de Médecine Octobre 1776, page 325.)

à la mortalité de la petite-vérole ; ſavoir, ſi la mortalité de la rougeole a ſuivi une marche différente de celle de la petite-vérole, ſi elle a toujours été uniforme avant & depuis l'inoculation de celle-ci, ou ſi elle a diminué, tandis que celle de la petite-vérole augmentoit : c'eſt de l'examen de cette queſtion que je vais m'occuper ici. Son importance eſt aſſez évidente ; car ſi la mortalité de la rougeole a ſouffert les mêmes révolutions que celle de la petite-vérole, il en réſultera que les cauſes de ces révolutions peuvent être les mêmes pour l'une & l'autre maladie, & que conſéquemment, l'inoculation n'y a eu aucune part, puiſque l'on n'a point inoculé la rougeole : une pareille recherche ne peut ſe faire que ſur les Extraits-mortuaires d'une grande ville telle que Londres ; parce que le nombre des perſonnes qui meurent de la rougeole, eſt trop peu conſidérable, pour que ceux d'une petite ville comme Geneve puiſſent fournir aucun réſultat ſur lequel on pût compter ; en conſéquence, voici, Monſieur, une Table de la mortalité de cette maladie à Londres depuis l'an 1661, juſqu'en 1772. Comme j'ai publié précédemment le nombre total des morts, je me diſpenſe de le répéter ici. Depuis l'an 1687

juſqu'en 1700, la petite-vérole fut confondue dans les Regiſtres avec la rougeole; c'eſt pourquoi j'ai calculé le nombre des morts de la rougeole pendant 16 ans avant & après cette période, & je l'ai évalué en conſéquence pendant celle-ci, à 114 par année, comme je le diſois dans ma premiere Lettre.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, dep. 1661 juſq. 1716.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann	morts
1661	188	1681	121	1701	4
1662	20	1682	50	1702	27
1663	42	1683	39	1703	51
1664	311	1684	6	1704	12
1665	7	1685	197	1705	319
1666	3	1686	25	1706	361
1667	83	1687	114	1707	37
1668	200	1688	114	1708	126
1669	15	1689	114	1709	89
1670	295	1690	114	1710	181
1671	7	1691	114	1711	97
1672	118	1692	114	1712	77
1673	15	1693	114	1713	61
1674	795	1694	114	1714	139
1675	1	1695	114	1715	30
1676	83	1696	114	1716	270
1677	87	1697	114	*Tot*	6444
1678	93	1698	114		
1679	117	1699	114		
1680	49	1700	114		

Suite, depuis 1717 jusqu'en 1772.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann.	morts
1717	··35	1737	·127	1757	···24
1718	·492	1738	·216	1758	··696
1719	·243	1739	·326	1759	··316
1720	·213	1740	··46	1760	··157
1721	·238	1741	··42	1761	··394
1722	·114	1742	·981	1762	··122
1723	·231	1743	··17	1763	··610
1724	·118	1744	···5	1764	···65
1725	··70	1745	··14	1765	···54
1726	·256	1746	·250	1766	··482
1727	··72	1747	··81	1767	···80
1728	··82	1748	··10	1768	··409
1729	··41	1749	·106	1769	···90
1730	·311	1750	·321	1770	··325
1731	·102	1751	··21	1771	··115
1732	··30	3752	·111	1772	··211
1733	·605	1753	·253	*Tot*	·11120
1734	··20	1754	··12		
1735	··10	1755	·423		
1736	·169	1756	·156		

Depuis 1661 jusqu'en 1766, nous avons vu qu'il étoit mort à Londres 1154479 personnes (sans compter celles qui moururent de la peste) desquelles 71996 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 16e partie, ou 62 sur 1000; & 6444 de la rougeole, c'est-à-dire, environ la 179e partie, ou 6 sur 1000. Depuis 1717 jusqu'en 1772, nous avons vu qu'il étoit mort

à Londres 1383971 personnes, desquelles 121436 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 11e partie, ou 88 sur 1000, & 11120 de la rougeole, c'est-dire, environ la 124e partie, ou 8 sur 1000. La mortalité de la petite-vérole avoit donc augmenté dans la proportion de 62 à 88, & celle de la rougeole avoit augmenté aussi dans la proportion de 6 à 8. Vous voyez, Monsieur, que l'augmentation est à-peu-près la même de part & d'autre; mais suivons-la encore dans tous ses détails, en analysant la table précédente. Si cette analyse nous offre les mêmes résultats, il s'ensuivra cette importante vérité, à laquelle personne, jusqu'ici, n'avoit encore fait attention, c'est que les révolutions de la mortalité des maladies contagieuses, en général, ou au moins de la petite-vérole & de la rougeole, dépendent probablement des mêmes causes, & que l'inoculation n'y a eu aucune part; ce qui détruiroit absolument toute la force de votre argument: pour cet effet, voici une Table de la mortalité de la rougeole, calculée de 7 en 7 ans, depuis l'an 1661, jusqu'à l'an 1772. La premiere colonne indique la premiere année de chaque période; la 2e, le terme moyen annuel des morts occasionnées par la rou-

geole pendant chaque période ; la 3e, la proportion du nombre de ces morts à celui des enterremens ; la 4e, la proportion du nombre des morts de la petite-vérole, à la totalité des morts.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, de ſept en ſept ans, depuis 1661 juſqu'en 1772.

I.	II.	III.	IV.
1661,&c.	·93	1:1910ou·5:1000	·44:1000
1668,&c.	206	1:·900ou11:1000	·74:1000
1675,&c.	·79	1:2590ou·4·1000	·73:1000
1682,&c.	·78	1:2840ou·4:1000	·73:1000
1689,&c.	114	1:1910ou·5:1000	·51:1000
1696,&c.	·86	1:2330ou·4:1000	·39:1000
1703,&c.	142	1:1500ou·7:1000	·53:1000
1710,&c.	122	1:1870ou·5:1000	·87:1000
1717,&c.	223	1:1180ou·8:1000	·90:1000
1724,&c.	136	1:2040ou·5:1000	·79:1000
1731,&c.	152	1:1720ou·6:1000	·80:1000
1738,&c.	233	1:1150ou·9:1000	·70:1000
1745,&c.	115	1:2110ou·5:1000	·74:1000
1752,&c.	239	1:·860ou12:1000	103:1000
1759,&c.	245	1:·930ou11:1000	109:1000
1766,&c.	245	1:·950ou11:1000	106:1000

Les révolutions de la mortalité de la Petite-Vérole & de la Rougeole, ont donc été ſucceſſivement comme les nombres ſuivants :

P. V. $\left\{\begin{matrix}44.\\5.\end{matrix}\right.$ $<$ $\begin{matrix}74.\\11.\end{matrix}$ $>$ $\begin{matrix}73.\\4.\end{matrix}$ $=$ $\begin{matrix}73.>51.\\4.<5.\end{matrix}$ $>$ $\begin{matrix}39.\\4.\end{matrix}$ $<$

R. $\left\{\begin{matrix}53.<87.\\7.>5.\end{matrix}\right.$ $<$ $\begin{matrix}90.\\8.\end{matrix}$ $>$ $\begin{matrix}79.\\5.\end{matrix}$ $<$ $\begin{matrix}80.>70.<74.\\6.<9.>5.\end{matrix}$ $<$

P. V. $\left\{\begin{matrix}103.<109.>106.\\12.>11.=11.\end{matrix}\right.$

R.

Vous voyez, Monſieur, que pendant les quatre premieres périodes, la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été à-peu-près la même, c'eſt-à-dire, que, quand la mortalité de la petite-vérole augmentoit ou diminuoit, ou ſe ſoutenoit au même point, celle de la rougeole augmentoit ou diminuoit auſſi, ou ſe ſoutenoit de même. Pendant la cinquieme période, cette uniformité ſe dérange; la mortalité de la petite-vérole diminue de 73 à 51, tandis que celle de la rougeole augmente de 4 à 5; mais remarquez, Monſieur, que nous n'avons pu déterminer, pour ainſi dire, qu'au haſard, le nombre des morts de la rougeole pendant cette période-là; il eſt probable que nous n'avons pas rencontré parfaitement juſte, & un très-léger changement dans la ſuppoſition d'après laquelle nous ſommes partis, ſuffiroit pour rétablir ici l'uniformité, ſans faire aucune différence conſidérable dans nos calculs précédens. Pendant les deux périodes ſuivantes, cette uniformité ſe ſoutint

tint encore ; elle ſe dérangea de nouveau pendant la période de 1710, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole augmenta de 53 à 87, tandis que celle de la rougeole diminua de 7 à 5 ; mais nous avons vu précédemment (Journal de Médecine du mois d'Octobre 1773, pag. 338) qu'il y a quelque raiſon de croire que la grande mortalité de la petite-vérole pendant cette période-là, fut accidentelle ; & ſi elle ne l'étoit pas, il faudroit en conclure que l'augmentation de mortalité de la petite-vérole, que vous attribuez à l'inoculation, avoit commencé pluſieurs années avant cette époque ; ce qui renverſeroit les conſéquences que vous en tirez ; mais ſuppoſons qu'elle fût accidentelle, comme je le crois, & diſons que juſqu'alors la marche de la petite-vérole & de la rougeole avoit été très-uniforme ; que cette uniformité ſe ſoutint pendant les trois périodes ſuivantes ; qu'elle ſe dérangea, il eſt vrai, pendant la période de 1738, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole diminua de 80 à 70, tandis que celle de la rougeole augmenta de 6 à 9 ; mais cette différence fut compenſée par la mortalité de la période ſuivante, pendant laquelle celle de la petite-vérole augmenta de 70 à 74, tandis que celle de

la rougeole dimnua de 9 à 5. Je ne sais quelles furent les causes de ce dérangement; mais ce qui me paroît certain, c'est que l'inoculation n'y eut aucune part, puisque pendant la premiere de ces deux périodes, l'on n'inocula point, & peu pendant la seconde. Pendant les trois périodes suivantes, l'on inocula beaucoup, & il est vrai que la mortalité de la petite-vérole fut très-grande; mais celle de la rougeole ne le fut proportionnément pas moins, puisqu'elle se soutint entre 11 & 12 sur 1000; ce qui n'étoit encore arrivé qu'une fois, savoir, pendant la période de 1668, &c. Il résulte de l'analyse que nous venons de faire, que la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été assez uniforme pendant une très-longue suite d'années, pour donner lieu de croire que les mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de l'une, ont augmenté celle de l'autre, & que par conséquent, l'inoculation n'a eu aucune part à l'augmentation de mortalité de la petite-vérole.

Parmi les maladies contagieuses dont la mortalité pouvoit être comparée avec celle de la petite-vérole, j'ai choisi la rougeole de préférence, parce que ces deux maladies ont entr'elles la plus grande affinité. *Rhazès, Haly-Abbas & Avi-*

cenne, qui ſont les premiers Auteurs qui aient fait mention de la petite-vérole, ſont les premiers auſſi qui aient parlé de la rougeole : ils conſiderent ces deux maladies comme n'en faiſant qu'une, avec cette différence ſeulement, qu'ils regardent la rougeole comme plus inflammatoire, & la petite-vérole comme plus putride, différence qu'ils croient tenir plutôt à la diſpoſition du ſujet, qu'à la nature de la maladie qui, ſelon eux, eſt toujours eſſentiellement la même. Quelques Auteurs modernes ont ouvertement embraſſé ce ſentiment : je prouverai bientôt qu'ils ſe trompent ; mais leur autorité ne laiſſe pas de montrer la grande affinité de ces deux maladies entr'elles ; il eſt certain au moins, que les épidémies de petite-vérole & de rougeole, loin de s'exclure mutuellement comme les autres, s'accompagnent preſque toujours, ou ſe ſuivent immédiatement l'une l'autre. Si vous voulez bien vous donner la peine de comparer la table de la mortalité de la petite-vérole avec celle de la rougeole, vous verrez, Monſieur, que preſque toutes les fortes épidémies de petite-vérole ont été ou accompagnées (telles que celles de 1661, 1664, 1670, 1674, 1681, 1685, 1708, 1716, 1721, 1723, 1736, 1746,

1763, 1766, 1668, 1772) ou immédiatement précédées (telles que celles de 1719, 1727, 1731, 1734, 1740, 1743, 1754, 1759) ou immédiatement suivies (telles que celles de 1668, 1679, 1704, 1717, 1725, 1729, 1749, 1752, 1754, 1757, 1760) de fortes épidémies de rougeole : il en eſt de même des épidémies les plus bénignes, de celles qu'on ne ſauroit diſtinguer par leur mortalité. Pour s'en aſſurer, il n'y a qu'à conſulter le Journal des Epidémies de maladies exanthématiques que M. Huxham a obſervées pendant 21 ans conſécutifs. Il le termine lui-même par cette queſtion : « *Eſt-ne peculiaris aliqua atmoſphæræ conſtitutio ad eruptiones cuticulares gignendas apta ?* » Et dans un autre endroit il s'exprime encore plus poſitivement, en diſant : *Videtur adeò jam ineſſe ſanguini diatheſis quædam peculiaris ad exanthemata gignenda, quod ſæpè ſanè notatur, variolis nempè, morbillis, papulis, & omnium generum puſtulis unà graſſantibus.*

La rougeole a d'ailleurs bien des caractères de reſſemblance avec la petite-vérole : elle n'attaque le même ſujet qu'une fois dans la vie : elle ſe manifeſte d'abord par une fievre de trois ou quatre jours (dont les ſymptômes ſont quelquefois à-peu-

près les mêmes que ceux de la fievre de la petite-vérole,) puis par une éruption plus ou moins abondante ; & cette éruption reſſemble quelquefois ſi fort à celle de la petite-vérole, qu'on a peine à les diſtinguer ; c'eſt ce qui a donné lieu à M. *Sauvages* d'en faire une eſpece diſtincte ſous le nom de *Rubeola variolodes* ; & il avoue qu'il ne ſait à laquelle des deux maladies la rapporter. Il y a plus encore, il n'eſt pas extrêmement rare de voir des malades qui ont en même-temps la rougeole & la petite-vérole, & l'on a pluſieurs exemples de gens qui, ayant été inoculés, ont pris d'abord la rougeole, & puis la petite-vérole, quoiqu'ils euſſent été inoculés par le venin de la petite-vérole ſeulement. M. *Gatty* en a vu un, M. le Docteur *Manget* un autre, M. *Evan Davis* pluſieurs à la fois. (*Voyez* les Tranſact. Philoſ. pour l'année 1732, N°. 429. IX) : en voici un autre des plus remarquables, que M. le Docteur *Vignier* a eu la bonté de me communiquer. Il avoit inoculé un enfant avec un fil imprégné de matiere variolique, priſe ſur un ſujet que lui-même avoit inoculé quelques jours auparavant, qui étoit ſon parent, & dont il étoit parfaitement ſûr. Au bout de ſept ou huit jours, la fievre éruptive ſe déclara ; mais

au moment où l'éruption de petite-vérole commençoit, l'enfant ſe trouva couvert d'une éruption complette de rougeole bien caractériſée, dont les boutons ſe terminerent, comme à l'ordinaire, au bout de trois ou quatre jours, par des écailles farineuſes; & alors l'éruption de petite-vérole qui avoit été ſuſpendue pendant ce temps-là, s'acheva, & elle fut fort heureuſe: il n'y avoit alors aucune épidémie de rougeole à Geneve, & le ſujet duquel on avoit pris la petite-vérole pour inoculer cet enfant, n'avoit eu aucun ſymptôme de rougeole. Tout cela nous montre que la petite-vérole & la rougeole ont entr'elles la plus grande affinité, & que l'on peut aſſurer, ſans être taxé de partialité, qu'une cauſe qui n'expliqueroit que les révolutions de l'une ſans expliquer celles de l'autre, ſeroit une cauſe purement imaginaire, & dénuée de toute vraiſemblance.

Vous m'objecterez peut-être, Monſieur, que tout ce que je viens de dire, tend à confirmer le ſentiment des Auteurs Arabes & modernes, qui ſoutiennent que la petite-vérole & la rougeole ne ſont qu'une ſeule & même maladie, que par conſéquent, il n'eſt pas ſurprenant que l'inoculation de la petite-vérole ait contribué à augmenter la mortalité de la

rougeole ; qu'en répandant la contagion de la petite-vérole, elle a pareillement répandu celle de la rougeole. Il eſt aiſé de répondre à cette objection ; car premierement, quelque reſſemblance qu'il y ait en certains cas, entre la petite-vérole & la rougeole, l'on obſerve cependant toujours quelque différence. Dans la rougeole boutonnée, par exemple, (*Rubeola variolodes*, Sauvages,) les ſymptômes qui précédent l'éruption, ſont les mêmes qui précédent celle de la rougeole ordinaire, ſavoir, une toux ſeche, beaucoup de larmoiement, beaucoup d'enchifrenement ; ce qui arrive bien quelquefois dans la fievre de la petite-vérole, mais rarement : les boutons ſont bien auſſi gros que ceux de la petite-vérole, mais ils ſont plus pointus, ne durent pas auſſi long-temps, ne ſe rempliſſent point de matiere purulente, & ſe terminent en croutes farineuſes. Secondement, dans tous les cas où la petite-vérole & la rougeole ont attaqué en même-temps le même ſujet, elles ſe ſont maintenues fort diſtinctes l'une de l'autre pendant tout le cours de la maladie. Dans la plupart même, la rougeole a paru retarder, mais non empêcher l'éruption de la petite-vérole : aſſurément ſi ces deux maladies n'en faiſoient qu'une, elles ne

ſeroient pas auſſi diſtinctes l'une de l'autre, lorſqu'elles ſurviennent enſemble. Troiſiemement, s'il y a des exemples de petite-vérole ou de rougeole qui ait attaqué plus d'une fois dans la vie le même ſujet, ces exemples ſont exceſſivement rares; mais il eſt reconnu qu'en général, tout le monde a la petite-vérole & la rougeole une fois dans la vie, & jamais perſonne n'a ſongé à dire qu'il ſuffiſoit d'avoir eu la petite-vérole, pour n'avoir point la rougeole, & réciproquement. Si ces deux maladies n'en faiſoient qu'une, il ſemble que pour l'ordinaire, l'une tiendroit lieu de l'autre. Quatriemement, les cas où le venin de la petite-vérole a communiqué la rougeole, ont juſqu'à préſent, été fort rares. Si ces deux maladies n'en faiſoient qu'une, rien ne ſeroit plus ordinaire, au lieu que cela n'eſt certainement pas arrivé une fois ſur mille. Cinquiemement, toutes les fois que cela eſt arrivé, l'inoculation a communiqué tout à la fois les deux maladies; il n'y a pas un ſeul exemple de rougeole ſurvenue à la ſuite de l'inoculation, ſans petite-vérole; ce qui devroit cependant arriver très-fréquemment, s'il étoit vrai que les deux maladies n'en fiſſent qu'une, & que l'inoculation de la petite-vérole ait augmenté la mortalité de la rougeole:

il me paroît donc démontré que la petite-vérole & la rougeole ſont deux maladies parfaitement diſtinctes, quoiqu'elles aient aſſez d'affinité l'une avec l'autre, pour pouvoir en conclure que l'augmentation de mortalité de la premiere, eſt dûe aux mêmes cauſes qui ont augmenté la mortalité de la ſeconde, & que l'inoculation n'y a eu aucune part.

Quelles ſont donc ces cauſes ? nous l'ignorons parfaitement ; & en général, tout ce qui concerne les maladies épidémiques, leur retour & leur cauſe, eſt enveloppé pour nous dans la plus grande obſcurité ; mais cela n'empêche pas que nous ne puiſſions examiner, comme nous l'avons fait, juſqu'à quel point une cauſe manifeſte & évidente, peut influer ſur leur mortalité.

Permettez-moi, Monſieur, de terminer ici ces Lettres, en réſumant toutes les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer dans ce Journal ; il en réſulte :

Premierement, que la mortalité de la petite-vérole, à Londres, a augmenté, depuis l'introduction de l'inoculation, dans la proportion de 62 à 88. (*Voyez* ma premiere Lettre du mois de Sept. 1773.)

Secondement, que cette augmentation a été, juſqu'à un certain point, proportionnée aux progrès de l'inoculation,

c'eſt-à-dire, que la mortalité a augmenté, lorſque l'on a commencé à inoculer ; qu'elle a diminué, lorſque l'inoculation eſt tombée dans l'oubli, & qu'elle a été plus conſidérable que jamais, lorſque l'inoculation eſt devenue beaucoup plus générale. (*Voyez* ma Lettre du mois d'Octobre 1773)

Troiſiemement, que la mortalité de la petite-vérole à Geneve, a augmenté au commencement du ſiecle paſſé, & au commencement de celui-ci ; que dans toutes les autres périodes, elle a conſtamment diminué juſqu'à l'introduction de l'inoculation ; & qu'alors elle a augmenté de nouveau.

Quatriemement, mais cette augmentation n'a point été proportionnée aux progrès de l'inoculation, puiſqu'elle a été fort irréguliere, tandis que les progrès de l'inoculation ont été plus réguliers que par-tout ailleurs : & comme nous ne ſavons point les cauſes qui ont augmenté la mortalité de la petite-vérole à Geneve au commencement du ſiecle paſſé & au commencement de celui-ci, il eſt probable que nous ne ſavons pas mieux celles qui l'ont augmentée depuis 25 ans en çà ; par conſéquent, ce ne ſeroit qu'au haſard que nous en accuſerions l'inoculation. (*Voyez* ma Lettre du mois de Janvier 1776.)

Cinquiemement, la mortalité de la rougeole à Londres, a ſuivi préciſément la même marche que celle de la petite-vérole, enſorte qu'il eſt poſſible que l'augmentation de mortalité de celle-ci ſoit dûe non à l'inoculation, mais aux mêmes cauſes qui ont augmenté la mortalité de la rougeole.

Sixiemement, cela devient extrêmement probable, quand on conſidere la grande affinité que ces deux maladies (quoique parfaitement diſtinctes l'une de l'autre) ont entr'elles, & l'uniformité avec laquelle leurs épidémies s'accompagnent ou ſe ſuivent immédiatement l'une l'autre.

En voilà aſſez, Monſieur, pour montrer que l'inoculation n'a point nui au public, comme vous l'avez cru : c'étoit la ſeule conſidération qui me laiſſoit quelques doutes ſur ſon utilité ; maintenant j'en ſuis parfaitement convaincu.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

OBSERVATION

D'une maladie produite par la foudre dans la perſonne de Dom Robert Seconditi, *Abbé Régulier du Monaſtere de Sainte-Marie-des-Anges de Faenza, décrite par lui-même* (*a*).

Le 20 Juin 1776, ſur les 7 heures du ſoir, l'atmoſphere ſe couvrit au-deſſus de la ville de Faenza, & ſes environs, de vapeurs baſſes, épaiſſes, groupées par intervalles; les unes blanchâtres; d'autres d'une couleur noire & ſombre, telles en un mot qu' on les voit d'ordinaire lorſqu'elles ſont le prélude d'un orage. Vers les huit heures, ſans qu'il y eût le moindre vent, ces vapeurs s'épaiſſirent au point que, ſelon la piété mal-entendue de cette ville & de beaucoup d'autres, on ſonna toutes les cloches.

Le Monaſtere de Sainte-Marie-des-Anges eſt ſitué au midi de la ville, ſur un terrein qui la domine. Le clocher de cette Egliſe eſt au nord, & au moyen de l'avantage du terrein, il s'éleve au-deſſus

(*a*) Extrait du *Magazzino Toſcano*, Ouvrage périodique de Florence.

de tous les autres. C'eſt une tour très-antique, d'une double muraille épaiſſe, bâtie de briques & de figure octogone : elle eſt ſurmontée d'une pyramide ou pointe conique de même matiere, liée & environnée de bandes & de chaînes de fer, diſpoſées horiſontalement & irrégulierement. Cette tour a été frappée & maltraitée deux fois de la foudre, anciennement & dans des temps plus récens.

Qu'on ſe rappelle l'état du ciel. J'étois alors occupé dans ma chambre, à retirer, avec un fil de fer, un bouchon tombé dans une bouteille qui avoit contenu de l'encre, & que je voulois faire nettoyer. J'allai tenant la bouteille & le fil de fer de la main droite vers une grande fenetre du dortoir qui regarde au nord, pour obſerver les nuages qui s'amaſſoient & noirciſſoient de plus en plus de ce côté. Je poſai le bras gauche & la poitrine ſur l'appui de la fenêtre, & auſſi-tôt un trait de feu partit du côté gauche, avec une lumiere qui éclaira tout le clocher. En même temps je reſſentis dans les épaules un coup pareil à ceux que fait éprouver une ſecouſſe électrique aſſez forte. Je me relevai précipitamment, & courus à l'extrêmité du dortoir vers la fenêtre oppoſée qui regardoit au midi. Le ciel de ce côté étoit ſerein & l'horiſon

découvert. Je me voyois autour du bras droit & de la jambe droite des ſillons & des étincelles d'un feu d'une couleur bleue claire, & dans l'inſtant où j'allois atteindre la fenêtre, il vint à moi un nouveau trait de feu en ſerpentant & ſans aucun bruit. Alors, effrayé & toujours environné d'étincelles, je courus à une petite terraſſe expoſée au couchant pour appeller du ſecours, & dans le moment même un nouvel éclair ſe porta vers le clocher avec une lumiere ſi vive qu'elle m'éblouit. J'entendis auſſi-tôt, dans le lointain, un coup de tonnerre éclatant : il fut ſuivi de pluſieurs autres très-forts, accompagnés de pluie. Le ciel étoit alors en feu.

J'avoue que la frayeur m'avoit mis hors de moi ; je deſcendis, du mieux que je pus, pour rejoindre les autres perſonnes du Monaſtere : je fis ceſſer de ſonner, & je m'enfermai dans la cuiſine. Je ſoupai avec les Religieux ſans leur faire part de mon trouble intérieur & de l'ardeur conſidérable que je reſſentois dans le dos. M'étant enſuite retiré dans ma chambre, j'examinai minutieuſement tous mes vêtemens, & n'y trouvai pas la moindre marque de brûlure ni de déchirure. Après avoir paſſé toute la nuit ſans ſommeil & dans l'inquiétude, je

recommençai le matin l'examen que j'avois fait la veille ; je fis pareillement des recherches à la fenêtre où j'avois éprouvé la ſecouſſe ; mais ce fut en vain, je ne pus rien découvrir.

Cependant mon agitation, & la chaleur que je reſſentois aux épaules, augmentoient toujours ; je ſentois de la peſanteur au bras & dans tout le côté droit ; ma langue étoit convulſive & retirée vers le fond de la bouche : je ne parlois qu'avec peine, mes gencives & mes dents étant couvertes d'un limon ſalé & très-amer, dont j'eſſayois de me débarraſſer avec du vinaigre.

Quoique je ſois naturellement ſobre, mon appétit devint bientôt exceſſif. La chaleur & la peſanteur qui me tourmentoient devenant auſſi inſupportables, je me fis viſiter ; on trouva des traces ſemblables à celles qu'auroit occaſionnées un frottement rapide, une tache noire ſous le pouce du pied droit, & une grande partie de la plante du pied gauche criblée comme une éponge.

Je commençai l'uſage des bains & des pédiluves, & un ſoir, pendant que j'avois les pieds dans l'eau, il s'ouvrit une plaie ſous le pied droit, de laquelle il s'écoula une ſi grande quantité de ſanie viſqueuſe noirâtre, extrêmement fétide, qu'elle m'au-

roit fait évanouir, ſi je n'euſſe été prompt à ouvrir les fenêtres & à la jetter dans le jardin; la douleur & l'ardeur des épaules ſe calma : mais pour cela je ne fus pas encore guéri ; au contraire, en continuant à mettre mes pieds dans l'eau, il s'ouvrit une ſeconde plaie près de la premiere, mais plus petite, & une troiſieme ſous la plante de l'autre pied, qui fournirent une matiere ſemblable à celle de la premiere plaie, mais en moindre quantité, & ſans m'occaſionner aucune douleur. A cette époque l'état convulſif de ma langue diminua conſidérablement, ainſi que la peſanteur de mon bras droit.

Je craignois cependant d'autres ſuites fâcheuſes. Les plaies, en peu de jours, s'étoient cicatriſées en laiſſant à peine des veſtiges : mais j'étois dans une ſituation d'eſprit altéré, avec une vivacité qui ne m'étoit pas naturelle ; mes idées ſe préſentoient toujours en foule, ſans que j'euſſe la liberté de réfléchir. Mes forces augmenterent, & mon humeur devint colere, ſuſceptible d'irritation pour le plus léger ſujet. J'aurois pu me livrer à un exercice violent & continuel ſans jamais me laſſer. En un mot, ma ſituation alors étoit celle des enfans qui veulent tout avoir, & preſque auſſi-tôt s'en ennuient & s'en dégoûtent.

A cet état se joignirent des hémorrhagies très-abondantes par le nez, un crachement de sang, & une diarrhée aussi sanguinolente & très-fétide. Nonobstant ces nouveaux accidens, qui durerent jusqu'au 21 Juillet, ma vigueur s'accrut encore ainsi que mon appétit. Toujours inquiété par des songes & par des secousses continuelles, mais légeres, je ne pouvois prendre de repos que rarement, & seulement à l'air & dans la campagne, & mon sommeil étoit de courte durée. Après quelques journées écoulées de la sorte, je résolus de passer le temps à la campagne, en y menant la vie la plus dure des payſans, de marcher au moins douze heures par jour, de me fatiguer par des travaux rustiques à l'ardeur du soleil : je me procurai par ce moyen des sueurs énormes, mais je n'y gagnai rien. Je soutins cette vie à peu près quinze jours ; mon imagination eut la même vivacité pendant ce temps, & mes forces ne diminuerent pas.

Telles fut à peu près ma situation jusqu'au 21 Juillet, comme je l'ai dit. Ce jour je me levai avec plus d'inquiétude & d'altération que de coutume ; j'allai me promener lentement à travers les champs : bientôt je fus tourmenté par une colique violente qui se termina par

une évacuation vermineuſe, fétide à l'excès. Je continuai à marcher ; mon trouble s'augmenta, & j'eus une ſueur ſi abondante, qu'elle étoit ſenſible par de groſſes gouttes ſur les mains mêmes. Je me ſentois brûler, avec des tiraillemens douloureux dans tout le corps. Je crus, dans cet inſtant, toucher au terme de ma vie. L'eſprit égaré, je m'avançois pour me coucher dans quelque foſſé ; mais les douleurs que j'eprouvois croiſſant de plus en plus, & ne ſachant où aller, je m'enfonçai, preſque déſeſpéré, dans une chenevière voiſine de la paroiſſe de la Cella, & j'y rendis, par haut & par bas, une ſi grande quantité de ſang, avec des vers enveloppés dans un mucilage ſi fétide, qu'à peine j'eus la force de me relever & de me traîner quatre pas plus loin, où j'eus une ſueur froide & une défaillance qui fut de peu de durée.

Je penſe que c'eſt de cet inſtant que ma ſanté a commencé à ſe rétablir : car je revins dîner avec un eſprit tranquile ; mon imagination ſe régla ; mes inquiétudes ſe calmerent, & depuis ce jour, quoique j'aie été ſujet à quelques diarrhées, elles ont été naturelles & ne m'ont occaſionné aucun accident particulier.

J'ai cependant encore actuellement (premier Août 1776) une vigueur qui

ne m'eſt pas ordinaire, & l'imagination vive, quoique modérée. Je n'ai point maigri, & ma ſanté eſt auſſi bonne qu'elle ait été depuis long-temps, à la réſerve que je n'ai pu reprendre encore le ſommeil.

[On ne peut douter de l'exactitude de cet expoſé dans toutes ſes parties, non-ſeulement parce qu'il eſt écrit par la perſonne même qui a éprouvé les accidens qu'elle décrit, mais parce que cette perſonne eſt ſavante, & profeſſe la philoſophie avec réputation depuis pluſieurs années. On n'a ajouté au récit aucunes réflexions; on n'en a tiré aucune conſéquence. Si cependant les accidens vermineux qu'a éprouvés l'Abbé *Seconditi* ont un rapport plus ou moins prochain avec la commotion, cauſe premiere de toute ſa maladie, ne pourroit-on pas trouver dans les ſecouſſes électriques un moyen de s'aſſurer de la préſence des vers, que l'on a quelquefois ſi grand intérêt à conſtater? Tous les ſecours ordinaires ſont ſouvent inutiles, & ce n'eſt pas une choſe rare de voir des enfans, par exemple, auxquels on a fait l'opération de la taille, être bientôt après tourmentés cruellement par ces inſectes, contre leſquels on avoit pris auparavant toutes les précautions imaginables.]

OBSERVATION

Sur un Végétal indigene, non moins efficace, contre la fievre intermittente, que le quinquina; par M. SABAROT DE LA VERNIERE, *Docteur en Philosophie & en Médecine, Aggrégé du College des Médecins de Nîmes, &c.*

Pertinet ad rem omnium proprietates noſſe.
Cels. L. II. C. XVI. p. 92.

L'HOMME ne doit pas ſimplement exiſter pour ſoi-même, il eſt encore fait pour concourir, de tout ſon pouvoir, au bien général de ſes Concitoyens; la nature nous donne ce précepte, & l'amour de l'humanité verra toujours un crime dans ces perſonnages à ſecret, qui préferent leur propre intérêt à celui du Public. Animé de ce ſentiment, je rends compte à la Médecine des effets d'un remede qui a fait le vœu de l'Académie de Lyon, & l'objet de mes obſervations. Le maronnier d'Inde n'eſt plus un arbre exotique depuis 1650; des plantations multipliées l'ont rendu indigene, &,

pour ainſi dire, domicilié en Europe; les Botaniſtes le connoiſſent ſous le nom d'*æſculus ; hippocaſtanum caſtaneæ folio multifido.* L'écorce premiere de cet arbre eſt auſſi efficace contre la fievre intermittente, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, que le quinquina, dont nous uſons depuis 1650. Cette écorce peut être détachée du tronc de l'arbre en toute ſaiſon ; c'eſt un épiderme écailleux, intérieurement couleur de maron clair, qui ſe reproduit chaque année, & qui, connue de tout le monde, n'a pas beſoin d'une plus ample deſcription. Il faut la choiſir ſolide, préférer celle qui adhere à l'écorce des arbres de moyen âge, & qu'elle ſoit ſaine & bien ſeche : on doit en ſéparer la mouſſe qui, ſouvent, la couvre. Pulvériſée ſubtilement, une once de cette poudre, diviſée en douze portions égales, peut être donnée de quatre en quatre heures dans les jours intercalaires des fébricitans, avec une cuillerée d'eau ſucrée pour ceux qui en craindroient l'amertume, quoique le goût en ſoit plus ſupportable que celui du quinquina. Pendant le temps de l'emploi des priſes de ce remede, chez les uns, les accès de fievre s'éloignent ; & chez d'autres, ils ſe rapprochent ; mais toujours en diminuant. J'en ai donné rarement plus

d'une once pour obtenir cet effet. Afin d'assurer le succès de cet antifébrile, j'ai souvent fait précéder les remedes généraux, la saignée ou la diéte dans les personnes pléthoriques, & l'émétique ou la purgation dans les cacochymes. Ce remede agit souvent sans évacuation sensible, & quelquefois comme purgatif; il donne de l'appétit, & il fortifie. Quelques personnes se sont plaintes d'un léger resserrement de poitrine pendant son usage : on préviendra cet inconvenient, en buvant un verre de tisane mucilagineuse, donné immédiatement après la prise de chaque dose. Son effet s'étend sur toutes les fievres intermittentes essentielles, & il m'a paru même plus constant que celui du quinquina. Je l'ai prescrit avec succès dans la fievre erratique, tierce, double-tierce, quarte, quotidienne & autres intermittentes, toujours avec succès. Les faits, que j'expose, pourroient être justifiés par les personnes mêmes que j'ai traitées en Vivarois & à Nîmes, où je suis fixé, si la probité, qui doit être inséparable de l'état du Médecin, ne me dispensoit ici de les nommer inutilement. C'est aux Maîtres de l'Art à justifier ou à improuver mes observations par leur propre expérience; mais ces expériences

mêmes ne ſauroient jamais infirmer, en aucune maniere, la certitude des faits détaillés dans ce mémoire. La décoction de cette écorce eſt un peu verdâtre; je l'ai preſcrite en lavemens; & le réſultat en a été des ſelles copieuſes. La poudre du maronnier d'Inde m'a réuſſi pour arrêter l'écoulement gonorrhœique opiniâtre, provenant de l'atonie de la partie affectée, & il a retardé trois ou quatre fois des accès épileptiques, ainſi qu'il m'a paru. Je laiſſe aux Chymiſtes le ſoin d'analyſer l'écorce de ce végétal, & au zele & à la prudence des Médecins d'en multiplier les eſſais dans divers genres de maladies, que l'occurrence pourra leur fournir. La découverte de ce remede, égal au quinquina, ne m'eſt point dûe; c'eſt le célebre *Zannichelli* qui en a parlé le premier; j'ai ſeulement eu l'avantage d'en avoir répété les expériences à ma ſatisfaction, que je référerai toujours au bien public, malgré cette maxime accréditée de l'empiriſme: *Ars eſt celare artem.*

SUITE

Des Observations sur l'Apoplexie.

La gelée roidit les fibres animales : elle les accourcit & leur procure en épaisseur ce qu'elle leur fait perdre en longueur : elle augmente leur force de contractilité ; en un mot elle produit en elles l'opposé du relâchement : en conséquence elle précipite le mouvement progressif des liquides. L'épaississement, la viscosité, la densité du sang & de la lymphe concrescible en sont la suite. Le sang est donc alors plus inflammatoire : il a même une disposition aux concrétions polypeuses. Le tissu délicat du poumon, recevant immédiatement les impressions de la gelée, est aussi principalement affecté ; l'air gelé, appliqué sur la surface interne des vésicules pulmonaires, fronce leurs fibres, les roidit, les dessèche, arrête le sang dans les vaisseaux capillaires, d'où s'ensuit l'obstruction, l'inflammation, &c. La surface de toute la circonférence du corps s'en ressent, à proportion, & sur-tout les parties exposées à l'action immédiate de l'air, le visage, &c. Les fibres cutanées, violem-

ment contractées, rétréciſſent le calibre des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la peau, de maniere que la contraction du cœur & des arteres, quoiqu'augmentée, n'eſt point ſuffiſante pour vaincre la réſiſtance qui s'y rencontre. Alors il s'enſuit un refoulement, dans l'intérieur du corps, des fluides circulans, qui ne peuvent être admis dans les capillaires de la circonférence. Une répercuſſion conſidérable de la matiere de l'inſenſible tranſpiration eſt encore l'effet de la forte contraction des fibres cutanées. Ainſi toutes choſes étant égales d'ailleurs dans l'économie animale, les vaiſſeaux des parties internes du corps, pendant la gelée, doivent ſe trouver ſurchargés d'un plus grand volume de liquides que dans toute autre conſtitution de l'air. L'action du cœur, qui ſubſiſte dans toute ſa force, eſt aiguillonée par le ſurcroît des liquides repouſſés vers ce centre de la circulation; ſes battemens en deviennent plus puiſſans & plus fréquens; (c'eſt ce que l'expérience vérifie) mais cette action ne pouvant être victorieuſe de la réſiſtance que lui oppoſent les parties priſes par le froid, la portion excédente des fluides répercutés dans l'intérieur eſt pouſſée néceſſairement dans les organes dont les vaiſſeaux offrent moins de réſi-

ſtance : ce ne ſont pas les viſceres du bas-ventre qui ſouffrent le plus de ce refoulement ; cependant leurs enveloppes ne les mettent point tout-à-fait à l'abri des impreſſions du froid, qui diminue la ſoupleſſe des fibres conſtituantes de leur tiſſu ; nous en avons la preuve dans l'état de conſtipation, qui eſt ordinaire dans cette conſtitution de l'air ; c'eſt dans les vaiſſeaux de la pie-mere, qui offrent le moins de réſiſtance, que doit ſe porter en grande partie cet excédent ; d'où réſulte une compreſſion proportionnée de la ſubſtance du cerveau ; l'obſtruction des arteres capillaires s'enſuit d'autant plus aiſément, que la maſſe du ſang eſt alors, preſque toujours, plus compacte & plus ſolide que dans d'autres températures de l'air : les vaiſſeaux perdent inſenſiblement, par leur dilatation forcée, le peu d'action qui leur reſte ; les arteres deviennent anévriſmatiques, & les veines variqueuſes ; les ſtaſes & les congeſtions s'enſuivent : le ſang croupiſſant devient polypeux ; l'inflammation eſt une ſuite de l'engorgement, ou bien les vaiſſeaux, portés à un point conſidérable de dilatation, ſont forcés, déchirés, & laiſſent échapper le ſang, qui, amaſſé à un certain point, fait ſur le cerveau une compreſſion funeſte en cauſant l'apoplexie forte.

On voit quelquefois ces fâcheux effets s'enſuivre ſubitement, & en peu de temps, des froids inattendus & prématurés, qui, ſaiſiſſant tout-à-coup la ſurface de la circonférence du corps, fait une répercuſſion ſubite & conſidérable des fluides circulaires dans toute l'étendue de cette ſurface. C'eſt d'une intempérie de cette eſpece que ſont provenues les apoplexies qui ont été obſervées en cette ville au mois de Décembre de l'année 1767, & au commencement d'autres hivers prématurés. Si le froid ſubit ou la gelée prématurée ſuccedent inopinément & promptement à un temps doux ou chaud, le contraſte qui en réſulte rend ce genre de maladie bien plus formidable. Dans ce cas les ſolides tombent dans l'engourdiſſement; les fluides circulaires ſe trouvent arrêtés & coagulés, en grande partie, dans les capillaires de la circonférence du corps, par l'impreſſion du froid, & le ſurplus eſt repouſſé bruſquemene vers le centre de la circulation. Nous avons vu les fâcheux effets de cette intempérie dans l'automne de 1762, où des vents froids du nord, ſuccédant bruſquement à des chaleurs aſſez vives, qui s'étoient fait reſſentir à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre, ont cauſé des apoplexies & des morts

ſubites. C'eſt ce qui a encore été obſervé dans l'automne de 1765, où un froid conſidérable & extraordinaire ſuccéda tout-à-coup, vers la mi-Septembre, à des chaleurs vives qui avoient perſiſté dans les deux mois antérieurs. C'eſt à la gelée, amenée prématurément par les vents d'eſt dès le mois de Novembre de l'année 1767, & qui ſuccéda promptement à un temps doux, que nous avons dû attribuer des apoplexies & des paralyſies qui ont été obſervées dans le mois de Décembre ſuivant.

Dans le temps des longues & fortes gelées, le repos & les grands exercices ſont également nuiſibles. L'inaction augmente l'inertie & l'engourdiſſement des parties du corps, expoſées aux impreſſions de la gelée, & l'épaiſſiſſement de la maſſe des fluides circulans. La gelée, portée à certain point, tue promptement les animaux domeſtiques qu'on laiſſe en plein air; ils meurent apoplectiques: c'eſt ce qui arrive auſſi aux hommes qui, étant dans le même cas, ne ſe donnent point aſſez de mouvement pour vaincre l'impreſſion du froid. La chaleur naturelle s'éteint d'abord dans les parties qui y ſont le plus expoſées; les parties molles perdent leur ſoupleſſe; toute ſenſation y eſt abolie; en un mot elles ſont

gelées : tout le contour de la tête ſe trouve particulierement dans cet état ; on la ſent comme preſſée par une forte ligature : le froid même perce le crâne & ſaiſit la ſubſtance corticale du cerveau : en conſéquence on eſt entraîné à un ſommeil d'autant plus inſidieux, qu'il cauſe une ſenſation délicieuſe ; ſi l'on s'y livre, la mort ſuit bientôt. On conçoit qu'elle eſt l'effet de la ſuppreſſion abſolue de la ſécrétion du fluide nerval (*a*).

L'action muſculaire outrée, en ſoumettant la maſſe générale des fluides à un broiement trop conſidérable, eſt capable d'entraîner leur diſſolution, & en même temps la deſtruction des ſolides : elle enleve à ceux-là leurs parties les plus affinées & les plus mobiles : elle convertit le ſurplus en une maſſe denſe & prête à s'engorger dans les petits vaiſſeaux. Il n'eſt guere, pendant la gelée, de cauſe de deſtruction du corps plus prochaine & plus décidée que l'exercice & le mouvement muſculaire général

(*a*) Dans la fameuſe retraite de Prague, qui a eu lieu par un froid très-rigoureux, nous avons perdu beaucoup de ſoldats de cette maniere. Leurs Officiers en ont cependant ſauvé un grand nombre, qui étoient prêts à périr, en les réveillant à grands coups de fouets.

porté au point de le mettre au-dessus des impressions de la gelée, en excitant, dans tout le corps, une chaleur supérieure à ces impressions ; c'est ce qu'on concevra aisément, si l'on compare le degré ordinaire de la chaleur du corps, qui est de 92 degrés du thermometre de *Farenheit*, & le degré de la congélation de l'eau, qui est de 32 degrés du même thermometre. Dans cette constitution de l'atmosphere, le mouvement musculaire doit donc être porté au point de faire récupérer au corps les 60 degrés de chaleur intermédiaire, que l'air absorbe continuellement. Quel prodigieux degré d'action des solides sur les liquides, & de réaction de ceux-ci sur les solides, n'est point requise à cet effet ? Il faut même que ce mouvement soit porté au point de surpasser cette mesure pour mettre le corps au-dessus des impressions de l'air gelé. Si, dans le cas d'une gelée forte & de durée, ce mouvement est proportionnément continué, il entraînera la destruction des organes. C'est à cette cause que l'on doit rapporter les coups-de-sang & les morts subites qui arrivent dans le temps des grandes & longues gelées.

Mais c'est sur-tout au dégel que séviſſent les apoplexies & les maladies de

ce genre, ſur-tout quand la gelée a été forte & de longue durée. En l'année 1766 la gelée commença à la fin du mois de Novembre, & perſiſta juſqu'aux derniers jours de Janvier 1767. La gelée fut forte ce dernier mois. Le 7 la liqueur du thermometre de *Réaumur* deſcendit par un vent d'eſt à 13 degrés & demi au-deſſous du terme de la congélation, & le 20 à douze degrés ſous ce même terme. Dans le mois de Février, au temps du dégel, beaucoup de perſonnes furent priſes de vertiges, de tintemens d'oreilles, d'affections ſoporeuſes, &c.

Il gela fort en Janvier 1768, le thermometre fut obſervé le 5 & 6 de ce mois au terme de 12 degrés & demi au-deſſous de celui de la congélation. Nombre de perſonnes ont ſuccombé à l'apoplexie dans le mois ſuivant.

Au dégel, les fibres animales, dont le ton a été forcé par la gelée, tombant dans l'affaiſſement, leur tiſſu même ſe trouve en partie détruit. Ces effets ſont plus fâcheux dans les perſonnes en qui le mouvement muſculaire a été le plus mis en action; ce ſont nos artiſans qui s'en reſſentent le plus. Si un temps vain ou chaud ſuccéde immédiatement à la gelée, les effets du dégel ſont encore plus

à craindre. L'atonie consécutive des solides est bien plus marquée. L'action systaltique du genre vasculeux languit au point que la sécrétion du fluide nerval se trouve intercepté. De-là l'apoplexie forte & la mort subite.

Les situations opposées des corps animés, dans le dégel & la gelée, doivent faire pressentir combien les alternatives de l'un & de l'autre état de l'air, sont en général nuisibles à l'économie animale, & en particulier au germe nerveux. Au mois de Novembre de l'année 1757, nombre de personnes furent assaillies d'accès d'épilepsie & d'atteintes d'apoplexie. Quelques-uns même furent frappés de mort subite. C'étoit la suite des alternatives de ce genre. Il en a été de même des apoplexies observées à la fin de l'année 1762. A la fin du mois d'Octobre de cette année, un froid assez notable succéda tout-à-coup à des chaleurs peu ordinaires dans cette saison, & fut ensuite interrompu par une douce température, qui fit bientôt place à la gelée. Enfin c'est aux alternatives de gelée & de dégel, qui ont eu lieu dans le cours du mois de Janvier & au commencement de Février de l'année 1771, que l'on a dû attribuer les attaques d'apoplexie,

plexie, qni ont été en vigueur dans ce temps-là.

La neige, qui précéde la gelée, n'eſt pas moins nuiſible à l'économie animale que la gelée elle-même. Lorſqu'elle eſt ſuſpendue dans l'atmoſphere, elle affecte nos corps d'une maniere particuliere: le froid, qu'elle cauſe alors, eſt bien plus incommode que celui que la gelée nous fait reſſentir, lorſqu'elle couvre la ſurface de la terre; nous nous ſentons le viſage comme déchiré, lorſque nous l'expoſons à un air chargé de neige; l'irritation ſinguliere qu'elle cauſe, dans les houppes nerveuſes qui aboutiſſent à la peau, ſe tranſmet juſqu'à l'origine des nerfs, & entraîne des peſanteurs de tête, l'aſſoupiſſement, le vertige, le coma, l'apoplexie, &c. maladies que nous avons vues ſévir, principalement vers la fin de l'hyver de 1770, à la fin des neiges abondantes.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire ſur les cauſes antécédentes de l'apoplexie, relatives à l'état de l'air, que cette maladie peut provenir de diverſes intempéries de cet élément, même oppoſées entr'elles. La conſtitution générale de nos corps eſt telle, qu'ils peuvent ſe prêter à certain point, aux diverſes conſtitutions de l'air, & ils s'y prêtent d'au-

tant mieux, qu'elles s'éloignent moins de la conſtitution dominante du ſol où ils vivent : s'il ſe fait des changemens ſubits & répétés dans l'état de l'air, on conçoit que l'économie animale ne pourra ſe conformer de ſuite & à point nommé, à ces promptes mutations ; ainſi les alternatives du ſec à l'humide, du chaud au froid, & *vice versâ*, en donnant des tendances diamétralement oppoſées à l'état des ſolides & de la maſſe des fluides, entraîneront néceſſairement des irrégularités dans la circulation, cauſeront des ſtaſes, des congeſtions, des engorgemens dans les vaiſſeaux de tout genre, & ſur-tout dans ceux dont l'action eſt foible ; la déviation des fluides circulans s'enſuivra ; ils ſeront forcés de paſſer dans des vaiſſeaux qui ne leur ſont point propres : ces effets auront lieu, ſur-tout dans le cerveau & dans le poumon.

En l'année 1757, les gelées que nous avions eſſuyées dans le cours des mois de Janvier & de Février, furent prolongées juſque dans le mois de Mars : le 11 de ce mois, la liqueur du thermometre fut obſervée à $4\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous du terme de la congélation. Un air doux ſuccéda au froid dans les derniers jours de ce mois : la température de l'air varia beau-

coup dans le courant d'Avril ; la liqueur du thermometre s'approcha certains jours du terme de la congélation, & dans les derniers jours du mois, elle s'éleva à tel point, que le 30 elle fut obſervée à la hauteur de 19 degrés au-deſſus de ce terme. Le thermometre, dans le cours du mois de Mai, préſenta encore bien des variations. Il en fut de même des vents, qui ayant été du ſud pendant une grande partie du mois d'Avril, paſſerent, dans le cours de celui-ci, réitérativement du ſud au nord, & du nord au ſud. Le vent, ayant enſuite conſtamment ſoufflé du côté du nord-eſt, amena quelques chaleurs dans le mois de Juin ; la liqueur du thermometre fut obſervée dans différens jours de ce mois, à la hauteur de 21 degrés : elles furent plus vives en Juillet, par le vent d'eſt : la liqueur du thermometre, pendant les deux tiers de ce mois, fut obſervée conſtamment au-deſſus du terme de 10 degrés : le 9 & le 10, elle s'éleva de 25 degrés ; il en fut de même du 26 ; mais le 20 elle ſe porta juſqu'à la hauteur de 26 $\frac{1}{2}$ degrés. La derniere moitié de ce mois fut fort orageuſe ; on entendit très-ſouvent le tonnerre gronder : ces chaleurs avoient été accompagnées de ſéchereſſe ; il vint néanmoins des pluies à la fin de

Juillet, qui ceſſerent dans les premiers jours d'Août, & reprirent après le 15 de ce mois : les chaleurs s'amortirent dans le cours de ce même mois, de maniere qu'après le 15, la liqueur du thermometre ne fut guere obſervée au-deſſus du terme de 15 degrés : il y eut encore au contraire, quelques retours de chaleur à la mi-Septembre : le vent du nord, qui ſouffla conſtamment pendant tout le cours de ce mois, maintint la ſéchereſſe : dans les derniers jours, la liqueur du thermometre s'approcha du terme de la congélation. En Novembre, les vents conſtans du ſud ramenerent un air tempéré, avec des pluies abondantes : ce fut dans ce dernier mois, qu'il y eut des accès d'épilepſie, des apoplexies, des morts ſubites, effets évidens des fréquentes variations que nous venons d'obſerver.

Des maladies de cette nature ont dû encore être pareillement attribuées aux fréquentes variations de l'atmoſphere, dans l'Automne de 1759. Des chaleurs vives s'étoient fait reſſentir dans le courant des mois de Juillet & d'Août ; Juillet avoit été ſec & Août pluvieux ; l'air s'eſt maintenu à un état de température moyenne pendant le mois de Septembre : il y eut quelques jours de chaleur juſque

vers le milieu de ce mois ; mais dans le courant de la derniere moitié, le temps a été nuageux, pluvieux & chargé de nuages. En Octobre, le barometre eſſuya beaucoup de variations ; il y eut une alternative de jours ſereins & de jours pluvieux.

En 1765, un froid ſubit ſuccéda en Juin à des chaleurs vives : la liqueur du thermometre s'étoit élevée, chacun des douze premiers jours du mois, au terme de 20 degrés au-moins ; elle s'étoit portée le 4, le 6 & le 11 à 23 degrés ; le 3 elle s'étoit même portée au terme de 24 degrés, & le 5 un peu au-deſſus de celui de 25 : tout au contraire, dans les derniers jours de ce mois, elle fut obſervée chaque matin, dans le voiſinage du terme de la congélation : il gela même à la campagne la nuit du 28 au 29 : les chaleurs reprirent néanmoins vers la fin de Juillet, & continuerent juſque vers la mi-Septembre : la liqueur du thermometre, le premier & le 22 d'Août, fut obſervée à la hauteur de près de 26 degrés ; mais à la fin de Septembre, l'air ſe trouva conſidérablement refroidi par le vent du nord ; il gela même la nuit du 25 au 26 de ce mois.

Nous avons obſervé (*pag.* 262.) que la conſtitution de l'air, naturellement

humide dans cette contrée, y rend l'apoplexie & les autres maladies ſoporeuſes preſqu'endémiques, abſtraction faite des changemens ou alternatives de l'atmoſphere, qui déterminent plus ou moins efficacement ce genre de maladies. Nous avons à ajouter que l'habitation dans des cantons dont la ſurface du ſol eſt plus bas que le niveau obſervé du territoire de la province en général, & en particulier de celui de notre ville de Lille (*pag.* 258.) l'y diſpoſe plus particulierement. Il eſt des endroits ſi humides, que l'eau ſource à un ou deux pieds de profondeur. L'atmoſphere, plus chargée qu'ailleurs dans les territoires en queſtion, de parties aqueuſes, perd en proportion de ſa peſanteur ſpécifique. Si le terrein ſe trouve entouré de côteaux ou de bois de haute-futaie, l'air y croupit, n'étant point renouvellé par les vents : il ſe corrompt faute de circulation, ſurtout dans les chaleurs de l'été, & alors il devient la ſource de nombre de maladies tant aiguës que chroniques, & en particulier de celles qui portent ſur le genre nerveux & ſur le principe des nerfs.

Si le territoire s'éleve du côté du nord, & qu'il s'abaiſſe au midi & au couchant, les nuages abondans & fréquens que

charient les vents, qui soufflent de ces dernieres régions, se trouvent arrêtés & interceptés par l'espece de digue que leur oppose le territoire qui s'éleve du côté opposé ; autre source d'humidité surabondante. Les payſans, qui habitent de pareils territoires, éludent, en partie, les effets de ces intempéries de l'atmosphere par leurs travaux journaliers, qui tiennent l'action musculaire de tout le corps dans un exercice presque continuel (*a*). Mais aussi dans les grandes chaleurs de l'été cette action, en déterminant trop vivement le cours du sang vers la tête, contribue aux maladies inflammatoires du cerveau, auxquelles ils sont enclins. Au contraire, dans le fort de l'hiver, la cessation de ces exercices, jointe à l'inertie de l'atmosphere, livre en entier les habitans de ces mêmes lieux aux impressions de cette constitution. Les effets en sont bien plus fâcheux dans

(*a*) On sait que les exercices du corps tendent à rendre aux solides le ton & la vigueur qu'une pareille constitution leur ôte, & prévient la surabondance des humeurs pituiteuses qui en est l'effet. La vie sobre & uniforme, ainsi que le genre d'alimens dont nos payſans se nourrissent, ne contribuent pas peu à leur faire éluder les effets de ce vice de l'atmosphere.

le temps des brouillards, très-fréquens en automne, d'autant plus que nos payſans ſont continuellement expoſés, dans cette ſaiſon, à leurs impreſſions, pour préparer les terres aux nouvelles ſemailles & à la plantation des colſats. Le concours de ces circonſtances fâcheuſes eſt encore aggravé dans les territoires marécageux & dans ceux qui ſont au voiſinage de la mer. L'atmoſphere des cantons marécageux ſe trouve toujours, plus ou moins, chargé d'exhalaiſons ſulfureuſes & de matieres ſeptiques, qui lui font perdre beaucoup de ſon élaſticité naturelle, & en font un principe de deſtruction des ſolides & de diſſolution putride des liquides. On peut avoir une idée du déſordre que peut entraîner une pareille conſtitution de l'air dans le cerveau dans l'obſervation rapportée plus haut. Les exhalaiſons de la mer ne ſont pas moins pernicieuſes à ceux qui habitent ſes bords, ou qui n'en ſont pas éloignés. Ces exhalaiſons renferment un principe ſalin acrimonieux, qui, s'inſinuant dans la maſſe du ſang, en diſſout la partie rouge, coagule la lymphe & détruit le tiſſu des petits vaiſſeaux du corps. De-là la cachexie ſcorbutique & le ſcorbut, maladies endémiques dans ces cantons.

De pareils séjours sont sur-tout nuisibles à nos citoyens aisés, qui y vont établir leur demeure pendant la moitié de l'année. Leur constitution, bien moins robuste que celle de nos payſans, qui y sont nés & élevés, affoiblie encore par la vie molle qu'ils menent en tout temps, & par le défaut d'exercices habituels du corps, est bien plus fortement affectée par ces états vicieux de l'air. Le peu d'exercice du corps, que la plûpart d'entr'eux y font, est un foible préservatif contre les suites des excès de table auxquels ils se livrent.

La plénitude de l'estomac, & la difficulté des digestions, déterminent vers la tête une plus grande quantité de sang, d'où s'ensuivent la pesanteur de tête, de tout le corps, les vertiges, les éblouissemens, &c. qui sont les avant-coureurs des maladies en question. Ce sont surtout les personnes de cabinet, les gens de robe, ceux en un mot qui font excès des travaux d'esprit, qui en sont le plus susceptibles. Si l'exercice du corps, qui est peu familier à cette classe d'hommes, est pousſé un peu loin dans un temps vain ou chaud, & qui soit en même temps nuageux, il ne sert qu'à engorger davantage le cerveau. Mais c'est sur-tout dans l'automne, à la suite des chaleurs

vives de l'été, que l'engorgement du cerveau ſera plus à craindre pour les perſonnes en queſtion, à cauſe du relâchement plus conſidérable des ſolides & de l'état du ſang, qui ſe trouve dépouillé d'une bonne partie de ſa ſéroſité. Nous en avons vu des exemples funeſtes au commencement de l'automne de 1767, dans la perſonne de deux illuſtres Magiſtrats qui ont ſuccombé à l'apoplexie dans leurs maiſons de campagne, ſituées dans des terreins bas & humides, *page* 263. L'oiſiveté abſolue des perſonnes qui habitent conſtamment les villes, & dont la condition n'exige aucune ſorte d'exercice du corps, doit être auſſi miſe au nombre des cauſes préparatoires de l'apoplexie, ce qui ſe conçoit aiſément.

Mais il en eſt une véritablement déterminante pour ce pays ; c'eſt l'uſage de la groſſe biere. La biere, récemment faite, eſt une ſubſtance mucilagineuſe, réſultante de la partie gélatineuſe de l'orge, dont elle eſt plus ou moins chargée : ainſi elle abonde en parties organiques ou nutritives, qui n'ont preſque pas beſoin de préparation dans les premieres voies pour augmenter le volume de la partie eſſentielle du ſang. Le ſang de ceux qui y ſont habitués, eſt toujours épais. Ceux qui en boivent avec excès,

ont généralement le teint rubicond, le visage gonflé, les yeux saillans & les joues d'un rouge foncé. On conçoit que l'état des vaisseaux de l'intérieur de la tête est proportionné à celui des vaisseaux qui arrosent le visage. Les capillaires de la pie-mere se trouvent plus ou moins engorgés; ces vaisseaux dilatés, par les suites des obstructions, deviennent variqueux; la compression de la substance du cerveau s'ensuit; enfin les vaisseaux sont forcés: l'apoplexie funeste en est l'effet.

D'un autre côté la biere, récemment brassée, abonde en parties onctueuses, qui, se déposant dans les cellules de la membrane adipeuse, vont augmenter le volume de la graisse: aussi nous voyons que les personnes habituées à un usage abondant de la grosse biere, ont beaucoup d'embonpoint, circonstance que nous avons reconnu devoir être rangée parmi les causes productives de l'apoplexie. Les travaux journaliers & les autres exercices de ceux de nos citoyens qui composent le peuple, préviennent en grande partie les inconvéniens de cette boisson. Les autres en sont garantis par l'usage du vin qu'ils lui substituent, dès qu'ils se tiennent, sur son usage, dans les bornes de la modération.

L'usage du vin est devenu très-com-

mun dans cette contrée depuis un certain temps. L'expérience journaliere fait voir que les excès de cette boiſſon, cauſent des maladies ſoporeuſes, & entraînent même l'apoplexie. La biere fermentée cauſe les mêmes maladies, mais d'une maniere différente que la biere récemment braſſée. La biere n'eſt potable qu'autant qu'elle a ſubi une certaine dépuration, qui eſt l'effet d'une fermentation. Si on la conſerve un certain temps, elle ſubit une ſeconde fermentation qui la rend vineuſe & lui donne même les qualités du vin. La ſubſtance gélatineuſe, dont elle étoit ſurchargée, ſe trouve atténuée par cette ſeconde fermentation, de façon que la biere eſt devenue plus légere, plus coulante, & plus ou moins abondante en principes ſpiritueux. Elle en eſt donc plus propre à s'inſinuer dans les petits vaiſſeaux du corps, & à paſſer dans les divers couloirs. Mais les excès de cette boiſſon entraînent les mêmes déſordres que ceux du vin, en déterminant le ſang en trop grande abondance vers le cerveau; de là la dilatation forcée des arteres de la piemere, laquelle étant portée à un certain point par l'uſage immodéré de cette boiſſon, prépare prochainement à l'apoplexie.

L'uſage de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes eſt très-commun chez nous dans la partie du peuple qui comprend les artiſans & les journaliers. C'eſt ſur-tout le matin qu'ils en boivent étant à jeun. Beaucoup même en font excès. On conçoit que la continuation de ces liqueurs, irritant continuellement les tuniques nerveuſes & muſculeuſes de l'eſtomac, doit émouſſer conſidérablement leur action, l'abolir même & les rendre calleuſes. L'irritation même, ſe portant juſqu'aux orifices du canal cholédoque & de celui de Virſungus, ils ſe rétréciſſent de maniere qu'ils ne peuvent plus verſer dans le duodénum la quantité reſpective de liqueur requiſe pour l'œuvre de la digeſtion. L'effet même de cette irritation ſe tranſmet par les nerfs & par la communication des vaiſſeaux juſques dans les organes ſécrétoires de la bile & des autres ſucs ſervans à la digeſtion : de-là le défaut d'appétit, la peſanteur de la région épigaſtrique, les nauſées, les digeſtions difficiles, devenues même impoſſibles pour la plûpart des alimens ordinaires. Il ne peut en réſulter qu'un chyle peu louable & dénué des principes néceſſaires pour fournir de bon ſang : celui qui en réſulte eſt d'autant moins propre à traverſer les petits vaiſſeaux

de la pie-mere, que tout le ſyſtême vaſculeux a perdu plus ou moins de ſa force ſyſtaltique par les excès en queſtion. De-là s'enſuit, d'un côté, une diminution conſidérable dans la ſécrétion du fluide nerval; l'état de foibleſſe & d'anéantiſſement où ſe trouvent ſouvent ces perſonnes; les lipothymies fréquentes qui leur arrivent, en fourniſſent la preuve; d'un autre côté, s'enſuivent des ſtaſes & des congeſtions dans ces mêmes vaiſſeaux, des concrétions polypeuſes, des dilatations anévriſmales des arteres, & des veines variqueuſes. L'apoplexie eſt le produit de cet état. L'ouverture de quelques cadavres nous a donné la preuve de pareils déſordres.

Des effets auſſi funeſtes ſont par fois, dans cette contrée, le produit d'une cachexie, dont la cauſe eſt oppoſée à celle que nous venons de déſigner; c'eſt un relâchement conſidérable des ſolides & un défaut de conſiſtance dans les liquides, ſuite d'une abondante boiſſon d'eau chaude, dans laquelle on a fait infuſer quelques feuilles de thé, boiſſon dont la plûpart de nos femmes font un abus ſingulier.

La maſſe du ſang ſe trouvant en conſéquence dénuée de parties rouges, & devenue preſque toute ſéreuſe, ne fait plus

ſur le cœur & ſur le ſyſtême artériel les impreſſions propres à aiguillonner ſuffiſamment leur action pour la diſtribution libre des liquides dans toute l'étendue du corps. Le cerveau doit ſe reſſentir ſpécialement de cette inertie par les raiſons que nous avons alléguées. D'ailleurs, un pareil ſang eſt bien peu propre à fournir la matiere de la ſécrétion du fluide nerval. Il eſt aiſé de concevoir que l'apoplexie doit être aiſément la ſuite de cet état.

Nous avons développé une partie du dédale des cauſes productives de l'apoplexie. On ſent la difficulté qu'il y a à les reconnoître & à les apprécier, difficulté qui eſt augmentée par le peu de connoiſſance que nous avons de la ſtructure intime du cerveau & de ſon méchaniſme. On ne pourroit y parvenir que par un examen ſcrupuleux des ſymptômes de la maladie & des divers phénomenes qu'elle préſente. C'eſt un travail auquel nous ne croyons pas devoir nous livrer, du moins pour le préſent.

Fin des Obſervations ſur l'Apoplexie.

RÉPONSE

De M. BACHER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. CARRERE, Médecin du Garde-meuble de la Couronne, Professeur Royal-Emérite de la Faculté de Médecine de l'Université de Perpignan, ci-devant Directeur-Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle de la même Université, ancien Inspecteur-général des eaux minérales de la province du Roussillon & du Comté de Foix, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris.

Vous m'avez demandé, Monsieur, par une Lettre écrite de votre main, les preuves du jugement vrai, mais trop sévere, selon vous, qui a été porté (*Journ. de Méd.* de Décembre 1776, *pag.* 560, 561, 562) de la

la *Bibliotheque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne.* Cette lettre étoit datée du 3 Décembre 1776. Je me contentai pour-lors de vous en accuſer la réception ; & malgré la menace que vous me faiſiez de la publier, ſi je ne rendois pas compte des motifs de la notice critique que j'avois donnée, j'ai cru devoir garder le ſilence, perſuadé que vous ſeriez aſſez prudent pour ne point haſarder une démarche qui vous compromettroit ſûrement. Je me ſuis trompé, je l'avoue. Votre ſenſibilité extrême, & une autre affection non moins puiſſante, vous ont ſollicité vivement à effectuer votre menace, & à manifeſter, par la voie de l'impreſſion, vos prétendus griefs & vos plaintes ameres, eſpérant ſans doute retirer de cette publicité, tant pour vous que pour la Bibliotheque littéraire, des avantages que pourtant vous n'obtiendrez pas. Auſſi-tôt que le haſard m'eut procuré un exemplaire imprimé de votre lettre, ſuivie de ma réponſe plus que laconique, je n'ai point perdu de temps, je l'ai annoncée dans le Journal de Mars, avant même qu'il vous fût permis de répandre ce témoignage authentique de votre modeſtie ; &, en l'annonçant, je me ſuis engagé de produire ces preuves, que vous feignez deſirer avec tant d'empreſſement. Je me hâte de tenir parole ; je me flatte que vous aurez plus même, que vous ne vouliez. Mais je déclare que c'eſt à regret que je mets ſous les yeux du public les motifs d'un jugement qui eſt le ſien depuis que la Bibliotheque a paru, & j'ajoute que c'eſt avec la plus grande répugnance que je me détermine à vous donner une ſatisfaction ſi peu avantageuſe pour un Ouvrage que vous chériſſez avec trop d'inquiétude, & que vous vantez vous-même avec trop

porté au point de le mettre au-dessus des impressions de la gelée, en excitant, dans tout le corps, une chaleur supérieure à ces impressions ; c'est ce qu'on concevra aisément, si l'on compare le degré ordinaire de la chaleur du corps, qui est de 92 degrés du thermometre de *Farenheit*, & le degré de la congélation de l'eau, qui est de 32 degrés du même thermometre. Dans cette constitution de l'atmosphere, le mouvement musculaire doit donc être porté au point de faire récupérer au corps les 60 degrés de chaleur intermédiaire, que l'air absorbe continuellement. Quel prodigieux degré d'action des solides sur les liquides, & de réaction de ceux-ci sur les solides, n'est point requise à cet effet ? Il faut même que ce mouvement soit porté au point de surpasser cette mesure pour mettre le corps au-dessus des impressions de l'air gelé. Si, dans le cas d'une gelée forte & de durée, ce mouvement est proportionnément continué, il entraînera la destruction des organes. C'est à cette cause que l'on doit rapporter les coups-de-sang & les morts subites qui arrivent dans le temps des grandes & longues gelées.

Mais c'est sur-tout au dégel que séviſſent les apoplexies & les maladies de

ce genre, ſur-tout quand la gelée a été forte & de longue durée. En l'année 1766 la gelée commença à la fin du mois de Novembre, & perſiſta juſqu'aux derniers jours de Janvier 1767. La gelée fut forte ce dernier mois. Le 7 la liqueur du thermometre de *Réaumur* deſcendit par un vent d'eſt à 13 degrés & demi au-deſſous du terme de la congélation, & le 20 à douze degrés ſous ce même terme. Dans le mois de Février, au temps du dégel, beaucoup de perſonnes furent priſes de vertiges, de tintemens d'oreilles, d'affections ſoporeuſes, &c.

Il gela fort en Janvier 1768, le thermometre fut obſervé le 5 & 6 de ce mois au terme de 12 degrés & demi au-deſſous de celui de la congélation. Nombre de perſonnes ont ſuccombé à l'apoplexie dans le mois ſuivant.

Au dégel, les fibres animales, dont le ton a été forcé par la gelée, tombant dans l'affaiſſement, leur tiſſu même ſe trouve en partie détruit. Ces effets ſont plus fâcheux dans les perſonnes en qui le mouvement muſculaire a été le plus mis en action; ce ſont nos artiſans qui s'en reſſentent le plus. Si un temps vain ou chaud ſuccéde immédiatement à la gelée, les effets du dégel ſont encore plus

(Jacq.) : Albrecht ; Amman (Paul) ; Ange (Daniel) ; Aumont (Arnulphe d') ; Bartholin, pere, (Thomas) ; Bartholin (Gaſpard) ; Beckett (Guill.) ; Behrens (Conrad Berthauld) ; Back (Abraham) &c. &c. &c, . . . articles dans leſquels on rapporte avec complaiſance les objets des diſſertations contenues dans des Recueils Académiques.

Mais ſi, pour ſatisfaire la curioſité des Bibliographes, nous croyons devoir rapporter ici les noms omis de ceux qui ont produit quelques pieces fugitives, M. C..., pour s'excuſer de les avoir ignorées, ſe tirera encore aiſément d'affaire. Il lui ſuffira de répéter : *ce ſont de ſimples feuilles, des écrits* ÉPHÉMERES *de quelques pages, dont la durée eſt auſſi* ÉPHÉMERE, *& dont la* PUBLICITÉ *ne paſſe preſque jamais l'enceinte de la ville où ils ſont* PUBLIÉS. On applaudiroit peut-être à cette réponſe, ſi à l'article Belloſte, *tom. j. pag.* 414, on ne trouvoit pas l'annonce d'un *Traité du Mercure* de 92 pages, écrit dont la publicité eſt à la vérité bien grande, mais uniquement fait pour augmenter le débit des pilules mercurielles, dont la compoſition n'eſt plus un ſecret, & pour indiquer le lieu où elles ſe débitent.

M. *Carrere* voudra bien ſe ſouvenir que dans ſon Dictionnaire il ne cite aucun garant, aucun témoignage, aucune preuve des faits qu'il avance : nous eſpérons qu'il n'exigera point de nous une exactitude ſcrupuleuſe, à laquelle il n'a pas voulu s'aſtreindre lui-même. Comme nous ne faiſons pas une Bibliotheque littéraire, nous ne nous engagerons pas à donner l'hiſtoire des hommes que nous allons nommer : il doit ſe contenter de l'attention que nous avons de lui fournir de quoi groſſir ſon Recueil (s'il a le courage de l'achever & de

l'imprimer) en lui découvrant des noms inconnus pour lui. Quant aux éditions, il pourroit fort bien arriver que nous ne marquassions pas toujours l'année, le lieu, leur nombre, le format. Nous prévenons M. *Carrere* que nous nous contentons de copier les notes que nous avons faites, n'ayant pas eu le temps de les vérifier sur les Ouvrages mêmes; mais il est Bibliographe, les renseignemens les plus simples lui suffiront, *intelligenti, pauca.*

Cependant, avant que d'entrer dans la discussion immense que nous avons entreprise, il nous paroît important de nous arrêter un moment sur la Préface du premier volume de la *Bibliotheque littéraire*, & sur le *Catalogue* qui suit cette Préface, & qui en dépend.

Elle commence ainsi: « l'objet dont nous » nous occupons aujourd'hui a mérité l'atten- » tion des plus grands maîtres. On a regardé » comme essentiel de réunir, dans un même » tableau, les *Ouvrages*, les *sentimens*, les » *découvertes* des maîtres de l'Art, & de trans- » mettre à la postérité les *noms* & l'*histoire* de » ceux qui se sont distingués dans quelque » partie de la Médecine ».

D'après cet énoncé très-précis, il sembleroit que la nouvelle Bibliotheque alloit tenir lieu de tous les Ouvrages qui avoient été faits jusqu'à ce jour. On devoit d'autant plus s'y attendre, que M. *C...*, en passant en revue ceux qui l'ont précédé dans la carriere où il s'est jetté, porte, des travaux de la plûpart, un jugement qui donnoit aux Médecins l'espoir, nous dirions presque la certitude, qu'il les surpasseroit tous: celui-ci a seulement effleuré la matiere; celui-là, rempli de fables, mérite à peine d'être lu: les uns n'ont pas fait connoître les Medecins qui ont concouru à la perfection de l'Art; les autres, en

indiquant les Livres, en ont omis un grand nombre : on reproche à plusieurs autres de n'avoir donné que des notions succintes. Il résulte de cette critique que *tous ces Ouvrages réunis* (ce sont les expressions de M. C... ,) *ne sauroient faire un corps complet relatif à l'Histoire de la Médecine* ; page xiij. Il étoit réservé au récent Ecrivain de produire ce chef-d'œuvre : il s'en est lui-même flatté ; qu'on l'écoute parler : « *Nous ne craignons point de le présenter* » (son Ouvrage) *comme le plus parfait de* » TOUS CEUX *qui ont paru dans ce genre* ».

Il faut être bien sûr de son fait pour s'exprimer avec ce ton d'assurance. M. C... a cru pouvoir le prendre, après s'être donné la peine de puiser dans une infinité de sources ; & afin que le Public juge des efforts qu'il a employés, des travaux pénibles auxquels il s'est livré, du courage qu'il a eu pour conduire au point de perfection la Bibliotheque qu'il a mise au jour, il n'a pas oublié d'en produire les brillans témoignages. Ils sont consignés « *à la suite de* » *cette Préface, dans un Catalogue, par ordre* » *alphabétique, de tous les Ouvrages* (dit-il) » *que nous avons consultés ; on y verra* (ajoute-» t-il) *quelle a été l'étendue de nos recherches, &* » *que nous n'avons rien négligé pour rendre cet* » *Ouvrage complet* ». page xv.

Nous ferons de bonne foi, nous conviendrons qu'on trouve dans ce Catalogue l'indication de 778 Ouvrages, dont 102 sont *in-folio*, 231 *in*-4°. & 445, ou *in*-12 ou *in*-8°.

Ce nombreux Catalogue n'annonce-t-il pas la vaste érudition, autant que la patience de l'Auteur ? Néanmoins en le parcourant, nous avons été tentés de le regarder ici comme un luxe bibliographique, d'autant plus déplacé, qu'il est capable d'en imposer ; mais nous avons

été plus loin, nous avons même présumé que la plûpart des titres qui composent cette fastueuse nomenclature, ont été copiés sur des Catalogues. Voici les principaux motifs qui ont fait naître cette présomption.

Page xxj. on écrit ALBERIC, Auteur d'un Ouvrage Italien. Il falloit ALBERICI.

Ibid. ALEMAND (Louis-Auguste). On le nomme comme Auteur d'un Ouvrage relatif à la Médecine, intitulé *Secret de la Médecine des Chinois, à Grenoble*, 1671, *in*-12. On connoît bien ordinairement un Livre qu'on a consulté; comment arrive-t-il que le titre de celui-ci soit mal indiqué, car au lieu de *Secret*, au singulier, il falloit *les Secrets?* Mais on l'attribue à Louis-Auguste Alemand, ce qu'on ne trouve pas énoncé dans le titre; on y lit à la vérité ces mots: »... » envoyés de la Chine par un François, homme » de grand mérite ». D'où fait-on que ce François est Louis-Auguste Alemand, l'Avocat, dont on trouve l'histoire *page* 89. Ce qui est rapporté de lui en cet endroit, prouve qu'il ne peut être l'Auteur de ce Livre; 1°. sa naissance y est fixée à l'an 1653. Donc en 1671 il n'avoit que dix-huit ans; ce ne pouvoit être encore un homme de grand mérite. 2°. Ce François étoit à la Chine, d'où il envoie le manuscrit, tandis que L. A. Alemand étoit à Grenoble. 3°. L'Avis au Lecteur est daté du 21 Octobre 1668; l'Ouvrage étoit composé à cette époque, à laquelle L. A. Alemand n'avoit que quinze ans. 4°. L. A. Alemand ne pouvoit être, à cet âge, dans le cas où étoit ce François, qui, dans son *Avis au Lecteur*, s'exprime en ces termes: « Voici un petit Livre qui vous » vient entre les mains du bout du monde, » envoyé par un François amoureux de son » pays, & desireux du bien de ses compa-

» triotes, lequel se trouvant à présent banni
» à Canton, par Sentence de la Cour de Pe-
» kin, donnée il y a trois ans pour prêcher
» la loi de Dieu, . . . a dérobé quelques
» momens à ses dévotions pour s'occuper à
» ramasser les connoissances qu'il avoit prises
» hors de France, *l'espace de seize ans qu'il y a*
» *qu'il court le monde* ». Il voyageoit, comme on voit, dès 1652, un an avant la naissance de L. A. Alemand, qui ne naquit que l'an 1653. Qui osera dire, après cela, que ce dernier ait composé le Livre dont il est question ?

Mais puisque M. *C*... a consulté ce petit Ouvrage, & qu'il s'est engagé de donner la notice de tous ceux qui regarderoient la Médecine, pourquoi se contente-t-il d'en présenter le titre *page* 89 ? Pourquoi n'a-t-il pas l'attention d'avertir que c'est un Traité du pouls ? Pourquoi ne fait-il pas connoître ce que la doctrine du pouls, contenue dans ce Traité, a de ressemblant ou de différent avec celle qu'on trouve dans les Ouvrages de *Cleyer*, des Peres *Boym* & *Hervieux* ?

Il seroit trop long d'entrer dans ce détail, lequel, d'ailleurs, n'est pas de notre objet ; disons seulement que ces *Secrets* forment un livret de 135 *pag. in*-12.

Ibid. ALBERT (Salomon). Vous avez consulté, Monsieur, un Discours de ce Médecin sur la Médecine, sur ceux qui l'ont exercée, &c. Vous auriez dû, suivant votre plan, en faire l'analyse, ou en porter votre jugement, *page* 63. Il n'y a pourtant ni l'une ni l'autre.

Ibid. ALBERTI (Mich.) Vous vous êtes servi, Monsieur, pour la confection de votre Bibliotheque, de deux Ouvrages de cet Auteur ; on en trouve les titres répétés *pag.* 66 & 68, & vous ne vous y arrêtez pas plus que s'ils vous étoient inconnus.

Ibid. ALBIN (Bernard). Il a fait un Discours *de ortu & progressu Medicinæ*, dans lequel il doit y avoir des choses curieuses. M. *C*.. le met au rang des Livres où il a puisé ; cependant, en l'annonçant *page* 70, il se contente d'ajouter, *c'est un Discours prononcé le* 19 *Octobre de la même année* (1702.)

Ibid. ALEXANDRIN (Jules). Pourquoi nous apprendre ici que son Ouvrage *de Medicina & de Medico* a été consulté, pour l'indiquer *page* 95, comme l'on feroit un Livre dont on connoît à peine le titre ? Ne contenoit-il rien de bon, rien d'utile, rien d'exact ? il falloit au moins le dire.

Pag. xxij. ANDRÆAS (Valerius). Il étoit du Brabant. On inscrit trois Ouvrages comme étant de lui : M. *C*... les a consultés, & sûrement plus d'une fois ; c'est donc avec connoissance de cause qu'il attribue ces trois productions au même homme. Cependant est-il bien sûr que ce *Val. André* soit l'Auteur du *Catalogus Clarorum Hispaniæ Scriptorum*, 1607 ? Notre doute est fondé sur deux motifs ; 1°. à cette époque de 1607, *Val. André* n'avoit que 19 ans, étant né le 27 Novemb. 1588 ; 2°. *Fr. Swert*, qui avoit été très-lié avec lui, ne met point ce *Catalogus* au nombre de ses écrits, Ce point méritoit bien d'être éclairci par un Bibliographe profond.

Ibid. Nous voyons parmi les anonymes une *Dissertation concernant la Chirurgie des Accouchemens*. Un Bibliographe, aussi savant que M. *C*.., ne devoit pas ignorer que ce morceau est de *Devaux*, Chirurgien de Paris, celui-là même qui a fait l'*index funereus*.

Ibid. Les *Recherches critiques & historiques sur la Chirurgie* ont été composées par un homme bien connu, M. *Quesnay* ; par quel hasard un Médecin aussi versé que M. *C*... dans l'Histoire littéraire, place-t-il ce Livre parmi les anonymes ?

Ibid. L'Auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* n'eſt ignoré de perſonne que de M. C... C'eſt M. *Macquer*, l'Avocat.

Ib.d. APIN (Sigiſmond-Jacques). L'Opuſcule de ce Profeſſeur de Métaphyſique, intitulé *de Reipublicæ Noribergenſis munificentiâ, &c....* dont M. C... reconnoit avoir eu beſoin, ne vaut pas, ſans doute, la peine d'être recherché; car il ſe contente d'en indiquer le titre *page* 164, ſans y mettre aucune notice.

Pag. xxiij. ARTEDI (Pierre). Sa *Bibliotheca ichthyologica* eſt indiquée ici comme un Livre dont on a profité. On en rapporte le long titre *page* 210; mais on ne dit rien de ſon mérite: ce que M. C... devoit faire pour être fidele au plan qu'il s'étoit propoſé.

Ibid. BADUELLUS (Claude). C'eſt parce que vous avez eu, Monſieur, ſous les yeux, le Diſcours de cet Auteur, *de laudibus Artis Medicæ*, que vous l'avez conſulté, & que vous l'avez lû peut-être, que nous ſommes étonnés de ne pas trouver énoncé ſous quel format il a été imprimé. Nous eſperions qu'on l'y verroit à l'article BADUELLUS; vain eſpoir. En y recourant nous ſommes reſtés dans notre ignorance. Vous ne nous dites rien non-plus du cas qu'il faut faire de ce Diſcours, ni ſi la Médecine, qu'il loue, peut & doit être ſatisfaite. *Bayle*, qui parle de cet Auteur dans ſon Dictionnaire, ne nous inſtruit point à cet égard. Vous nous aviez promis des critiques, des jugemens, des apprécia-tions, & pourtant vous nous laiſſez dans notre ignorance, vous, Monſieur, qui étiez ſi capable de nous en tirer. C'eſt un reproche qu'on eſt en droit de vous faire, ſans que vous vous en fâchiez.

Ibid. BALDE (Jacques). Encore un trophée élevé en l'honneur de la Médecine, mais par

un Poëte. Cette piece de Vers a dû vous transporter en la liſant ; n'étiez-vous donc pas obligé de faire paſſer dans l'ame de vos Lecteurs les ſentimens qu'elle vous a inſpirés, en rapportant quelques beaux endroits ? Pourquoi cette réſerve ? N'aviez-vous pas déclaré que vous liſiez pour inſtruire les Médecins vivans & futurs ? Quand on promet, il faut tenir. Revoyez, s'il vous plaît, l'article BALDE (Jacq.) *page* 295, & vous conviendrez que l'analyſe de la Poëſie de cet Auteur Jéſuite n'y eſt pas.

Ibid. BARTHOLIN (Albert). Voilà un Médecin de l'Ouvrage duquel vous avez profité, de votre propre aveu, Monſieur. Il eſt intitulé *de Scriptis Danorum*. Nous nous attendions qu'on en trouveroit une notice *page* 342. Nos eſpérances ont été deçues ; elles le ſont ſouvent.

Ibid. BARTHOLIN (Thomas). Autre Ouvrage d'un autre *Bartholin*, intitulé *de Medicis Poetis*. C'eſt pour nous comme ſi vous ne l'aviez pas conſulté, puiſque, *page* 347, vous n'en rapportez que le titre.

Pag. xxiv. BAYER (Jean-Jacques). *Biographia Profeſſorum Medicinæ qui in Academiâ Altorfinâ unquam vixerunt. Altorfii & Noribergæ apud Tauber*, 1729, *in*-4°. Nul doute que cet Ouvrage ait été conſulté par M. *Carrere*. Puiſqu'il le dit, nous devons l'en croire ; mais comment arrive-t-il que dans ce titre il y ait pluſieurs fautes ou inexactitudes ?

1°. Au lieu de *Bayer*, il falloit écrire comme l'Auteur, *Baierus*, ou au moins *Baier*, ſans *y*.

2°. Après le mot *vixerunt*, l'exactitude vouloit qu'on ajoutât ceux-ci ; *ſingulorum are expreſſis iconibus additis*. Il étoit important de ſavoir que dans ce volume ſe trouvoient les portraits des Médecins dont on écrit la vie.

3°. Sur l'exemplaire même on lit *Norimbergæ*

& *Altorfii*, mais non pas *Altorfii & Noribergæ.*

4°. Le Libraire ou l'Imprimeur n'a pas mis *apud Tauber* ſimplement, mais *apud hæredes Jo. Dan. Tauberi*, ce qui n'eſt pas abſolument indifférent; car les héritiers de *Jo. Dan. Tauber* pouvoient très-bien ne pas porter le nom de *Tauber.*

5°. La date de 1729 eſt fauſſe. Voici la vraie clɔlɔccxxviii. (1728) ce qui eſt confirmé d'ailleurs par *Baier* lui-même, qui, en faiſant l'énumération des Ouvrages qu'il a compoſés, s'exprime ainſi *page* 174.

38. *Biographiæ, &c....* 1728, *in*-4°. *ipſum nempe præſens hoc opuſculum.*

Comment arrive-t-il encore (ceci ne ſe comprendra point aiſément) que M. *C...* qui donne la liſte des Ouvrages de *Baier*, d'apres cette même *Biographia* qu'il avoit entre les mains, en marque ſeulement vingt-quatre, tandis que *Baier* en indique 38 ?

Comment arrive-t-il (ce qui eſt bien plus fort) que M. *C...*, en annonçant la Diſſertation de *Baier, de Viſco*, n°. 7. *pag.* 381, ait ajouté? « *Bayer* ne parle point de cette Diſſertation » dans le Catalogue qu'il a fait de ſes Ou» vrages, ce qui fait douter qu'elle ſoit de » lui ». Cependant, qu'on ouvre la Biographie de *Baier*, on verra cette Diſſertation énoncée *page* 171. n°. 13, & en cette maniere:

Diſſert. Med. Botanica de Viſco, *Reſp.* Leonh. Frid. Hornung, *Hala-Suevus*, 1706.

Ce doit être dans cette Biographie où *Baier* écrit lui-même ſa vie, que M. *C...* a pris ou extrait l'abrégé très-ſuccint qu'il donne de la vie de ce Médecin; il n'eſt point probable qu'il ait eu recours à un autre Hiſtorien, tandis qu'il étoit à la bonne ſource. Mais ce n'eſt pas là qu'il a vu que *Baier*, jeune Docteur, ne ſe

plaisoit point à Hall, & que ce fut pour cette raison qu'il quitta cette ville. *Baier* dit au contraire que c'étoit pour voyager. *Quoniam verò singulari desiderio tenebar, alias regiones curiosè perlustrandi.... &c.* Ce n'est point là que M. *C...* a vu que *Baier fût fait, en* 1703, *Médecin de campagne par les Etats du Cercle de Souabe :* il étoit à Nuremberg, ville dans laquelle se tenoient alors les Etats du Cercle, où elle est située ; or ce Cercle n'est pas celui de Souabe, mais bien le Cercle de Franconie. La phrase de *Baier* est claire, la voici : *Cùm interim anno hujus sæculi tertio (1703) vicinæ provinciæ periculoso arderent bello, atque in militia, propter intempestivas expeditiones, multi variique morbi orirentur ; præpotentium* CIRCULI FRANCONICI ORDINUM *Legati, tunc temporis Norimbergæ congregati, medicum desiderarunt, qui tam morbosis, quàm vulneratis militibus opem ferret in Nosocomiis, ad pagum* Wendelstein, *aliosque propinquos constitutis.... &c....* Ce n'est point là non-plus que M. *C...* a vu que *Baier* devint, dans la suite, Physicien de la ville de Ratisbone. *Baier* lui-même nous apprend que sa mauvaise santé l'obligeant à quitter Nuremberg, il voulut essayer de faire à Ratisbone un nouvel établissement ; *Profectus sum Ratisbonam, tentaturus scilicet utra civitas in Medicinâ faciendâ mihi foret commodior & fructuosior.* Mais il ne demeura que quelques mois, & malgré lui, dans cette ville, où il ne transporta point même sa famille, qui resta à Nuremberg : il ne fut point nommé Medecin de la ville de Ratisbone (*poliater*), mais il y exerça seulement, en attendant l'occasion favorable de s'échapper. Ce n'est point-là que M. *C...* a vu davantage qu'il fut appellé à Altorf en 1704 ; *Baier* écrit que ce fut sur la fin de 1703, & ajoute que ce fut le 18 Déc.

qu'il fut honorablement reçu par le Corps des Médecins, & que le 2 Mars 1704 il commença à remplir les fonctions de Professeur.

D'après ces inexactitudes, qui ne sont pas les seules à l'égard de *Baier*, ne seroit-on pas fondé à soupçonner que M. *C*... n'a pas vu la *Biographia?* Mais, comme il l'assure, il seroit malhonnête de soutenir la négative.

BELLORIUS (J. P.). En copiant le titre du Traité des Médailles de cet Auteur, qu'on a eu sous les yeux, un mot essentiel se trouve oublié; & ce mot empêche malheureusement que le titre puisse être entendu: c'est le mot *imagines*, qu'on ne devine pas d'abord. D'ailleurs, ce titre ne paroît pas avoir été copié sur l'exemplaire lorsqu'on l'avoit sous les yeux: ne l'auroit-on donné que de mémoire? Il n'y a personne qui ne soit dans le cas de se plaindre de la sienne.

Ibid. BEVERWICK (Jean). L'Ouvrage qu'on insere ici dans le Catalogue, comme ayant été consulté, & par conséquent comme un Livre qu'on a lu, n'a pourtant aucune notice à l'article Beverwick, *page* 466. Ces omissions se réiterent tant de fois qu'on est presque contraint de douter des consultations & des lectures dont on fait parade: ce n'est peut-être que par oubli; en ce cas, l'indulgence, qui est un acte méritoire chez les Lecteurs, leur attirera de la reconnoissance de la part de l'Auteur. Réunissons-nous donc sur ces points, & tout le monde sera content.

Ibid. BERNIER (Jean). C'est sans doute pour ne rien omettre, que M. *C*... reconnoît avoir fait usage des Ouvrages de ce Médecin; car s'il en avoit tiré quelque chose, il nous induiroit en erreur avec ce guide, toujours infidele, & souvent aveuglé par la passion. M. *C*... indique sous l'année 1698 l'édition de ses Essais de

Médecine : il se trompe très-certainement ; elle date de 1689. Mais il faut prévenir sa réponse, qui sera telle : *ne voyez-vous pas que c'est une faute de typographie, & qu'on a mis* 1698 *au lieu de* 1689, que j'ai mis exactement à l'article *Bernier, page* 445. Nous admettons la validité de la réponse jusqu'à un certain point ; car en voyant dans un endroit 1698 & dans l'autre 1689, un Lecteur qui ne sera pas aussi bon Bibliographe que M. *C...*, ne saura laquelle des deux éditions sera la véritable, sur-tout quand il verra qu'il y en a une autre indiquée sous la date de 1695. Ne se déterminera-t-il pas à croire que l'édition marquée dans le Catalogue de M. *C...*, imprimé certainement après son volume, est la vraie, l'Auteur ayant pris l'année sur le titre même des Essais, lorsqu'il les feuilletoit pour en extraire ou en copier certains morceaux? Il seroit dans l'erreur assurément ; mais comment pourroit-il s'en défendre?

Ibid. BEUGHEM (Cornel. à) Les personnes instruites de la Bibliographie seront fâchées pour l'honneur d'un Bibliographe, de le voir peu adroitement citer parmi les Livres qu'il a consultés, un *apparatus* de Corn. *à Beughem*, seulement connu de lui par le titre qui paroît avoir été copié mot à mot dans le Catalogue placé à la tête de la Bibliographie anatomique de Douglass. En effet, on lit dans l'un & dans l'autre : *Apparatus ad Historiam litterariam, novissima, variis conspectibus exhibendus, &c...* avec la date de 1701. Si M. C..., avoit eu l'Ouvrage sous les yeux, au lieu de *novissima* qu'il a laissé d'après Douglass, il auroit écrit *novissimam*. Mais pourquoi, quand on connoît bien un Ouvrage, n'en consulter que la quatrieme partie, tandis que les autres traitent du même objet? Nous faisons l'objection, ce n'est pas à nous à y répondre.

Ibid. BEYRUS (Andr.) *Nomenclator Profeſſorum Senenſium. Jenæ*, 1652, *in*-12. Le titre de cet Ouvrage, dans lequel M. C... pourroit avoir tiré quelques particularités, s'il avoit eu l'avantage de conſulter le Livre même, ſemble avoir été pris du Catalogue de Douglaſſ, déjà cité. Il en differe néanmoins, en ce que Douglaſſ a mis *Jenenſium*, qu'il faut, & M. C.... *Senenſium* qu'il ne faut pas. Mais le premier ayant écrit *Beyrus*, on ne doit pas être ſurpris que le ſecond ait écrit de même, au lieu de BEYERUS. Comme cet Ouvrage n'eſt certainement pas commun en France, nous allons en donner le titre d'une maniere qui le fera mieux connoître : ANDR. BEYERI *Nomenclator Profeſſorum Theologorum, Juridicorum, Medicorum, Philoſophorum quotquot in Univerſitate Ienenſi ab anno* 1548, *ad* 1652, *publicè docuerunt, omnes & ſingulos binis deſcribens diſtichis.* Ienæ, 1652, *in*-12.

Ibid. BIDLOO (Godefr.) Il a compoſé un Diſcours ſur l'ancienneté de l'Anatomie, dont M. C... fait mention, comme s'il en avoit profité, pour dreſſer, ſans doute, l'article *Anatomie*. Ce Diſcours, qu'en cet endroit on dit être *in*-4°., n'eſt plus du même format, *page* 475 : il eſt *in-folio*. Ainſi que bien d'autres morceaux, celui-ci n'eſt point analyſé, à l'article Bidloo, comme on devoit s'y attendre : on n'en porte aucun jugement, on n'en donne aucune notice. M. C.... en ſait mieux que nous la raiſon : on l'imagine pourtant aiſément.

Page XXXV. CADET (Ant. Alexis). Vous en parlez d'une maniere bien ſuccinte, ſur-tout par comparaiſon avec l'éloge qui précede ; & non content de ce laconiſme affecté, vous lui niez en quelque ſorte, ou au moins vous cherchez à lui faire partager avec M. ſon frere le

mérite

mérite d'une traduction dont il étoit, quoique fort jeune, très en état de se bien acquitter, joignant à un cours d'étude fait d'une maniere distinguée, des connoissances en Chymie. Mais il n'est point ici question de restraindre d'une part, & d'étendre de l'autre les éloges que vous donnez assez arbitrairement aux vivans comme aux morts. Il s'agit de la traduction des Instituts de Chymie de Spielmann, par M. Cadet le jeune, ainsi que de fixer son co-Opérateur; & ce co-Opérateur est non M. Cadet l'aîné, mais M. de Villiers, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Voici le fait. M. Cadet le jeune pouvoit se contenter de traduire le Catalogue des Auteurs de Chymie, tel qu'il est dans l'original; mais il a senti l'importance de completter ce travail, & de le perfectionner, en y ajoutant des notes historiques & critiques. Trop jeune pour remplir cette tâche qui exigeoit un genre particulier d'érudition, trop modeste pour craindre de s'associer un homme de mérite & de réputation, il s'est adressé à M. de Villiers. Cette traduction qui parut en 1770, vous l'avez entre les mains, conséquemment vous êtes à portée de savoir que ces notes historiques & critiques, dont vous parlez, sont de ce Médecin; car M. Cadet, dans sa Préface pag. 24, en prévient. Il y a plus, vous-même dans la vôtre pag. xiij, vous désignez M. de Villiers, comme ayant contribué à la perfection de cet Ouvrage. Enfin, n'auriez-vous pas dû être frappé en lisant, tome 2, pag. 293 de ces Instituts, l'avertissement qui précede le Catalogue des Auteurs; avertissement fait nominativement par M. de Villiers? Si vous ne vous rappellez pas ce passage, trouvez bon que je vous le remette sous les yeux: « Ces additions sont tirées des

» matériaux que je prépare pour une Biblio-
» graphie Chymique qui fera la troiſieme &
» derniere Partie de l'Hiſtoire de la Chymie,
» que j'ai entrepriſe depuis quelque temps. »
Tout le monde ſait que M. de Villiers s'occupoit alors fortement de cet objet auquel M. Cadet n'a jamais penſé. Mais à qui, de M. de Villiers ou de M. Cadet, peut convenir ce qu'on lit dans le même volume, *page* 336, en parlant des *Elémens du Docimaſtique de Cramer ?* « Cet excellent Livre méritoit bien de paſſer en
» notre Langue, par l'utilité dont il peut être
» à tous ceux qui travaillent les métaux.
» M. Rouelle, mon illuſtre Maître, m'engagea
» à le traduire; ce que j'exécutai. » Ce fut en 1755. C'eſt le Traducteur de Cramer qui parle; or ce Traducteur eſt M. de Villiers. Donc M. de Villiers eſt co-Opérateur de M. Cadet le jeune; conſéquemment M. de Villiers eſt l'Auteur des notes critiques dont il vous plaît de faire honneur à M. Cadet l'aîné, qui, ne ſachant qu'une langue, étoit auſſi peu capable d'exécuter un travail de cette nature, que de co-opérer à une traduction. Les Auteurs du Journal de Bouillon, 15 Juillet 1770, ont avancé la même erreur, en diſant que le même M. Cadet travaille à l'Hiſtoire de la Chymie.

Ibid. CAMERARIUS (Joachim). Vous mettez, Monſieur, au nombre des Livres que vous avez lus & conſultés, ſon *Catalogus librorum rei ruſticæ* ... que vous avertiſſez ſe trouver avec ſes œuvres *de re ruſticâ*. Nous avons voulu ſavoir le jugement que vous portiez de ces deux Traités, que vous devez bien & très-bien connoître; mais nous avons été très-ſurpris que vous n'en produiſiez que le titre dans votre *tome ij. page* 298. De bonne foi eſt-ce tenir la parole que vous avez donnée ?

Pag. xxvj. CARDAN (Jérôme). Nous devons croire, Monsieur, que vous avez lu son *Encomium Medicinæ*; puisque vous le dites bien positivement: néanmoins *tome ij* de votre Dictionnaire, *page* 347, vous ne nous apprenez point ce que vaut cet éloge, comment l'Auteur a rempli son plan, s'il est bon ou mauvais, &c... Il y a tant de gens qui ne connoissent point la Littérature médicale aussi profondément que vous, qu'ils vous auroient su gré d'une notice de cet *Encomium*. Vous nous aviez promis de dissiper, par vos lumieres, les ténebres de notre ignorance; vous nous y laissez plongés. Ne peut-on pas vous le reprocher? Ajoutons que dans votre Catalogue des Auteurs, par vous consultés, l'édition des œuvres de *Cardan*, faite par *Spon*, est mise sous la date de 1662, tandis qu'à l'article *Cardan*: elle est indiquée sous la date de 1663. Est-ce qu'il y en a eu deux éditions en si peu de temps? Et en ce cas auriez-vous le courage de les lire toutes deux?

Ibid. CARPZOVIUS (Chr. Benoît). CASELIUS (Jean). Ces deux Auteurs ont travaillé sur l'Histoire des Médecins: leurs Ouvrages ont long-temps été, & sont peut-être encore sur votre bureau, ainsi que les 778 que vous avez consultés; cependant vous n'en annoncez que les titres *tome ij.* de votre Compilation alphabétique, *page* 356 & 394, comme si ces titres suffisoient pour les faire connoître à des Lecteurs qui seroient (comme vous le dites de nous avec vérité) très-nouveaux dans la Littérature médicale.

Ibid. CASTELLAN (Pierre). Dans la Bibliographie Lexique, on trouve ce nom, *page* 405, où l'on renvoie à CHASTEL (Pierre du). Il y a pour celui-ci trois lignes & demi; c'est un privilégié, auquel on reproche de n'avoir donné

des *Médecins* que *des notions ſuccintes & incompletes*. Mettons, comme on dit, la main ſur la conſcience, & convenons enſemble, Monſieur, que *Pierre Caſtellan* ou *du Chaſtel*, s'il revenoit au monde, pourroit faire le même reproche à la *Bibliotheque Litéraire*.

Page XXVII. CRASSUS (Laurent). Cet Ecrivain eſt Italien, & a compoſé en ſa Langue : pourquoi donc lui donner un nom en *us*, ſurtout lorſqu'au frontiſpice de ſon Livre, on voit *da Lorenzo Craſſo ?* Auroit-on cru que *Craſſo* fût ici à l'ablatif, à la maniere des Latins ?

Que de choſes on pourroit encore reprendre dans ce Catalogue des Livres lus ou conſultés ! Mais nous en avons aſſez dit pour démontrer qu'en général une érudition précaire ſe diſſipe & s'évanouit dès qu'on s'en approche avec le flambeau de la critique.

On indiquera, dans le Journal de Mai, un bon nombre d'Auteurs omis dans la Bibliothéque Littéraire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1777.

CES maladies ont été des maux de gorge, des fluxions de poitrine catarrhales, des rhumes, qui n'ont rien offert de particulier à obſerver. La température chaude d'une partie de ce mois, ſuivie bruſquement d'un temps froid & ſec, en arrêtant la tranſpiration, occaſionna ces maux ; c'eſt encore à cette cauſe qu'il faut attribuer les coliques vives, les dévoiemens ſéreux, légérement bilieux, & cependant fort âcres qu'ont éprouvés quelques perſonnes. Il y a eu des fievres rouges dans quelques-unes, l'éruption ne s'étant faite qu'imparfaitement. Il eſt ſurvenu un gonflement conſidérable aux glandes du col & de la ſurdité : un véſicatoire, appliqué à la nuque, a diſſipé ces accidens. On a obſervé auſſi des fievres urticaires, *eſſera*, *porcelaines* : elles étoient ſans aucun danger ; quelques fievres malignes longues & opiniâtres, mais peu meurtrieres. Il n'en a pas été de même des apoplexies, qui ont été fréquentes. Beaucoup de vieillards ſont morts ſubitement.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1777.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	−2 1/2	2 1/2	0 3/4	28	1	28	0	27	10 1/4 7/8
2	0 3/4	2 1/2	3	27	9	27	8	27	6 7/8
3	−0	4	1	27	7 1/4	27	7 1/4	27	8
4	−1 3/4	2	−1 3/4	27	9 1/2	27	9 1/2	27	9 3/4
5	−3 3/4	1 3/4	−2 1/2	27	9 1/2	27	9 1/2	27	9 1/2
6	−3 1/2	−0	−3 1/8	27	9 1/4	27	9 1/4	27	9 1/4
7	−4 3/4	0 3/4	−2 1/4	27	9 1/2	27	9 1/2	27	10
8	−5	2	−1 1/2	27	9 1/2	27	9 1/4	27	9 1/8
9	−2	−0	−1 1/4	27	9	27	9	27	9 1/2
10	−0 1/4	2 1/2	−0 1/2	27	9 3/4	27	10	27	10 1/8 3/4
11	−1 1/4	2	−0 3/4	27	10	27	9 1/2	27	8
12	−1	2	−1	27	6 1/8	27	6 1/8	27	7
13	−1 1/8	3	−0 1/4 1/2	27	7	27	7	27	7 3/4
14	−0 3/4	4	−0	27	9	27	9	27	8 3/8 1/4 3/8
15	−1	1 3/4	−1	27	6	27	4 7/8	27	4
16	−2 1/4	0 3/4	−2 1/2 1/2	27	3 1/2	27	3 3/4 1/2	27	4
17	−4	1 3/4	−2	27	4	27	3	27	3
18	−4 3/4	0 3/4 3/4	−2 3/4 1/2	27	1 1/2	27	1 3/4 3/4	27	2 3/4
19	−2 3/4	0 3/4	−1 1/2 1/4 1/4	27	4 1/4 3/8	27	4	27	5
20	−2	−0	0	27	3	27	2	27	1 7/8
21	1	5 3/4	4	27	2 3/4 1/2	27	2	27	3
22	6 1/2	11	6	27	1	27	2 3/4 1/2	27	4
23	7 1/4 1/8	10 1/2	6 3/4	27	4 1/2 1/2	27	7 1/4 7/8	27	6 3/8 1/8
24	9	10 3/4 3/4	7 3/4 1/4	27	5	27	7	27	9
25	3 1/4 1/4	10 3/4	7	27	11	27	11 1/2	28	0
26	4 1/4	12	8	27	11 3/4	27	11 1/2	27	11 1/4
27	3 3/4 3/4	11 1/2	8	27	10 3/4 1/8	27	10 3/4 3/8	27	11
28	4 3/4	12 1/4	8 1/4	27	11	27	11	27	11 1/4

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	S-O. c. brou.	S. couvert.	S. couvert.
2	S-O. couv.	S-O. couv. pl.	S-O. couv.
3	O. beau vent.	O. nuag. pluie, grêle, vent.	N-O. couv.
4	N-O. beau.	N-O. ven. gib.	N-O. beau.
5	N-O. beau.	N. *idem.*	N. b. *aur. bo.*
6	N. beau.	S-E. beau.	E. beau.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. c. *aur. b.*
8	N-E. beau.	E. couv.	N-E. couv.
9	N-E. c. neige.	E. couv. neige.	N-E. couv.
10	N-E. c. neige.	E. c. neig. br.	E. couvert.
11	E. couv. br.	N. couvert.	N-E. couv.
12	N. cou. neig.	E. couvert.	E. couv.
13	S. cou. gr. br.	S-O. couv. bro.	S. couvert.
14	N. couvert.	N. couvert.	N. couv.
15	S. c. grefil	S-O. beau.	S-O. nuages.
16	N. beau grefil	N. nuages, vent froid.	N. beau.
17	S-O. beau br.	S. beau.	S-E. beau.
18	E. beau.	E. beau.	N. beau.
19	S-O. nuag. v. grefil.	O. nuag. gibou.	N. nuages.
20	E. c. ve. neig.	E. couv. pluie, verglas.	E. couvert.
21	E. c. br. pl.	E. couv. brouil.	S-O. couv. br.
22	S. c. vent. pl.	S-O. nuag. vent	S-E. beau.
23	S-O. b. vent.	S. beau.	S-E. couvert.
24	S-O. nuag. v.	S-O. beau, vent	S-O. beau.
25	S-O. b. br.	S-O. beau.	S-O. beau.
26	E. beau.	S. beau.	E. b. *aur. bo.* *Lun. zod.*
27	E. beau, l *paraselene.*	S. nuages.	S. b. *aur. bor.*
28	N. nuag. br.	N-E. beau.	N.E. nuages.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	12 $\frac{1}{4}$ deg.	le 28
Moindre degré de chaleur	5	le 8
Différence	17 $\frac{1}{4}$ deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou. 1 l.	le 1
Moindre élévation du Mercure	27 1 $\frac{1}{2}$	le 18
Différence	0 po. 11 $\frac{1}{2}$ l.	

Nombre de jours de Beau	10	
de Couvert	10	
de Nuages	8	
de Vent	7	
de Brouillard	9	
de Pluie	6	
de Neige	5	
Quantité de Pluie	13 lignes.	$\frac{1}{2}$
D'Evaporation	9	
Différence	4 $\frac{1}{2}$	
Le vent a soufflé du N.	5 fois.	
N.-E.	4	
N.-O.	1	
S.	4	
S.-E.	1	
S.-O.	6	
E.	6	
O.	1	

Température : Froide, humide & très-désagréable, excepté les huit derniers jours, qui ont été beaux & chauds. Le 26 à huit heures du soir, j'ai observé une aurore boréale & une lumiere zodiacale des plus complettes ; & le 27 à quatre heures du matin, j'ai vu très-beau parasélene.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire, &c.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

Nous avons eu quelques fluxions de poitrine, des péripneumonies, & d'autres maladies d'inflammation. Il mouroit beaucoup de vieillards dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Février, par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui s'étoit relâchée dans les premiers jours du mois, a repris enſuite, & a continué juſqu'au 22, avec plus ou moins de violence. Le 8, la liqueur du thermometre fut obſervée à 5 degrés, & le 20 à 6 degrés, au-deſſous du terme de la congelation. Le temps a été fort adouci dans les derniers jours du mois. La liqueur du thermometre le 28, s'eſt portée à 9 degrés au-deſſus du terme de la congelation.

Il a tombé de la neige pendant pluſieurs jours, du 4 au 20.

Il y a eu des variations dans le vent.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé tout le mois au-deſſous du terme de 28 pouces, ſi l'on en excepte quatre à cinq jours.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre, a été de 9 degré au-deſſus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces

6 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du nord,	8 fois du ſud,
6 fois du Nord vers l'eſt.	4 fois du ſud vers l'oueſt.
4 fois de l'eſt.	3 fois de l'oueſt
3 fois du ſud, vers l'eſt.	2 fois du nord vers l'oueſt,

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.
3 jours de pluie. 8 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Février 1777.

Il y eut, parmi les pauvres, quelques perſonnes priſes de la fievre continue-putride, ſans malignité. Elle étoit vermineuſe dans les jeunes gens.

La maladie aiguë la plus commune, a été la péripneumonie, qui a regné ſur-tout dans le petit peuple. Cette maladie étoit traîtreſſe, & trompoit les Miniſtres de l'art qui n'étoient pas bien ſur leurs gardes; ce qui eſt aſſez ordinaire au caractere de la maladie. Les ſaignées convenoient dans les premiers jours; mais elles devoient être modérées pour la quantité de ſang. On devoit être très-circonſpect ſur ce remede, lorſque la maladie avoit paſſé trois jours: alors on devoit ſur-tout inſiſter ſur l'uſage des expectorans inciſifs, la décoction pectorale, animée avec l'oximel ſcillitique, le looch commun aiguiſé de kermès minéral, &c. Dans le cas où

la nature ne vouloit pas ſe prêter à une expectoration louable, & que l'oppreſſion perſiſtoit, on ſe trouvoit bien des véſicatoires appliqués aux jambes.

Quelques perſonnes ont été priſes de la pleuropneumonie légitime. On conçoit que dans ce cas les ſaignées doivent être pouſſées plus loin. Nous avons, dans un ſujet aſſez délicat, détourné un dépôt prêt à ſe faire dans la poitrine, par l'application des véſicatoires aux jambes.

Les rhumes ont été épidémiques. Quelques perſonnes ont été encore ce mois priſes de rhumatiſme inflammatoire gouteux.

LIVRES NOUVEAUX.

CODEX Phyſiologicus, quem ad uſus domeſticos, ac in favorem Auditorum ſuorum edidit N. F. ROUGNON, Regius Medicinæ Anteceſſor Biſuntinus. Veſontione, ex typographia Joannis-Felicis Charmet. *1776.*

Les livres élémentaires ne peuvent trop ſe multiplier; mais il faut qu'ils réuniſſent de l'ordre, de la préciſion & de la clarté : quand ils ont ces qualités, ils guident ſûrement les Eleves dans la carriere qu'ils veulent embraſſer. Dans l'Art de la Médecine la connoiſſance de l'homme en ſanté & le méchaniſme des différentes fonctions, eſt indiſpenſablement néceſſaire pour parvenir au but de ce premier des Arts, qui eſt de rendre la ſanté perdue, & d'empêcher qu'elle ne s'altere. En vain voudroit-on corriger un vice dans une partie, ſi on ignoroit ſa conſtitution primitive; le haſard ſeul pourroit quelquefois favoriſer dans

l'adminiſtration des ſecours ; mais on ſe conduiroit toujours en aveugle : c'eſt ce qu'on ne voit que trop ſouvent arriver à ceux qui, ſans connoiſſance, & au mépris des loix *peu exécutées dans cette partie*, oſent ſe charger de la vie des Citoyens.

M. *Rougnon* bien pénétré de cette vérité, a cru devoir rendre public le traité qu'il enſeigne à ſes Diſciples : il a ſuivi un ordre méthodique dans la diſtribution de ſes chapitres. Après quelques préliminaires ſur la vie de l'homme, & ce qui conſtitue la ſanté, il paſſe à la ſenſation de la faim & de la ſoif, & la diſtingue, avec raiſon, de celle qui nous détermine à préférer un aliment à un autre ; vient enſuite la maſtication, la déglutition, la chylification, la ſanguification ; il développe avec netteté la nature du chyle & du ſang, & l'action des différens organes employés pour ces fonctions. Il diviſe toutes les humeurs en trois ; la premiere eſt le chyle, la deuxieme le ſang, la troiſieme claſſe renferme toutes les autres humeurs. Quoique toutes ces diviſions puiſſent être un peu arbitraires, ne ſeroit-il pas mieux, ſur-tout dans un livre élémentaire, deſtiné pour les Commençans, de faire quatre claſſes d'humeurs ; les une nourricieres, telles que le chyle, le ſang, la lymphe ; les deuxiemes, récrémentitielles ; telles que la ſalive, le lait, la ſemence, la bile, &c. les troiſiemes excrémentitielles, telles que la matiere fécale, l'urine, &c. les quatriemes, neutres, telles que l'eau du péricarde, la ſynovie, la moëlle, &c. Une telle diviſion fixe mieux les idées des Etudians. La nature de la fibre premiere du tiſſu cellulaire eſt développée d'après des analyſes bien faites, où l'Auteur a ſu profiter & s'approprier, mais ſans plagiat, les découvertes de ceux qui ont travaillé ſur les mêmes

matieres ; & en rendant juſtice à leurs travaux, il trouve, avec raiſon, une grande analogie entre la graiſſe animale & les huiles végétales. La contexture des vaiſſeaux eſt bien développée ; l'Auteur n'eſt cependant pas d'accord avec bien des Phiſiologiſtes ſur le nombre des membranes qui conſtituent les arteres : je crois qu'il auroit de la peine à juſtifier tout ce qu'il dit à ce ſujet, ainſi qu'à ce qu'il avance ſur le degré de force des différens vaiſſeaux & ſur la cauſe de l'action du cœur. Il faut cependant lui rendre juſtice : il eſt difficile de préſenter mieux ſes idées qu'il ne le fait ; il eſt à deſirer qu'il continue à nous donner le *compendium ſemeiotico-pathologicum*, & le *prophylactico-therapeuticum* annoncés dans ſa préface. Il eſt à deſirer que l'édition de ces ouvrages ſoit plus correcte que celle que nous annonçons.

Practical remarks on weſt India Diſeaſes, &c. c'eſt-à-dire, *Obſervations-pratiques ſur les maladies des Indes Occidentales. A Londres, chez* Newbery *1776.*

L'Auteur, après quelques obſervations ſur le climat des Indes & ſur la nourriture des habitans, expoſe les maladies auxquelles ils ſont ſujets. Il y traite des inflammations tant générales que locales. Il s'arrête en particulier ſur celles qui affectent la poitrine, le cerveau, le bas-ventre. Il fait enſuite des remarques ſur les maladies bilieuſes, la fievre jaune, la fievre bilieuſe & putride, le *cholera morbus*, les coups-de-ſoleil, le tétanos, la diarrhée bilieuſe, la fievre inflammatoire.

Par cet eſſai l'Auteur veut preſſentir le juge-

ment des Médecins ; s'ils goûtent ſon travail, il publiera un ouvrage plus étendu, dont il préſente l'extrait.

De rhachitide Diſſertatio quam nobiliſſimis atque ampliſſimis ſexviris Pontificiæ Ferrarienſis Academiæ reformatoribus dicatam publico in eâdem Academiâ ſubjicit examini VINCENTIUS FERRARINI *exhedram moderante excell. D. Doctore* LAURENTIO LEATI, *pub. Pathologiæ Profeſſore. Ferrariæ*, Rinaldi. 1776.

L'Auteur prouve dans cette Diſſertation que le rhachitis fut connu d'*Hippocrate* & des anciens Médecins. Il eſſaye de démontrer qu'il ne faut point regarder, comme cauſes de cette maladie, la foibleſſe ou l'obſtruction de la moëlle épiniere, le virus vérolique, l'enflure du bas-ventre, la cacochymie, le relâchement des ſolides, la dentition, &c. . . . C'eſt, ſuivant lui, une eſpece particuliere de cachexie, dans laquelle la maſſe des humeurs eſt dépravée par une acrimonie que produit la corruption du lait. On indique enſuite le traitement qu'on croit convenir au rhachitis : il conſiſte à évacuer la matiere corrompue qui donne naiſſance au mal, à en empêcher la réproduction, & à calmer les ſymptômes.

Lettera ſull' aria fiſſa, &c. c'eſt-à-dire, *Lettre ſur l'air fixe, adreſſée à M. le Marquis* DE TANUCCI, *Chevalier de l'Ordre de de S. Janvier, premier Secretaire & Conſeiller d'Etat*

de Sa Majeſté Napolitaine. A Naples, chez Flauto, 1776, *in*-4°.

M. *Andria*, Docteur en Médecine, ſe propoſe, dans cette lettre, de faire voir que l'air fixe n'eſt pas un fluide d'une nature particuliere ; mais l'air même de l'atmoſphere, lequel, retenu dans les corps, & privé de ſon élaſticité, la recouvre en s'en dégageant à la faveur d'un mouvement interne d'efferveſcence, de putréfaction, &c. Cette lettre eſt ſolidement & élégamment écrite.

ERRATA

Du Journal de Février.

Page 175, ligne 17, *effacez ces mots*, la marche de.

Journal de Mars.

Page 228, par M. Raze, *liſez* M. Roze.

Page 255, à la ſeconde note, Académie, *ajoutez*, des Sciences de Paris.

TABLE

DU MOIS D'AVRIL

Extrait. Du Pronoſtic dans les maladies aiguës, par M. LE ROY, Médecin, page 291
Quatrieme Lettre à M. de Haen, par M. ODIER, Médecin, ſur la mortalité de la petite-vérole. 298
Obſervation d'une maladie produite par la foudre dans la perſonne de Dom R. SECONDITI, décrite par lui-même. 316
Obſervation ſur l'efficacité de la premiere écorce du maronnier-d'inde, contre la fiévre intermittente, par M. SABAROT DE LA VERNIERE, Médecin. 324
Suite & fin des Obſervations ſur l'Apoplexie, par M. BOUCHER, Médecin. 320
(Le commencement de ce morceau ſe trouve dans le Journal d'Octobre 1776.)
Réponſe de M. BACHER, D. M. P. à la Lettre de M. CARRERE, Médecin, au ſujet de ſa Bibliothéque litéraire. 352
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Février 1777. 373
Obſerv. météorolog. faites à Montmorenci. 374
Obſervations météorologiques faites à Lille. 377
Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Février 1777. 378
Livres nouveaux. 379

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'Avril 1777. A Paris, ce 24 Mars 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

MAI 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1777.

EXTRAIT.

*OBSERVATIONS sur les Maladies épidémiques, Ouvrage rédigé d'après le tableau des Epidémiques d'*HIPPOCRATE, *& dans lequel on indique la meilleure méthode d'observer ce genre de maladies. On y a présenté, à côté de chaque Observation, dans des colonnes séparées, l'administration des remedes, leur effet, les signes de coction, les jugemens de la maladie, les pouls critiques, &c. &c. publié par ordre du Gouvernement & aux frais du* ROI *; par M.* LE-

PECQ DE LA CLOTURE, Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caen, Agrégé au College des Médecins de Rouen, Médecin déſigné de l'Hôtel-Dieu de la même ville, Adjoint à la Société & Correſpondance des Médecins de Paris. A Paris, de l'imprimerie de Vincent, *rue des Mathurins, hôtel de Clugny, 1776, avec approbation & privilége du ROI. (in-4°. de 420 pag. Plus* cxxxiij *pour le Diſcours Préliminaire.)*

M. *Lepecq*, occupé conſtamment du deſir d'étendre ſon travail ſur les branches les plus importantes de la Médecine, nous annonce qu'ayant eu l'avantage de ſe dégager, d'aſſez bonne heure, des ſyſtêmes de l'école & de toute opinion particuliere, il ne voulut abſolument ſe livrer qu'aux ſeuls faits d'obſervations: il ſentoit que la maniere d'obſerver d'*Hippocrate* étoit la meilleure, & qu'on pouvoit eſſayer de l'imiter. Il s'eſt donc propoſé d'obſerver les grandes variations de l'atmoſphere, la durée plus ou moins longue des vents dans une même ſtation, la continuité des pluies ou de la ſéchereſſe, le lever des aſtres, les équinoxes & tous les changemens ſenſibles qui

peuvent produire une intempérie. Il a écrit, chaque jour, l'hiſtoire de ſes malades, & cette collection lui a fourni un nombre d'obſervations particulieres, propres à caractériſer l'enſemble d'une conſtitution juſque dans ſes variations. C'eſt ainſi que M. *L.* s'eſt acquis les matériaux propres à faire le tableau des maladies qui ont regné en Normandie pendant douze années conſécutives. C'eſt le travail d'une de ces années qu'il offre dans l'Ouvrage dont nous rendons compte. Ce genre de travail eſt véritablement néceſſaire à tout Médecin qui veut ſuivre les maladies épidémiques, & donner des ſecours aux cantons qui en ſeront affligés : c'eſt à l'aide de ce journal qu'il connoîtra la conſtitution prédominante dans l'épidémie qu'il va combattre : il paroîtra, dit M. *L.*, en homme inſtruit, en grand Médecin, où tout autre n'iroit qu'en tâtonnant.

Hippocrate a réduit les grandes conſtitutions des maladies épidémiques à quatre principales, qui répondent à celles des ſaiſons : la conſtitution inflammatoire, au printemps ; la bilieuſe, à l'été ; l'atrabilieuſe, à l'automne, & la pituiteuſe ou catarrhale, à l'hyver. Ainſi les quatre ſaiſons étant régulieres, on verra regner les maladies de ces quatre conſtitutions

dans un ordre réglé ; mais leur dérangement fera prédominer celle qui doit répondre à l'intempérie qui aura précédé, & qui durera plus ou moins long-temps : elles deviendront peſtilentielles, ſi les excès de l'intempérie ont été conſidérables, & ſur-tout ſi l'excès de l'humidité chaude a prédominé comme dans la conſtitution de la ſeconde Section du Livre III des Epidémiques.

Pour préſenter ſes obſervations avec clarté & avec préciſion, M. *L.* a fait une table à quatre colonnes. Dans la premiere ſe trouve écrite l'hiſtoire de la maladie, réduite, autant qu'il eſt poſſible, à ſes ſymptômes naturels & eſſentiels, à l'imitation de celle des épidémiques : mais l'obſervateur de la Grece, continue M. *L.*, ſemble avoir eu le ſeul deſſein de peindre & de caractériſer la *phyſionomie* d'une maladie, & nous montrer l'ordre que tient la nature dans ſes efforts, les mouvemens qu'elle eſt en état de faire valoir dans ſa détreſſe, ainſi que les grands troubles, les coups accablans ſous leſquels elle eſt ſouvent forcée de ſuccomber. Il ne nous indique point une méthode de traitement pour combattre ces terribles maladies. Le plan de notre Auteur eſt plus étendu : après avoir fait la deſcription de la maladie dans la

premiere colonne, il marque dans une ſeconde colonne l'emploi des remedes, leur choix, & l'inſtant de leur adminiſtration. Ce tableau eſt très-utile pour faire juger au Lecteur inſtruit, d'après l'expoſé de la maladie, ſi les médicamens ont été convenables, & s'ils ont été adminiſtrés à propos. Il le jugera encore mieux en comparant le réſultat de la troiſieme colonne, qui expoſe leur effet ſenſible. Cette double attention porte avec elle un autre avantage, c'eſt de faire appercevoir le changement que les remedes ont pu produire dans la marche naturelle de la maladie, ſoit avantageuſement, ſoit en augmentant les accidens. Ici le Médecin clinique aura ſon juge devant les yeux, & l'obſervateur apprendra à diſtinguer les momens où la nature veut être abandonnée à elle-même, ou ſecourue avec activité.

La quatrieme colonne ſert à marquer les indices de la coction, les criſes ou excrétions critiques, le triomphe de la nature, & la voie d'expulſion qu'elle a adoptée. A l'aide de cet ordre, l'obſervateur ne néglige rien, il voit tout, & ſe conſerve l'avantage de pouvoir en rendre compte à la poſtérité.

En conſignant l'hiſtoire générale ou le tableau en grand de chaque épidémie,

M. *L.* a commencé par indiquer ſes ſymptômes précurſeurs : il les a préſentés dans ſon origine, dans ſon progrès, dans ſon déclin : il a montré ſa face commune, ſes ſignes pathognomoniques, les accidens eſſentiels, ceux de ſurcharge, & il a partagé la marche de la maladie épidémique en ſes quatre temps principaux, celui de l'invaſion, de l'accroiſſement, l'*état*, & le déclin. Enfin, pour donner un plus grand degré de perfection à ſon ouvrage, M. *L.*, après la deſcription générale de chaque épidémie, communique une collection d'hiſtoires particulieres, qu'il avoit conſignées pour lui ſervir de point de raliement en de ſemblables occaſions.

Notre Auteur, en donnant des regles ſur la meilleure maniere d'obſerver, établit ſix eſpeces d'obſervations : 1°. les obſervations pathologiques ; 2°. celles des ſignes de crudité, de coction, des criſes, des apoſtaſes ; 3°. les obſervations ſur les ſignes précurſeurs des criſes, les différens pouls critiques, &c. 4°. les obſervations diététiques & pharmaceutiques : 5°. les obſervations cadavériques, 6°. enfin les obſervations météorologiques & topographiques.

Cet expoſé, tracé d'après les expreſſions de l'Auteur même, ſuffit pour faire

connoître l'importance de ſon Ouvrage : on y trouve un grand nombre de préceptes excellens, & des remarques judicieuſes.

Nous regardons la lecture de cet Ouvrage comme indiſpenſable aux jeunes Médecins : mais c'eſt préciſément parce que nous la recommandons, que nous croyons devoir faire quelques remarques critiques, & d'abord ſur la doctrine du pouls, dont M. *L.* ſe déclare le zélé partiſan. N'a-t-il accordé ſa croyance qu'après cet examen philoſophique, qu'il recommande ſi fort lui-même, avant que d'adopter une opinion en médecine ? examen qui doit être bien plus ſcrupuleux, quand on prend le parti de l'accréditer. « Convenons, dit M. *L*, que les obſervations de *Solano*, celles de *Nihel*, les recherches ſur le pouls, les nouvelles obſervations, & l'eſſai ſur le pouls de MM. *Michel* & *Fouquet*, &c. ſont une ſuite, une collection, un enchaînement de faits que l'on ne pourroit détruire qu'en produiſant une infinité de faits contradictoires, & qui ſe trouvent, au contraire, confirmés chaque jour par un grand nombre d'obſervations faite dans des climats différens ». Eſt-il donc bien vrai que cet *enchaînement de faits*, recueillis par les pulſiſtes, ſoit confirmé chaque jour par un grand nombre d'ob-

ſervations ? Cet *enchaînement de faits* peut-il ſubſiſter, quand on trouve de l'enthouſiaſme, des contradictions, & même du ridicule dans preſque toutes les obſervations communiquées en faveur de la doctrine du pouls ? On nous diſpenſera, ſans doute, de prouver qu'il y a des contradictions très-évidentes entre les deux pulſiſtes les plus déterminés, M. *de Bordeu* & M. *de Haen*. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire la XII Partie du *Ratio medendi*, 1768 (1), & la ſeconde Partie du tome III des Recherches ſur le pouls (chez *Didot*. 1772.) En conſultant le *Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des Ouvrages de M.* de Bordeu (*chez* Ruault. 1774) on trouve encore des obſervations qui infirment & contrediſent celles de *Solano* ſur le pouls dicrôte. V. p. 354 & ſuiv. On fait de plus, *page* 358, des difficultés à *Solano* ſur le pouls intermittent, & *p.* 362 on n'eſt point préciſément d'accord avec lui ſur le pouls ondulant. A la p. 367, ce pere de la doctrine du pouls eſſuie des reproches un peu durs : *auſſi lui eſt-il arrivé*, dit M. de Minvielle, *de donner pour des pouls ſimples ceux qui*

(1) *V.* Diſcours préliminaire de M. *Lepecq*, la Note de la page lxxiij.

toient compoſés, &c. Les Anciens, ajoute
eu après M. de Minvielle, *étoient dans*
a méme erreur, en donnant leur pouls on-
ulant pour ſigne unique de la ſueur. Il eſt
ans doute bien naturel d'obſerver que ſi
es pulſiſtes s'entendent ſi peu à l'égard
es pouls ſimples, les plus faciles à diſtin-
uer, tels que le pouls dicrôte rebondiſ-
nt ou celui des hémorrhagies, l'inter-
nittent ou celui du dévoiement, l'ondu-
nt ou celui de la ſueur; il doit être bien
ifficile de les comprendre lorſqu'il s'agit
es pouls compliqués, lorſque, comme le
it encore M. *de Minvielle*, p. 361, *le*
ouls des hémorrhoïdes tient un peu du
ouls ſupérieur, ſur-tout du nazal. Mais
coutons un plus grand maître, il va
ous donner des éclairciſſemens par les
éfinitions les plus nettes. Selon M. *Fou-*
uet, Eſſai ſur le pouls (*à Montpellier*,
761, *p.* 73) « le caractere du pouls
ectoral eſt très-aiſé à connoître. Il eſt
incipalement marqué par un ſoulève-
ent ou élévation du milieu de l'artere,
u de l'eſpace pulſant qui paroît ſous
s doigts, comme une *petite montagne*,
nie, bien figurée, & *un peu mollette*,
ne & l'autre extrêmité de l'artere ſe
ouvant au niveau de leur plan & ſous
forme ordinaire ou naturelle; enſorte
ue le profil ſupérieur de l'artere décrive

une eſpece d'arc ». *Page* 84, dans le chapitre *des pouls abdominaux*, M. *Fouquet* dit que le caractere eſſentiel du pouls inteſtinal, ou des affections des inteſtins, ſe diſtingue d'abord par un rétréciſſement ſingulier du bout digital de l'artere. Là ſe trouve, dans preſque toutes les pulſations, comme *un oſſelet, ou petit grain de ſeſame mal formé* (1), qui depuis environ le point de l'artere, qui répond à l'intervalle entre les bouts du médius & de l'index (quoiqu'en ſe rapprochant davantage de ce dernier), qui, dis-je, &c. Parmi les combinaiſons poſſibles des pouls, une des plus fréquentes & des moins compliquées, eſt vraiſemblablement celle des pouls pectoraux & abdominaux. Mais quelle ſenſation doit produire dans le tact la combinaiſon de la petite montagne unie, bien figurée, & un peu mollette, avec le petit grain de ſéſame mal formé ? Les pulſiſtes, qui ne ſont embarraſſés de rien, vous diſent en fin de compte, que chacun a ſa ma-

(1) Aſſurément il faudroit avoir bien de la mal-adreſſe dans le tact, pour ne point diſtinguer le pouls inteſtinal, où l'on ſent un petit grain de ſéſame mal formé, d'avec le pouls pectoral ſimple où l'on ſent une montagne petite à la vérité, mais unie, bien figurée & un peu *mollette*.

niere de toucher & de ſentir (1), & que bien qu'il y ait de la biſarrerie dans leur façon de s'expliquer ſur les modifications du pouls, la pulſimantie n'en eſt pas moins la bouſſole du Médecin. Mais ſi elle lui apprend ce qui ſe paſſe dans tous les départemens des organes, l'Auteur des recherches ſur le pouls n'en invite pas moins cependant M. *Desbreſt*, (*p.* 165, *tome III*, *premiere Partie*; *chez* Didot 1772) à éclairer les pulſiſtes ſur les problêmes ſuivans: « 1°. le pouls portant à l'hémorrhagie du nez, faut-il ſaigner, & faut-il ſaigner du bras ou du pied? 2°. Le pouls étant ſtomachal, faut-il toujours faire vomir? 3°. Le pouls étant inteſtinal, faut-il purger? 4°. Le pouls de la ſueur exige-t-il des remedes ſudorifiqnes? 5°. Dans les criſes compliquées, vers quel rhythme du pouls faut-il qu'un Praticien dirige ſes remedes? 6°. Les pouls critiques ſont-ils des commencemens de criſe, qu'il ne faille ni avancer ni retarder? 7°. Le pouls des regles indique-t-il la ſaignée du pied ou celle du bras? 8°. Le pouls non critique ne ſeroit-il pas le ſeul qui indiqueroit ou permettroit l'adminiſtration des remedes,

(1) *V.* Journal de Médecine, tome XXVIII. p. 150.

& quels remedes pourroit-on employer pour changer le pouls non critique en critique ? »

Si, d'après cet aveu de l'Auteur des Recherches, un pulsiste doit être en conscience fort embarrassé auprès du lit d'un malade, il sera en revanche assez sûr de son fait, lorsqu'il dira à une femme grosse, qu'elle accouchera d'un garçon ou d'une fille. Il y aura du malheur, s'il ne rencontre pas juste au moins pour la moitié. Le Lecteur peut, à cet égard, se procurer des éclaircissemens bien satisfaisans, en consultant le Jugement LIV de la premiere Partie du tome III des Recherches sur le pouls. On lit page 223 : « Je veux dire que, lorsque le pouls droit d'une femme grosse m'annonçoit les regles plus que le gauche, je disois & devois dire, c'est un garçon : cette regle m'a trompé : elle m'a aussi fait prédire juste. »

Quoique M. *de Vandermonde* ait accueilli la doctrine du pouls, il n'a pu néanmoins s'empêcher de dire au sujet *des nouvelles observations sur le pouls par rapport aux crises* (*chez* Debure l'aîné, 1757) : « ce sont des sorties d'enthousiastes qui ne portent aucun coup à la Médecine, mais qui ne font pas honneur à ceux qui les ont faites ». tome VIII. page 304.

Tome XIV, p. 102, on voit avec peine que le Traducteur *des nouvelles observations sur le pouls intermittent*, en agit incivilement vis-à-vis de MM. *Cox* & *Michel;* mais on ne peut s'empêcher d'être de son avis, lorsqu'il veut bien nous rendre compte des motifs de sa croyance médicinale. « Ceux, dit-il, qui m'ont fait l'honneur de me recevoir Docteur, m'ont, par l'effet de l'autorité qui leur est confiée en cette partie, donné la permission de choisir sur toutes les méthodes, celle que je trouverois la plus convenable à ma façon de juger suivant mes lumieres... Je suis donc en droit de choisir la doctrine du pouls comme ma boussole principale ».

Le temps ne nous permet point d'en dire davantage pour cette fois sur la pulsimantie ; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de remarquer que les pulsistes ajoutent au nombre de leurs partisans plusieurs Médecins, qui sont étonnés de se trouver confondus avec eux. Il nous suffit, pour le présent, d'assurer à nos Lecteurs, que généralement la Faculté de Paris, & sur-tout les Praticiens les plus célebres & les plus occupés, font si peu de cas de la nouvelle doctrine du pouls, qu'au lit des malades on n'en parle jamais. M. *de Bordeu* lui-même

étoit ſoigneux de s'abſtenir, devant ſes confreres, de porter aucun prognoſtic, ni de prendre des indications, d'après les connoiſſances que ſon rare ſavoir, & ſon tact exercé & exquis, devoient lui fournir, & à cet égard M. *de Bordeu* étoit auſſi ſage qu'*Hippocrate*, qui, d'après M. *L.* lui-même (p. lxix), ne fit point de la connoiſſance du pouls la regle de ſes prognoſtics. Après avoir fait cet aveu, M. *L.* (p. lxx), ſoupçonne *Galien* d'avoir imaginé à plaiſir des définitions de pouls (& nous croyons qu'en effet il en étoit bien capable.) M. *L.* convient de plus (p. lxix.) que ceux qui l'ont ſuivi, ont juré ſur ſa parole, plus que d'après l'obſervation, qu'ils laiſſoient abſolument muette à cet égard. Enfin notre Auteur applaudit à l'Ecole de Paris, qui vit les *Fernel*, les *Baillou*, retenir dans ſon ſein le nom des différences les plus utiles, les pouls dicrôtes, l'ondulant, l'intermittent, &c. quoiqu'ils n'en fiſſent pas toujours une juſte application, & plus ſouvent aucune. Cette remarque eſt fort exacte, & ſans trop l'étendre, on peut avancer qu'il en eſt encore, & qu'il en ſera toujours de même parmi les guériſſeurs pulſiſtes. Cela n'empêche point que tous les Médecins ne penſent avec M. *L.* (p. lxxv.) qu'il eſt important « de connoître

connoître au pouls cette agitation plus grande dans les humeurs & dans les vaiſſeaux, qui tend à rétablir les excrétions dont le dérangement a excité la maladie : » mais en admettant encore que l'eſpece de pouls qui les annonce, les précede de quatre, de ſept ou de douze jours à-peu-près, (p. lxxi) » convenons que les pouls extérieurs, intérieurs, ſupérieurs & inférieurs, les pouls pectoraux & abdominaux, ſimples & compliqués, les combinaiſons des pouls de la tête & du département de la matrice, du foie, de la rate, de la veſſie, du colon, &c. ſont trop imaginaires & trop plaiſans pour ne pas fournir des ſatyres à un nouveau *Moliere*.

Si ces réflexions ſur l'art ſphygmique ſont juſtes, les connoiſſances de M. *L.*, ſes talens, & le zele qui l'anime pour les progrès de l'art de ſoulager & de guérir, nous perſuadent qu'il ſera le premier à approuver notre critique & ſes motifs. Nous donnerons au Journal prochain la ſuite de l'extrait de ſon Ouvrage.

LETTRE

De M. Balme, Médecin au Puy-en-Velay, adreſſée à M. Gilibert, Aggrégé & Profeſſeur de Botanique au College de Lyon, contenant quelques réflexions critiques ſur la queſtion, ſi la groſſeſſe eſt une excluſion à l'alaitement ?

Sic autem ſe res habent mulierum, ſi quidem, cùm viris rem habeant, magis ſanæ ſunt : ſin contrà, minùs habent....

Hippocrates, *lib. de Geniturâ.*

MONSIEUR,

La Médecine n'a pas peu ſouffert de ce délire de l'amour-propre, qui rend ennemis, les Savans attachés à des opinions différentes. Le ſiecle préſent donne droit à l'eſpérance de croire que la critique, plus ſage & plus judicieuſe, remplacera cette animoſité, ces fureurs jalouſes, qui anéantiſſoient toute eſpece d'égards, & s'oppoſoient, malheureuſement, à la découverte du bon & du vrai.

C'eſt d'après ces conſidérations, & ſur de telles eſpérances, que je me ſuis déterminé à vous adreſſer cette Lettre. Vous

avez cherché le bien dans votre *Dissertation sur la dépopulation par les nourrices mercénaires* (*a*). J'ai par-tout été de votre avis, hors en un seul point, qui m'a paru essentiel : je le discuterai avec vous & de bonne foi. Nos grands maîtres décideront sur la validité de nos opinions. Quel que puisse être le jugement, on ne pourra refuser à chacun de nous la justice d'avoir uniquement cherché la vérité.

Les maladies & la mort ont quelquefois obligé d'avoir recours à des nourrices mercénaires : le luxe & ses suites funestes en ont amené l'usage, dont vous avez si bien développé les inconvéniens. Après ce qu'ont dit les Anciens ; après les vives exhortations des Médecins & des Philosophes de ces derniers temps, pour engager les meres à suivre les loix de la nature, à se garantir des suites si dangereuses des couches, à s'acquitter du plus doux & du plus saint des devoirs, en alaitant elles-mêmes ; on doit être dans

(*a*) Voyez *Dissertation sur la dépopulation, causée par les vices, les préjugés & les erreurs des nourrices mercénaires*. . . . par M. *Gilibert*, à la suite des *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*. Cette Dissertation mérite d'être lue & réfléchie : on ne pouvoit traiter ce sujet d'une maniere plus intéressante.

le plus grand étonnement qu'on n'ait pris aucune meſure pour obvier à tant d'abus. Mais comme les dangers auxquels les enfans ſont expoſés par la négligence & la mauvaiſe conduite des nourrices, ne déterminent pas toujours les meres à nourrir elles-mêmes, je m'occupe aujourd'hui à marquer le degré de confiance que nous pouvons accorder aux nourrices mercenaires, & l'époque où nous devons retirer de leurs mains le gage précieux de notre tendreſſe, ſans que le préjugé nous décide.

Je réduis ce que vous avez dit ſur cette queſtion au paſſage ſuivant.... « Tous » les Médecins conviennent que le lait » des femmes enceintes eſt meurtrier » pour les nourriſſons... Ce lait peut » occaſionner pluſieurs maladies mor- » telles : les convulſions en ſont ſouvent » les ſuites funeſtes. On ne pourroit » nombrer les enfans qu'elles immolent » chaque année : nous en avons ſouvent » vu périr par cet accident, quoiqu'ils » euſſent été très-bien ménagés d'ail- » leurs, & nous nous ſommes preſque » toujours aſſurés que la groſſeſſe de » leurs nourrices avoient donné lieu à » leurs maladies. Ceux qui évitent ce » grand fléau, ont une enfance très-ora- » geuſe, & ſont, toute leur vie, d'une » conſtitution foible & délicate. Nous

» pouvons atteſter que depuis dix ans
» que nous nous occupons des enfans,
» il s'eſt écoulé peu de jours où nous
» n'ayons eu occaſion de queſtionner
» des adultes, qui ne reconnoiſſoient
» d'autres cauſes de leur délicateſſe & de
» leur pente à toutes les maladies, que
» la méchanceté de leurs nourrices, qui
» les avoient long-temps alaités pendant
» leur groſſeſſe....»

Il faut en convenir, vous avez par-devers vous l'autorité de preſque tous les Médecins anciens & modernes; le cri général de tous les citoyens : votre ſentiment ſemble appuyé ſur des faits inconteſtables; le raiſonnement paroît le plus juſte & le plus ſuivi, les conſéquences les mieux déduites : cependant je crois avoir découvert l'empire du préjugé dans cette aſſertion trop générique. J'ai vu, je l'avoue, tous les obſtacles que j'avois à ſurmonter, & je n'en ai pas moins eſpéré de vous enlever quelques ſuffrages. *Amicus* PLATO, *ſed magis amica veritas*... J'entre en matiere.

Perſonne n'ignore toutes les rêveries que l'on a débitées ſur les qualités, prétendues nuiſibles, du ſang menſtruel; cette excrétion naturelle & ſalutaire a été chargée de toute ſorte de malédictions. La défenſe expreſſe faite par le *Lévitique*

à la femme qui avoit ſes regles, d'entrer dans le Temple, & d'approcher pendant l'eſpace de ſept jours de ſon mari, paroît avoir déterminé les premiers Médecins à regarder ce ſang comme impur & infecté, dans l'impoſſibilité où ils étoient de pénétrer les vues du grand Légiſlateur qui avoit prononcé ſur ce point.

On ne s'en eſt pas tenu à cette aſſertion, qui ſeule n'avoit rien de nuiſible : mais quoique ce ſang fût regardé comme impur, & même comme pouvant produire les effets les plus dangereux, il n'en a pas moins été reconnu, d'un autre côté, comme néceſſaire à la conception & à la nourriture de l'embryon.

C'eſt d'après ces jugemens contradictoires, dans l'interprétation des loix naturelles, que les Légiſlateurs, les Médecins & les Philoſophes ſe ſont déterminés à interdire aux femmes accouchées la co-habitation des hommes, afin de ne point porter préjudice à leur nourriſſon. *Ariſtote*, à la tête des Philoſophes, prononce anathême contre la nourrice qui habite avec un homme. Le ſévère Légiſlateur *Lycurgue* fit conſtruire, aux dépens de la République, un lieu où les accouchées vivoient ſéparées de leurs maris l'eſpace de deux années, c'eſt-à-

dire, tout le temps de l'alaitement; & les Médecins, à la tête desquels nous mettons *Galien*, se conformerent à ces décisions, & annoncerent la co-habitation des nourrices comme dangereuse à l'enfant qu'elles alaitoient.

Hippocrate avoit conseillé aux femmes qui avoient conçu, de ne point habiter avec leurs maris. Les Médecins trouverent dans ce conseil une autorité pour appuyer leurs défenses; mais ce conseil ne regardoit que les femmes qui, après la conception, avortent & perdent facilement leur fruit. Je suis persuadé que les hommes, peu satisfaits de ces violences faites à la nature, laisserent crier le Législateur trop rigoureux, les Médecins mal-à-propos exigeans, & les Philosophes mauvais raisonneurs.

C'est vraisemblablement parce que toutes ces idées fausses & singulieres se sont perpétuées de siecle en siecle, que les Médecins & les Accoucheurs modernes demandent, exigent encore qu'une nourrice ne soit pas réglée & ne co habite point avec son mari, en ce qu'ils regardent la copulation comme incitant, déterminant l'évacuation menstruelle.

Mais ne peut-on pas leur dire, ou ce sang est pur ou il est impur? S'il est pur, l'évacuation est une preuve de sa surabon-

dance : il pourroit nuire étant retenu, & c'eſt le plus grand bien que l'excédent ſoit rejetté par la voie qui lui eſt propre : ſi ce ſang eſt impur, rien de plus favorable à la nourrice que d'en être débarraſſée ; ſon lait ne riſque plus d'être altéré & corrompu par cette humeur, dont le défaut d'évacuation deviendroit ſi dangereux.

On apporte encore pour raiſon que la copulation détermine le ſang à ſe porter vers les parties inférieures, & doit diminuer conſéquemment la quantité du lait. Cela peut arriver quelquefois ; mais ſi la nourrice, malgré cette évacuation, conſerve ſon lait, s'il eſt bon, abondant, ſuffiſant, ſi le nourriſſon l'*appete* bien & s'il ne dépérit pas : pourquoi craindre cette évacuation ? Pourquoi exclure cette femme de l'alaitement ? Pourquoi lui enlever ſon nourriſſon ? .... Un cabinet n'eſt pas le lieu où ſe forment & s'arrangent les loix de la nature : elle eſt indépendante : elle eſt au-delà des bornes & des entraves que nous lui donnons. Obſervons ſa marche & ne la réglons pas.

Van Swieten, le moins dogmatique & le moins tranchant de nos auteurs modernes, blâmoit nettement toutes ces ſollicitudes ſur l'apparition des regles

aux nourrices..... « Lorſqu'on choiſit » les nourrices, nous dit-il, on leur de- » mande ſi elles ont leurs regles ou ſi » elles les avoient dans l'alaitement pré- » cédent, & c'eſt une raiſon d'exclu- » ſion. J'ai vu dans l'eſpace d'un an, » changer par ce ſeul motif, plus de » ſoixante nourrices, ce qui fait que rien » ne chagrine tant ces pauvres femmes » que l'apparition de leurs regles : mais » je ne m'en tiens pas là, ajoute-t-il, » j'examine le lait, s'il eſt en quantité » & en qualité néceſſaire, & s'il eſt tel, » je ne conſeille jamais de changer de » nourrice, & je porte dans leur cœur » la conſolation & la joie qu'avoit ban- » nie l'appréhenſion d'être renvoyée ; & » j'aſſure avec vérité, qu'avec ces ob- » ſervations, & ſous ces conditions, je » n'ai jamais reconnu aucun inconvé- » nient, qu'une nourrice ſujette à cette » évacuation ait continué d'alaiter. Mais » j'ai obſervé bien plus d'inconvéniens » du fréquent changement des nour- » rices... (*a*) ».

Les Médecins, les Philoſophes & les Légiſlateurs ont unanimement défendu aux nourrices de co-habiter avec leurs maris : leur oppoſition eſt préciſe & des

(*a*) *Comment. in Aphor.* 1354. tom. 4.

plus positives : j'en réduis les motifs à trois principaux. 1°. La copulation favorise, détermine les regles ; nous en avons dit assez sur ce point pour ne pas y revenir. 2°. La copulation trouble le sang de la nourrice, & donne mauvaise odeur au lait. 3°. Enfin la nourrice risque de devenir grosse, & c'est-là le grand arc-boutant contre l'alaitement. Examinons le second motif de la défense.

Il faut l'avouer, la façon dont les auteurs expliquent & cherchent à démontrer le trouble & l'altération portés dans le sang par la copulation, ne peut satisfaire un homme qui raisonne. Je ne m'arrêterai pas à développer leurs sentimens, moins encore chercherai-je à les réfuter. En même temps je conviens que si la nourrice est d'un tempérament égal à celui de ces fameuses Romaines, vraies héroines en amour ou en libertinage (*a*), & le mari, semblable à ce Castillan, dont, au rapport de *Montagne*, une Reine d'Arragon réduisit les caresses avec sa femme à six par jour : alors non-seulement le sang de la nourrice en sera troublé, mais encore toutes les fonctions de l'économie animale, & conséquemment le lait altéré

(*a*) Voyez le Catalogue qu'en donne *Sinibaldi*, *Geneanthropeiæ*, lib. 2. tract. 2. cap. 21.

& diminué ne pourra que devenir nuisible au nourrisson.

Une considération doit nous rassurer, & j'ose protester de sa validité; c'est que le payſan, chez qui nous mettons le nourrisson, ne mene pas ordinairement une vie assez oiseuse ou assez délicieuse pour qu'elle puisse l'exciter à des caresses capables de lui nuire ainsi qu'à son épouse. Le mari revenant de son travail, harrassé de fatigue & de misere, porte tous ses desirs vers une nourriture nécessaire, & le plus souvent peu abondante. Le repos, dont il a le plus grand besoin, le détourne ensuite des plaisirs, qui ne pourroient le délasser. La femme, de son côté, fatiguée des soins & des peines de la journée, après un repas frugal, dont le nourrisson emporte tout le fruit, cherche le sommeil à côté de son mari plutôt que dans ses bras. Je le dis avec certitude, leurs caresses ne sont que le pur effet de la nature, qui s'explique sur de vrais besoins, & plutôt au soulagement du corps qu'à son détriment.

Je dis plus, peut-on imaginer qu'un acte auquel la nature invite par des plaisirs si délicieux, puisse être interdit, sans qu'il en résulte quelqu'inconvénient pour l'individu? Nous reconnoissons dans les célibataires volontaires

ou forcés, une foule de maladies plus singulieres & plus opiniâtres les unes que les autres. Pourquoi vouloir abolir & interdire à ceux auxquels il eſt permis, un acte qui les prévient, & qui très-ſouvent les guérit ?

Ecoutons le judicieux *Joubert*, dont les réflexions ſolides ont entraîné bien des ſuffrages... « Il vaut beaucoup mieux » que la nourrice ait la compagnie de » ſon mari ſagement & modérément, » que ſi elle brûle d'amour : le grand » deſir non ſatisfait eſt le principal » qui trouble le lait.... Ne vaudroit-il » pas mieux que les nourrices euſſent » quelque déſaltération de cette grande » ſoif, que de les contraindre de brûler » ainſi à petit feu ?... Si la femme, » tentée de cette affection, eſt contrainte » de s'en abſtenir totalement, je penſe » que ſon lait n'en ſera pas meilleur, mais » échauffé & troublé, ſentira au bou- » quin, tout ainſi que ſa perſonne.... » Et quoi, les femmes des laboureurs, » artiſans, marchands & autres qui » communément nourriſſent leurs en- » fans, ſont-elles pourtant exclues du lit » de leur mari ? On voit bien qu'ils ne » s'en gardent pas ; & leurs enfans ſont- » ils moins bien nourris ?... La femme » de ce monde que je chéris le plus, a

» nourri tous mes enfans, tant qu'elle a
» eu du lait, & je n'ai pas laissé pour cela
» de coucher avec elle, & lui faire l'a-
» mour, comme un bon demi à sa bonne
» moitié, suivant la conjonction du ma-
» riage, &, Dieu merci, nos enfans ont
» été bien nourris & sont bien advenus:
» je ne donne point conseil aux autres
» que je ne prenne pour moi... (*a*) ».

Ce sage réformateur des erreurs vulgaires avoit ébranlé la doctrine reçue: on commença donc à mettre un peu d'adoucissement aux préceptes. Le bon *Mauriceau* s'apperçut du préjugé où l'on étoit d'éloigner les nourrices de leurs maris. Ses réflexions sont pleines de sens, & sa derniere recommandation mérite d'être observée & suivie... « La
» nourrice ne doit pas s'abstenir tout-à-
» fait de *Vénus* si son naturel le requiert,
» *pourvu que ce soit avec son mari.* Il
» n'y a aucun danger qu'elle en use mo-
» dérément...; quoi faisant, elle ob-
» servera de ne pas donner à tetter à
» l'enfant incontinent après cet exer-
» cice: mais elle attendra au moins une
» ou deux heures, afin de laisser repo-
» ser, pendant ce temps, toutes les hu-

(*a*) Traité des Erreurs populaires, &c. liv. 5. chap. 7.

» meurs de ſon corps qui ont été agitées
» & échauffées par cette action... (*a*) ».

Je ne m'arrête pas aux mêmes réflexions que M. *Brouzet* a fait dans ſon Ouvrage de l'*éducation médicinale des enfans*. Je ne veux pas charger cette Lettre de citations, je vais de ſuite pour finir cet article, & pour lui donner toute l'autorité poſſible, produire le ſentiment du grand praticien *Van Swieten*.

« C'eſt l'uſage dans les Cours, que
» l'on prive les nourrices de la compa-
» gnie de leurs maris, & c'eſt auſſi le
» ſentiment d'*Aëtius* : cependant l'ob-
» ſervation journaliere nous apprend
» que les femmes qui nourriſſent leurs
» propres enfans, ne ſe conforment pas
» à cette défenſe, & ne leur procurent
» pas moins une longue vie. Ne voit-
» on pas de même beaucoup de femmes
» devenir enceintes dans l'alaitement?
» Et n'eſt-il pas à craindre qu'une
» femme, à la fleur de l'âge, & menant
» une vie commode, avec une nourri-
» ture abondante, n'emploie la ruſe
» pour ſuivre la loi impérieuſe & juſte
» de la nature (*b*)? ou ſi des attentions

(*a*) Traité des maladies des femmes groſſes, &c. liv. 3, chap. 43.

(*b*) D'où il arrive, ſuivant *Joubert*, qu'elle

» les plus vigilantes, & une garde sé-
» vere, l'empêche de se satisfaire, on
» verra, dans peu, cette nourrice tom-
» ber dans un état de langueur ; c'est
» ce que j'ai vu arriver quelquefois,
» & on peut assurer que ce sont de
» bonnes raisons pour permettre à la
» nourrice de se livrer modérément à
» un acte qui n'est point du tout capable
» de nuire à la mere ni à son nour-
» risson... (*a*) ».

Philosophes austeres, censeurs trop rigides de nos mœurs & de nos actions, vous ne connoissez guere ce que valent les doux noms de mari & d'épouse. Trop occupés de vos sublimes spéculations, vous dédaignez de prêter l'oreille au vœu de la nature ; vous n'envisagez, dans vos préceptes durs, que la société en général. L'individu, souvent sacrifié dans vos loix injustes, n'entre pour rien dans des prétendus biens, que vous ne cessez de promettre : mais cet empire de la nature est plus fort que vos ridicules prétentions : elle ramene, sans cesse, un époux vers sa femme : doucement sollicitée, elle cede à sa tendresse, & quelles

---

s'y porte, dans ces occasions dérobées, avec une fureur & une pétulance qui peut lui nuire.

(*a*) *Comment in Aphor.* 1354. tom. 4.

que ſoient vos déclamations, la loi naturelle prévaudra (*a*).

Voyons à préſent les raiſons dont on s'appuie pour prouver que le lait des nourrices enceintes ne vaut rien pour le nourriſſon ; c'eſt l'opinion la plus univerſelle, la plus généralement adoptée, & trop ſouvent ſuivie par le public abuſé.

M. *Raulin* nous dit... « *Pline* fait un » crime à une nourrice de devenir en- » ceinte : ſi cependant elle le devient, » ajoute-t-il, elle doit ſévrer ſon nour- » riſſon dès l'inſtant qu'elle s'apperçoit » d'avoir conçu. Combien d'enfans n'a- » t-on pas vu languir, & même périr, » pour avoir ſuçé le lait des femmes » groſſes ? ... » J'ai cité M. *Raulin*, parce que dans ſon *Traité de la conſervation des enfans*, il paroît avoir recueilli

(*a*) On a oſé mettre en queſtion ſi la nourrice ne ſeroit pas autoriſée à refuſer le devoir conjugal ? Heureuſement les Caſuiſtes n'ont pas trouvé dans le riſque de la groſſeſſe une raiſon ſuffiſante. Mais *Paul Zachias* n'a pas craint de nous dire : *haberent tamen locum Canoniſtæ prohibere rationem debiti lactanti.. at poteſt mulier debito ſatisfacere abſque proprii ſeminis emiſſione, & ſic ceſſabit omne conceptionis periculum, imo & etiam & illud quod timetur, de lactis deteriori conditione, & turbatione ex ſeminis profuſione... Quæſtiones medico-legales*, tom. 1. lib. 7. tit. 3. quæſt. 3.

tout

tout ce que les Anciens & les Modernes ont prononcé sur cette partie, à l'exception pourtant de quelques-uns, dont nous nous servirons pour balancer tant d'autorités.

La grossesse étant regardée, avec quelque raison, comme un état maladif, principalement chez les femmes délicates, & d'une certaine aisance, aux quelles le luxe prête toutes ses commodités, il n'est pas étonnant que les Médecins aient conclu qu'un tel sujet malade ne pouvoit & ne devoit point alaiter.

Pour donner une idée des raisons d'opposition à l'alaitement d'une nourrice enceinte, je ne peux m'empêcher de citer le passage suivant d'un Auteur, peu ancien à la vérité, mais bien partisan des rêveries anciennes. C'est de *Rodericus à Castro* que je veux parler. « Le pur » sang, dit-il, est dirigé & séjourne » dans la région de la matrice. Le sang » impur est porté vers les mamelles; ainsi » autant le sang de la nourrice enceinte » est propre au fœtus, autant est-il con» traire au nourrisson. Sur quoi il ajoute: » c'est une chose digne de remarque & » d'admiration, que plusieurs rapportent » que le lait d'une nourrice, qui redevient » enceinte du même homme, ne con-

» tracte aucune corruption . . . (*a*) ». La diviſion qu'il fait du ſang, & la place qu'il aſſigne à chaque eſpece, mérite autant de confiance que l'objet de ſon admiration.

Le ſage *Lamotte* paroît être celui qui expliqueroit le mieux les motifs d'oppoſition . . . « Il eſt difficile de prévoir, nous » dit-il, ſi une nourrice eſt groſſe, parce » que l'enfant tette ſans ceſſe le ſuperflu » des humeurs, & par conſéquent la » cauſe des dégoûts, des envies de vomir, » des vomiſſemens & des laſſitudes, » que la plus grande partie des femmes » ſouffrent dans le commencement de » leur groſſeſſe, par la quantité des hu» meurs ſuperflues dont elles regorgent, » en conſéquence de la ſuppreſſion de » leurs regles (*b*) ». Cette explication mérite attention, attendu qu'elle porte ſur des faits inconteſtables. Nous ne nous propoſons pas auſſi de nier des faits; mais nous diſcuterons l'application qu'on en fait dans le cas préſent. Quant aux hypotheſes, il ſuffit de les préſenter pour en faire ſentir la futilité, & on ne doit jamais penſer ſérieuſement à les réfuter.

(*a*) *De morbis mulierum*, Pars 1. liber 4. cap. 12.

(*b*) Traité des Accouchemens, liv. 1. chap. 33.

Nous avouons que le temps de la groſſeſſe, chez beaucoup de femmes, eſt un état pénible, & rempli d'une infinité d'indiſpoſitions, ſouvent plus ou moins graves. Nous convenons auſſi qu'une groſſeſſe ſurchargée d'infirmités, ne peut produire, dans une nourrice, qu'un lait altéré, & point du tout propre à nourrir : conſéquemment les fonctions animales n'ayant point lieu avec la même force & la même harmonie que dans l'état de ſanté, il doit néceſſairement s'enſuivre que la ſécrétion du lait doit être diminuée, ce qui, joint à l'altération de ce liquide, doit être très-pernicieux au nourriſſon, & donner occaſion au développement de pluſieurs maladies, plus dangereuſes les unes que les autres, & qui, dans ces premiers momens de la vie, peuvent très-bien laiſſer l'empreinte ou le germe d'une longue ſuite d'infirmités pour l'avenir : cela eſt inconteſtable ; auſſi n'eſt-ce pas le ſujet de la diſcuſſion.

Mais ſi la nourrice enceinte n'éprouve pas cette longue ſuite d'infirmités ; que le lait ſoit en même abondance ; qu'on ne s'apperçoive d'aucune altération de cette humeur, pourquoi interdire l'alaitement à cette femme, préciſément parce qu'elle eſt groſſe ? De bonne foi on ne peut plus mal raiſonner & plus mal agir.

Je cherche en vain quelque fondement à cette interdiction ; je n'en trouve abſolument aucun. Et les infirmités de la groſſeſſe, dira-t-on ? Je réponds que ces infirmités n'ont pas toujours lieu ; que les exemples contraires ne ſont pas rares, mais très-ordinaires, très-communs parmi les habitans de la campagne.

Habitans des villes ! ces femmes ne ſont pas comme les vôtres ; point de comparaiſon : elles agiſſent toujours ; les vôtres ſont oiſives : elles mangent pour ſe nourrir & appaiſer la faim que le travail continu leur donne ; les vôtres vivent pour manger. Toujours occupées à ſatisfaire leurs appétits factices ou ſenſuels, elles ne ſongent, dans leur molleſſe & leurs ennuis, qu'à mettre tout l'intérêt poſſible à leurs maux vrais ou ſuppoſés, & à fatiguer un mari attentif & complaiſant par les ſoins non interrompus qu'elles exigent de ſa tendreſſe. Sortez de vos villes & de vos maiſons : voyez à la campagne votre fermiere, (ſi l'exemple & les dons de votre épouſe ne l'ont pas corrompue déja) ; voyez ſon travail, ſon activité dans la groſſeſſe : remarquez ſa bonne ſanté, ſon viſage, où l'on ne peut meconnoître le contentement dans une heureuſe pauvreté. Voyez ſes couches promptes & faciles, qu'aucun accident

n'accompagne. Voyez avec quelle joie, quelle ſatisfaction elle court à ſon nourriſſon. Se croit-elle enceinte ? ſa tendreſſe veille à tout & ne néglige rien : elle ignore nos opinions & nos prétentions, & donne un ſang pur à ſon fruit ; pendant que ſon nourriſſon reçoit le lait le plus balſamique : ainſi la ſage nature prévient des maux que pourroient occaſionner une ſurabondonce d'humeurs par la groſſeſſe, & une ſurabondance de lait par le défaut du nourriſſon ?

Revenons à l'idée de *Lamotte* : il eſt donc de fait que la groſſeſſe eſt difficile à connoître chez les nourrices, & que cette difficulté eſt dûe à l'abſence des ſymptômes ordinaires. Bien d'autres gens de l'art nous aſſurent cette vérité, & l'expérience journaliere vient encore à l'appui, & nous fait faire un pas de plus vers un point bien important.

L'accouchée, qui ne nourrit pas, s'expoſe à une ſurabondance d'humeurs, dont elle eſt délivrée ſi elle nourrit, d'où a réſulté la néceſſité de nourrir, & les vives ſorties contre celles qui veulent s'en diſpenſer. La nourrice enceinte eſt délivrée des accidens de la groſſeſſe & du ſuperflu d'humeurs, qui aideroient à la découvrir, ſi elle continue d'alaiter. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à cette

nourrice enceinte, de continuer l'alaitement? Je dis plus : pour quoi ne lui conſeille-t-on pas, de même qu'à l'accouchée, de prévenir, par l'alaitement, la ſurcharge d'humeurs, & de ſe ſouſtraire aux accidens de la groſſeſſe, ſur-tout à ceux qui ne manqueront pas d'arriver par la ſurabondance du lait, ſi on la prive de ſon nourriſſon?

La groſſeſſe corrompt le lait, le diminue, le fait perdre. De quelle façon ce lait eſt-il corrompu? Quels ſignes l'annoncent? Il n'y en a point. L'enfant eſt-il malade? N'eſt-il pas en bon état?... Cherchons-en la cauſe. Elle ne ſe trouve pas dans le lait : il eſt le même & en égale quantité. Le lait doit diminuer, ſe perdre, à la bonne heure, ſi le fait arrive : mais ne le devancez pas, examinez, ſoignez, redoublez votre attention. Avez-vous découvert que le lait eſt altéré, perdu, que l'enfant ne l'appete plus? Vos prétentions ſont juſtes, vous avez raiſon ; changez de nourrice : faites mieux, ſévrez votre enfant, ou ſubſtituez le lait approprié de quelqu'animal : cela vaudra bien, au moins, une nourrice nouvelle, dont vous ne connoiſſez ni les mœurs ni le tempérament.

Lamotte ajoute : « il y en a quantité, » qui le lait ne change ni ne diminue à

» que lorſqu'elles ſont avancées dans
» leur groſſeſſe, & qu'elles ne peuvent
» fournir à l'augmentation de l'embryon
» & du nourriſſon..... » Ecoutons auſſi
Puzos. ... « On voit quelquefois des en-
» fans jouir d'une très-bonne ſanté, quoi-
» que leurs nourrices ſe ſoient trouvées
» groſſes : mais pour qu'on ne remarque
» aucun changement dans le lait de ces
» nourrices, malgré la groſſeſſe, il faut
» qu'elles n'aient point éprouvé de dé-
» goûts & les autres incommodités de
» la groſſeſſe, &c... (*a*) ».

(*a*) Traité des Accouchemens, chap. 21.

La ſuite au Journal prochain.

LETTRES

Sur la Goutte, écrites par M. Emerigon, Procureur du Roi en la Juriſdiction Royale, & au Siege Général de l'Amirauté du Bourg Saint-Pierre (a).

Premiere Lettre

A M. le Comte de Nozieres.

A St. Pierre Martinique, le 8 Février 1776.

Monsieur,

Voici la relation que vous me demandez & de ma goutte & de ma prétendue guériſon.

Cette maladie ne m'eſt point hérédi-

(a) Nous communiquons ces Lettres, parce qu'elles contiennent des obſervations précieuſes. Nous avons été les témoins oculaires des bons effets du remede qu'on y préconiſe, ſur pluſieurs Goutteux. Nous devons cependant avertir que trois perſonnes, à raiſon de la chaleur que ce remede excitoit dans leurs entrailles, n'ont pu en continuer l'uſage qu'en diminuant, la doſe preſcrite, de moitié, & en la mêlant avec une taſſe d'eau ſucrée. Il eſt eſſentiel de remarquer encore qu'il

taire : j'en reſſentis les premieres atteintes en 1767, âgé alors d'environ 55 ans.

Des douleurs fréquentes, qui circuloient aux pieds, aux genoux & aux mains, en furent le précurſeur : je n'y crus point ; mais un accès caractériſé, qui me ſurvint en 1769, me convainquit que j'étois réellement goutteux. Cet accès fut ſuivi de divers autres ; ſouvent pluſieurs par année, & toujours plus longs & plus violens.

L'un & l'autre pied, les genoux & les mains furent attaqués ; tantôt ſéparément, & tantôt enſemble.

Mon dernier accès, en Septembre 1774, fut des plus cruels ; l'attaque fut générale, & je ſouffris, pendant plus de deux mois, des douleurs inexprimables.

Fomentations & cataplaſmes de toute eſpece furent, pendant les criſes, inutilement employés, je n'en reçus aucun ſoulagement.

On m'aſſura néanmoins qu'un vieux goutteux, perclus de tous ſes membres depuis plus de cinq années, avoit été

convient d'être aſſez réſervé pour ne point ſatisfaire entierement l'appétit, qui communément augmente pendant l'uſage de ce remede. Enfin il nous paroît indiſpenſable que les Goutteux d'une conſtitution ſeche & inflammatoire, s'aſſujettiſſent à un régime humectant & rafraîchiſſant.

radicalement guéri par un remede qu'il tenoit d'un Caraïbe.

Je vérifiai le fait, & certain de cette guériſon, je me hâtai d'uſer du même remede, dont j'éprouvai bientôt les ſalutaires effets.

En voici la compoſition.

« Dans une bouteille, contenant environ trois pintes de taffia, faites infuſer deux onces de gomme de gaïac pulvériſée ; expoſez au ſoleil, pendant ſept à huit jours, cette bouteille bien bouchée ; remuez & ſecouez, de temps en temps, la liqueur, pour faciliter la diſſolution de la gomme ; obſervez de ne pas remplir entierement la bouteille, pour que l'efferveſcence ne la faſſe pas éclater ; filtrez cette liqueur à travers du coton ou du papier brouillard, rempliſſez-en des bouteilles ordinaires, qu'on bouchera exactement, & dont il convient de faire proviſion, pour qu'en vieilliſſant, la liqueur ſe bonifie.

La doſe eſt de ce que peut contenir une cuiller à bouche, qu'il faut prendre tous les matins à jeun.

Le goût n'en eſt pas agréable ; mais on s'y accoutume par l'habitude.

Il faut néceſſairement employer le taffia, l'eau-de-vie ne produiroit pas le même effet.

J'ai commencé l'uſage de ce remede en Novembre 1774 : mes jambes, qui reſtoient long-temps foibles & débiles après les accès, recouvrerent bientôt leur force & leur vigueur ; les nodus, qui s'étoient formés ſur preſque toutes les jointures des pieds & des mains, ſe diſſiperent peu-à-peu, ſoit par l'effet du remede, ſoit par l'application du ſavon blanc : le jeu des articulations eſt parfaitement rétabli ; il ne ſubſiſte plus que deux légeres nodoſités qui ne me gênent point, & qui diminuent journellement.

Je ne reſſens plus ces douleurs errantes qui me tourmentoient & qui m'annonçoient une nouvelle attaque, & depuis environ quinze mois je jouis d'un bien-être dont j'avois été privé pendant ſept à huit années conſécutives.

L'uſage journalier que je fais de ce remede me procure un autre avantage. Des viſcoſités, des rapports, des aigreurs, des pléthores, une pituite exceſſive, m'obligeoient de recourir, de temps en temps, à la ſaignée & à la purgation ; ces incommodités ſont diſſipées, & mon eſtomac fait ſes fonctions avec aiſance & ſans effort.

J'ai lieu de croire que cette liqueur a la vertu de briſer, de diviſer l'humeur goutteuſe, de l'empêcher de s'accumuler,

de ſe fixer & d'en opérer l'évacuation ; ſoit par l'expectoration, qui eſt abondante, après avoir pris la doſe, ſoit en produiſant l'effet d'un léger purgatif.

Je ne ſuis pas néanmoins entierement raſſuré ; bien des goutteux ont ſouvent préconiſé, avec trop d'empreſſement, certains remedes qui ne leur avoient procuré que du répit.

Cependant ſi la préſente année s'écoule ſans que j'éprouve aucun reſſentiment de goutte, je me croirai radicalement guéri.

Quant au régime, voici celui que j'obſerve : je fuis les grands repas & toute ſorte d'excès.

Une ou deux heures après avoir pris ma doſe, je déjeûne avec du lait.

Je dîne frugalement, ſans néanmoins aucun choix d'alimens ; gras ou maigre, doux, ſalé ou épicé, froid ou chaud, mon eſtomac s'en accommode, pourvu qu'il ne ſoit pas ſurchargé.

Je ne ſoupe point ou très-peu. L'eau & le vin vieux de Bordeaux forment ma ſeule & unique boiſſon.

Je me couche vers les dix heures & je me leve à cinq.

Je m'abſtiens des bains, ſoit tiedes, ſoit froids : ils m'ont occaſionné ſubitement deux accès de goutte. J'évite d'a-

voir les pieds mouillés; deux autres accès ſuivirent de près cet accident.

A la faveur de ce remede & de ce régime, je jouis, à l'âge de ſoixante-quatre ans, d'une ſanté parfaite.

Quel ſecours, Monſieur, pour l'humanité, ſi ce remede pouvoit extirper le plus cruel & le plus inſupportable de tous les maux.

Je ſuis avec reſpect. Signé EMERIGON. »

SECONDE LETTRE en réponſe à pluſieurs Goutteux Européens.

A St. Pierre-Martinique le 16 Août 1776.

LA lettre ſous mon nom, Monſieur, inſérée dans les papiers publics, n'eſt certainement pas apocryphe.

Je crois que vous pouvez avoir une entiere confiance au remede mentionné dans cette lettre. Je lui dois & mon exiſtence, & la bonne ſanté dont je jouis malgré mes ſoixante-quatre ans révolus: il a été pour moi une vraie panacée; malade, languiſſant depuis bien des années, enſuite eſclave de la Goutte, je ne reſſens plus aujourd'hui la moindre incommodité.

Mais ce remede aura-t-il en Europe le même ſuccès qu'en Amérique? L'expé-

rience ſeule peut réſoudre ce problême. Je penſe néanmoins que la goutte doit procéder du même principe & de la même cauſe chez tous ceux qu'elle tourmente. Si cette conjecture eſt juſte, le remede doit par-tout agir également, pourvu qu'il ne ſe rencontre pas complication de maux.

Pour diriger votre confiance, & l'établir ſur quelque motif au moins vraiſemblable, liſez dans le Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique de l'édition de 1768, l'article *Gaïac*, dont vous ne trouverez ici qu'un extrait : « Le gaïac eſt ſudorifique, apéritif, diſſiccatif ; purifie le ſang, fortifie les jointures, guérit la Goutte, la Sciatique, le Rhumatiſme, l'Hydropiſie, les Catharres & autres maladies qui naiſſent des flegmes, du tartre mucilagineux, des vents, &c. La gomme agit plus fortement que l'écorce & le bois : elle doit être choiſie nette, luiſante, tranſparente, de couleur rouge-brune, friable, rendant beaucoup d'odeur, fort agréable quand on l'écraſe, ou qu'on la met ſur le feu, d'un goût âcre ».

Depuis la publication de ma lettre, la plûpart des vertus attribuées à cette drogue ont été vérifiées ici par différentes guériſons merveilleuſes, ſur-tout pour les maladies qui naiſſent des flegmes, &

j'ai lieu de préſumer que la Goutte eſt une de ces maladies.

Je crois être le premier qui ait fait un uſage conſtant & ſuivi de ce remede. Il eſt vrai que la recette, qui m'en fut donnée, préſentoit une liqueur bien rebutante : elle n'étoit point filtrée ; le gaïac y entroit en trop grande quantité : il falloit boire enſemble & la gomme & le taffia. Les goutteux, qui en avoient uſé avant moi, n'avoient pu réſiſter à la violence, à l'âcreté de ce breuvage. Obligés de l'abandonner, ils retomboient, & ces rechûtes décréditoient le remede : ils ont depuis adopté ma nouvelle compoſition, & ils ne doutent plus de leur guériſon.

J'ai cependant eſſuyé le mois dernier une légere attaque de Goutte ; mais je l'ai bien voulu : c'eſt une épreuve que j'ai faite pour connoître à fond les propriétés de mon gaïac au taffia.

J'en avois uſé pendant environ dix-neuf mois conſécutifs : le ſuccès avoit paſſé mon attente. Je m'en ſuis après abſtenu depuis le premier Juin dernier juſqu'au 23 Juillet ſuivant, & j'ai exactement obſervé le réſultat de cette interruption.

Rien de remarquable pendant les vingt premiers jours ; mais je m'apperçus enſuite que mon appétit diminuoit, que mon eſtomac ne faiſoit plus ſes fonctions

avec aiſance. Des maux de tête, de mauvaiſes digeſtions & autres incommodités, occaſionnées par mon tempérament pituiteux, ſe renouvellerent.

Le 23 Juillet dernier je reſſentis à la cheville du pied gauche une douleur qui augmenta pendant la nuit, avec gonflement, rougeur & chaleur ardente.

Sans employer aucun remede extérieur, j'eus recours à mon anti-goutte, dont je pris, pendant trois jours, deux fortes doſes, une le matin & l'autre le ſoir : elles opérereut une ample évacuation. Le quatrieme jour le mal étoit preſque diſſipé. Le cinquieme je ne reſſentis plus aucune douleur, & bientôt mon eſtomac fut parfaitement rétabli, moyennant ma doſe quotidienne.

Tout ce que j'ai l'honneur de vous marquer eſt ici notoire : je n'ai certainement aucun motif d'exagérer le mérite de ce remede ; ce n'eſt que le bien de l'humanité qui m'engage à publier ſes vertus & ſon efficacité.

Après la derniere épreuve que j'en ai faite, je le conſidere comme un aliment journalier, abſolument néceſſaire aux goutteux pour leur aſſurer une guériſon ſolide & permanente.

La fixation de la doſe n'eſt pas ſtricte; on peut l'augmenter ou la diminuer, ſuivant

vant le tempérament du malade, & ſuivant les effets qu'elle opere. Il n'y a même aucun inconvénient à la réduire, lorſque la guériſon eſt aſſurée; mais au moindre embarras dans l'eſtomac, il faut revenir, pendant quelques jours, à la doſe entiere, & même au-delà, s'il eſt néceſſaire, pour qu'elle agiſſe comme un léger purgatif.

L'emploi du taffia me paroît indiſpenſable. Cette liqueur, qui émane du ſucre, poſſede, à ce qu'on prétend, des qualités balſamiques, qui ne ſe rencontrent pas dans l'eau-de-vie. Le taffia eſt toujours préféré pour les panſemens; c'eſt un véhicule plus fort, plus puiſſant, plus actif.

La ſoupe au lait, que je continue de prendre environ deux heures après la doſe, eſt un correctif adouciſſant que je crois néceſſaire.

Je fais, Monſieur, les vœux les plus ardens & les plus ſinceres, pour que ce remede vous ſoit favorable; j'en apprendrai le ſuccès avec une ſatisfaction parfaite. Que je ſerois glorieux ſi je pouvois rendre ma guériſon commune à tous les martyrs de cette infernale maladie!

Je ſuis, &c. *Signé*, EMERIGON.

TROISIEME LETTRE à M. EMERIGON, Avocat à Marseille.

A Saint-Pierre de la Martinique, le 18 Janvier 1777.

Vos Goutteux, mon cher frere, ne doivent pas craindre de m'importuner : je vais répondre avec plaisir, article par article, aux nouvelles questions, aux nouveaux doutes qu'ils vous ont chargé de me proposer ; mon souhait le plus flatteur est de pouvoir les faire participer au bienfait inappréciable dont je suis redevable à la Providence.

1°. Vous pouvez, cher frere, leur affirmer que je continue à jouir d'une santé parfaite : voilà mon état actuel, connu de tout le pnblic, admiré de tous ceux qui m'ont vu dans la situation la plus triste, dans les tourmens les plus affreux.

2°. Que la chaleur du remede, & les petits ravages qu'il peut occasionner dans les premiers jours, ne les rébutent pas ; s'il pouvoit en résulter quelqu'inconvenient, je m'en serois appetçu pendant le cours de plus de deux années que je fais usage de ce remede. Il faut nécessairement qu'il agisse avec quelque effort pour déraciner,

pour abſorber le germe de la goutte : qu'ils ſoient exacts à prendre leur doſe, au moins juſqu'à l'expiration du temps périodique de leur accès ; qu'ils ſe ſoumettent au régime que tout malade doit obſerver, & bientôt ils ſeront délivrés d'un mal qui fut l'écueil de la conſtance du plus grand ſectateur de la doctrine ſtoïcienne.

3°. Ils ne doivent faire aucune difficulté d'employer le remede pendant la violence du mal. Lorſque j'en commençai l'uſage en Novembre 1774, j'étois encore dans les douleurs, & dans l'impuiſſance d'agir ; j'ai lieu de croire qu'il accélera le terme de la criſe ; ſon effet le plus ſenſible fut que je ne reſſentis plus cette extrême foibleſſe, que j'avois éprouvée à la ſuite des précédens accès, & que je fus plutôt rétabli.

4°. J'avois cru qu'il étoit néceſſaire, même après la guériſon, de perſévérer dans l'uſage journalier de ce remede ; mais de nouvelles épreuves m'ont fait connoître, qu'une fois l'humeur goutteuſe expulſée, il ne devoit plus être employé que pour prévenir un nouvel amas de cette humeur, ce qui n'exigeoit plus la même pratique ; en conſéquence, j'ai mis par degrès des intervalles entre les priſes, que j'ai enfin réduites à deux

par chaque ſemaine : elles operent ordinairement l'effet d'un léger purgatif, ſans irritation, ſans gêne, ſans douleur, ce qui ſuffit pour empêcher les humeurs de s'accumuler, & pour éloigner de moi toute eſpece d'incommodités.

5°. Le ſavon blanc, dont j'ai parlé dans ma premiere Lettre, contribue beaucoup à détruire, à diſſiper les nodus que la goutte dépoſe ſur les jointures, & dont les ſuites ſont ſi funeſtes. Voici la maniere de s'en ſervir : on le fait fondre, & l'on en forme des emplâtres, qu'on applique ſur les nodoſités ; j'en mettois dans des gants & dans des chauſſons, avec leſquels je paſſois la nuit ; ce qui m'a très-bien réuſſi ; mais il faut néceſſairementl a concurrence du remede intérieur, ſans quoi le ſavon ſeul ne produiroit aucun effet.

6°. Non, chere frere, je ne ſuis pas le ſeul dans ce pays que ce remede ait favoriſé ; tous ceux qui en ont fait un uſage conſtant, ſont radicalement guéris, & j'avois projettés de vous envoyer les certificats de douze ci-devant goutteux, que je connois, lorſque j'ai reçu de M. *Texier*, Négociant à Bordeaux, la lettre ſuivante.

A Bordeaux le 24 Octobre 1776.

« Monsieur, j'ai lu avec plaisir dans le » Journal de *Linguet*, la copie de la » lettre que vous aviez écrite le 8 de Fé- » vrier dernier à M. le Général de la Mar- » tinique, &c.

» Fort attaché à M. *Goris du Char-* » *tron*, mon ancien ami, je m'empressai » de lui faire part de votre lettre, & de » lui donner d'excellent taffia vieux de la » Martinique, avec lequel nous com- » posames, au mois de Juin dernier, » quelques bouteilles du remede : il com- » mença par en faire l'épreuve sur » un nommé *Dubois*, Employé des » Fermes, qui étoit retenu dans sa mai- » son depuis long-temps par la goutte. » Le remede opéra assez promptement, » & M. *Goris* eut la satisfaction de voir » venir chez lui *Dubois*, pour le remer- » cier : cela le détermina à faire usage » lui-même du remede, qui l'a prompte- » ment mis en état d'agir, tandis qu'il » avoit craint, par les cruelles attaques » qu'il a eues l'hiver dernier, d'être con- » damné à garder la chambre le reste de » ses jours. Il ne cesse de me remercier, » & de me témoigner l'obligation qu'il » vous a de m'avoir mis à même de lui » indiquer ce remede. Ce succès m'a » engagé d'en composer encore avec

» quelques bouteilles de taffia qui me
» reſtoient, afin d'en offrir aux pauvres
» goutteux qui y auroient foi ; & pour
» leur inſpirer plus de confiance & leur
» devenir plus utile, je prends la liberté
» de vous prier de me marquer ſi votre
» guériſon ſe ſoutient bien, & ſi vous
» connoiſſez quelqu'autre perſonne qui
» ſoit guérie : j'eſpere que vous excuſe-
» rez la liberté que je prends en faveur
» du motif qui me fait agir, & que vous
» voudrez bien joindre à cette bonté,
» celle de me faire compoſer avec le
» meilleur taffia & la meilleure gomme
» que vous pourrez vous procurer, vingt-
» cinq à trente bouteilles de ce remede,
» &c. *Signé*, PIERRE TEXIER ».

La prompte guériſon des deux Goutteux mentionnés dans cette lettre, paroît ſuffiſante pour établir généralement une entiere confiance au remede qui l'a opérée, d'autant plus qu'elle diſſipe le doute formé ſur la différence du climat.

Depuis que je fais uſage de ce remede, j'ai toujours préſumé qu'il produiroit par-tout les mêmes effets, & je crois auſſi que ſa chaleur doit être beaucoup plus ſupportable en Europe que ſous notre zone torride.

Le pouvoir de ce remede n'eſt point borné à la ſeule guériſon de la goutte, il

rend encore à l'humanité d'autres ſervices bien eſſentiels, ſuivant le certificat que vous allez lire.

« Je ſouſſigné, Chirurgien Juré, breveté de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur l'Amiral, déclare avoir traité M. *Emérigon*, Procureur du Roi, dans différens accès de Goutte, dont le dernier, ſur la fin de 1774, fut des plus longs & des plus cruels; ce qui m'a mis à portée de faire des obſervations ſur les effets de l'anti-goutte, dont il a fait uſage: j'ai lieu de croire que ce Remede eſt le ſpécifique que la Médecine cherchoit en vain depuis pluſieurs ſiecles; ſa guériſon, celles de pluſieurs autres Goutteux & cacochymes, m'ont fourni la preuve la plus ſatisfaiſante de ſon efficacité: il agit également contre la Sciatique, Rhumatiſme, Catarrhe, & autres maladies qui naiſſent des flegmes, étant à ma connoiſſance, que pluſieurs perſonnes affligées depuis long-temps de ces maladies, ont été guéries ſans retour, par l'uſage de ce remede; en foi de quoi j'ai donné le préſent certificat. A St. Pierre Martinique, le 15 Janvier 1777. *Signé*, LOUSTAU ».

Quoique ce remede paroiſſe violent, je connois, dans ce bourg, pluſieurs dames d'un tempérament délicat, qui

en ont fait un long uſage, ſans en reſſentir aucune incommodité.

Une de ces Dames, qui l'employoit avec ſuccès contre la pituite, a été agréablement ſurpriſe de voir fondre & ſe diſſiper entierement, une loupe qu'elle avoit ſur un œil, & qui avoit réſiſté à tous les remedes : elle m'a dit que toutes ſes précédentes groſſeſſes avoient été fâcheuſes, & que ſa derniere a été des plus heureuſes ; ce que ſon Accoucheur attribue au remede, dont elle a continué l'uſage, quoiqu'enceinte, & dont elle uſe encore avec avantage, étant nourrice.

Un Goutteux qui n'en prenoit que pour la Goutte, a la ſatisfaction d'être guéri de ce mal, & de voir de jour en jour diminuer une ancienne & groſſe loupe, qu'il a ſur la joue, de maniere qu'il a lieu d'eſpérer d'en être bientôt tout-à-fait délivré.

Des coliques de toute eſpece, des ulceres les plus invétérés, ont été guéris par ce remede. Pluſieurs habitans l'emploient utilement pour leurs Negres, attaqués de la maladie qu'on nomme ici mal d'eſtomac, ou diſſolution de ſang.

Enfin, je puis atteſter en ſa faveur, qu'après avoir été pendant long-temps valétudinaire ; qu'après avoir eſſuyé toutes

les rigueurs de la Goutte, je réunis à 65 ans, preſque tous les attributs du bel âge, vigueur, embonpoint, agilité, bon appétit, faciles digeſtions, ſommeil doux & tranquille, avec eſpoir de jouir long-temps de tous ces différens avantages, & d'être exempt des infirmités de la vieilleſſe.

SUITE

De la Réponſe de M. BACHER, à M. CARRERE, &c.

AVANT que de quitter ce Catalogue bourſouflé de ce qu'on a trouvé dans pluſieurs catalogues de livres, ſur l'exactitude deſquels on ſait qu'il ne faut pas compter, nous ferons encore quelques obſervations.

Pag. xxvij. CROIX DU MAINE, (François DE LA). Il étoit néceſſaire aſſurément de conſulter cet Auteur, dans l'édition *in-folio* de ſa *Bibliotheque*, imprimée en 1584; mais on ne devoit pas négliger d'avoir recours auſſi à la nouvelle édition *in*-4°. publiée par M. *Rigoley de Juvigny*, en 177..... On y auroit trouvé des anecdotes, dont quelques-unes euſſent bien figuré dans le nouveau Dictionnaire hiſtorique. Si M. C... eut ſeulement ſu que cette édition de la *Croix du Maine* exiſtât, auroit-il laiſſé échapper l'occaſion de l'inſcrire au nombre des ouvrages qu'il a conſultés ? Ce que nous diſons à l'égard de la Bibliotheque de la *Croix du*

Maine, doit s'appliquer auſſi à la Bibliotheque de *du Verdier*, dont M. *Rigoley* a donné également une nouvelle édition *in*-4°, que M. *C...* n'a point conſultée faute de l'avoir connue. Il ne s'eſt ſervi que de la premiere édition, 1584, *in-fol.*

Pag. xxviij. FREIND. Ce médecin anglois a compoſé en ſa langue une *Hiſtoire de la Médecine* (*Part. j.* London, 1725. *Part. ij.* London, 1726. *in*-8°.) Nous en avons deux traductions françoiſes. M. *C...* reconnoît qu'il s'eſt ſervi de celle de COULET, tandis que celle de SENAC eſt plus eſtimée. Eſt-ce donc que l'Auteur de la *Bibliotheque Littéraire* n'auroit pas eu connoiſſance de cette derniere verſion, ou bien l'auroit-il crue inférieure à celle de *Coulet*? En ce cas, on lui auroit ſu très grand gré d'avoir rendu compte de ſes motifs de préférence. Il y a cependant une verſion latine qui l'emporte ſur les deux traductions françoiſes: elle eſt dûe à *Jean Wigan*: on la trouve dans le Recueil des Œuvres de *Freind. Londini*, 1733. *in-fol.*, & dans l'édition de Paris, 1735, *in*-4°.

Mais ſi quelqu'un obſervoit malignement que l'original anglois devoit être conſulté à l'excluſion même de la meilleure des trois traductions, & que ce recours à la verſion de *Coulet* pourroit faire douter que M. *C...* fût en état de lire en anglois, nous prendrions hautement ſa défenſe, & nous dirions que la langue angloiſe lui eſt auſſi familiere que la latine, & peut-être même que la ſienne propre. En effet, celui qui a bien pu conſulter (comme M. *C...* déclare l'avoir fait) le *Catalogue des Ouvrages Chymiques*, compoſé en anglois par COWPER; un *Eſſai ſur l'état des Médecins chez les Anciens*, par LAMOTTE; une *Hiſtoire abrégée de l'Anatomie*, par NORTCOTE; une *Hiſtoire*

Littéraire d'Oxford, *in-fol.* 2 *vol.* par WOOD, quatre ouvrages écrits en anglois, étoit bien capable de faire dans l'original de *Freind* les extraits dont il avoit besoin. D'ailleurs, ce doute seroit d'autant plus mal-fondé, que M. C..., qui méditoit depuis long-temps ce grand ouvrage, dont il donne les deux premiers volumes, fait quatre autres langues : nous convaincrions les incrédules (s'il pouvoit s'en trouver) en les renvoyant au Catalogue même des livres consultés par notre Auteur, qui rapporte

1°. Les titres des Ouvrages de CALVI, de CORTE, de CRASSO, que pourtant il nomme *Crassus*, le croyant peut-être un descendant de l'ancienne & illustre Famille Romaine de ce nom ; de GIMMA ; de MAFFEI ; de NEGLI ; de NICODEMO ; de PANELLI ; de PICINELLO ; de RICCHI ; de TAFURI ; de TOPPI ; d'ULIDOS ; c'est ainsi qu'on trouve écrit ce nom, inconnu certainement à tous ceux qui le liront ; tous auteurs italiens, lesquels ont composé en leur langue.

2°. Le titre d'une *Bibliotheque du Portugal*, écrite en Portugais par BARBOSA MACHADO,

3°. Les titres des Ouvrages de MARCILLO, de RODRIGUEZ, de VILLA, qui, tous Espagnols, ont suivi l'idiome de leur pays. A l'égard de ce dernier (VILLA) qui a fait la vie des douze Princes de la Médecine, nous félicitons M. C... d'avoir pu se le procurer. Cet avantage n'a pas été pour nous, en faveur de qui on a parcouru inutilement en 1768 & 1769 les boutiques des Libraires de Madrid & de Burgos, ville dans laquelle Dom *Antonio*, dans sa *Bibliotheca Hispanica*, nous avoit appris qu'il fut imprimé l'an 1647 *in*-8°.

4°. Les titres d'une *Biographie* en 3 *vol.*,

composée en allemand par BALDINGER ; ceux de deux Ouvrages de MOEHZEN en allemand, & celui de ROHR, écrit dans le même idiôme.

Qu'on juge, après cela, si quelqu'un pouvoit entreprendre, avec plus de facilité ; une Histoire universelle de la Médecine, qu'un Médecin François, capable de profiter des recherches faites par des Savans de toutes nations, *Anglois*, *Italiens*, *Portugais*, *Espagnols*, *Allemands*, si l'on songe que ce Médecin sait encore le françois & le latin, on voit qu'il possede sept langues. Mais remarquons qu'il ne fait nulle mention de tant de connoissances réunies dans l'article de dix pages qu'il s'est à lui-même consacré dans les deux premiers volumes de sa *Bibliotheque*, trait de modestie qui rehausse & les honneurs qu'il nous conte avoir reçus, & l'éclat de son mérite.

Le Public a droit d'être surpris que M. *C* .., qui est versé dans la connoissance de tant de langues, n'ait pas tenu ce qu'il annonce & dans son *Prospectus* & dans le frontispice même de son Ouvrage, où l'on voit : *Bibliotheque... contenant.... le Catalogue... des Ouvrages... le jugement qu'on doit en porter...*

L'avantage qu'il a de lire l'anglois, le mettoit à portée de faire connoître à tant de Médecins, instruits d'ailleurs, mais qui ne savent que leur langue & celle des Romains, le mérite des Ouvrages composés par les Médecins d'Angleterre, & de présenter *l'exposition de leurs sentimens, l'histoire de leurs découvertes* : (ces mots, qui se lisent aussi au frontispice de la *Bibliotheque*, ne forment-ils pas un engagement sur lequel nous devions compter ?) Cependant on nous annonce, sans aucune notice, les *recherches* sur les causes des maladies putrides, par WILLIAM ALEXANDRE ; la *nouvelle Phar-*

macopée Angloiſe, par JACQUES ALLEYNE; les *Obſervations ſur le traité des vertus de la ciguë pour la cure des cancers*, par JEAN ANDRÉ; un *petit traité de Botanique, dans lequel on examine en quoi les plantes dépendent de certaines conſtellations*, par ANTOINE ASCHAM; *la liqueur alchaeſt*, ou *Diſcours ſur le diſſolvant de* Paracelſe *& de* Van Helmont, par JEAN ASTELL; un *Eſſai ſur les effets de l'opium conſidéré comme poiſon*, par JEAN AWSITER; un livre intitulé *le Chirurgien de Vaiſſeau*, par JEAN ATKINS, tous ouvrages écrits en anglois.

On ne nous donne également que les titres d'un bon nombre d'Ouvrages compoſés en Italien; tels ſont, par exemple, celui-ci d'un JEAN (il faut *Jacques*) AFFINATI, lequel a pour titre *Il muto che parla; dialogo ove ſi tratto dell' excellenze e de' diffetti della lingua umana.* In Venet. 1602. *in*-8°. Voilà un livre mis au nombre des Ouvrages de Médecine. On ne voit pas trop par quel endroit; il y a quelques années, qu'un autre Médecin l'inſcrivit parmi ceux qui enſeignent l'art de faire parler les ſourds & muets, claſſe auquel il ne paroît nullement appartenir, mais à la claſſe des moraux, comme l'inſinue le titre, qui littéralement ſignifie *le muet qui parle, Dialogue dans lequel on traite de l'excellence & des défauts de la langue humaine.* Jamais la langue de l'homme, conſidérée phyſiquement en Médecin, ou en Phyſiologiſte, ou en Anatomiſte, n'a pu avoir l'*excellence* en partage, mais bien dans le moral. Ajoutons à ceci qu'on trouve de ce *Jacques Affinati* deux autres productions, qui ſemblent confirmer notre obſervation; le *premier*, intitulé: *Il mondo al roverſcio e ſoſſoprà, in* 4 *Dialoghi.* Venet. 1602. *in*-8°, c'eſt-à-dire, *le monde à la renverſe & ſens deſſus deſſous, en quatre*

Dialogues, &c..... Quant au *second*, il a paru sous ce titre : *Montaigne saincte, qui est un traicté des afflictions & de leurs remedes.* Paris, 1606. *in*-8°. C'est probablement une traduction en notre langue. Telles sont les mépriſes où l'on tombe quand on puiſe à droite & à gauche, & qu'on ne juge des ouvrages que par le titre.

Revenons aux livres italiens annoncés ſans notices ; ce ſont encore l'*anti-lucerna fiſica*... & le *Trattato della ſovrana Medicina*.... par J. Fr. Aggravius (il falloit écrire *Aggravio* ; *Diſcorſo ſopra la natura e compleſſione umana*, par Livio Agrippa, ouvrage qui, peut-être, eſt plus moral que phyſiologique ; la *Fiſiologia chimica* de P. Fr. Alberghetti ; la *Critologia medica* de P. Jos. Alberizzi ; *neuf Traités* d'André Andalorus ; *l'Anatomico in Parnaſſo* de Luc Franç. Andertini, qu'on nomme dans le Supplément Anderlini ; ainſi que ceux de Jos. Antonin, dont la terminaiſon n'eſt point italienne ; de Fr. Arcadio ; de Fabr. Ardizzoni *ſur la peſte* ; de deux traités de P. Fr. Arellan, dont la terminaiſon n'eſt pas italienne ; de Gaetan Arizzarra *ſur la vérole* ; de J. Fr. Arquatus, *ſur l'hygiene* ; de Louis Arrivabenus (ou pluôt *Arrivabene*) ; de J. B. Anfossi ; d'Hyacinthe de l'Ascension.

Comme M. C... a trouvé, ſans doute, peu d'Auteurs Médecins dans la *Bibliotheque du Portugal*, qu'il a conſultée, ſon Dictionnaire doit donc en contenir auſſi fort peu : parmi ce petit nombre, il donne au mot Antoine (Caétan de S.) le titre de la *Pharmacopæa Luſitana reformata*, qu'il auroit dû faire connoître, & apprécier.

L'Eſpagne a fourni plus d'Ecrivains à M. C... mais il n'a pas jugé qu'il fut ſans doute néceſſaire de ſuivre ſi littéralement ſon plan ; en

conſéquence, il s'eſt contenté d'indiquer les titres des Ouvrages compoſés par Gos. ALCINET, *nom qui n'eſt guere eſpagnol*; par DIDACE-ALVAREZ CHACON; par BLAISE-ALVAREZ DE MIRAVAL; par ANTOINE AMIGUET, dont la terminaiſon n'a rien de l'eſpagnole; par FRANÇ. ARCADIO; par ARIAS DE BENAVIDEZ; par MARTIN DE ARREDONDO; par HENRI ALSARO. Ces articles fort courts ſont tout faits dans la Bibliotheque de Dom ANTONIO, d'où *Manget* les a tirés pour les inſérer dans la ſienne, de laquelle ils ont paſſé dans le Dictionnaire de *Moréri*.

On ſait que les Allemands ont beaucoup d'Ouvrages de Médecine, écrits dans leur langue maternelle; M. *C*... qui, de ſon propre aveu, s'eſt ſervi pour ſon Dictionnaire de beaucoup de livres en idiôme germanique, lequel lui eſt conſéquemment familier, n'a pas été prodigue de notices à l'égard de pluſieurs traités qu'il indique: de *deux*, par exemple, qui ſont d'HENRI-GASP. ABEL; d'*un* d'ERNEST-DANIEL ADAMI; de *trois* de JEAN AGRICOLA; d'*un* de P. AHLWARD? d'*un* de SEBAST. ALBIN; d'*un* de FERD. JACQ. ARAND.

Voilà donc très-exactement cinquante traités annonés ſous la ſeule lettrine A, qu'on ne connoît que par le titre; & il y en a bien d'autres écrits en latin ou en françois, ſur leſquels on eſt auſſi court. Et M. *C*... trouve mauvais que nous ayons obſervé dans notre Journal de Décembre, qu'on ne rencontre point dans ſa Bibliotheque, comme on s'y attendoit pourtant, ces notions importantes & deſirées ſur le plan & la diſtribution des Ouvrages, & qu'un très-grand nombre n'y ſont pas jugés. Si le fait eſt vrai, comme on n'en ſauroit douter, falloit-il que nous diſſions le contraire? falloit-il que

nous trompassions le public ? nous qui savions que sous la lettrine A, de la nouvelle *Bibliotheque*; lettrine qui comprend seulement 266 pages, il n'y avoit que 581 articles, & 39 pour le supplément, ce qui fait en tout 620 articles; nous qui savions que dans la totalité de ces articles, on indiquoit onze cents quatre-vingt-sept traités imprimés; mais que de ces traités, il y en a 926 dont on ne donne absolument que le titre abrégé; qu'ainsi il y en a seulement 261 sur lesquels on s'arrête un peu plus, sans être fort instructif; nous qui savions que de ces 261 traités, il s'en trouve à peine la moitié dont on présente une notice analytique, d'après laquelle le Lecteur croie pouvoir se faire de l'ouvrage une idée, nous ne disons point exacte, mais passable; nous qui savions encore très-certainement que de ces *onze cents quatre-vingt-sept Ouvrages annoncés*, M. *C...* par lui-même, & par les manuscrits si vantés de M. son pere, n'en avoit pas connu la *huitieme* partie; nous qui savions enfin, après un semblable examen sur la lettrine B, que.... mais arrêtons-nous ici pour le moment; n'anticipons rien, afin de ne point mettre de confusion dans nos remarques, & achevons de parcourir le Catalogue des Auteurs consultés.

Pag. xxx. JUSTUS (Wolfgangus). *Chronologia, &c...* Francof. 1556. *in*8°.

Depuis long-temps ce livre est devenu rare. Un des savans Historiens de la Médecine, *Leclerc*, le disoit déja tel, il y a cinquante ans. Mais ce n'est pas seulement en France que ce livre est rare, c'est en Allemagne même. *Kestner*, qui écrivoit en 1746, met cette chronologie de *W. Justus* au nombre des livres très-rares. Nous connoissons une personne qui le cherche depuis quinze ans, sans pouvoir même

réussir

réuſſir à le voir. Nous devons vous féliciter, Monſieur, d'avoir été plus heureux. Mais ſi vous l'avez pris pour guide, il doit ſe trouver dans votre Ouvrage bien des anachroniſmes ; car perſonne n'eſt plus fautif dans les dates que *Wolf. Juſtus*. On peut s'en convaincre en conſultant *Van der Linden*, qui a rapporté, d'après lui, la plûpart des courtes notices qui regardent les Médecins. Quiconque les copieroit dans *Van der Linden*, qui cite ſon garant, pourroit, à la rigueur, s'autoriſer du même garant : mais, dans le fait, il en impoſeroit, ſi, n'ayant jamais vu cette chronologie, (qui ne vaut abſolument rien) il la mettoit parmi les Ouvrages qu'il a conſultés, pour donner un peu de relief à ſon érudition.

Page XXX. KESTNER (Chriſt. Guill.) Si M. C... ne mettoit point ſa *Bibliotheca medica* au nombre des Livres qu'il a conſultés, on pourroit douter qu'il la connût ; car, 1°. au lieu de copier ces mots *Ienæ* 1746. *ſumptu Chriſt. Henr. Cunonis*, il écrit *Jenæ* APUD AMONEM. 2°. Il ajoute qu'elle eſt *en deux volumes*, ce qui n'eſt pas exact ; elle eſt, à la vérité, diviſée en deux parties, *in duos tomos diſtributa* ; mais ces deux parties ne forment qu'un ſeul volume de 728 pages, ſans compter la préface & l'*index* des Auteurs.

Ibid. KNOLLE (Fred.) Comme M. C... déclare que la diſſertation de cet Auteur, *de artis obſtetriciæ hiſtoria* qu'il a conſultée, eſt ſans date, nous aurons au moins le plaiſir de lui apprendre que cette date eſt 1738.

Pag. XXXj. LENGLET DU FRESNOY. On annonce ici ſon *hiſtoire de la Philoſophie hermétique*, en commettant deux fautes. 1°. On la dit imprimée *à la Haye*, *chez* Goſſe, en 1742. Tout le monde ſait pourtant très-bien qu'elle porte au frontiſpice *à Paris*, *chez Couſtelier*,

avec approbation & privilége du Roi; mais nous observerons qu'une partie de l'édition ayant été depuis achetée par Nyon, celui-ci a fait renouveller le frontispice, où on lit; *à Paris, Nyon*, 1744. Quand on supposeroit qu'il existe une édition de la Haye en 1742, en l'indiquant, M. C... ne devoit pas oublier celle de Paris de la même année, qui est l'originale. 2°. On présente cette *histoire de la Philosophie hermétique*, comme étant en *cinq* volumes, tandis que très-certainement elle n'en a que *trois*. Comment peut-on se méprendre si souvent à l'égard de livres qu'on a sur son bureau, en travaillant, dans sa bibliotheque, ou au moins très fréquemment sous les yeux?

Ibid. LIND. Son Catalogue des Auteurs sur le Scorbut, ne forme pas, comme l'avance pourtant M. C... le *deuxieme volume* de son Traité; il *fait* seulement *partie* de ce deuxieme volume. Dira-t-on que ce soit la même chose?

Pag. xxxiij. MONTALBAN (Ovide). Vous annoncez, Monsieur, sa *Bibliotheca Botanica*, comme un Livre que vous avez vu. Vous deviez donc savoir que l'édition de la Haye n'est pas une édition séparée; mais qu'elle fait partie de la *Bibliotheca Botanica* du savant M. *Séguier*, qui a jugé à propos de l'ajouter à la fin de son Ouvrage. Il falloit donc en avertir, si vous vouliez que l'on fût persuadé qu'elle étoit ou qu'elle avoit été entre vos mains. Car enfin, on pourroit croire que la *Bibliotheca Botan.* de Montalban ou Montalbano est un livre isolé, imprimé en 1741; livre qu'on chercheroit pourtant en vain sous cette date, & séparément. Elle est toujours unie à celle de M. *Séguier*, qui parut non en 1741, mais en 1740. Quant à la premiere édition de la *Bibliotheca* de Montalbano, elle parut à Bologne

en 1657, *in*-24. Ce dont vous deviez avertir, M. *Séguier* ayant obſervé qu'elle ſe trouvoit à la Bibliotheque du Roi, où vous dites avoir *fait des recherches*, & *un ample moiſſon de découvertes*. Cette édition de 1657 n'eſt pas du nombre ; c'eſt que quand on ſe preſſe un peu trop, on ne ſauroit tout voir.

Pag. XXXV. ROTHSCHOLTZIUS (Freder.) Il eſt très-ſingulier, Monſieur, qu'à l'égard d'un Auteur qui vous eſt auſſi connu, (puiſque vous avez eu ſes Ouvrages entre les mains, & que vous y avez fait une *ample moiſſon de découvertes*,) vous vous trompiez au point d'en faire deux hommes différens. En effet, 26 lig. plus loin, *page* XXXVj, (l'intervalle eſt court) vous le repréſentez ſous le nom de SCHOLTZIUS (*Frédéric-Roth.*) L'erreur ne ſauroit venir d'un profond Bibliographe, qui prône l'*étendue de ſes recherches*, & qui n'a *rien négligé pour rendre ſon Ouvrage complet* (PAG. XV.) : nous la rejetterons donc toute entiere, & avec plaiſir, ſur l'inexactitude des faiſeurs de Catalogues, auxquels on s'en rapporte quelquefois trop aveuglément. Une preuve bien grande que ces rédacteurs à la journée vous ont trompé, c'eſt que vous annoncez le Catalogue de *Roth-Scholtz* comme un Ouvrage *ex profeſſo*, tandis qu'il eſt ſeulement la ſuite d'un autre intitulé : *Veterum ſophorum ſigilla & imagines, cui acceſſit Catalogus librorum rariorum*, &c.... 1732, *in*-8° : le premier Traité eſt de 48 pag. & le Catalogue de 16. Il y auroit encore trois ou quatre obſervations à faire ſur les Ouvrages de vos *Rothſcholtzius* & *Scholtzius* ; mais nous ſommes preſſés d'arriver à la fin de votre Catalogue, ſur les précieuſes richeſſes duquel eſt fondé le mérite étonnant de votre *Bibliotheque Littéraire*.

Pag. xxxvij. STROLOBERG, *de Medicis Montiſpeſſulanis. Noribergæ* 1625, *in*-12. Qui pourroit deviner aiſément, à moins que d'être bien verſé dans l'Hiſtoire des Médecins; qu'au lieu de *Stroloberg*, il faille STROBELBERGER ? Si ce n'étoit ici qu'une erreur typographique, le titre du Livre, au moins, ſeroit fidélement indiqué; mais de la maniere dont il eſt énoncé, ne ſeroit-il pas permis de préſumer que l'Ouvrage, dont il s'agit, n'eſt pas plus connu de M. *C*... que l'Ecrivain qui l'a compoſé ? Contentons-nous, pour le moment, d'en donner le titre : *Joh. Steph.* STROBELBERGERI *Hiſtoria Monſpeliénſis, in qua tum urbis Monſpeliacæ, tum Scholæ ejuſdem celeberrimæ brevis deſcriptio ac vitæ illuſtrium ejuſd. Profeſſorum, quin & accipiendæ ibidem Doctoræ ritus & privilegia recenſetur.* Norimbergæ 1625, *in*-12.

Pag. xxxviij. ULIDOS (Nicole-Paſchal). Voici encore le nom d'un Ecrivain furieuſement défiguré & méconnoiſſable, bien que M. *C*... nous le donne pour un Auteur qu'il a ſouvent feuilleté, & dans lequel il a puiſé quelques-unes des différentes choſes qui rendent ſa *Bibliotheque* curieuſe, inſtructive, ſavante, &, pour nous ſervir de ſes propres termes, (lorſqu'il l'apprécie modeſtement lui-même) l'Ouvrage *le plus parfait de tous ceux qui ont paru dans ce genre.* PRÉF. du I vol. *pag.* xv. *lignes* 24 & 25. Cet ULIDOS, où M. *C*... a trouvé des renſeignemens ſur les Médecins Italiens de Bologne & ſur leurs écrits, eſt connu dans l'Hiſtoire Littéraire, ſous le nom d'ALIDOSI. Il occupe, comme on voit, dans le Catalogue de M. *C*..., une place bien éloignée de celle qu'il devoit avoir.

Qu'on ne croie pas néanmoins que ce ſoit là toutes les obſervations à faire ſur cet impoſant

& faſtueux Catalogue ; piece de rapport, hors-d'œuvre poſé ici parce qu'on ſentoit (trop tard pourtant) & l'utilité, la néceſſité même de conſulter tous ces écrits, ſans compter 500 autres pas plus connus, & le beſoin bien réel de diſpoſer favorablement le Public en faveur d'un Ouvrage qui peche par les fondemens. Nous pourrions aiſément groſſir du double, & peut-être du triple, le nombre de ces obſervations déja multipliées ; mais il eſt temps de parcourir l'Ouvrage même de M. *C...*, dont nous portions notre jugement (*Journ. de Décembre* 1776. *pag* 561).

PRIMÒ : nous avons dit ſans aigreur, & en louant même les *talens*, l'*eſprit*, les *connoiſſances de M. C... : on peut aſſurer qu'il manque dans cette* Bibliotheque *bien des Auteurs.*

M. CARRERE, qui regarde cette aſſertion de notre part comme une imputation, ſinon fauſſe, au moins avancée au haſard, prend feu, &, dans ſon tranſport réfléchi, nous adreſſe ces paroles :

« Vous me taxez d'avoir oublié beaucoup » d'auteurs ; cela ne ſuffit pas ; vous ne pouvez » vous juſtifier qu'en les faiſant connoître ». Voy. ſa *lettre* imprimée *pag.* 4.

C'eſt-à-dire, ſuivant M. *C...*, que l'obſervation, que nous avons faite, eſt mal-fondée, & qu'il prétend n'avoir oublié aucun des Médecins qui ont écrit. Cette apoſtrophe, prononcée d'un ton magiſtral qui ne nous a point étonnés, n'annonce-t-elle pas la confiance, diſons mieux, la certitude d'un Bibliographe de la premiere volée, qui connoît non-ſeulement tous les auteurs qui l'ont précédé, & qui exiſtent aujourd'hui, mais encore tous les ouvrages qu'ils ont produits. Cependant, bien que nous n'ayons pas, à cet égard, des connoiſ-

ſances auſſi vaſtes & auſſi étendues, & que nous ſoyons même encore (comme nous le dit aſſez agréablement M. *C...*) des hommes nouveaux dans l'empire de la littérature médicale, nous allons eſſayer de diminuer cette confiance d'un Athlete exercé, & lui montrer qu'on peut ſouvent apprendre d'un homme qu'on croit un ignorant, & avec lequel on ſemble dédaigner d'entrer dans l'arêne. Mais quand nous pourrions, en fait d'hiſtoire littéraire de la Médecine, marcher ſur la même ligne avec M. *C...*, dont nous reconnoiſſons volontiers la ſupériorité, nous nous garderions bien d'en tirer vanité. Le vrai Savant n'eſt pas préſomptueux; ce qu'il a appris par ſes lectures & par ſes veilles, lui montre, d'une maniere très-claire & humiliante pour lui, combien il ignore de choſes. *Socrate*, l'oracle de la Grece, qui formoit la jeuneſſe d'Athenes, & dont les connoiſſances étoient ſurprenantes, diſoit que tout ce qu'il ſavoit, étoit qu'il ne ſavoit rien.

Indépendamment des omiſſions qu'un anonyme, inſtruit de l'hiſtoire littéraire de la Médecine, a démontrées bien réelles dans la *Bibliotheque littéraire* (*Journ. Encyclop.*) voici celles que nous trouvons, en comparant nos anciennes notes, priſes au haſard, avec les articles de ce nouveau Dictionnaire, ſi complet en apparence, & cependant ſi défectueux.

ABEGG (J. Henr.) *de fiſtula ani.* Baſileæ, 1722. *in*-4°.

ABEL (I. I. A.) *Beſchreibung von der epilepſie, oder Schwehren noth.* Altenberg, 1713, *in*-8°.

M. *Carrere* a bien connu un Médecin de ce

nom, lequel a pour prénom *Henri-Gaſpard*; mais il a omis celui-ci de même que le ſuivant.

ABEL (Theod.) *de vomitu*. Lugd. Bat. 1737.

ABELDING (Adr. ab) *de dyſenteria*. Lugd Bat. 1709, *in*-4°.

ABRAHAM, Sieur de la Framboiſiere. Ce Médecin, qui a beaucoup écrit, devroit être placé ſous la lettrine A; car ſon nom de famille eſt *Abraham*. La *Bibliotheque littéraire* a été annoncée en 1775 de maniere à faire croire que le manuſcrit, capable de former huit volumes, étoit tout prêt à imprimer, M. *Carrere* devoit donc ſavoir le véritable nom de celui dont, ſans doute, il ſe propoſoit de parler ſous la lettrine F, au mot *Framboiſiere*, où pourtant il ſera déplacé.

ABU-ZACHARIA-JAHIA-BEN-MOHAMED-BEN-AHMAD, de Séville. Il a compoſé un Code d'agriculture en 34 chapitres: le 31e eſt conſacré aux oiſeaux de baſſe-cour; les 32 & 33 aux haras des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, & à l'art de l'équitation; dans le 34e il a raſſemblé ce qui concerne la médecine vétérinaire. *Voy.* CASIRI, *Biblioth. mſſ. eſcur.* n°. 901, un des Ouvrages que M. C... nous dit avoir conſulté, puiſqu'il eſt dans ſon Catalogue.

ACCREZZA. *Roſſ-artzney-mittel, &c.* Coethen, 1754. Remedes pour les maladies des chevaux.

ACHRELIUS. (Daniel) *Diſſertatio hiſtorico-phyſica de cetis*, 1683, *in*-8°.

Cet auteur n'eſt pas le même que celui dont

M. C... fait mention dans son Supplément, *pag.* 516, & qui est nommé ACREL (Olof).

ACXTELMEIERS (Stanislas Rheinhardt). *Des aus der Vnwissenheits Finsternuss eretteten naturlichts.* 1715. *in*-4°. Premiere partie de la lumiere de la nature sortant des ténebres de l'ignorance.

Cette date de 1715 indique sans doute une édition postérieure à cette premiere Partie; car nous en voyons une avec la date de 1699 à Ausbourg. On trouve la deuxieme Partie, ainsi que la troisieme & la quatrieme, en l'année 1700, *in*-4°. Il a paru depuis une cinquieme Partie, dont nous ignorons la date. Cet ouvrage, au reste est cité par POTT. Voy. la traduction de ses dissertations par M. *de Machy*, TOM. IV. *pag.* 449, où le traité d'*Acxtelmeier* paroît avoir encore été imprimé en 1706.

ADAM (Jerem). *De hepatitide.* Altorf. 1720, *in*-4°.

Nous avertissons que M. C... a dit quelque chose de trois *Adami*; mais il n'a pas connu celui-ci, ni les deux suivans.

ADAM ADAMIUS. *De thoracis vulneribus; de immodico menstrui profluvio.* Basileæ, 1604. *in*-4°.

ADAMI. (J. Henr. Christian.). *De materiâ calcariâ post diuturnam arthritidem per vesicam urinariam eductâ observatio singularis.* Lubenæ, 1740, *in*-4°.

—*De usu arenæ externo in curandis quibusdam morbis, præcipuè ad illustrandum aliquem* Symmachi *locum lib.* viij. *epist.* 45. Lips. 1734. *in*-4°.

ADAMI (Andreæ). *Dissertatio exhibens partem*

tertiam formularum. Vindobonæ, Trattner, 1762. *in*-8°. (*de* 90 *pag.*)

Pour celui-ci nous assurons qu'on ne le voit point dans la *Bibliotheque littéraire.*

ADELBURNER (Michaël). *De pulmonum fabricâ, usu, variisque, quibus affliguntur, incommodis.* Altorf. 1738. *in*-4°.

ADOLPHUS (Joy.). *De dolore.* Lugd. Batav. 1739. *in*-4°.

Comme nous faisons profession d'être toujours de bonne foi, nous reconnoissons que M. *C...* a connu un *Adolphus*; mais il est différent de celui-ci.

ÆDES (Joh.). *De empyemate.* Ultraj. 1653. *in*-4°.

ÆGIDII de Vadis. *Dialogus inter naturam & filium Philosophiæ: accedunt tractatus varii, &c.* Francof. Saurius. 1595. *in*-8° (*de* 150 *pag.*)

Cet ouvrage se trouve à la Bibliotheque du Roi, où M. *C...* conte avoir fait une ample moisson de découvertes. Il est cotté ainsi, T. 4008.

La premiere partie de ce Livre se voit dans le *tom.* ij. du *theatr. chymic.* 1659. *à pag.* 81 *ad* 109.... & au *tom.* ij. de la *Biblioth. chym.* de *Manget*, *pag.* 326.

Les deux *Ægidius* qui ont chacun un article dans la *Bibliotheque littéraire*, sont autres que celui-ci.

AESCHER (Joh. Casp.). *De unguibus & pilis.* Basileæ, 1733, *in*-4°.

AGNOSTUS (Irenæus). *Liber* T, *oder portus tranquillitatis.* 1620. *in*-8°. ROSECROIX *en allem.*

AGOSTI OU AGROSTI (Leon.) *L'antimedicina che agli infermi non si de' traer di sangue, ne prohibir il vino, ne der medicina.* Bergamo, 1654, *in*-4°.

Il medico di grandi. Bergamo, 1654. *in*-4°.

M. *Haller*, qui dans son *tud. medic.* annonce deux fois ces deux ouvrages, Savoir, *page* 891 & *pag.* 974, pense que ce sont des satyres : *videntur satyræ*. Mais comme elles tiennent à l'histoire de la médecine, il ne falloit omettre, dans le nouveau Dictionnaire, ni ces satyres ni leur auteur.

AGUILERA (Ant. ab), dot. med. *Exposicion sobre las preparaciones de Mesue.* Compluti, 1569. *in*-8°.

AHLERS (Cyriac.) *Observations concerning the Woman of godalming.* London, 1726. *in*-8°.

AILLEBOUST (D'). Son mérite n'est point équivoque, puisqu'il lui valut la confiance de *Henri le Grand*, qui le choisit pour son premier Médecin. *D'Aillebouſt* auroit donc bien dû avoir place dans la *Bibliotheque littéraire.* Comment le nom d'un Médecin François, qui a occupé le poste le plus honorable de l'art, est-il resté inconnu à M. *C...*, qui a tant lu, tant visité de bibliotheques, tant parcouru d'Historiens ? Lui sur-tout qui met au nombre des ouvrages qu'il a consultés, la Bibliotheque de *la Croix du Maine*, dans laquelle il est fait mention de ce médecin. Cependant nous avouerons que *D'Aillebouſt* se trouve dans la compilation de M. *C....* Mais il y est d'une maniere si méconnoissable, qu'on peut dire qu'il y manque. C'est de lui qu'il s'agit au mot ALBOS, *pag.* 73. Personne assurément ne s'en douteroit, ni peut-être M. *C...* lui-même, si nous n'en avertissions pas. Le récent historien a trouvé quelque part *Albosius*,

bien que *Rouſſet* (qu'il nomme mal *Rouſſel*) écrive conſtamment *Aliboſius*. [VID. *ὑστεροτοκοτοκιας aſſertio hiſtoriologica*. Par. 1590.] ; & il en a conclu qu'en ôtant à ce mot la terminaiſon latine, le véritable nom de l'auteur devoit être ALBOS. Un biographe, pour lequel rien n'eſt nouveau dans la littérature médicale, faire cette mépriſe ! la choſe ſeroit inconcevable, ſi elle étoit la ſeule en ce genre, ou dans des cas peu différens.

AKERMANN (J. Fer.). *De morbo & ſectione* (viri) *fulmine nuper aduſti*. Kiel, 1771. *in*-4°. Ce rapport ou obſervation eſt auſſi en Allemand.

ALAMANNI (Luigi) *Girone il corteſe. Poema in*-4°. livre aſſez rare, dit l'Abbé *Le glet du Freſnoy*, & que l'on prétend être un roman chymique. Il a été traduit en françois & n'eſt pas commun. Cet auteur a encore écrit ſur l'agriculture.

ALANUS : JOD. GREVERI *Secretum & Alani dicta*. Lugd. Bat. Plantin 1599. *in*-8° (*de* 86 *pages*) & ſe trouve dans la Collect. alchym. allem. de 1605 & 1747. avec *Bernard Tréviſan*, & au tom. 3 du *théatre chym.* pag. 720.

ALBERTI (Joh.) Wimpinei. *De concordiâ hippocraticorum & paracelſiſtarum libri magni excurſiones deffenſivæ, &c. . . Recuſa* Argentinæ per *Car. Kieſſer*, 1615. *in*-8°. (*de* 44 *fol. non chifrés.*) La Préface eſt datée de 1568.

ALBERTINI (Hippol. Franç.) membre de l'Académie de Bologne, a écrit en latin ſur le *quinquina*.

ALBRECHT. *Tractatus phyſicus de effectibus muſices in corpus animantum*. Lips. 1734. *in*-8°.

Il y a tant de Médecins qui portent le nom d'*Albrecht*, que nous ne savons pas quel est celui-ci : ce qui est certain, c'est que M. *C*... n'a pas connu le traité que nous indiquons.

ALBRECHT (Joh. Sebast.] *Von der in der nähe sich einschleichenden horn-viehseuche.* Coburg, 1734, *in*-4°. De la maladie contagieuse des bêtes à cornes qui pénetre dans nos environs.

Unterricht wie des Krancken viehes zu pflegen seye, &c. 1742. *in*-4°. Coburg, 1749, *in*-4°... Instruction sur la maniere de traiter les bestiaux malades.

ALBRECHT (Georg. David). *De ischuriâ.* Gotting. 1767. *in*-4°.

ALBRECHT (Michel). *Hippopronia, das ist, grundliche, &c....* Francf. 1612. *in*-4°. Le parfait écuyer, avec la maniere de traiter les chevaux malades.

ALCOCK (Nathan.) *De peripneumonia vera seu pulmonum inflammatione.* Lugd. Bat. 1740. *in*-4°.

Ce médecin seroit-il le même que celui dont M. *C*... rapporte un ouvrage écrit en anglois ? Personne ne sauroit mieux que lui prononcer sur cet objet. Ce qui n'est pas douteux au moins, c'est que M. *C*... n'a pas connu cette production latine.

ALETHEI (Hygiphili).

Il a publié un traité en allemand sur le *danger de l'ivresse*, que M. *Haller* met au nombre des livres d'hygiene.

ALETOPHILI *Gluckliche eroberer und demolirung des Durch den Schall einer thœnernen Elias*

posaune. Leipzig. Neuenhahn. 1705, *in*-8°. (*de* 142 *pag.*) le Conquérant heureux, ou destruction de la trompette d'argile d'Elie, par une écuelle, ou Réfutation du *Purgatoire allemand de l'alchymie*.

Voici le titre de l'anonyme réfuté.

Keren happuch, posaunen Eliæ, oder teutsches fegfeuer der scheide-kunst. Hamburg. 1702. *in*-8° (*de* 128 *pag.*)

ALETOPHILI *aureum seculum patefactum, oder die eræffnete guldene zeit*. Nurnberg. 1706, *in*-8°.

ALETOPHILI *hermes trismegistus von erkanntniss der natur*. Hamburg, Heyler 1706, *in*-8°. Connoissance de la nature, par un amateur de la vérité.

ALETOPHILI *eræffnung der thur des antimonii und lapidis philosophorum*. Dresden, Lesscher. 1718; *in*-8°. Ouverture de la porte de l'antimoine, & de la pierre des sages.

ALETOPHILI. Sinceri *geheimes Wunsch-hutlein Paracelsi*. Erfurt, Crusius 1738, *in*-8°. de 90 pag. Le chapeau secret de fortune de Paracelse.

Nous n'ignorons point qu'*Aletophile* est un nom supposé, sous lequel se sont cachés différens Auteurs d'Alchymie; nous ne laissons pas de les indiquer ici, puisque M. *C*... n'a pas connu ces Ouvrages. Si il les eut connus, il n'auroit pas manqué de les inférer dans sa Bibliotheque sous ce nom factice, puisqu'il y en a mis un de ce genre, disons mieux, qui est le même, à la différence d'une seule lettre: c'est ALITOPHILE, *pag.* 99.

ALGURET ou ALGURETTI, (Victor) Médecin & Physicien de l'école de Vérone.

Il a écrit en *italien* un petit livre qui a été traduit en françois, & imprimé sous ce titre : *Sommaire des vertus, de la nature, administration & usage d'une certaine poudre qui est la quintessence de l'or médicinal, &c. Anvers, chez* Hierome Verdussen, 1603.

ALICH (Jean).

Il publia en suédois un Ouvrage de Botanique, *in*-8°. 1722.

ALICOURT (d').

Le bonheur de la vie, ou le secret de la santé, &c. Paris, 1666.

Ce Livre est à la Bibliotheque du Roi.

On a du même Auteur *le secret de retarder la vieillesse, ou l'art de rajeunir.* Paris, 1668.

M. C... trouvera aussi ce livre à la Bibliotheque du Roi.

ALLIOT (N...) *Liste des drogues & médicamens que les Apothicaires de Lorraine & de Barois doivent tenir dans leurs boutiques.* Nancy, Barbier (1708.) *in*-4°. (*de* 50 *pag.*)

ALPHONSUS, Rex Castellæ *Liber Philosophiæ occultioris.* Au tom. 4. theatr. chym. latin. 1659, *pag.* 766. On le trouve encore indiqué dans la *Biblioth. Bodleienne* sous ce titre: *Clavis sapientiæ seu liber philosophiæ, &c.* Arg. 1622, *in*-8°. dans un recueil.

ALI PULI, *Centrum naturæ concentratum oder, von der stein der Weisen, ins nieder teutsch gebracht, jetzo aber in hoch teutsch ubersetzt.* 1705, *in*-8°. (*pag.* 241, 304. La pierre des sages, traduit de l'arabe d'ALI PULI en flamand, & ensuite en allemand, par N. F. G. B.

Le même auſſi en allemand à Francfort, chez Fleiſcher, 1757, *in*-8°.

ALTWEIN (Joh.) *De Febre quartana.* Erf. 1687, *in*-4°.

ALWARTS, (Fed.) *Betrachtung uber die Vieh-Seuche.* Stralſund, 1747, *in*-8°. Conſidérations ſur les maladies des beſtiaux.

AMICO (Bernardino). *Delle piante* e imagini de ſacri edifici *di terra ſanta.* Firenze, 1620.

AMIDEI, (Mattia) *imerologio ouvero diſcorſi diurni intorno alla confettione iacintina, &c.* in Siena, ercole Gori, 1643, *in*-4°. (*de* 438 *p.*)

AMMELUNGS, (Chriſtof-Heinr) *Chymiſche unterſuchung des antimonii.* Dreſſden, Gunther, 1760, *in*-12. Examen chymique de l'antimoine.

AMMELUNGS. (Juſt. Chriſt.) *Stein-tinctur*, 1664, *in*-4°. Teinture de la pierre.

AMMON (Joh. Nic.) *De Febre miliari.* Alt. 1707, *in*-4°.

AMY, Avocat. *Obſervations expérimentales ſur les eaux des rivieres de Seine, de Marne, d'Arcueil & de puits, &c.* Paris, Morel, 1749, *in*-12. de 61 pag.

— *Nouvelles fontaines filtrantes.* Paris, Coignard & Boudet, 1750, *in*-12. de 220. pag.

— *Réflexions ſur les vaiſſeaux de cuivre.* Paris, 1752, *in*-12. de 113 pag.

— *Nouv. fontaines filtrantes*, 1752, *in*-12. de 71 pag. & 26.

— *Suite.* Paris, Boudet, 1754, *in*-12. de 352 pag. & 82.

— *Extrait de ce Livre.* Ibid. 1752, *in*-12. de 95 pag.

— *Thefe* de Falconet, 72 pag.
— *Avis*, 24 pag.
— Second *Avis*, 48 pag.

ANCANTHERUS (Claud.) PSELLI *nomenclator gemmarum quem primus edidit ex græco.*

ANCILLON (Anagramme d'Ollincan). *Traité des eunuques*, 1707. *in*-12 de 187 *pag.*

ANDRADA (Petro Fernandez de). *Naturalezza del cavallo.* En Sevilla, 1580, *in*-4°. *de* 152 *feuillets.*)

ANDRÉ (Abraham). *La chaſſe du lion vert.* Dans le théâtre chymique anglois, par *Ashmole*, 1652. *in*-4°.

La ſuite des articles omis ſous la lettrine A, *dans la* Bibliotheque Littéraire, *au Journal prochain.*

LETTRE

DE M. MARIGNIÉ, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Préſident à Montauban, aux Auteurs du Journal de Médecine.

MESSIEURS,

EN annonçant dans votre Journal du mois de Février dernier (*p.* 140) une brochure ſur *la Grippe*, imprimée en

1776

1776 à Montauban, ſans nom d'Auteur, vous donnez à entendre au Public qu'elle eſt l'ouvrage *d'un Praticien conſommé de Montpellier*, quoiqu'*elle paſſe*, dites-vous, *pour être d'un jeune Médecin de Montauban*. Une Theſe ſoutenue dans les Ecoles de Médecine de Montpellier vous a induit en erreur. Cette brochure y eſt en effet déſignée d'une maniere équivoque. La mépriſe m'honore ; & les éloges que vous donnez à cet opuſcule m'enhardiſſent à le réclamer. L'incognito que les Auteurs devroient peut-être toujours garder juſqu'à ce que leurs Ouvrages euſſent été appréciés, convient ſur-tout quand on ſe fait imprimer à vingt-quatre ans. On ſe cache alors par une juſte défiance; & cet âge même ſert d'excuſe à celui qui ſe nomme après avoir obtenu, ſous l'anonyme pour un ſi petit Ouvrage, des ſuffrages flateurs. J'eſpere donc, Meſſieurs, que vous voudrez bien rendre cette lettre publique par la voie de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Montauban le 16 Mars 1777.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1777.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	2h. du soir.	9h. du soir.	Barometre. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5 1/2	12	8 1/2	27 10 7/8	27 10 1/2	27 10 3/8
2	6 1/2	11 1/2	10 1/8	27 9 1/2	27 8 1/4	27 8 1/8
3	7 1/2	11	7 3/4	27 9	27 10 3/4	27 11 1/2
4	5 1/4	13	8 1/4	27 11 1/4	27 10 7/8	27 10
5	6 1/2	11 3/4	6 3/8	27 8	27 5 3/4	27 6 1/8
6	4	6 3/4	3 3/3	27 7 1/2	27 8	27 8 1/8
7	−0 1/2	5	1	27 9	27 9	27 8 1/8
8	−1 3/4	4	0 1/2	27 6 1/2	27 5 1/2	27 4
9	−1	6	2 1/4	27 3	27 3 1/8	27 4
10	−0 1/4	7	2 1/8	27 5	27 6 1/4	27 7
11	0 1/4	7 1/4	2 1/4	27 7	27 6	27 5 7/8
12	0 1/4	6	1 1/2	27 5 1/4	27 5 1/2	27 6 1/4
13	−2	3 3/4	−0	27 7	27 7 1/2	27 8 1/2
14	−0	6 1/8	3 5/8	27 8 1/2	27 8 1/4	27 9 3/4
15	4 1/4	10 1/4	6 1/4	27 9 1/2	27 9 1/4	27 8
16	5 1/2	7 1/2	5 1/2	27 3	26 11 3/4	27 1 1/4
17	5 1/2	10	7 1/8	27 4	27 7	27 7 1/2
18	9	11	9 3/4	27 7 1/2	27 8 1/4	27 9 1/8
19	8 1/4	12	7 1/4	27 8	27 6 1/2	27 5 1/8
20	5 3/4	11	5 1/4	27 7 3/4	27 8 1/8	27 8 1/2
21	5 3/4	9 1/2	5 1/2	27 9	27 9 1/8	27 10 3/4
22	3 5/8	8 1/8	5 3/4	28 0	28 0	28 0 1/8
23	4	10 5/8	8	28 1 1/8	28 1 1/2	28 1
24	7	14 1/4	10 1/4	28 0 1/2	28 0 1/4	28 0
25	6 1/4	16 1/4	12 1/2	27 11 1/2	27 11 1/8	27 10 1/4
26	8 1/4	17 3/8	12 1/2	27 11 3/8	27 11 1/2	27 11 1/4
27	8	16 5/8	11 1/2	27 11 1/4	27 11 1/8	27 11
28	8	17 3/4	9 3/4	27 11	27 10 1/4	27 9 7/8
29	6 1/8	7 1/4	3	27 10	27 10 7/8	27 11
30	0 3/4	5 3/4	1 3/4	27 10 1/8	27 10	27 9 3/4
31	0 3/4	6 3/8	2 1/4	27 9	27 8 7/8	27 9

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N-E. nua. br.	S. nuages br.	S. nuages.
2	E. beau.	O. beau.	S-O. couv,
3	O. c. gr. vent.	O. couv. pl.	N-O. couv,
4	S-E. nua. br.	S. couvert.	S-E. *idem.*
5	N-E. nuages.	E. beau.	E. b. *aur. bo.*
6	N. *idem.*	N. couvert.	N. couv.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
8	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
9	N-E. *idem.*	N. couvert.	N. couv.
10	N. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
11	N-E. *id.* vent.	N-E. *idem.*	N-E. beau.
12	N-E. couvert.	N-E. *idem.*	N-E. couv.
13	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
14	S-O. c. v. pl.	S-O. couv. pl.	N-O. couv.
15	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.	S-O. *idem.*
16	S. c. pl. gr. v.	S. couv. pluie, tempête.	S. c. gr. v.
17	O. nua. gr. v.	N-O. couvert.	S-O. cou. pl.
18	S-O. c. pl. v.	S-O. c. pl. vent.	S-O. couv.
19	S. *idem.*	S-O. cou. pluie, tempête.	S-O. beau.
20	S-O. nu. g. v.	O. c. pluie, gr. vent.	S-O. be. v.
21	S-O. c. pl. v.	O. neig. v. pl.	N-O. *idem.*
22	N-O. *idem.*	O. couv. pl.	O. beau.
23	E. couv. pl.	S-O. couvert.	O. couvert.
24	S-E. b. br.	S-O. beau. ch.	S. beau.
25	E. beau.	S-O. *idem.*	S-E. *idem.*
26	S. *idem.*	S-E. *idem.*	E. *idem.*
27	S-E. *idem.*	S-E. *idem.*	S-E. *idem.*
28	O. *idem.*	S. *idem.*	N. *id.* v. fr.
29	N. c. bruine.	N-E. c. v. fr.	N-E. c. v. fr.
30	N-O. c. neig.	N-E. nuag. fr.	N-E. be. fr.
31	N-E. nua. fr.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	17 $\frac{3}{4}$ deg.	le 28
Moindre degré de chaleur	2 $\frac{1}{2}$	le 13
Différence	20 $\frac{1}{4}$ deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou. 1 $\frac{1}{2}$ l.	
Moindre élévation du Mercure	26 11 $\frac{3}{4}$	
Différence	1 po. 1 $\frac{3}{4}$ l.	

Nombre de jours de Beau	11
de Couvert	13
de Nuages	7
de Vent	11
de Brouillard	4
de Pluie	11
de Neige	1
Quantité de Pluie	16 lignes.
D'Evaporation	31
Différence	15
Le vent a soufflé du N.	3 fois.
N.-E.	9
N.-O.	2
S.	3
S.-E.	3
S.-O.	6
E.	2
O.	3

Température : très-variable & assez seche. Les chaleurs ont été très-vives depuis le 24 jusqu'au 28. Il leur a succédé subitement un froid très-piquant pour la saison.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy, des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

Les Oreillons ont encore été assez commun ce mois-ci : il n'y point eu d'autres maladies.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1777.

Les dévoiemens, dont plusieurs personnes ont été attaquées pendant le mois dernier, ont été très fréquens ce mois-ci. Ils ont été accompagnés, dans beaucoup de personnes, de tranchées, de ténesmes, & même de déjections sanguinolentes. Lorsqu'il a paru du sang, l'hypécacuana a été employé avec succès. En général les dévoiemens ont été peu dangereux. Il y a eu beaucoup de toux & de rhumes, & plusieurs personnes ont essuié des accès de rhumatisme & de goutte. A la fin du mois on a observé des fievres intermittentes, qui ont facilement cédé à l'usage du quinquina, lorsque les malades ont été préparés convenablement à son usage par les apozemes laxatifs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Mars, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu ce mois des variations dans la température de l'air. La liqueur du thermometre s'eſt élevée juſqu'au terme du tempéré dans les premiers jours du mois : mais le 9, elle eſt deſcendue à celui de la congelation ; & les jours ſuivans, à un degré au-deſſous de ce terme. Après le 15, elle a monté par degrés au point, que le 27 elle s'eſt portée à la hauteur de 15 degrés.

Il y a eu auſſi quelques variations dans le barometre ; mais le mercure ne s'eſt pas élevé, de tout le mois, au-deſſus du terme de 28 pouces.

Le vent a été le plus ſouvent *Nord* au commencement du mois, & *Sud* à la fin.

Du 18 au 20 l'air a été agité de tempêtes. Il y a eu des naufrages ſur nos Côtes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 15 degrés au-deſſus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été d'un degré au-deſſous de ce terme.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du nord,	9 fois du ſud,
10 fois du Nord vers l'eſt.	6 fois du ſud vers l'oueſt.
2 fois de l'eſt.	2 fois de l'oueſt
3 fois du ſud, vers l'eſt.	2 fois du nord vers l'oueſt,

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
12 jours de pluie. } 1 jour de ton-
1 jours de grêle. } nerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Mars 1777.

Les fluxions de poitrine & la fievre catarrheuse ont encore été les maladies dominantes de ce mois. Il y a eu aussi nombre de personnes attaquées de points de côté pleurétiques ; aux uns c'étoit la vraie pleurésie, qui devoit être traitée par la méthode antiphlogistique ; aux autres, c'étoit la fausse pleurésie, compliquée souvent de saburre dans les premieres voies, & qui, après quelques saignées modérées, indiquoit l'emploi des émético-cathartiques

La fievre continue-putride a été plus commune ce mois que le précédent : elle portoit même un caractere de malignité dans la plupart des sujets ; peu cependant ont succombé, quoique ce fussent des indigens.

Nombre de personnes ont essuyé la fievre double-tierce, dans laquelle les émético-cathartiques étoient presque toujours indiqués. La violence des accès a souvent obligé à recoucir au quinquina.

Il y a eu des récidives de la fievre tierce dans beaucoup de gens qui en avoient été travaillés dans l'automne & l'hiver. On a dû, pour les déraciner, unir les remedes fondans au quinquina, après les évacuations suffisantes du bas-ventre.

LIVRES NOUVEAUX.

PRÉCIS de la matiere médicale, contenant ce qu'il importe de ſavoir ſur la nature, les propriétés & les doſes des médicamens tant ſimples qu'officinaux, avec un grand nombre de formules ; par M. LIEUTAUD, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin du ROI, de MONSIEUR & de Monſeigneur le Comte D'ARTOIS, de l'Académie Royale de Paris & de la Société Royale de Londres, nouvelle édition, revue par l'Auteur, deux volumes in-4°. *A Paris chez* Didot le jeune, *Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Auguſtins. 1776.*

ANATOMIE hiſtorique & pratique, par M. LIEUTAUD, Conſeiller d'Etat, premier Médecin du ROI, &c. nouvelle édition, augmentée de diverſes Remarques hiſtoriques & pratiques, & de nouvelles Planches ; par M. PORTAL, Lecteur du ROI, Profeſſeur au College Royal, Médecin Conſultant de MONSIEUR, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, deux volumes petit in-4°, *chez le méme Libraire.*

Les éditions multipliées de ces excellens Ouvrages ſont une preuve du jugement que les Sa-

vans en ont porté, & de l'empreſſement à ſe les procurer. Il eſt, ſans doute, bien flatteur pour M. *Portal*, d'être l'éditeur du dernier Ouvrage, & de l'avoir augmenté de ſes Remarques.

RECHERCHES phyſiques ſur la nature de l'air nitreux & de l'air déphlogiſtiqué, par M. l'Abbé FELIX FONTANA, *Phyſicien de S. A. R. le grand Duc de Toſcane, & Directeur du Cabinet Royal d'hiſtoire naturelle à Florence. A Paris, chez* Nyon l'aîné, *Libraire rue S. Jean de Beauvais. 1776.*

Cet Ouvrage n'eſt pas ſuſceptible d'extrait, n'étant qu'une collection d'expériences curieuſes & ingénieuſement faites.

A Treatiſe on cattle, &c. c'eſt-à-dire, *Traité ſur les beſtiaux, contenant les méthodes les meilleures & les plus conſtatées pour élever, ſoigner, rendre plus utiles les quadrupedes domeſtiques, avec des inſtructions ſur le traitement des maladies auxquelles ils ſont ſujets, & une diſſertation ſur les maladies contagieuſes : le tout recueilli des meilleurs Auteurs, & enrichi de remarques ; par M.* JEAN MILLS, *Ecuyer, Membre de la Société Royale. A Londres, chez* Johnſon. 1776.

Cette compilation, qui eſt (dit-on) bien faite, ne ſauroit manquer d'être utile.

FLORA PARISIENSIS, ou Descriptions & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, avec leurs différens noms, les classes, ordres, genres qui leur conviennent, rangée suivant la méthode sexuelle de de M. LINNÉ, leurs parties caractéristiques, leurs ports, leurs propriétés, leurs vertus & leurs doses d'usage en Médecine, suivant les démonstrations de Botanique qui se font au Jardin du ROI; por M. BULLIARD, Ouvrage composé de plus de six cens figures imprimées sur du papier de Hollande, dessinées, gravées & colorées, d'après nature, avec la plus grande exactitude, précédé d'une Introduction à la Botanique, qui explique & apprend à connoître toutes les parties caractéristiques des plantes, le nom & l'explication de chaque partie, &c. & terminé par une table générale des noms françois, latins & vulgaires, au moyen de laquelle on pourra ranger chaque plante suivant le système qu'on voudra adopter; in-8° proposé par abonnement; chez Didot le jeune, *Libraire Quai des Augustins.*

Les Etrangers nous ont donné les plantes colorées de leur pays; c'est à leur imitation que l'Auteur du *Flora Parisiensis* a conçu le projet de donner celles

des environs de Paris, projet qu'il exécute, avec succès, depnis une année. Il a déja paru six cahiers de cette collection intéressante, qui réunit le double avantage d'être portative & d'être peu coûteuse, vu les frais qu'exige nécessairement l'exécution d'une pareille entreprise. Le septieme cahier, qui vient de paroître, est le premier de la seconde année. Il ne le cede pas aux autres, tant pour la maniere dont il est soigné, que pour la vérité de l'expression. Chaque plante est imprimée sur du papier de Hollande : le dessin qu'on en donne est exact : les couleurs sont celles de la nature; chaque Planche représente le port de la plante en petit; les détails caractéristiques quelquefois vus à la loupe, lorsque dans l'état naturel, ils pourroient échapper aux yeux de l'observateur. Ces détails sont d'autant plus essentiels, que le système que l'Auteur suit est le système sexuel de M. *Linné*. On à joint a chaque planche une explication, où on trouve le temps de la floraison de la plante, les endroits où elle croît le plus communément, ses propriétés décrites d'après les meilleurs Ouvrages de Médecine, les doses auxquels on doit l'employer, & ses usages. On ne peut qu'applaudir aux efforts de l'Auteur, & louer son zele. On desireroit seulement, puisqu'il a dessein de donner les plantes qui croissent aux environs de Paris, ne pas trouver, comme dans le troisieme cahier, des arbres tels que le pommier, le poirier, le pêcher, qui se trouvent plus dans les jardins & dans les vergers que dans les champs, & qui sont le produit de la culture. Cet Ouvrage, de format *in*-8°, dont une année est composée de six cahiers, de chacun vingt planches, se distribue par abonnement aux conditions suivantes :

On paye en recevant le premier cahier de chaque année, *bro.* . . . . . 15 l.

En recevant le deuxieme . . . 7 10 s.

En recevant le troiſieme . . . 7 10
En recevant le quatrieme . . . 7 10
En recevant le cinquieme . . . 7 10
L'on donnera *gratis* le dernier.
Total d'une année de ſix cahiers ou cent vingt planches . . . . 45 l.

Les mêmes conditions ſerviront pour les années ſuivantes.

On donnera au même prix de 45 liv. l'année 1776 à ceux qui s'abonneront pour la préſente année.

Nota. *Le même Libraire vient de s'arranger avec MM. les Directeurs des Poſtes, & il peut actuellement envoyer les ſix cahiers de chaque année, franc-de-port par la poſte, en payant 3 liv. de plus par année, ou dix ſols par cahier.*

En annonçant le *Codex Phyſiologicus* de M. ROUGNON, dans le Journal d'Avril, on a oublié de marquer qu'on le trouvoit à Paris chez le même Libraire.

ELOGE Hiſtorique de M. THÉOPHILE DE BORDEU, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier; par J. J. GARDANE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, &c. chez Ruault, *rue de la Harpe 1777. Brochure in-8. de 44 pages.*

Elle ne répond point à l'idée avantageuſe que les Ouvrages de M. *Gardane* ont donné de ſes talens, & on n'en eſt point ſurpris, quand on ſait que cet Eloge Hiſtorique eſt une production

de quatre jours. Quelques raiſonnemens de l'Auteur ſe reſſentent de cette précipitation. Le paſſage ſuivant en eſt une preuve « Il eſt évident dit-il, que le genre vaſculeux eſt ſouvent interrompu par le tiſſu muqueux, ainſi que le mouvement circulaire du ſang l'eſt dans ce tiſſu, & même dans ſes vaiſſeaux. Il eſt évident que le mouvement circulaire des gros vaiſſeaux, comparé au grand mouvement des aſtres, eſt interrompu par beaucoup de petits cercles, dont on trouve l'image dans la marche des planetes, dans ce qu'on nomme les épicycles. Malgré cette évidence la doctrine du pouls eſſuya des contradictions, &c. » p. 23 & 24.

Nous ne porterons pas plus loin nos remarques ſur cette brochure, nous avertirons ſeulement nos Lecteurs que, *p. 28 & ſuiv.* on trouve une note faite au ſujet de ce que nous avons dit des recherches ſur le pouls de M. *de Bordeu.* V. *Journal de Médecine Fevr.* 1777. *p.* 184. Comme nous venons de nous occuper de la pulſimantie dans l'extrait qui eſt au commencement du Journal de Mai, il nous ſuffira d'y renvoyer.

PRIX

Propoſés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 *&* 1778.

L'IMPORTANCE du ſujet qui a déjà été propoſé pour le Prix de 1771 & pour celui de 1774, à décidé l'Académie à le propoſer encore pour 1777, en triplant le Prix. Elle le partagera ſi pluſieurs Mé-

moires rempliſſent ſes vues ; mais ſi elle n'a pas la ſatisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'eſpoir d'obtenir la ſolution qu'elle deſire, & emploiera les trois Médailles à diriger l'émulation ſur d'autres objets.

L'académie demande donc encore pour le Prix de 1777, que l'on détermine.

L'action des acides ſur les huiles, le méchaniſme de leur conbinaiſon, & la nature des différens compoſés ſavonneux qui en réſultent.

Les Auteurs ſont invités à indiquer dans les trois régnes les productions naturelles les plus ſimples qui participent de l'état ſavonneux acide ; à eſſayer en ce genre de nouvelles compoſitions ; à expoſer leurs proprités générales ; à déſigner leurs caracteres particuliers, & à ne préſenter leur théorie qu'appuyée de l'obſervation & de l'expérience.

Le ſujet du Prix propoſé pour 1778, eſt *l'Éloge de Claude Saumaiſe.*

Tous les Savants, à l'exception des Académiciens réſidents, ſeront admis au concours. Ils ne ſe feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inſcriront ſeulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adreſſeront leurs Ouvrages, franc-de-port, à M. MARET, Docteur en Médecine, Secrétaire per-

pétuelle, qui les recevra jusqu'au 1 Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différents Prix sont proposés.

Le Prix fondé par M. le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d'Uzés de Montausier, son épouse, à présent Duchesse de Caylus, consiste en une Médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant, d'un côté, l'empreinte des Armes & du Nom de M. Pouffier, Fondateur de l'Académie; & de l'autre, la Devise de cette Société littéraire.

ERRATA

Du Journal de Mars.

Pag. 265. lig. 24. *lisez* du terme de 27 pouces.

Pag. 266. lig. 23. ajoutez au mot *Novembre*, 1755.

Même pag. lig. 27. ce qui suit ces mots, *de la congelation*, doit être ad lineam. Il faut rectifier ce dernier paragraphe de la maniere suivante.

Le froid fut aigu dans les premiers jours de Janvier 1768. La liqueur du thermometre le 2 fut observée à $9\frac{1}{2}$ degrés sous le terme de la congelation, le 4 à 10 degrés, & le 5 à $12\frac{1}{2}$ degrés. Ce dernier jour le barometre d'un ami, mieux exposé que le mien, a marqué 14 degrés sous le terme de la congelation. Le 8, le froid n'a guere été moindre. La gelée, qui avoit cessé à la fin de Janvier, a repris en Février. Le 3, la liqueur du thermometre fut observée à 3 degrés au-dessous du terme de la congelation.

TABLE

DU MOIS DE MAI.

EXTRAIT. Observations sur les maladies épidémiques; par M. LEPECQ DE LA CLOTURE, médecin. pag. 387

Lettre sur la queſtion; ſi la groſſeſſe eſt une excluſion à l'alaitement? par M. BAIME, médecin. 401

Lettres ſur la goutte, au ſujet d'un nouveau remede; par M. EMÉRIGON, Procureur du Roi à la Martinique. 424

Suite de la Réponſe de M. BACHER, D. M. P. à la lettre de M. CARRERE, médecin, au ſujet de ſa Bibliotheque Littéraire. 441

Lettre de M. MARIGNIE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Préſident à Montauban, aux Auteurs du Journal de Médecine. 464

Obſerv. météorolog. faites à Montmorenci. 466

Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Mars 1777. 469

Obſervations météorologiques faites à Lille. 470

Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Février 1777. 471

Livres nouveaux. 472

Prix propoſés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 & 1778. 477

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Mai 1777. A Paris, ce 24 Avril 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

JUIN 1777.

TOME XLVII.

A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1777.

SUITE

De l'Extrait des observations sur les maladies épidémiques, &c. par M. LEPECQ DE LA CLOTURE, *Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caen, &c.*

Notre auteur, après avoir communiqué ses réflexions sur *la maniere de voir, de peindre, de caractériser une maladie*, après avoir traité des signes de crudité, de coction, des crises, des apostases, des différens pouls critiques,

(& même, comme nous venons de le faire obſerver, des pouls organiques avec leurs complications), il s'occupe de la doctrine des jours critiques. Après une légere récapitulation des divers ſentimens à cet égard, il rapporte des obſervations qui lui ſont propres, & il ſemble ſe décider en faveur des jours critiques. Comme le travail & le ſuffrage de M. *de Haen* influe beaucoup ſur l'opinion de M. *Lepecq*, nous devons remarquer que l'autorité du Profeſſeur de Vienne n'eſt établie que ſur des calculs inexacts & ſur des argumens ſpécieux. Pour le prouver, nous renvoyons le Lecteur à la ſeconde partie des Mêlanges de médecine de M. *Leroi* (*a*). On y trouve note 29 ſur le §. 415, p. 206 & ſuiv. une analyſe de la diſſertation de M. *de Haen*, qui ne permet point de douter que M. *de Haen* ne ſe ſoit trompé. L'analyſe de l'ancien Profeſſeur de Montpellier demande à être lue en entier, & elle paſſeroit les bornes qui nous ſont preſcrites : mais nous en dédommagerons nos lecteurs en rapportant le ſentiment de cet auteur ſur les jours critiques.

(*a*) Du prognoſtic dans les maladies aiguës, édit. de Montpellier, 1776.

« Ainſi il eſt évident qu'on s'eſt nourri long-temps d'une opinion très-abſurde, lorſqu'on a tenu pour principe général, « que dans les maladies aiguës, les jours » critiques, tels que le quatrieme & le » ſeptieme, le onzieme, le quatorzieme, » doivent être reſpectés, comme deſtinés » particuliérement aux opérations criti- » ques de la nature; que ces jours-là, » il ſeroit imprudent de la troubler par » des remedes qu'on doit réſerver pour » les jours vuides ou intercalaires ».

Mais, répondra-t-on, abandonnant l'idée des jours critiques comme communs aux maladies aiguës conſidérées en général, il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi celles dont la marche eſt rapide ſe terminent principalement le quatrieme & le ſeptieme par des criſes heureuſes : ſi celles qui viennent enſuite ſe terminent le onzieme, le quatorzieme : ſi celles dont la marche eſt encore moins rapide, affectent de ſe terminer le dix-ſeptieme, le vingtieme.

Preſſé par cette queſtion, & m'appuyant ſur les réfléxions (397 *& ſuiv.*), ſur mon expérience particuliere, & ſur les nombreuſes hiſtoires de maladies aiguës qu'on trouve dans nos auteurs, je réponds que je ne vois pas que la nature affecte aucune ſorte de conſtance à

terminer heureuſement ces maladies aux jours qu'on a nommés critiques. Que ce ſeroit une erreur imprudente que d'en fixer le pronoſtic, d'en diriger le traitement relativement à la conſidération de ces jours; que pour ſe régler ſur ſes deux objets, on doit, ſans faire attention aux jours de la maladie, ſe fonder uniquement ſur les ſignes qui la caractériſſent, ſur ceux qui indiquent ſa marche plus ou moins rapide, ſur ceux qui annoncent l'intégrité ou une affection plus ou moins grave des viſceres, ſur les ſignes de crudité ou de coction; ſur ceux qui indiquent l'état des forces, ſur ceux qui caractériſent les évacuations, les dépôts ſalutaires, critiques ou ſymptomatiques qui ſe font ou qui ſont prêts à ſe faire, en un mot, ſur l'enſemble de tous les ſignes qui ſont expoſés dans ce traité. * 29.

Les obſervations d'*Hippocrate* fourniſſent un ſi grand nombre d'exemples d'événements contraires à la doctrine des jours critiques, que fondés ſur elles ſeules, nous ſerions ſuffiſamment autoriſés à embraſſer le ſentiment qu'on vient de propoſer. *Voyez la* * 29, *& Proſper Alpin de Præſag. lib. VI, cap. IV.*

J'oſe encore me flatter de partager

cette maniere de penſer avec un nombre conſidérable des meilleurs médecins actuels de l'Europe. Je n'en nommerai qu'un ſeul, le célébre Chevalier *Pringle*, qui, rejettant la doctrine des jours critiques, eſt fidele néanmoins à obſerver, dans l'occaſion, la durée ordinaire, la période particuliere de telle ou telle fievre, & la maniere dont elle a coutume de ſe terminer (*a*). La liberté philoſophique qui s'eſt introduite dans la médecine, comme dans les autres branches de la ſcience naturelle, paroît nous avoir enfin guéri de ce reſpect aveugle, &, pour ainſi dire, fanatique, qu'avoient nos prédéceſſeurs pour *Hippocrate* & pour *Galien*. Mettant à profit & admirant les excellentes obſervations qu'ils ont puiſées dans la nature, nous oſons, nous devons diſcuter leurs opinions, & les rejetter lorſqu'elles nous paroiſſent contredites par l'expérience ».

Quoique M. *de Bordeu*, dans ſa ſavante diſſertation ſur les criſes, ne ſe ſoit pas auſſi poſitivement expliqué que M. *Leroy* ſur les jours critiques, cependant il n'eſt pas difficile de croire qu'il étoit pleinement du même avis.

(*a*) On the diſeaſes of the army, *7e édit.* 8°. *p.* 140, 207, 315.

M. *Lepecq*, en communiquant ſes remarques ſur la diete & l'adminiſtration des remedes, a pris pour guide HIPPOCRATE & SYDENHAM. Cet article eſt traité d'une maniere intéreſſante au ſujet des obſervations cadavériques. M. *L.* fait de même des remarques très-judicieuſes : « c'eſt ſur-tout, dit-il, dans les cadavres des ſujets morts de maladies aiguës, que l'erreur ſuit de près le préjugé. Les embarras & les engorgemens des vaiſſeaux artériels ou veineux, trouvés à l'inſpection anatomique, n'ont-ils pas trop accrédité la théorie de l'inflammation, au grand danger des malades ? C'eſt pourquoi, comme le remarque le commentateur de *Boerhaave*, l'obſervateur doit bien ſe tenir ſur ſes gardes & craindre de prendre, pour la cauſe de la maladie, ce qui n'en eſt que le produit ; car on a ſouvent obſervé, dit-il, dans les cadavres, des phénomenes qui n'exiſtoient pas avant la maladie ». Et plus loin, continue M. *L.* : « ne rejettons cependant pas cette branche anatomique du travail de l'obſervateur, qu'il ne compte pas entierement ſur de pareilles découvertes, qui, lors même qu'elles peuvent indiquer le foyer du mal, n'apprennent point encore à le combattre ; qu'il n'en déduiſe point de fauſſes conſéquences,

qui pourroient l'égarer dans la pratique ; mais qu'il interroge avec confiance la nature ſur le cadavre même ; ſon attention, ſa patience lui fourniront ſouvent des traits de lumiere, & l'art y gagnera toujours des faits dont la réunion ſervira peut-être à découvrir un jour ce que nous ne pouvons préſumer en ce moment. En un mot, *les ouvertures de cadavres ſont des monumens précieux, & il ſeroit à ſouhaiter que nous poſſédaſſions un fond plus riche de ces importantes obſervations, principalement de celles qui ſe font dans les hôpitaux, où le médecin n'a plus ni les préjugés du grand monde, ni tant de paſſions à combattre.* Mais nous n'avons point d'ouvrage plus utile ſur cette matiere ; rien même de mieux digéré que le *Sepulchretum* de BONET, & les deux volumes d'obſervations faites ſur le cadavre, publiées par l'illuſtre *Lieutaud*, ouvrage devenu plus important encore par l'ordre & le choix des matieres ».

L'article des obſervations météorologiques eſt ſupérieurement fait : on y reconnoît l'enſemble des connoiſſances du Philoſophe, du Phyſicien & du Médecin. Mais ce qui rend l'auteur plus recommandable encore, c'eſt la ſenſibilité qui annonce les excellentes quali-

tés du cœur, qui lui ont valu l'eſtime générale de ſes compatriotes. Voici comme il s'exprime, après avoir expoſé les avantages d'un état noſologique général de la France. » Il n'y a qu'un moyen pour l'obtenir cet état précieux des conſtitutions particulieres & annuelles, qui ſeroit le tableau naturel des épidémies de chaque contrée & du royaume entier. Nous oſons l'aſſurer au gouvernement le plus ſage & le plus juſte dans ſes intentions, c'eſt de fixer dans chaque province, au moins dans chaque généralité, s'il ſe peut, un obſervateur médecin, un homme qui ait annoncé ſon goût, ſon génie dans ce genre ſi difficile : c'eſt de l'attacher par honneur & par gloire, par l'amour même de ſes devoirs les plus ſacrés, à l'obſervation des intempéries de l'atmoſphere, de la conſtitution des ſaiſons & des maladies regnantes ou populaire. Le gouvernement auroit le droit d'exiger le fruit de ce travail, qu'il auroit provoqué pour l'utilité publique. Chaque année offriroit le dépôt de ces obſervations, qui ſeroient remiſes à une ſociété éclairée, pour en faire le choix & les tranſmettre à la poſtérité. Un Philoſophe, un ami des hommes, pourroit-il ne pas regarder cet établiſſement comme un des plus preſſans beſoins de l'Etat ».

M. *L.* ayant achevé ſes remarques ſur les différens genres d'obſervations, communique enfin les ſiennes ſur l'année 1770 : elles ſont préſentées dans un ordre précis & lumineux. L'auteur a enrichi ſon ouvrage de remarques & de notes qui le rend encore plus intéreſſant. Le lecteur pourra en juger par celle qui ſe trouve *p. 72 & ſuiv.*, où il fait voir que la théorie de MM. *Robert & Tronchin* ſur la colique de Poitou, eſt inſoutenable, & qu'elle induiroit à une pratique incertaine & dangereuſe. On ne lira pas avec moins de plaiſir ſa réfutation du ſyſtême de M. *de Haen* ſur les pétéchies, *p.* lviij *& ſuiv.* : mais nous ne pouvons nous empêcher de faire part de notre ſurpriſe du peu de juſtice que rend M. *L.* à M. *de Sauvages*. Voyez *p.* xxvij. Les auteurs & les praticiens conſultent, avec fruit, les écrits dans leſquels les maladies ſont préſentées par claſſes. Et quoique tout ſyſtême force ſon auteur de s'éloigner de la réalité, & de ranger, dans une même claſſe, des maladies diſſemblables ; cependant la claſſe & le nom de la maladie n'induira point en erreur dans la Noſologie du ſavant *Sauvages*. Il a ſoin de faire remarquer que les maladies qui portent le même nom, peuvent

dépendre de cauſes oppoſées ; que, dans leur traitement, elles demandent des modifications & de la différence relativement à leur période & à d'autres circonſtances ; enfin, quoiqu'elles portent le même nom, que cependant, à beaucoup d'égard, elles ne peuvent quelquefois ſe guérir que par des remedes oppoſés : pour en citer un exemple frappant, on peut conſulter l'article Hydropiſie de cette même Noſologie.

Comme il eſt à deſirer que M. *L.* continue ſon travail & publie la ſuite de ſes obſervations, nous communiquerons quelques remarques ſur ſa maniere d'écrire : ſon ſtyle n'eſt point toujours facile ; il eſt même quelquefois affecté, *microcoſme de l'homme, attention, mere de la pénétration, la raiſon même, tant qu'elle reſtera ſéparée de l'expérience.* Mais qu'eſt-ce que la raiſon, ſinon préciſément le fruit & le réſultat de l'expérience même ? M. *Deſmars*, dit M. *L.* a traduit le mot *apoſtaſis* par le terme d'*apoſtaze*. Aſſurément il ne falloit point de Dictionnaire pour faire cette traduction. Nous ne ſavons pas pourquoi le mot *artiſte* plaît beaucoup à notre auteur. Il nous ſemble que quand une langue fournit le mot propre qui définit ſpécialement l'objet dont on veut donner l'idée, on ne doit point ſe ſervir

d'un mot vague & indéterminé. Pourquoi donc préférer le mot *artiſte* à celui de *médecin*, quand on veut déſigner un homme qui s'occupe à guérir. M. *L.* nous a averti qu'il avoit d'abord écrit ſon ouvrage en latin, & quand même il n'auroit pas pris ce ſoin, on s'en ſeroit apperçu par le *ſcribebam Rothomagi* qui termine ſa préface.

Nous convenons volontiers que ces fautes ſont bien legeres, & on trouve ſouvent des paſſages qui les font promptement oublier. Nous nous contenterons d'en citer les ſuivans. « Lemédecin, ſelon *Hippocrate*, doit avoir un eſprit tranquille & l'ame élevée. Ainſi l'obſervateur joindra la patience à l'adreſſe, à l'habileté, s'il veut réuſſir à faire une bonne obſervation. Il faut quelquefois du temps pour ſurprendre la vérité: mais une obſervation bien faite, vraie & utile, dédommage amplement de toutes les peines qu'on a priſes. Elle inſtruira l'univers, & contribuera à la perfection de l'art de guérir ». Et plus loin: « malheur à ceux qui, courrant après une vaine gloire, preſſés par l'aiguillon de l'amour-propre & de l'orgueil, viendroient accumuler, dans leurs obſervations, des faits que le menſonge auroit dictés ! ils jouiroient peu de temps, ces hommes lâches,

du fruit de leur imposture. Ils pourroient en imposer un instant à l'ignorance ; mais l'art, éclairé par la nature, qui ne nous trompe jamais, saura bientôt méconnoître & rejetter tout ce qui ne portera pas l'empreinte du sceau de la vérité».

SUITE

De la Lettre de M. Balme, &c.

Ce qui doit véritablement exciter de la surprise, c'est que ces auteurs paroissent se repentir de ce qu'ils ont avancé, & retournent sur leurs pas pour reprendre & suivre le chemin battu, que le préjugé & l'erreur ont frayé : ils concluent toujours d'arrêter l'alaitement de la nourrice enceinte : je vois, avec étonnement, M. *Brouzet*, à demi converti par *Joubert*, nous dire après avoir permis l'usage du mariage... « mais à con» dition qu'on changera de nourrice, si » elle devient grosse, & qu'il ne soit pas » temps de sévrer le nourrisson... (*a*) ». M. *Levret*, malgré ses connoissances &

(*a*) Essai sur l'éducation médicinale des enfans, tom. I, liv. I, chap. 5.

ſon expérience, nous avertit de même que « la cauſe primordiale de la plûpart » des maladies aiguës des nourriſſons, » provient de ce que les nourrices deviennent groſſes... &c. (*b*) ». Lorſque les maîtres de l'art ſe laiſſent entraîner par le préjugé, nous ſommes un peu excuſables des fautes que nous faiſons.

Nous avons une preuve de fait en faveur de l'alaitement des nourrices, qui ſe préſente tous les jours ſous nos yeux. Peut-on connoître l'inſtant de la conception ? Comment faire un crime à une nourrice de ne pas avertir ſitôt qu'elle eſt groſſe ? En général les nourrices ne s'apperçoivent guere de leur groſſeſſe que vers le quatrieme mois, ſi, d'ailleurs, aucune indiſpoſition relative n'y donne lieu. Donc l'enfant profite s'il ſe ſoutient. La nourrice fait bien de le garder. Je trouve les parens heureux de ce qu'elle leur évite une ſottiſe : mais, d'ordinaire, cette tranquillité eſt de courte durée, une voiſine jalouſe vient bientôt détromper l'heureuſe ignorance où ils vivent. La nourrice la plus ſage, la plus ſoigneuſe & la mieux intentionnée, tombe inévitablement dans ce prétendu

(*b*) L'art des accouchemens, part. 4, chap. 3, ſect. 7, §. 1383.

crime; en un mot, il n'en eſt aucune qui ne trompe le nourriſſon, les peres & les meres, ſi l'on s'en tient aux auteurs; car, ſelon eux, auſſi-tôt après la conception, le lait change, s'altere, devient nuiſible, meurtrier, que ſais-je? Cependant il ſe paſſe des mois entiers que la nourrice ignore avoir conçu: le nourriſſon n'en tette & n'en profite pas moins. Souvent il acheve heureuſement le temps de ſon alaitement.

Exigeons ce qui eſt juſte, demandons, obtenons par toute ſorte de moyens, que la nourrice nous avertiſſe de ſes maladies, de ſes infirmités, de la diminution ou du changement de ſon lait, & des affections qui peuvent ſurvenir au nourriſſon. Si ſon honnêteté, ſa confiance ou ſon attachement l'obligent à déclarer ſa groſſeſſe; que ſon lait ſoit le même & en même quantité; que l'enfant ſoit en bon état, rendez le calme à ſon ame troublée: marquez-lui votre reconnoiſſance en lui laiſſant ſon nourriſſon, & ſoyez tranquille, mais avec prévoyance.

Je crois que ces preuves juſtificatives de mon ſentiment démontrent la fauſſeté de l'opinion contraire, quoique la plus ſuivie & la plus généralement adoptée; qu'elle eſt appuyée ſur de vains raiſonnemens, & déduite de la plus ſinguliere

&

& de la plus fauſſe théorie, je joins à ces preuves l'avis de l'illuſtre *Van-Swieten*.

« On ne doit pas autant appré-» hender, qu'on le fait, la groſſeſſe » dans le temps de l'alaitement, ce qui » arrive d'ailleurs très-fréquemment aux » femmes qui nourriſſent leurs propres » enfans, attendu que n'ayant point leurs » regles, elles ſe trouvent groſſes ſans le » ſavoir, & on leur voit un lait auſſi bon » & auſſi abondant qu'il l'étoit aupara-» vant, dans les premiers mois de la groſ-» ſeſſe. On croit communément qu'une » femme enceinte, & qui alaite, préjudi-» cie à ſon embryon; mais on a d'autant » plus de tort, que l'embryon étant très-» petit dans les premiers mois, trouve une » nourriture ſuffiſante dans l'uterus, quoi-» que le lait ſoit porté continuellement » vers les mamelles. De même on doit » faire attention que la femme pouvant » nourrir dans ſon ſein, deux enfans, & » quelquefois plus, dans le même temps, » fournira de même à la nourriture de » l'embryon & de ſon nourriſſon....

Mais voici une obſervation digne de remarque, que cet auteur, juſte appréciateur du bon & du vrai, nous donne en preuve & en exemple.... « J'ai vu » une femme, nous dit-il, qui, aux pre-

» mieres douleurs d'un accouchement » prochain, donnoit à tetter à un enfant » qu'elle nourriſſoit depuis un an, & en » ſouriant elle l'avertiſſoit de faire ſes » adieux aux réſervoirs de ſa nourriture, » qui, bientôt, alloient être deſtinés à » celui qui étoit ſur le point de naître. » Tandis que j'admirai cette femme, » ajoute *Van-Swieten*, elle m'aſſura s'être » ainſi comportée à ſix repriſes ou aux » ſix précédens accouchemens. Quelques » heures après elle mit heureuſement au » monde un enfant ſain & robuſte, qui fut » élevé, ainſi que les autres, avec le même » ſuccès (*a*) ».

Oppoſera-t-on que le lait de la nourrice enceinte, quoiqu'abondant & bon, n'eſt tel qu'en apparence ; que, bien que l'enfant ne paroiſſe pas s'en trouver mal, il n'en retire pas moins les ſemences d'une longue ſuite d'infirmités, qui ſe développeront dans la ſuite ; & encore, que la délicateſſe, ou la foibleſſe de tempérament, que l'enfant pourra acquérir dans l'adoleſcence (ſouvent occaſionnée par bien d'autres cauſes dont on n'a garde de s'occuper), doivent être véritablement imputées à l'alaitement d'une nourrice enceinte.

(*a*) *Comment. in aphor.* 1354. *tom.* 4.

Les organes du nourriſſon, dans cette ſuppoſition, réſiſteroient à l'action immédiate de ces levains morbifiques, dans l'état le plus foible, le plus délicat, le plus ſuſceptible de la vie. Il n'en paroîtroit aucune trace. On ne pourroit découvrir aucune preuve de leur préſence, & l'on veut en faire la cauſe des maladies éloignées. Ce raiſonnement eſt-il ſupportable ?

Obſervons ce qui ſe paſſe lorſqu'une nourrice eſt malade véritablement. Si elle l'eſt depuis peu, & d'une maniere vive, le nourriſſon refuſe ſon lait ; & ce lait, que le beſoin ou la faim lui font prendre, occaſionne auſſi-tôt des coliques, des diarrhées, des convulſions, &c. Si la nourrice a, depuis quelque temps, une languiſſante ſanté ; ſi elle a contracté quelque maladie chronique qui ait altéré inſenſiblement ſes humeurs, le nourriſſon prend peu de lait, devient maigre & dépérit chaque jour : la diarrhée, la jauniſſe, le gonflement du ventre, la chartre, les ulceres, les dépôts, tous les maux l'aſſiégeront, le précipiteront au tombeau, ſi le pere & la mere négligent de venir à ſon ſecours. Ces obſervations ſont faciles à faire, il ne faut qu'ouvrir les yeux.

Voyons encore la nature dans un

autre exemple qui me paroît concluant : examinons ce qui ſe paſſe chez les animaux.

A peine le payſan a vu, avec ſatisfaction, ſa jument pouliniere, lui donner le fruit qu'il en attendoit, que ſans crainte pour le petit poulain, & ſuivant en cela l'inſtinct de la nature, il conduit ſa jument au haras & ne ceſſe de l'y reconduire, que lorſqu'il a des preuves qu'elle a conçu. Avec les précautions, à-peu-près, ſemblables à celles que recommande *Mauriceau*, cette jument ne nourrit-elle pas ſon nourriſſon ? Elle alloit avec ardeur au haras, elle en revient avec empreſſement pour ſon nourriſſon. Ce poulain, parce que la mere eſt pleine, en tire-t-il moins ſa ſubſiſtance ? En eſt-il en moins bon état, moins gai, moins beau ? Ne réuſſit-il pas à ſouhait ſi l'on en a bien ſoin, ſi on nourrit bien la mere ? ... Que de réflexions ? ...

La vache, pareillement, ne donne-t-elle pas ſon lait, avec profit, au veau qu'elle nourrit, & qui croît ſous nos yeux, bien qu'elle ait déja conçu, & qu'elle porte un fruit aſſez avancé .... Je ſuis ſurpris que les médecins, dans leurs idées ſyſtématiques, n'aient pas aſſigné pour cauſe de quantité de nos maladies, l'uſage du lait d'une vache

pleine, & n'en aient pas condamné, proscrit la distribution ?... C'est assurément un oubli de leur part ; leurs théories devoient les mener jusques-là.

Je ne présume pas que, d'après ce que je viens de dire & de soutenir contre l'opinion générale, on veuille me faire conclure qu'on a toujours tort de retirer le nourrisson du sein de la nourrice enceinte ; que les enfans n'en contractent jamais aucune incommodité présente ou future ; que le lait d'une nourrice enceinte est toujours aussi bon que celui d'une nourrice qui ne l'est pas, &c. &c. &c.

Je sais à quoi s'expose celui qui combat des préjugés généralement adoptés. L'interprétation qu'on fait de ses sentimens ne lui est jamais favorable, & on le condamne, le plus souvent, sur des suppositions auxquelles il n'a jamais pensé. Pour prévenir de tels abus, & les désagrémens qui les suivent, voici ce que je conclus, & ce qu'on doit conclure si on veut être de bonne foi.

1°. Peu importe pour un nourrisson que la nourrice ait ses regles ou ne les ait pas, pourvu, d'ailleurs, qu'elle ait du lait en quantité suffisante, & en qualité convenable.

2°. C'est un mal auquel s'expose une

nourrice, de ne pas ſuivre les loix du mariage, & on a grand tort de l'en priver ſi ſon naturel & ſon tempérament l'exige ; en s'en acquittant avec ménagement, & ſe conformant à l'avis de *Mauriceau*, il n'en peut rien réſulter de mauvais pour le nourriſſon.

3°. La nourrice qui devient enceinte, & qui, avec une bonne ſanté, continue d'avoir du lait en même quantité & qualité qu'auparavant, ne doit point ceſſer de nourrir, & on a tort de lui retirer ſon nourriſſon.

4°. Le lait de la nourrice groſſe n'a rien en ſoi de mauvais, préciſément parce qu'elle eſt groſſe ; & lorſque le nourriſſon eſt en bon état & l'appete bien, il n'en contracte aucun mauvais levain qui puiſſe ſe développer dans la ſuite.

5°. On a tort de faire un crime à la nourrice de n'avoir pas donné connoiſſance de ſa groſſeſſe, ſi ſa bonne ſanté, l'abondance du lait, & le bien-être du nourriſſon ſe ſont toujours ſoutenus.

6°. C'eſt à la faute des parens qu'on doit imputer, le plus ſouvent, les maladies des enfans acquiſes chez les nourrices : c'eſt ce qui me reſte à démontrer, & je finis mes réflexions par cette derniere conſidération.

Perſonne n'ignore avec combien de fondement on a raiſon d'imputer aux nourrices les maladies & la mort de beaucoup d'enfans : auſſi on ne leur a épargné aucun des noms, aucun des reproches que le reſſentiment a pu inventer. Mais voyons, examinons, n'y a-t-il pas de la faute des parens d'expoſer chez ces femmes, au moins d'abord indifférentes, leur nourriſſon, comme on le fait généralement, avec une confiance aveugle, en négligeant abſolument les attentions qui pourroient prévenir la plûpart des abus dont on ſe plaint.

Deux époux tendrement unis, ſoupçonnant bientôt l'apparition d'un nouveau fruit de leurs amours, demandent, cherchent & trouvent une nourrice : (je mets à part les raiſons qui devroient les déterminer à exclure toute nourrice étrangere ou mercénaire, & ſe charger de cet emploi ſi doux & ſi beau). Pourvu que les apparences d'une bonne ſanté ſoit reconnue ; qu'elle montre un ſein dont les réſervoirs paroiſſent aſſez grands & bien remplis, & que quelques informations très-ſuperficielles, priſes ſouvent au haſard, répondent de ſa conduite, & un peu auſſi de celle de ſon mari, on eſt tranquille ; on ſe croit fort heureux

de la découverte ; on eſt dans une ſécurité parfaite.

Cet enfant ſi deſiré, & dont la naiſſance a excité la plus grande joie, eſt remis à cette femme, moyennant un prix convenu, dont on tire d'ailleurs le meilleur parti, dans la crainte d'être dupe d'une trop grande libéralité, & cet enfant adoré eſt ainſi conduit, laiſſé, abandonné à cette nouvelle mere, ſans qu'on ſonge, la plûpart du temps, à s'en informer par ſoi-même, & on s'en tient aux informations générales, juſqu'à ce qu'on ſe décide à faire un voyage. La nourrice eſt rarement ſurpriſe. Le pere & la mere ſont enchantés, à leur arrivée, du bien-être de leur enfant. Ils ſe retirent contens & ſatisfaits.

Souvent peu de jours après ou avant cette viſite, la nouvelle arrive que l'enfant eſt mort, ou qu'il eſt bien mal : mille cauſes ſont alléguées ; on pleure, on ſe conſole, ſuivant les eſpérances que l'on a de le remplacer tôt ou tard : on ne recherche pas davantage la cauſe de cette perte afin de l'éviter à la prochaine occaſion. Bien loin de-là, le ſouvenir du paſſé eſt trop affligeant pour revenir ſur tous ces détails ; on n'y penſe plus, & on ſera ſurpris, attrapé la prochaine fois comme la précédente. C'eſt le ta-

bleau fidele de ce qui ſe paſſe chez les gens réputés les plus ſoigneux. Qu'on juge de ce qui arrive dans les familles nombreuſes..... le dirai-je ? celles où la multiplicité des enfans fatigue, & dans leſquelles la nouvelle de la mort d'un nourriſſon n'eſt pas un jour de deuil....

Peres & meres : c'eſt à vous que je m'adreſſe ; d'ou vient cette coupable & indolente ſécurité ? ſur quoi eſt-elle fondée ? Les exemples & les avertiſſemens ne vous manquent pas, pour vous prémunir contre les ruſes & les tromperies dangereuſes, & ſouvent funeſtes des nourrices. Croyez-vous que vos informations légeres ſuffiſent pour vous inſtruire du naturel, du tempérament, des mœurs, de la ſanté, des facultés, des vices d'une nourrice, de la ſalubrité du lieu qu'elle habite, des aliments dont elle ſe nourrit ?... Connoiſſez-vous bien ſon mari, ſa conduite, ſes penchants, ſes habitudes, ſes paſſions, ſa miſere ?...

Je veux que vous ſoyez bien informés, de tout ce que je viens de dire : cela eſt bien loin de ſuffire. Que ſignifient ces délais, ces retards, ces raretés de viſites ? Allez voir votre enfant, ſurprenez la nourrice ; voyez la couche du nourriſſon ; examinez-le nud ; jugez de ſon état & de

ſon accroiſſement : quelque ſoit le court eſpace de temps, il doit avoir gagné. Songez que le défaut de ſoin & de propreté tue autant d'enfans que le mauvais lait. Mais ce n'eſt pas une fois qu'il faut faire cet examen : c'eſt ſouvent, très-ſouvent, le plus ſouvent qu'il eſt poſſible ; aucun motif, aucune raiſon, rien ne peut, rien ne doit vous en diſpenſer.

Ce n'eſt pas une matrône, une perſonne de confiance, qui doit à votre place s'acquitter de ce devoir : c'eſt vous, peres & meres, dont les yeux découvriront ce que d'autres n'y ſauroient voir : & ſi vous êtes aſſez heureux, pour avoir trouvé une bonne nourrice, que vos mains libérales s'ouvrent pour l'aider, la ſoulager, & la dédommager de ſes peines ; ne l'obligez pas de venir, à la ville, chercher une récompenſe méritée ou non ; ces voyages des nourrices à la ville ne valent rien pour le nourriſſon : vous faites mal augurer de votre tendreſſe pour votre enfant, ſi on voit la nourrice, à votre porte, demander ſon ſalaire ou un bienfait.

Je ne finirois pas ſi je voulois relever toutes les négligences, toutes les preuves de défaut d'attention des peres & meres pour leurs enfans abandonnés aux nourrices mercénaires. Penſe-t-on que le mo-

dique ſalaire que l'on donne à ces femmes doive les déterminer à tout ſacrifier pour les enfans qu'on leur confie ? Imagine-t-on que la tendreſſe réciproque de la mere & du nourriſſon puiſſe compenſer les ſoins forcés qu'on ſe donne, & qu'on exige d'elle ? Croit-on, de bonne foi, qu'une nourrice, traitée comme on le fait d'ordinaire, & ſi peu ſoignée, ſe forme un devoir d'avertir au moindre mal qui lui arrivera ; qu'elle préviendra ſur les indiſpoſitions d'une groſſeſſe, ſur la diminution ou l'altération de ſon lait ; qu'elle annoncera, pour ſon lait, la répugnance du nourriſſon, ſon état changé & malade ? Tout cela pour contenter les peres & les meres, qui, en la chargeant de reproches, la priveront auſſi-tôt du ſalaire qu'elle retiroit, & qui l'aidoit à ſupporter ſon mal, & à fournir aux moyens de ſe guérir... Une pareille conduite ſeroit héroïque, & l'on ne doit pas l'eſpérer. L'indifférence, la négligence ou la dureté des peres & meres raſſurent la nourrice : elle ſait qu'un menſonge apprêté couvrira facilement un évenement dangereux ou funeſte, & que la même indifférence lui facilitera les moyens de faire d'autres dupes.

OBSERVATION

SUR une vomique, accompagnée des ſymptômes les plus allarmans; par M. BAJON, médecin à Mauvéſin.

Le 19 Juillet 1773 je fus appellé chez le ſieur *Bertrand Dabrin*, cordonnier, homme maigre & fluet, d'un tempérament ſanguin & très-délicat. Je le trouvai étendu ſur ſon lit, ſans connoiſſance, ſans mouvement & ſans pouls. Sa femme & ſes parens, rangés autour de lui, travailloient, depuis près d'un quart-d'heure, à le rappeller à la vie. Après bien des frictions & des fomentations, le pouls ſe fit ſentir & la connoiſſance revint peu-à-peu. A côté du lit étoient répandues, ſur le pavé, environ quatre livres de pus rougeâtre & fétide que le malade venoit de rendre par la bouche avant de tomber en ſyncope. Je demandai la cauſe de ce phénomene. On me dit qu'environ deux mois auparavant le ſieur *Dabrin* avoit eu une pleuréſie, & que depuis cette époque ſes forces n'étoient jamais revenues, quoique le point-de-côté ne ſe fît plus ſentir.

Ce récit me confirma dans l'idée où j'avois d'abord été, que ce pus provenoit de la rupture d'une vomique. Je conseillai au malade de se mettre au régime & de ne prendre, pour toute nourriture, qu'un peu de crême de riz, de trois en trois heures, & quelques verrées de tisanne vulnéraire. Sur le soir il eut beaucoup de fievre, accompagnée d'embarras & d'oppression de poitrine : il passa la nuit dans l'agitation & l'insomnie, & le lendemain matin je le trouvai dans le dernier degré de foiblesse. Les parens demanderent une assemblée de médecins : il y fut arrêté que le malade observeroit le régime déja prescrit; qu'il prendroit trois fois le jour demi-scrupule de quinquina en poudre, & feroit sa boisson ordinaire d'une légere limonade, à laquelle on ajouteroit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. J'observai que bien des praticiens, & notamment le sage *Riviere*, n'approuvoient pas les acides dans les maladies de poitrine, & que la limonade augmenteroit la toux qui, par elle-même, n'étoit déja que trop importune. Malgré toutes ces raisons & l'autorité d'un si heureux praticien, il fallut céder à la force, & consentir que le malade en usât. Mes soupçons se changerent bientôt en certitude. A peine eut-on donné la premiere

verrée de limonade, que la toux, l'oppreſſion & le reſſerrement de poitrine devinrent plus conſidérables. Le malade ſentoit, diſoit-il, comme un cylindre de glace qui, partant de l'arriere-bouche, ſe terminoit dans l'eſtomac. Quelque inſtance qu'on lui fît, il refuſa d'en boire davantage. La nuit fut aſſez bonne; mais le lendemain, au lever du ſoleil, il ſurvint un nouveau vomiſſement, & le malade rendit environ deux livres de pus noirâtre & fétide. Huit jours ſe paſſerent ſans aucun ſoulagement, pendant leſquels il cracha ou vomit une quantité incroyable de matieres dégoûtantes. La foibleſſe, la maigreur & l'épuiſement augmenterent: il ſe manifeſta une diarrhée colliquative très-importune, avec œdême aux malléoles: les cheveux tomboient: la tête & la partie antérieure de la poitrine étoient ſans ceſſe couvertes d'une ſueur froide fort abondante. Il ne reſtoit plus qu'un ſouffle de vie.

Les obſervations judicieuſes que M. *Tiſſot* fait au §. 82 de *l'avis au peuple ſur ſa ſanté*, touchant les *balſamiques*, étoient capables de détourner de l'uſage de ce genre de remede dans la conjoncture actuelle, quoique conſeillé par un grand nombre d'illuſtres médecins. Mais voyant que tout étoit perdu, & que le mal

augmentoit chaque jour, malgré le traitement le plus généralement approuvé des modernes ; je me déterminai à employer un remede, ſur les vertus duquel les auteurs n'étoient point d'accord, plutôt que de laiſſer périr le malade ſans autre ſecours. Le 10 Août, après une criſe des plus allarmantes, je fis préparer une maſſe de pilules avec myrrhe pulvériſée, demi-once ; quinquina, deux onces ; térébentine de Veniſe, une once ; oliban, quantité ſuffiſante pour faire des pilules (*a*). J'en fis donner réguliérement le poids de douze grains de trois heures en trois heures, nourriſſant le malade de crême de riz & d'orge, de prunes, pommes cuites & autres fruits analogues. Je ne fus pas long-temps à remarquer le bon effet de ma nouvelle méthode : la fievre, qui rehauſſoit tous les ſoirs, ſe calma peu-à-peu : la toux devint moins importune, les crachats moins chargés de pus & les ſelles plus rares. Le 25 Août le malade fut mieux à tous égards, & je ceſſai de le viſiter au commencement de Septembre.

(*a*) Ces pilules ſont preſque les mêmes que celles dont M. *Boerhaave* donne la compoſition page 214 de ſa matiere médicale, édition de Leide, 1740.

OBSERVATIONS

SUR l'agaric, appellé en latin fungus laricis, *par M.* BARBUT, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Membre du College des Médecins de la ville de Nîsmes, & Médecin du* ROI *en exercice.*

CETTE eſpece d'agaric eſt une ſubſtance végétale blanche, fongueuſe, légere, friable, d'un goût amer & âcre, qui croît ſur les plus beaux arbres, les plus pleins de vie, & ordinairement ſur les mélezes, preſque épuiſés par la quantité de térébenthine qu'ils ont fournie, & y reçoit ſa nourriture comme les fauſſes plantes paraſites. On croit que cet agaric, qu'on nous apporte du Levant, vient de Tartarie, & c'eſt le meilleur. Les mélezes, qui croîſſent ſur les Alpes, donnent auſſi un agaric; mais celui-ci eſt d'une qualité bien inférieure au premier.

On ne parleroit point de l'agaric, ſi on vouloit le vanter comme purgatif ou apéritif, puiſqu'il n'a, en cela, que des vertus communes à un nombre infini de médicamens, qui auront même toujours

ſur

ſur lui la préférence ; car on a obſervé, *Dictionn. d'hiſtoire nat. art. Agaric*, qu'il étoit très-lent dans ſon opération, qu'il excitoit des nauſées, des vomiſſemens, & laiſſoit même un long dégoût pour les alimens, ce qui a fait penſer à M. *de Haller* que c'étoit un mauvais remede, dont on feroit mieux de purger la pharmacie. Pluſieurs auteurs croient, au rapport de M. *Lieutaud*, que l'agaric dont ſe ſervoient les anciens étoit bien différent de celui que nous employons ; au moins étoit-il fort eſtimé d'eux ſelon M. *Boulduc, Mémoires de l'Académie des Sciences.*

Quoiqu'il en ſoit, on ne parleroit pas de l'agaric, ſi ce n'étoit pour lui aſſigner une vertu, peut-être unique. Si la plûpart des découvertes ſont dues au haſard, celle-ci, ſi toutefois c'en eſt une, auroit le même principe. Ecoutons M. *de Haen* ſur ce ſujet. « Après *Galien*, dit-il, les mé-» decins Botaniſtes ont donné de grandes » louanges à l'agaric : ils lui ont attribué » la faculté d'arrêter l'hémoptyſie, de dé-» livrer de la jauniſſe, de donner du ton » à l'eſtomac affoibli... L'agaric jouit-il » de tous ces avantages ? Rapportons le fait ſuivant ; c'eſt toujours M. *de Haen* qui parle.

» Je fus conſulté au mois d'Août 1767 » par un Moine qui, à la ſuite d'une

» pleuro-péripneumonie, à laquelle on
» n'avoit pas apporté les ſecours néceſ-
» ſaires, fut affecté d'une toux qui traîna
» après elle une hémoptyſie. Après avoir
» pris pluſieurs remedes appropriés à ſa
» maladie, il devint extrêmement foible,
» ce qui, joint à des ſueurs nocturnes,
» le jeta dans un mauvais état. Il fut mis
» à l'uſage du quinquina, qui lui fit un
» grand bien : mais l'hiver ſuivant, la
» fievre ayant reparu ſous la forme d'une
» continuë rémittente, ſuivie de ſueurs
» colliquatives, le malade fut encore mis
» à l'uſage du quinquina, qui modéra
» beaucoup la fievre, & qui ne produiſit
» aucun effet ſur la ſueur.

» Un de ſes amis le voyant dans cette
» triſte ſituation, lui raconte & lui aſſure
» qu'une pauvre femme avoit guéri plu-
» ſieurs perſonnes dans des cas ſemblables,
» en leur preſcrivant tous les jours un
» petit morceau d'agaric *fruſtulum aga-*
» *rici*. Il exécuta, ſur le champ, ce qu'il
» venoit d'apprendre, & fit bientôt diſ-
» paroître la ſueur.

» A cela ſuccéda une dyſenterie opi-
» niâtre... qu'on vint cependant à bout
» de guérir....Ce malade commença à
» rendre des crachats purulens. La ſueur
» voulut encore établir ſon empire de-
» ſtructeur, mais l'agaric en triompha.

» Je lui conſeillai, avant d'en venir à » d'autres remedes, de prendre, pendant » quelque temps, du lait de chevre, avec » l'infuſion & le ſuc de plantes vulné- » raires. Le ſoulagement qu'il éprouva, » après en avoir uſé l'eſpace de cinq ſe- » maines, ne fut pas peu de choſe, au » rapport qu'il me fit; mais il ajouta qu'il » avoit toujours en beſoin d'agaric pour » ſe mettre à l'abri des ſueurs qui mena- » çoient ſouvent de l'aſſaillir, & depuis » je n'ai plus vu cet homme ».

M. *de Haen* invite ceux qui ſeront dans le cas, d'obſerver avec ſoin ſi l'agaric arrête les ſueurs colliquatives. De Haen, *Ratio medendi, tom. 7, pars duodecima, cap. 6, §. 6.*

Voici ce que j'ai obſervé à ce ſujet.

Un journalier âgé de vingt-ſix ans, attaqué d'une fievre tierce, ne manqua pas, par un mauvais régime, de la faire dégénérer en continuë. Il y avoit environ deux mois qu'il étoit malade, lorſqu'il commença à ſe plaindre qu'il ſuoit beaucoup la nuit, & qu'il en étoit extrêmement affoibli. Je ne me hâtai point d'en venir auſſi-tôt à l'agaric: je voulus laiſſer écouler quelques jours pour voir ſi cette ſueur perſiſteroit, & quelles pourroient en être les ſuites. Comme tout tournoit au détriment du malade, j'eſ-

ſayai le remede de M. *de Haen*, d'une maniere bien différente de celle dont il parle. Je lui ordonnai deux grains de trochiſques d'agaric en poudre, qu'on délaya dans une cuillerée d'eau, & qu'on eut ſoin de lui faire prendre ſur les huit heures du ſoir, obſervant de boire par-deſſus un demi-verre d'eau. Le malade crut n'avoir pas tant ſué cette nuit. Le lendemain la même doſe fut répétée à la même heure & de la même maniere, & le malade m'aſſura avoir moins ſué qu'auparavant. Il en prit une troiſieme fois, & il ne ſua point du tout. Depuis cette époque il ne fut plus queſtion de ſueur, & ce malade, avec les remedes donnés à propos, ſe rétablit fort bien, & jouit depuis d'une parfaite ſanté. C'étoit vers la fin du mois de Septembre de l'année derniere.

Je fus appellé au mois d'Octobre 1776 pour voir un garçon teinturier, âgé de vingt-cinq ans, qui étoit déja dans le premier degré de la phthiſie. Après avoir pris divers remedes ſans un ſuccès marqué, & ſans diminution de ſymptômes, la terreur s'empara de ſes ſens, tant parce qu'il n'alloit pas mieux, que parce qu'il ſuoit beaucoup la nuit, ſur-tout lorſqu'il commençoit à dormir (*a*). Comme ces

(*a*) Les phthiſiques, en général, ne ſuent que

ſueurs lui portoient un grand préjudice, l'agaric lui fut preſcrit de la même maniere & à la même doſe qu'au journalier. La premiere fois qu'il en fit uſage, la ſueur ne fut pas ſi conſidérable. Il continua d'en prendre le lendemain pour la ſeconde fois : à la vérité il ne ſua pas, mais il vomit & paſſa la nuit dans une angoiſſe extrême. Je ne ſavois ſi j'attribuerois ce déſordre à la toux ou à la ſuppreſſion de la ſueur. Il en prit une troiſieme doſe, & il ne ſua preſque point. Il lui en fut donné encore une quatrieme, qui mit fin totalement aux ſueurs. La maladie principale exiſtant toujours, il partit quelque temps après pour ſon pays, où il mourut au bout d'environ trois mois (*a*).

Une femme âgée de trente-huit ans, fatiguée depuis long-temps d'une toux cruelle, qui avoit été ſuivie d'une légere hémoptyſie, me fit appeller pour la voir.

---

lorſqu'ils dorment, & la crainte qu'ils ont de ſuer les tient éveillés. On eſt ſouvent à même d'éprouver cela ; car la phthiſie eſt une maladie fort commune à Niſmes, & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que preſque tous les ſujets ſont la proie de la mort.

(*a*) On a obſervé qu'autrefois les phthiſiques traînoient plus long-temps : eſt-ce que le virus phthiſique étoit plus rare ? Eſt-ce qu'étant plus commun de nos jours, il eſt plus énergique ?

Je m'apperçus bientôt que le virus phtyſique ſe développoit, chez elle, d'une maniere ſenſible. Ce qui l'inquiétoit beaucoup, étoit la ſueur qu'elle éprouvoit la nuit depuis long-temps, ſueur cependant qui ſe bornoit au tronc. Après lui avoir preſcrit une tiſanne pectorale & déterſive, dont elle buvoit dans la journée, & l'avoir miſe à l'uſage des bouillons de limaçons de vigne, qu'elle prenoit tous les matins; voyant que la ſueur perſiſtoit, nous appellames à notre ſecours les trochiques d'agaric. La premiere doſe arrêta la ſueur; mais ſes regles, qui depuis trois mois étoient ſupprimées, revinrent en aſſez grande quantité. L'agaric fut ſuſpendu juſqu'à ce que cette évacuation ſe fût naturellement arrêtée. Le remede fut donné pour la ſeconde fois, & la ſueur fut moins abondante. Elle fut preſque inſenſible la nuit d'après, jour de la troiſieme doſe; mais elle eut pendant le jour, ſur les quatre heures du ſoir, un redoublement de fievre. Cette femme prenant l'agaric pour la quatrieme fois, la ſueur fut modérée, & le redoublement du jour moins fort. La nuit qui ſuivit elle voulut ſuſpendre le remede; mais la ſueur dont elle fut inondée l'obligea à y avoir recours la nuit d'après, qui fut exempte de ſueur. Enfin, elle en

prit une ſixieme fois, & elle ne ſua plus, ce qui lui fit quitter le remede. Après quelques jours de repos, la ſueur ſe manifeſta encore ; mais comme elle étoit peu conſidérable, & ne cauſoit aucune altération dans les fonctions de la malade ; qu'au contraire ſes forces revenoient, nous ne nous en mimes point en peine, & l'uſage de la tiſanne & des bouillons, long-temps continués, guérent radicalement cette femme. C'étoit au mois de Novembre 1776.

On ſent bien, ſans que je le diſe, que les ténebres qui enveloppent encore cette matiere, ne pourront ſe diſſiper qu'à l'aide des obſervations, & c'eſt l'affaire du temps. D'après ce qui eſt contenu dans tout ce que nous avons rapporté, peut-on faire cette queſtion ? *L'agaric agit-il comme ſpécifique, comme calmant ou comme aſtringent ?*

EXTRAIT

D'UNE Lettre du méme Médecin aux Auteurs du Journal de Médecine.

DANS la Gazette Salutaire du 5 Septembre 1776, N° 36, on témoigne de la ſurpriſe de ce que dans le mois de

Décembre 1776, j'ai pu employer de la verveine fraîche. Il eſt cependant de fait que dans ce pays (à Niſmes), à moins d'une révolution extraordinaire, on trouve de la verveine fraîche, en quantité, dans le mois de Décembre.

Je vous prie, Meſſieurs, d'inſérer cette Lettre dans votre Journal. J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur quelques plaies extérieures de la tête, & Réflexions ſur une nouvelle méthode qu'on propoſe pour leur traitement; par M. Guyetant, Maître en Chirurgie à Lons-le-Saunier.

Premiere Obſervation.

Le 22 Septembre 1771 Auguſtin *Guy*, Charpentier, travaillant ſur le toît d'une maiſon d'un village de notre voiſinage, ſe laiſſa tomber dans la rue, & ſe bleſſa à la tête. La plaie, qu'il ſe fit, commençoit au-deſſus & au milieu du coronal, au bord du cuir chevelu, continuoit ſuivant la direction de la future ſagittale juſqu'à

l'occipital, ſe réfléchiſſoit ſur le côté droit, & finiſſoit à l'apophyſe maſtoïde du même côté. Les tégumens ainſi diviſés, formoient un grand lambeau qui tomboit ſur l'oreille droite. Le bleſſé fut apporté en notre hôpital, où, au défaut du Chirurgien ordinaire, je fus prié de le panſer. Lorſque j'eus nettoyé la plaie du ſang & de la terre dont elle étoit couverte, je vis à nud tout le pariétal droit. Après un examen attentif, il me parut ſain. Je réappliquai le lambeau, & déſeſpérant de pouvoir le maintenir exactement avec le ſeul ſecours du bandage, je fis des points de ſuture aux angles les plus conſidérables. Je mis de la charpie brute ſur la ligne de diviſion, & pardeſſus des compreſſes trempées dans du vin tiede, avec le couvre-chef. La préciſion avec laquelle ce bleſſé me répondoit, & l'abſence des ſignes qui indiquent la commotion & l'épanchement, me raſſuroient ſur les accidens primitifs. Pour parer aux conſécutifs, le malade fut ſaigné deux fois du bras & une fois du pied. La diete fut ſévere. On humectoit fréquemment les compreſſes, & toujours avec le vin tiede. Le malade eut de la fievre le même ſoir & le lendemain. Il ſe plaignit beaucoup de la tête ces deux jours. Ces accidens ceſſerent tout-à-fait le troiſieme.

Il eſt ſorti de l'hôpital le 2 Octobre, ſa plaie parfaitement réunie, & n'ayant ſuppuré qu'à l'endroit des ſutures, dont on coupa les fils ce même jour.

Deuxieme Obſervation.

Un ancien Officier d'infanterie habite, à une demie lieue de cette ville, une maiſon de campagne ſituée au revers d'une montagne qui lui ſert de clôture au couchant, & qu'on a coupé au midi, tant pour en tirer les pierres néceſſaires à la conſtruction du bâtiment, que pour former une terraſſe. Le roc eſt eſcarpé, & ſe leve, au-deſſus du niveau de la terraſſe, de plus de vingt-cinq pieds. La terraſſe étoit encore couverte de pierres de toute taille & de toute figure, lorſque le 8 Juin 1776, une ſervante courant ſur la colline après une volaille échappée, s'approcha trop près du bord & ſe précipita: elle tomba ſur la tête & le côté gauche. La tête & le bras furent les parties les plus maltraitées. Elle avoit trois plaies à la tête: une commençoit à un travers de doigt au-deſſus de la racine du nez, ſe contournoit un peu du coté gauche, & venoit finir vers le milieu du pariétal du même côté. Cette plaie étoit frangée, & décrivoit une ligne moyennement

courbe. La ſeconde étoit au-deſſus du ſourcil gauche, ſe dirigeant du côté de la foſſe temporale : elle étoit triangulaire, ayant, à-peu-près, un pouce de long & un demi-pouce d'un de ſes angles poſtérieurs à l'autre. Les deux plaies pénétroient juſqu'à l'os, qui étoit nud dans la plus grande partie de leur étendue : elles communiquoient entr'elles par-deſſous le lambeau ; une portion de celui de la ſeconde plaie avoit été arrachée. La troiſieme étoit ſur l'os de la pommette ; mais il n'étoit point découvert. L'avant-bras fut fracturé vers ſa partie moyenne, & tout le côté conſidérablement contus. Dans ce même temps cette fille avoit ſes regles : cependant la ſecouſſe de la chûte, la multiplicité de ſes bleſſures, la douleur qu'elle en dut reſſentir, la quantité de ſang qu'elle avoit perdu, tant par ſes plaies que par le nez, ne lui firent point perdre la tête. Elle ſe releva ſeule & fit plus de cinquante pas pour regagner la maiſon : elle entra ſans rien dire à perſonne & couroit à l'eau pour ſe laver, lorſqu'une défaillance qui ſurvint, & un grand ſoupir qu'elle jetta, attirerent l'attention & épouvanterent tout le monde. Je fus mandé auſſi-tôt, & je me rendis, ſur le champ, auprès de la malade : j'examinai les plaies dont je

viens de faire le détail : je les nettoyai bien avec un mêlange d'eau & de vin tiede, & après avoir abſorbé toute humidité avec une éponge, j'examinai les portions découvertes du coronal & du pariétal : elles me parurent ſaines. Je n'héſitai point à réappliquer le lambeau, que je fixai par quelques points de ſuture. Je mis beaucoup de charpie brute ſur le trajet de la plaie, & j'appliquai par-deſſus des compreſſes trempées dans le vin tiede, & le couvre-chef. Cette plaie a continué d'être ainſi panſée, & a été guérie en très-peu de temps : elle n'a ſuppuré qu'à l'endroit des ſutures, & un peu à ſon commencement au-deſſus du nez. Dès les premiers indices de ſuppuration, ces endroits ont été panſés avec un emplâtre d'onguent de la mere. La ſeconde plaie, dont une portion des tégumens avoit été arrachée, a ſuppuré long-temps, ainſi que celle de la pommette, quoique l'une & l'autre fuſſent incomparablement plus petits. La fracture de l'avant-bras fut réduite & le régime établi. La malade ne fut ſaignée que deux fois du pied, quoique la fievre fût aſſez forte pour occaſionnner du délire, qu'il y eut aſſoupiſſement & vomiſſement. La quantité de ſang que cette fille avoit perdu au lieu de ſa chûte, & l'état du pouls, me firent

craindre un trop grand affaiſſement. Mon prognoſtic fut ſix à ſept jours très-incertain. Je ſuivois la malade fort attentivement : enfin les accidens diminuerent par degrés, & malgré la réſerve qu'on doit avoir en prononçant ſur les plaies de tête, je n'héſitai pas à déclarer la malade hors de danger le quinzieme jour. Elle fut purgée le lendemain : elle le fut encore quatre jours après. La grande plaie avoit été entierement cicatriſée le ſeize. Elle porta des emplâtres, pendant quelque temps encore, ſur les autres plaies ; mais j'ignore combien de jours, parce qu'au dix-neuvieme de l'accident je ceſſai de voir la malade, & le trente-ſixieme jour, lorſque je revins pour ôter l'appareil de la fracture, tout étoit cicatriſé, & la malade, impatiente, avoit elle-même développé ſon bras.

Troiſieme Obſervation.

Le 13 Octobre 1776 le nommé *Pierre*, manœuvre, travailloit, avec deux autres ouvriers, à tirer de la pierre dans une carriere diſtante de cette ville de demi-lieue. Il ſe fit un éboulement qui enſévelit ces malheureux. On les ſecourut aſſez promptement. Cependant *Pierre* fut retiré mourant de deſſous les dé-

combres ; ſes deux compagnons étoient déja morts. La tête de ce bleſſé étoit toute en lambeaux, pleine de ſang & de terre ; le viſage & le corps contus, déchirés, méconnoiſſables. On l'apporta dans cet état à notre hôpital, où je fus prié de le panſer en l'abſence de M. *Magaud*, Chirurgien de la maiſon. Après avoir coupé les cheveux, ôté le ſang & la terre dont la tête étoit couverte, je reconnus neuf plaies ; la premiére, & la plus conſidérable par le délabrement, commençoit au-deſſus de la boſſe du coronal du côté gauche, s'étendoit obliquement en anticipant ſur le cuir chevelu, qui recouvre la partie ſupérieure moyenne du coronal, juſqu'à ſa partie latérale droite. Le lambeau étoit rabattu ſur le front, & le coronal découvert juſqu'au deſſus du ſinus ſourcillier. La ſeconde étoit ſur la partie inférieure & antérieure du pariétal droit, de l'étendue d'une piece de vingt-quatre ſols : le crâne étoit félé en cet endroit. La troiſieme étoit ſur la partie poſtérieure du même os, près la ſuture lambdoide, à-peu-près vers ſon milieu. Cette plaie étoit tranſverſale, & avoit un pouce de long. Le pariétal étoit auſſi découvert dans toute ſon étendue. Cinq autres plus petites, & n'intéreſſant que les téguments, occupoient la partie po-

ſtérieure & latérale gauche de la tête. La derniere étoit ſur l'apophyſe zygomatique gauche aſſez longue. L'os n'étoit point découvert ; mais les tégumens avoient été enlevés. La face étoit toute contuſe. Le rebord alvéolaire de la machoire ſupérieure étoit rompu depuis une dent canine juſqu'à l'autre ; de ſorte qu'en prenant avec deux doigts les dents inciſives, on faiſoit vaciller de dedans en dehors, & de dehors en dedans, les ſix dents antétérieures. La machoire inférieure étoit caſſée du côté gauche, entre la ſeconde molaire & la troiſieme, en comptant de devant en arriere, & du côté droit, entre la premiere molaire & la dent canine. Le tronc & les extrêmités étoient couverts de contuſions & d'écorchures ; mais je n'y remarquai ni fractures ni luxations.

Je commençai par le panſement de la plaie du front, que je nettoyai du mieux qu'il me fut poſſible : j'abſorbai bien l'humidité & réappliquai le lambeau. Je crus pouvoir le faire tenir en place ſans ſutures & je m'en abſtins. En faiſant ce panſement, je m'apperçus qu'il y avoit déperdition de ſubſtance à l'angle gauche, de la largeur d'un travers de doigt & de la longueur de deux pouces. Je couvris cette plaie de charpie ſeche, & panſai de même toutes les autres. Par-deſſus je mis

des compreſſes trempées dans le vin chaud, & je fis la *cappeline*. La machoire inférieure fut ſoutenue par une fronde attachée au bandage. La diete fut très-ſévere. Le malade, qui eſt un jeune homme fort & vigoureux, fut ſaigné abondamment du bras & du pied les deux premiers jours. Il y avoit beaucoup de fievre & de grandes douleurs de tête, que le malade ne rapportoit à aucun point déterminé : il conſerva ſa préſence d'eſprit, & ſa mémoire fut un peu aſſoupie les premiers jours. Sans déranger l'appareil, on humectoit ſouvent les compreſſes avec le vin chaud : j'en appliquai auſſi ſur les bras, les jambes & les autres parties contuſes. M. *Magaud* étant de retour, je lui remis entre les mains ce bleſſé, le troiſieme jour de ſon accident. Il approuva ma conduite & ſe propoſa de ſuivre le plan que je m'étois tracé, d'obſerver attentivement la marche des accidens, pour être en état de parer à ceux qui pourroient ſurvenir, & pratiquer les opérations qu'ils pourroient exiger ; mais auſſi d'attendre leur apparition avant que d'en faire aucune. La nature, ſur qui nous avions beaucoup compté, ne fut point en défaut. La ſuppuration ne s'établit qu'à la partie gauche & ſupérieure de la plaie du front, au lieu où le pariétal

riétal étoit fêlé & à la plaie de l'apophyſe zygomatique. Mais ce qu'il eſt utile d'obſerver ici, le lambeau du front réappliqué reprit & ne ſuppura qu'à ſon commencement, au-deſſus de la boſſe gauche du coronal, où étoit la perte de ſubſtance. Cette partie a été, de toutes ſes plaies, celle qui s'eſt cicatriſée la derniere : elle a été en ſuppuration près de quatre mois. Il eſt ſurvenu à ce bleſſé une infinité de petits abſcès çà & là ſur toute la ſurface de ſon corps. La partie fêlée du pariétal eſt tombée au commencement de Novembre. Les deux tables étoient intéreſſées ; leur chûte a permis de voir la dure-mere, par une ouverture preſque quarrée, de quatre à cinq lignes de diametre. Il n'eſt rien ſorti de deſſous, au moins ne s'en eſt-on pas apperçu. Ce trépan naturel a été panſé avec de la charpie ſeche, & parfaitement cicatriſé vers le milieu de Décembre. Il eſt ſurvenu deux petits dépôts à la machoire inférieure, à l'endroit des fractures. Celui du côté gauche a ſuppuré le premier, & a donné iſſue à une petite eſquille que le malade a tiré lui-même ; après quoi la cicatrice ne s'eſt pas fait attendre. Il n'en a pas été de même de celui du côté droit : au commencement de ce mois (Février) on paſſoit encore fort aiſément un ſtilet de

dehors en dedans, en traverſant la machoire. Mais hier, 23 du même mois, en viſitant ce malade, je le trouvai parfaitement guéri. La machoire du côté droit eſt auſſi réunie, mais bien moins adaptée que du côté gauche. Les molaires ſurpaſſent un peu le niveau des inciſives, ce qui ne gêne cependant pas la maſtication. Dans cette obſervation, comme dans les premieres & ſecondes, on a vu de grands lambeaux ſéparés du crâne, celui-ci être à nud, le recouvrir, & les lambeaux reprendre promptement ſans accidens, ainſi que ſans ſuppuration.

Ces Obſervations ſont ſuivies de Réflexions qui ſeront inſérées dans le Journal prochain.

SUITE

De la Réponſe de M. BACHER, à M. CARRERE, &c.

ANDREAS (E. F.) *Gegenſatz ueber Frederich Hoffmanns bedenken, von todlichen dampfe der holz-kohlen.* Jenæ, 1716. *in*-4°. Replique aux Réflexions de *Fréd. Hoffmann* ſur la vapeur mortelle du charbon de bois.

ANDREWS (William). *Phyſical obſervations for the year.* London, 1670 & 1671. *in*-4°.

ANDROPHILI Aſclepiadei *Liber de ſanitate conſervandâ, &c.* Ffurti 1748. *in*-8°.
— *Animadverſiones in libellum Androphili prædictum.* Lipſ. 1748. *in* 8°.

ANGELI (Danielis). *Pharmacopœa ſpagyrica domini comitis Odoardi de pepulis, in quâ de medicament. virtute, uſu & doſi agitur, &c.* Dantiſci, 1667. *in*-8°.

ANGÉLIQUE (le ſieur de l') *La vraie pierre philoſophale de médecine, trouvée par le moyen des ſept planetes.* Paris, 1622. *in*-12 de 400 *p.*

ANGELIS (ab). *Lux magico-phyſica de re metallicâ.* Venetiis, 1686. *in*-8°.

ANGELUS (Joannes) *Bavarus ex Aichen, artium & medicinæ Doctor....*
Il eſt auteur d'un ouvrage intitulé *Aſtrolabium, &c....* Venetiis, 1494, *in*-4°. dans lequel il parle du ſéjour du fœtus dans le ſein de ſa mere, &c....

ANGLIC. L'auteur de la *Bibliotheque littéraire* fait mention de deux ANGLIC, parce que l'un eſt nommé en latin *Bartholomæus Anglicus*, & l'autre *Joannes Anglicus.* Tandis qu'il étoit en train, il pouvoit fort bien parler de deux autres ANGLIC qui ont écrit, ſavoir *Richardus Anglicus*, περὶ χυμείας, &c... & *Gilbertus Anglicus*, dont l'ouvrage eſt intitulé *Compendium medicinæ, &c... petit in*-4°. imprimé en gothique à Lyon l'an 1510 par *Jacques Saccon*, mais aux frais de *Vincent de Portonariis.* Il s'en fit une autre édition à Geneve en 1608.

Nous croyons qu'on pourroit encore découvrir pluſieurs autres *Anglic.* Nous ne nous occuperons pas de cette recherche, il ſuffit de remarquer que l'auteur de la *Bibliotheque littéraire* in-

diquera, dans la suite de son ouvrage, les deux derniers aux mots *Richard* & *Gilbert*, où ils seront sans doute mieux placés, soit qu'à la suite de leur véritable nom, il ajoute *Anglicus*, ou *Anglic* auquel il donne, on ne sait pourquoi, la préférence.

ANIANI (Petri) *Chrysologia*. Patavii, 1549, *in*-8°.

ANTARVETI (Joh) *Apologia pro judicio Scholæ Parisiensis de alchymiâ*. Paris. *Perier*, 1604, *in*-8° (*de* 88 *pag.*). On attribue cet ouvrage à *Riolan*. Bibl. du Roi, T 3957.

ANTENORI (Antonio). *Raggioni de dottrine e decisive contra la stampa da Ercole Capredoni medico*. Padov., 1637. *in*-4°.

ANTOINE. *Volstandiger tractat von den augen krankheiten*. Bremen, 1731. *in*-8°. Traité complet sur les maladies des yeux.

ANTONIUS, Magister. *De lapide philosophorum*, *&c.* Dans la Collection alchym. de 1625, par *Rhenanus*, intitulée : *Harmonia chymico-philosophica*. Ffurti, 1625. *in*-8° de 371 *pages*. Bibl. du Roi. T 4046.

3

APPERLEY (Thom.) Observations in physick both rational and practical with a treatise of the small-pox. London, 1731. *in*-8°.

APPIANO (J. B.) de Milan ou des environs, lequel a décrit exactement la peste qui regnoit en Italie en 1629.

AQUILANUS (Maximus). M. *Seguier*, dans sa *Bibliotheca botanica*, *pag.* 5 (que M. *Carrere* dit avoir consultée) annonce ainsi l'ouvrage dont *Aquilanus*, ou plutôt *Aquilani*, est au-

teur : *origine, qualita e ſpecie de' peponi, e altro.* Firenze, 1602. *in*-4°.

Matthias, autre hiſtorien, dans l'ouvrage duquel M. *Carrere* déclare avoir puiſé des renſeignemens, fait auſſi mention de *Max. Aquilanus.* VID. *Conſpect. hiſt. med. pag.* 420.

AQUILÆ Thuringi *Fragmenta : doctrina elegans de opere philoſophico.* Se trouve dans la collect. alchym. *Geiſmariæ*, 1647. *in*-8°. (*de 56 pag.* 38 & 86 : dans la collect. alchym. Allem. de 1674, intitulée : J. WOLFG DIENHEIM, *tada triſida*) : dans la collect. alchym. lat. de 1679, intitulée : *Gynæceum chymicum*, *in*-8°. (*de 727 pag.*) qui eſt à la Bibl. du Roi, T 3982.

ARAND, (Franç.) *de purpura puerperarum.* Gotting. 1765. *in*-4°. (*de 36 pag.*)
— *Obſervationes Medico-Chirurgicæ.* Gotting. 1770. *in*-8°.

ARBERIUS. (*La phyſique d'uſage, contenant, avec un diſcours général ſur la Médecine, la deſcription du corps, par M.* Arberius. *Puis l'explication des maladies, & de leurs remedes, tirée des principes de la méchanique & de la philoſophie de M.* Deſcartes, *par Mrs. d'*Orlix & Plempius, *Profeſſeurs de Médecine à Louvain.* Paris, 1664. (*in*-12. *de* 91 *pag.* pour la phyſique, & de 73 pour les trois theſes de Louvain).

ARCHAIOLOGUS, (Juſt. Hilar.) *Hortulus Medicus.* Coloniæ 1612, *in*-8°. *pag.* 345-443, de LAVINHETÆ *opera omnia, edente* ALSTEDIO, dont ARCHAIOLOGUS a recueilli les opuſcules; ſur quoi nous obſerverons que M. C. à l'article Alſtédius, a omis les deux premieres éditions de cet auteur; ſavoir,

1°. *Clavis artis lullianæ, operâ* Joh. Henr. ALSTEDII. Argent. Zetzner. 1609. *in*-8°. (*de* 182 *pag.*)

2°. Bernh. DE LAVINHETA *opera omnia quibus tradidit artis* Raimundi LULLII, *compend. explicationem.* Edente Joh. Henr. ALSTEDIO. Argent. Zetzner. 1612. *in*-8°. (*de* 658 *pag.*)

ARCHER. *Every man his own doctor, compleated with an herbal.* 1°. *How every one may know his conſtitution and complexion.* 2°. *The nature of all food, what is good or hurtful, &c. Treating alſo of the air, paſſions of the mind, exerciſe, uſe of tabaco, a new hot bath, Venery; alſo uſe of his elixir proprietatis: with many other obſervable things.* London, vers 1660. *in*-8°. C'eſt-à-dire, « le médecin de ſoi-même. » On y traite, 1°. de la maniere de connoître ſon » tempérament; 2°. de la nature des alimens, de » l'air, des paſſions, de l'exercice, de l'uſage » du tabac, des nouveaux bains chauds, des » plaiſirs de l'amour, de l'uſage de ſon élixir de » propriété, & de pluſieurs autres choſes eſ- » ſentielles ».

ARCHER (Edouard). *De rheumatiſmo.* Lugd. Bat. 1745. *in*-4°.

ARCONVILLE (Madame la Préſidente d'). *Eſſai pour ſervir à l'hiſtoire de la putréfaction.* Paris, 1766. *in*-8°. (*de* 578 *pag.*)
— Traduction de la *chymie* de SHAW, 1759. *in*-4°. de 105 *pag.* & 471.

ARCUSSIA, (Charles d') *ou* d'Arcuſia. *La Fauconnerie.* Paris 1605. *in*-8°. Rouen 1642. *in*-4°.
On y traite des maladies de ces oiſeaux, & de pluſieurs guériſons par la chirurgie.
Ces deux éditions ſont à la Bibliotheque du Roi. Il y en a une autre de Rouen, 1644. *in*-4°.

de (334 *pag.* plus 173) Nous en citerons une allemande. Francf. 1617. *in*-4°. *quatrieme édit.*

AREN. *Entwurff von der beſchaffenheit und abhelfung der vieh-ſeuche*, 1716. Précis ſur la nature des beſtiaux, & ſur la maniere de traiter leurs maladies.

ARENTZEN. (Andr.) *De cancro.* Lugd. Bat. 1719.

ARGENVILLE. (Dezalier d') *Enumeratio foſſilium Galliæ*, 1751. *in*-8°. de 131 *pag.*
—Lithologie & Conchyliologie. Paris, Debure, 1742. *in*-4°. tom. 1er de 491 *pag.*
— Oryctologie, *ibid.* 1755. *in*-4°. tom. 2e de 560 *pag.*
—Conchyliologie, *ibid.* 1757. *in*-4°. de 22 *pag.* 394, 84 & 107.

ARMILLEI.
On nous permettra de mettre ici cet auteur au nombre de ceux qui manquent dans la *Bibliotheque littéraire*, bien qu'il y ſoit nommé *pag.* 195. Mais on voit que M. *Carrere* ne le connoît point, puiſqu'il ne donne point le titre de l'ouvrage : le voici.
Conſulti medici di varii profeſſori, raccolti e publicati dal Gaetani ARMILLEI, *in Venezia*, 1743. *in*-4°.

ARNAUD. (Etienne R.) Introduction à la Chymie. Lyon, 1650. *in*8°. (*de* 112 *pag.*)—1655. *in*-8°. (*de* 112 *pag.* changement de titre ſeul).

ARNAULDIN Eaux minérales de Provence, Aix, 1705. *in*-4°.

ARNOLD. *Von den fabrik oder bildung des auges und den verſchiedenen unordnungen, Welche das geſicht verletzen oder verderben, &c.*

Auſ dem Engl. übers. Lemgo, 1760. *in*-8°. De l'anatomie de l'œil & de ſes maladies qui affoibliſſent la vue, traduit de l'Anglois.

ARNOLD. (G. C.) *De partu ſerotino*, 324 *dierum ex œdemate uterino cum ſingulari graviditate ac puerperio.* Lipſ. 1775. *in*-8°.

ARNOLDS. (Guido Ferdin.) *Kurtzer bericht von neu erfundenen aſtro ſolis, &c.* Dreſſden, 1718. *in*-8°. Précis ſur la nouvelle découverte de l'aſtre du ſoleil.

Cet aſtre eſt tiré du biſmuth.

ARNOLD. (de) *Bereitung des lapidis philoſophorum*, 1723. *in*-8°. Préparation de la pierre.

ARPE. (Petr. Frid.) *De talismanibus & amuletis.* Hamburgi, Liebezeit. 1717. *in*-8°. de 184 *pag.*

ARRAGON. *Eſprit balſamique.* 1767. *in*-12. de 35 *pag.*

ARUM. (Joach. Van) *Expoſitio aphoriſmi Hippocratis* XV j. *ſect.* v. Lugd. Bat. 1738. *in*-4°.

ASCH. (Jo. Fr.) *De primo pare nervorum medullæ ſpinalis.* Gotting. 1730. *in*-4°. Nous ne l'avons point vu. HEFFTER, t. I, n°. 528, écrit 1750.

ASCHEBERG. (Henr. Bern.) *De morbis religioſorum, eorumque cura præſervatoria.* Erf. 1702. *in*-4°.

ASSELINÆUS. (Petr.) *Collectanea & euporiſta medicamenta.* Se trouve dans les *Conſilia medica* Hier. VELSCHII, 1676.

ASSIN. (Jos.) *Defensa de la tryaca moderna en* Zaragozza. 1724. *in*-4°. de 60 *pag.*

ASSUR. (Isaac Marx) *De frictionis usu medico.* Halæ, 1742. *in*-4°. de 45 *pag.*

ATREMONT. Le tombeau de la pauvreté. Paris, d'Houry, 1673. *in*-12. (*de* 163 *pag.*) Bibl. du Roi, T 4104.

— Seconde édit. *ibid.* 1681. *in*-12. *de* 163 *pag.* Bibl. du Roi, T 4107.

3

— *Das grab der armuth.* Ffurt am Mayn, 1672. *in*-12. Il paroît que c'en est l'original.

— Chymie des Savans, ou la pierre des Philosophes. Lyon, 1684. *in*-12. *de* 236 *pag.* On a aussi attribué ce dernier à l'Abbé Albert BELIN.

AVANZINI. Auteur nommé *pag.* 241, à la vérité; mais dont le titre de l'ouvrage qu'il a composé, n'est pas donné. Nous devons y suppléer : le voici.

Lezione accademica in lode della cioccolata del Giuseppe AVANZINI. In Firenze, 1728. *in*-4°.

AUBIGNY. (Andrenas sieur d') Premier extrait d'un Livre intitulé: *Or potable levain, &c.* Paris, Bouillerot, 1674. *in*-12 de 116 *pag.*

Ce livre est encore à la Bibl. du Roi, T 3951.

AUDA. (Il Signor F. Domenico.) *Pratica de spetiali. Opera utile e necessaria per quelli, che desiderano ben comporre li medicamenti. Con un trattato delle confettioni nostrane, &c.* In Venetia per Prodocimo. 1686. *in*-12. de 329 *p.*

AUDA DI LANTOSCA, P. Fra. Domenico. *Breve compendio di maravigliosi secreti. In Roma,* 1652. *in*-8°. *de* 276 *pag.*

AUGAR. (Isaac Eliesser) *De hæmoptoe.* Lugd. Bat. 1734. *in*-4°.

AULBER. (Joh. Casim.) *De prægrandi fœtûs capite, partum retardante & impediente.* Giessæ, 1744. *in*-4°.

AURACH. (Georg.) *De lapide philosophorum qui de antimonio minerali conficitur.* Basil. 1686. *in*-8°.

— *Hortus divitiarum.* Se trouve dans la Collect. alchym. de 1598. intitulée : *Vellus aureum.* La traduction françoise de cet *Hortus* existe en Mss.

AURIMONTANI. (Hieron.) *Perhorrendæ pestilentiæ ephemeris, quam falsò sudatoriam luem vocant curandi ratio.* Cracov. 1530. *in*-8°.

AYLETT. (G.) *Genuine state of a case in surgery.* London, 1759. *in*-8°.

M. *Haller* observe que cet écrit a été fait contre *Guill. Bromfield.*

Nous allions terminer ici la liste de 108 Auteurs qui manquent sous la lettre A, dans votre *Bibliotheque Littéraire*, Monsieur, lorsque nous nous sommes apperçus que vous y aviez donné place à ceux qui ont écrit sur l'*astrologie*, sur la *magie*, sur la *chiromantie*, sur l'*interprétation des songes*, *&c...* Tels sont entr'autres AGRIPPA, APOMAZAR, ARCANDAM, ARGOLUS, ARTÉMIDORE, ASTRAMPSYCHUS, BACON, BIERMANN, CÆSAR, CAMPANELLA, CERASARIENSIS, COCHLES. Puisque ces objets entroient dans votre plan, vous auriez eu de quoi grossir votre nomenclature, si vous en eussiez connu d'autres. Comme nous nous en rappellons quelques-uns, nous croyons devoir vous les indiquer : vous pourriez un jour, & après avoir publié les six autres volumes que vous avez promis, les faire entrer dans le supplément de votre Ouvrage.

ABALFAT Kitabo lmahakom el menir fiſſa nahai *Sive liber de interpretatione ſomniorum. in-fol.* Mſſ. annoncé dans le Catalogue du Chancelier *Seguier*, pag. 14, part. 3.

ABDILAZI, *id eſt* ſervi glorioſi dei, *liber iſagogicus qui dicitur* ALCHABITIUS. Sive *tractatus de aſtrologiâ.* Venet, 1485, *in*-4°. Bibl. du Roi. V 1432.

ABRAHAM Judæi *de nativitatibus.* Colon. 1537, *in*-4°. Bibl. du Roi. V 1430.
— *Idem* Venet. 1485, *in*-4°. *Cat. d'Eſtrées.*

ACONTII, (Jac.) *ſtratagematum ſatanæ libri octo.* Baſil, 1565, *in*-8°.
— Amſt. 1652, *in*-12.

ADAMANTII ſophiſtæ *phyſiognomica.* Græcè. Paris, Typ. Reg. 1540. *in*-12. Biblioth. du R. V 2437.
— *Phyſiognomicon* gr. lat. per Janum CORNARIUM. Baſil, 1544. *in*-8°. Bibl. R. *V.* 2438.
— La phyſionomie d'ADAMANTIUS. Paris, 1635. *in*-8°. Bibl. R. *V.* 2441.

ADY. (Thom.) *Diſcurſus de magis & magiâ.* Londini, 1656. *in*-4°. en Anglois.

ÆVOLI. (Cæſaris) *Opuſcula de divinis attributis & de modo, & poteſtate quam dæmones habent intelligendi & paſſiones animi excitandi.* Venet. 1589. *in*-4°.

ALBOHALI, Arabis aſtrologi antiqui, *de judiciis nativitatum liber unus primùm editus à Joanne* SCHONERO. Noribergæ, 1546. *in*-4°. Bibl. R. V 1428.

ALBOHAZEN HALY, filii aben Ragel *de judiciis aſtrorum libri* viij. Baſil. Henric. Petri, 1571. *in-fol.* Bibl. R. V 272.

— Basil. Henric. Petri, 1551. *in-fol.*
Cat. de M. le Duc de la Valliere, 2024.

ALBUBATER magni alchasili filius, *de nativitatibus.* Norib. 1535. Bibl. R. V 1437.
— Idem *liber genethliacus.* Norib. 1540. *in*-4°. Catal. d'Estrées, 8334.

ALBUHASARIS *liber genethliacus sive de nativitatibus, editus à Joann.* PETREIO. Norib. 1540. *in*-4°. Bibl. R. V 1437.

2

ALCHABITII. *Libellus isagogicus.* Venet. 1491. *in*-4°. Bibl. R. V 1433.
— *Idem libellus.* Venet. 1503. *in*-4°. Bibl. R. V 1431.
Voyez ci-dessus ABDILAZI.

ALEXIS. (Leon d') Traité des énergumenes, suivi d'un discours sur la possession de Marthe Brossier, contre les calomnies d'un Médecin de Paris. A Troyes, 1599. *in*-8°. Bibl. R. Z 2597.

ALMANSORIS *liber capitulorum lat. ex arabico* à Platone TYBURTINO. 1530. *in-fol.* Bibl. R. V 276.
Voyez Ptolemeus.

ALMULI (Salomonis) *Interpretatio somniorum.* Hebraicè. Amstel. 1642. *in*-8°.

AMORT, (Eusebii) *de revelationibus, visionibus & apparitionibus privatis.* Aug. Vindel, 1744. *in*-4°. Cat. MAJORIS, 2797.

ANCIACO, (Alexius ab) *de Gaffarello judicium.* 1625. *in*-8°. Bibl. R. Z 2543.

ANDRADI. *Excerpta libri revelationum Andradi* medici *anno* 853.

ANGELIS, (Alexander de) *in astrologos con-*

jectores Libri v. Lugd. 1615. *in*-4°. (*de* 351 *p.*) Bibl. R. V 1462.

ANGELI, (Bonaventuræ) *lux magica, physica & academica.* Venet. 1686. *in*-8°. Falconet, 2945.

ANGEVIN. (Jean-Baptiſte) Le fléau des démons & des ſorciers. Nyort, 1616. *in*-8°. Catal. d'Eſtrées, 4504.

ANTEN (Conr. ab.) *γυναικολόϊς, ſeu mulierum lavatio, quam purgationem per aquam frigidam vocant.* Item *vulgaris de potentiâ lamiarum opinio.* Lubecæ, 1573. *in*-8°. Bibl. R. Z 2575.

ANTIOCHUS, (Sanctus) homilia 84 *de inſomniis.* Tom. XII, Biblioth. Patrum. Lugd.

ARBATEL, *de magiâ veterum.* Baſil. 1575. *in*-16.
Cat. de M. TURGOT, *pag.* 459. n°. 5158.

ARETINUS (*Angelus*) *de maleficiis.* Lugd. Juntæ, 1555. *in*-8°. Cat. de Dufay, 1130.
— Lugduni, 1521. *in-fol.*
— Coloniæ, 1599. *in*-4°. Lenglet du Freſnoy.

ARLES, (Martini de) *Tractatus de ſuperſtitionibus maleficiorum & prodigiorum.* Romæ, *in*-8°. Bibl. R. Z 2570.

AVENARIS, (Abrahæ) Judæi, *opera à* Petro de ABANO *in lat. traducta.* — *liber nativitatum, &c.* Venet, 1507. *in*-4°. (*de* 91 *feuillets*).

Ne croyez cependant pas, Monſieur, qu'en vous mettant ſous les yeux environ 135 auteurs, qui devroient avoir place dans votre bibliotheque, ſous la lettrine A, nous comptions

les avoir tous recueillis. Mais que ſeroit-ce, ſi nous avions voulu copier le Catalogue des Diſſertations, *in*-4°. colligées, par *Heffter*, intitulé : *Muſæum diſputatorium*, *in*-4°. 2 vol. ? ouvrage que vous n'avez pas connu; autrement vous n'auriez pas manqué de le mettre au nombre des livres que vous avez conſultés. Nous avons au moins rempli vos deſirs, & le défi que vous nous avez fait d'oſer entreprendre de vous indiquer des omiſſions d'auteurs dans votre Dictionnaire. Nous eſpérons que vous commencerez à être convaincu; mais nous ne pouvons pas en reſter là.

En produiſant plus haut (*Journ. de Mai, pag.* 447 *&* 448.) le relevé exact des articles compris ſous la lettrine A, de la *Bibliotheque littéraire*, nous avons annoncé qu'un ſemblable avoit été fait à l'égard d'une partie de la lettrine B, contenue dans le premier volume, depuis la *page* 267, juſqu'à la *page* 515, plus *onze pages* pour le *Supplément*; ce qui forme, comme on voit, 260 *pages*.

Voici ce que préſente ce relevé :

1°. *Cinq cents ſoixante & treize* articles, plus *vingt & un* pour le Supplément; total 594. [Il y a bien un plus grand nombre d'articles pour ce Supplément; mais on n'a dû compter que les nouveaux, *c'eſt-à-dire*, les noms des auteurs qui n'avoient point paru dans le corps de l'ouvrage].

2°. *Quatorze cents vingt-cinq* traités d'abord, plus *ſoixante & ſeize* pour le Supplément; ce qui donne le nombre de 1491.

Or, de ces 1491 traités, il n'y en a pas plus de 300 ſuivis de notices, dont quelques-unes ont une certaine étendue, à la vérité; mais dont un bon nombre ſont peu ſatisfaiſantes,

parce qu'elles n'inſtruiſent point de ce qu'on voudroit ſavoir. Donc il ſe trouve *onze cents quatre-vingt-onze* traités ſeulement indiqués, ou dont on ne produit que les titres preſque toujours abrégés, ſouvent tronqués, & quelquefois fautifs & inexacts; preuve bien claire & ſans réplique qu'on n'a point vu tous ces ouvrages, & que la plûpart ont été copiés d'après les Catalogues.

Il s'enſuit que cette ſeconde partie du premier volume reſſemble parfaitement à la premiere, & qu'on n'y multiplie point davantage les jugemens qu'on a promis ſur les ouvrages, qu'on n'y développe pas davantage les ſyſtêmes & les opinions des auteurs, qu'on n'y décrit point davantage l'hiſtoire des découvertes; en un mot, qu'on n'y marque point les progrès de l'art. Et comment tous ces détails auroient-ils pu entrer dans un ſi petit eſpace? car, enfin, ſous la lettrine A, qui comprend *266 pages*, on a ſeulement rapporté les titres de 1187 ouvrages: tandis que ſous la lettrine B, contenue dans moins de *pages*, (*260*) on a trouvé le moyen d'indiquer 304 titres de plus. Mais, dira-t-on, l'auteur de la *Bibliotheque littéraire* a peut-être rendu plus complette la liſte des écrivains qu'il a raſſemblés ſous la lettrine B, & n'a, ſans doute, omis que ceux qui pouvoient échapper aux recherches les plus ſuivies & les plus pénibles. On va mettre à portée de décider ſi cette préſomption eſt ſoutenable, en indiquant ici par ordre *quelques auteurs* qui devoient abſolument occuper une place dans cette *Bibliotheque*, déja tant vantée, & bientôt ſi fameuſe.

BACHOU. (Jean) *La philoſophie naturelle rétablie*. Paris, 1651. *in*-8°. (*de* 478 *pag.*)

C'eſt la traduction de l'*enchiridion phyſica reſtituta* de D'ESPAGNET, & de ſon *Arcanum*.

BÆUMLEIN. (Joh. Chph.) *De boum lue dyſentericâ epidemicâ. V.* Commercium litter. Norib. ann. 1743.

BAGGAART. (Joh.) *De Waerheyd ontwerd van voor-oordeelen, door een geſonde redenkavelinge over de ſes niet natuur lyche dingen.* Middelb. 1696. *in* 8°.

BAILLY (Franç.) *de iſto alibi dicemus.*

BAIMIRAM, (Iſaaci) Judæi *de diætis univerſalibus & particularibus lib.* II. *ſeu de victûs ſalubris ratione & alimentorum facultatibus, ex arabica lingua in latin. converſi, nunc verò opera* JOH. POSTHII *ſedulò caſtigati.* Baſil. 1570. *in*-8°.

— Idem opus ſub titulo hocce : *Theſaurus ſanitatis de victûs ſalubris ratione, & alimentorum facultatibus.... Opera* JOH. POSTHII. Antwerp. 1607. *in*-8°.

BAKER. (George)

An inquiry into the merits of a method of inoculating the ſmall pox. London, Dodſley, 1766. *in*-8°. (*de* 68 *pag.*) traduit en Allemand. Leip. 1767. *in*-8°.

De catarrho & dyſenteriâ Londinenſi, 1764. 17e piéce du Recueil de Sandifort, tom. 2e *in*-4°.

BAKER. (Henri) *Hiſtoire naturelle du Polype.* Paris, Durand, 1744. *in*-12 de 359 *pag.*

BALTHAZAR, (A) habile Chirurgien de Leyde, a publié en langue Hollandoiſe :

Pathologie chirurgicale, in-8°.

Obſervations chirurgicales ſur la carie des os. 1765.

Obſervations ſur les hémorrhagies, 1768.

BARBAIX

BARBAIX. (Nicolas) *Avis au public, contenant les vertus des eaux minérales de Hui.* Liege, 1620.

BARBE. (Simon) *Le Parfumeur royal, ou l'art de parfumer avec les fleurs, & composer toutes sortes de parfums, tant pour l'odeur que pour le goût.* Lyon, 1693. *in*-12... Amsterdam, 1696 *in*-12... Paris, 1698 & 1699. *in*-12. Paris, 1761. *in*-12. Bibl. du Roi.

BARBETTE. (Gregor.) *Lettera ad un suo amico.* 1749. *in*-4°.

On fait dans cette lettre l'éloge de la Chirurgie

BARDILI. (Car.) *Fati mathematici deffensio;* hoc est *quod actiones humanæ ad vim siderum & posituram stellarum necessariò nectantur.* Tubingæ, 1621. *in*-8°.

Cet ouvrage se trouve à la Bibliotheque du Roi, coté T 2412.

BARIC. (Arnaud) *Secrets ou remedes contre la peste des hommes & des animaux.* Tolose, 1646. *in*-12.

BARJOLLE. (Jo. Bapt.) *Inquisitio physico-medica in insensibilem corporis humani perspirationem.* Avenione, Seguin, 1747. *in*-8° (*de* 60 *pag.*)

Il est Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, depuis 1752, & est allé pratiquer la médecine à Saumur, sa patrie.

BARMA. (Hugonis à) *Saturnia regna.* Dans la collect. alchym. Allem. de 1674. *par* Joh. W. DIENHEIM.

Cet auteur a été connu de Corn. à Beughem, que M. *Carrere* nous dit avoir consulté.

BARNSTEIN. (H.) *Von hypochondriſchen krankheit.* Erfurt. 1651. *in*-8°.

On trouve encore cet auteur dans Corn. à Beughem, dont M *Carrere* s'eſt ſervi pour enrichir ſa *Bibliotheque littéraire.*

BARRY, ſieur de la Pignotte, Opérateur du Roi, privilégié de N. S. P. le Pape. *Abrégé des ſecrets curieuſement recherchés par toute la France.* 1639. *in*-8°. (*de* 8 *pag.*)

M. *C...* qui a eu communication des richeſſes littéraires que renferme la Bibliotheque du Roi, auroit dû y voir ce morceau qui s'y trouve coté T 3813.

Quand cette piéce ſeroit encore plus mince, toujours faudroit-il la faire connoître pour ralliement avec le Conte de la Fontaine, & avec la Comédie de *Dancourt*, leſquels ont rendu l'auteur célebre.

BASIN. (François) *Lettre touchant les eaux de Spa.* Liege 1715.

BASSONIS, (Nic. Sebaſt.) Doct. Med. *Philoſophia naturalis adverſus Ariſtotelem.* Aurelianæ, Petr. de la Riviere, 1621. *in*-8°. (*de* 701 *pag.*)

Edition plus rare, ſelon BOERNER, que celle de 1649, par *Elſevir.*

Si M. *C...* s'aviſoit de dire que le titre de cet ouvrage ne devoit point entrer duns ſa *Bibliotheque*, nous lui répondrions qu'il n'y mérite pas moins une place que l'ouvrage de Michel CALVO, dont il eſt parlé *tom.* ij. *pag.* 292 & 293.

BATAILHER. (Jean) *La grande & admirable préparation de l'or & de l'argent potable des Médecins hermétiques*, ſeconde édition. Toulouſe, Deſclaſſan, 1693. *in*-12. (*de* 23 *pag. en tout*).

BATTING. *Chirurgical facts, relating to wounds and contusions of the head, fractures of the skull, &c.* London, 1761.

BATTUS, (Car.) Med. ord. der Stadt Dordrecht. *Het secreet boek vol heerlijcke konsten.* Te Leeuwarden, 1664. *in*-12. (*de* 573 *pag.*)

Comment M. *Carrere* a-t-il pu passer cet auteur sous silence, la *bibliographia medica* de C. à Beughem, où il déclare avoir trouvé des renseignemens, en ayant fait mention ?

BAUDOT. *Essais anti-hydrophobiques.* Paris, Impr. royale, 1770. *in*-4°. (*de* 24 *pag.*)

BAUDOUIN (Pierre, sieur de Nequen Montarcis). *Traité de la raison où l'on voit comment, par son moyen, l'on peut trouver la vérité, selon la méthode de la science générale, & quelle utilité l'on peut espérer du traité de la* clef des secrets de la nature de Raymond Lulle. Paris, 1668. *in*-8.

BAVER. (Jean-Guillaume).

BAVER (Jean-Baptiste).

BAVER (Jean-Adam).

M. C. nous présente ces trois BAVER comme auteurs chacun d'un ouvrage ou d'une dissertation qu'il indique. Il auroit pu, sans se livrer à des recherches prodigieuses, découvrir d'autres médecins du même nom, qui ont écrit ou qui ont soutenu des theses, comme les précédens. Nous nous contenterons de les inscrire ici, sans ajouter les titres des dissertations qui peuvent leur appartenir, ou à leurs présidens, afin de ne pas être trop longs. Ce sont :

BAVER (Jean-Fréder.), professeur de Leipsic.

BAVER (Jean Gottlieb.), professeur à Dresde.

BAVER (Jean-Henri-Joseph), professeur à Altorf.

BAVER (Charles-Franç.)
BAVER (Chriſtop. Henri).
BAVER (George-Fréder.)
BAVER (Jean Gaſpar).
BAVER (Jean-Michel)
BAVER (Jean-Valer.).
BAVER (Louis-Luc).
BAVER (Chriſtophe-Frédéric).

BAUHIN (Eman.)
Theſes anatomico-botanicæ. Baſil. 1733. *in*-4°.
De tunicis cellularibus, earumque morbis. Baſil. 1739. *in*-4°.

BAUHIN (Jérôme).
Περὶ τῆς περιπνευμονίας.. Baſil. 1658. *in*-4°.
De odontalgiâ. Baſil. 1660. *in*-4°.
De catarrho. Baſil. 1665. *in*-4°.
De tertianâ intermittente exquiſita. Baſil. 1666. *in*-4°.
De peſte. Baſil. 1666. *in*-4°.

BAUMERS (Joh. Paul.) *beſchreibung eines zur ersparung des holzes, eingerichteten ſtubenofens, eine preiſſchrift.* M. K. Berlin. 1768. Deſcription d'un poële à épargner le bois. *fig.*

BAUMER (Jo. Wilh.) Sereniſſimi Haſſiæ Landgrávii à conſiliis, rerum metall. in Acad. Ludovic. med. Prof. prim. protodynaſtiæ Gieſſ. præfecturar. Koenigsberg. & Hutenberg. ac civitatis Allendorff. phyſic. & nonnullar. Acad. & Societat. Scient. ſodal.

Hiſtoria naturalis lapidum pretioſorum omnium, necnon terrarum & lapidum in uſum medicum vocatorum, *additis obſervationibus mineralogiam generatim illuſtrantibus, in uſum auditorum ſuorum.* Francof. apud *J. G. Fleischer*, 1771. *in*-8°. (de 153 *pages.*)

On trouve dans la *Bibliotheq. littér.* un médecin qu'on pourroit croire être le même que

celui-ci : nous ne le nierons point ; ce qui eſt plus certain, c'eſt que M. C. n'a point connu ce traité, bien qu'il connoiſſe tant de choſes.

BAUX, le fils, *méd. de Montpellier. Lettre à M.* GAUTIER, *ſur l'analogie des eaux de Bourbonne avec celles de Balaruc.*

BAYEN, Apothicaire-Major des camps & armées du Roi. *Analyſe de l'eau minérale de M. & Madame de Calſabigi.* 1755. *in*-8° de 32 *pag.*

Cet ouvrage fait avec *M.* VENEL, a été réimprimé dans le Recueil intitulé : *analyſes chymiques des nouvelles eaux minérales découvertes à Paſſy.* 1757. *in*-12 de 130 *pag.*

Le même M. Bayen a lu pluſieurs excellens mémoires de chymie à l'Académie, & en a inſéré d'autres dans le *Journal de phyſique* de M. l'Abbé ROZIER, leſquels en ont été détachés par extrait.

BAYLLIE (Jean). *A defenſe of Doctor* FREIND *and his hiſtory of phyſick in answer to the reflections of M.* LE CLERC. London. 1727. *in*-4°.——1738. *in*-4°.—Défenſe de l'hiſtoire de la médecine de *Freind*, en réponſe aux réflexions de M. *Jean le Clerc.*

BAYNE, *aliàs* KINNEIR (David). *A new eſſai on the nerves, and the doctrine of the animal ſpirits rationally conſidered &c. With two diſſertations on the gout and on digeſtion, with the diſtempers of the eſtomach and inteſtines.* London. 1738. *in*-8°.

BAZZICALVE (Aſcan. Maria). *Novum ſyſtema mechanicum & nova tumorum methodus.* Parmæ, 1701, *in*-4°.

BEAUGRAND, *Le maréchal expert, traitant des chevaux & des remedes à toutes leurs maladies.* Paris, 1628, *in*-8° de 136 *pag.* & 120....Lyon,

1631, *in*-8° *de* 142 *pag.*...Lyon, 1660. *in*-8° *de* 103 *pag. premiere partie*; 8, *deuxieme partie.*

BEAUPIED DOMENILS. *Mémoires sur les marais salans des provinces d'Aunis & de Saintonge.* A la Rochelle chez *Mesnier*, *in*-12 de 101 *pag.*

BEAUREPER (Samuel Fouquet, Sieur de). *Traité des Remedes les plus utiles & nécessaires pour la guérison des chevaux.* Seconde partie (de l'art de monter à cheval par *Delcampe*). Paris, 1663. *in*-8° de 152 *pag.*—1690. *in*-12 de 96 *p.*

BEAUSOLEIL. (Jean du Chastelet, Baron de) *Diorismus verae philosophiæ, de materiâ primâ lapidis.* Biterris, 1627. *in*-8°. (*de* 28 *pag.*)

Ce morceau qui ne forme pas, à la vérité, un juste volume, mais qui pourtant est aussi considérable que quantité de theses indiquées dans la *Bibliotheque littéraire*, n'étoit point introuvable; il est à la Bibliotheque du Roi, coté T 4038.

BEAUSOLEIL & d'Auffembach. (Martine de Bertereau, Dame & Baronne de) *La restitution de Pluton.* Paris, Hervé du Mesnil, 1640. *in*-8°. de 171 *pag.* réimprimé dans le tome 2°, *pag.* 56-151 de la métallurgie d'Alphonse BARBA, 1751. *in*-12. 2 vol.

BEAUVOYS de Chauvincourt. (le sieur de) *Discours de la lycanthropie, ou de la transmutation des hommes en loups.* Paris, 1599. *in*-8°.

Voici encore un de ces livres, que M. C... pouvoit aisément voir, puisqu'il est à la Bibliotheque du Roi, coté Z 2561.

BEBBER. (Isaac) *De twaalf voornaamste hand-grepen der heelkonst, door Thom. Fienus. Item de heetkonstige gronden door* Isaac BEBBER,

beide met noten verciet door Stephan. BLANCKAART. T'Amſterdam, 1685. *in*-8°.

BECCARII. (Jac. Barthol.) *Commentarius de quamplurimis phoſphoris nunc primum detectis.* Bonon. 1744. *in*-4°.

BECHER. (Jo. Joachim) *Roſſ-und Vieh-artzt.* 1698, 1702, &c. *in*-12. Le médecin des chevaux & des beſtiaux.

BECK. (Geo. Leonh.) *Quæſtiones quædam de ſuctione fumi tabaci.* Altorf. 1745. *in*-4°.

BECKER. (J. Guillaume) *Analyſe des qualités & des vertus de la fontaine minérale du Neuweyer, dite la bonne fontaine, ſituée au Comté de Saerwerden, dans le grand Bailliage de Harskirch, diſtante de 15 lieues de Straſbourg, de Nanci & de Metz.* Par J. Guillaume BECKER, Docteur en Médecine, Conſeiller de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Naſſau-Saarbruck, & ſon Médecin ordinaire dans ledit Comté. 1761. (*in*-8°. *de* 29 *pag.*)

Ce petit traité n'eſt que de trois chapitres. Le I. comprend l'analyſe des eaux de la bonne fontaine, faite au mois de Juin 1759, par MM. Jean-Michel BOEHM, Samuel-Frederic KŒNIG, & Jean-Guill. BECKER, Docteurs en Médecine. Le II. comprend les maladies auxquelles la fontaine minérale du Neuweyer convient, & celles auxquelles elle pourroit être nuiſible: on donne dans le III. la méthode d'employer ces eaux, & de les boire.

BECKER. (D. D.) *Der chymiſche Wahrſager. Langenſaltza*, 1755. *in*-8. (*de* 78 *pag.*) Le devin chimique.

Nous n'entreprendons point de faire la recherche de tous les médecins qui ont porté le

nom de *Becker*; ceci n'eſt pas de notre objet. Nous obſerverons ſeulement qu'outre les quinze de ce nom, placés dans la *Bibliotheque Littéraire*, nous en connoiſſons pluſieurs autres qui mériteroient également d'y avoir une place. Ce ſont :

BECKER (Jean) 1659.
BECKER (Gottlieb) 1673. 1675.
BECKER (Simon-André) 1676. 1678.
BECKER (Geo.) 1677.
BECKER (Wern. Wilh.) 1697.
BECKER (Jean-Pierre) 1704.
BECKER (Sam.) 1706.
BECKER (Jean-Herm.) 1720.
BECKER (Henri-Conrad.) 1731.
BECKER (André) 1736.
BECKER (Aug. Guill.) 1737.
BECKER (Chriſt. Sigiſm.) 1743.
BECKER (Herman-Louis) 1743.
BECKER (Jac. Henr.) 1745.
BECKER (Dietrich Dav.) 1763.
BECKER (J. Bern. Gottſchalck) 1753.

BECKIUS (Joh. Rob.)
De gonorrhœa virulentâ. Baſil. 1680. *in*-4°.

BECKMANN (Andr.) *de hydrope aſcite.* Lugd. Batav. 1718. *in*-4°.

BECKMANN (Chr.) Περὶ ϖωγωνοφυίας, *vel de barbigenio hominis merè-maris.* 1608. *in*-4°.

BEDDÆI, *de verme tæniâ.* Viennæ, 1767. *in*-8°.

BEECKMANN (*) Van de peſt. Hage 1655. *in*-8°. en hollandois.

BEECKMANN (Petr.) χλωρώσει, *ſeu de morbo virgineo.* Lugd. Batav. 1707. *in*-4°.

BEEKHOVEN de Wind (Joh. van). *De ureteribus & veſicâ urinariâ.* Lugd. Bat. 1734. *in*-4°.

BEERMANNS (Sigism.) *Historische nachrichten und anmerckungen von der graffschafft Pyrmont, und ihren beruhmten sauer-Brunnen.* Francf. 1706. *in*-8°.

BEGRIERES (Carbon de) *le manuel des écuyers, avec un Recueil de remedes.* Paris, 1725. *in*-4°.
—Deuxieme édition. Paris, *Cailleau*, 1751. *in*-8° de 205 *pag.* : titre fait pour rajeunir l'édition de 1725.

BÉGUILLET, *principia vegetationis & agriculturæ.* Divione, Frantin, 1768. *in*-8° (de 135 *pag.*)
—*Œnologie.* Dijon, *Capel & Bidault*, 1770. *in*-12 (de 280 *pag.*)
—*Dissert sur le bled cornu.* Dijon, *Frantin*, 1771. *in*-4° de (31 *pag.*)
—*La mouture par économie.* Paris, *Simon & Panckoucke.* *in*-4° (de 141 & 413 *pag. fig.*)
—La même *ibid.* 1775. *in*-8° 2 *vol.*
—*L'art du meunier.* Paris, *Panckoucke*, 1775, *in*-8° (de 171 *pag.*).

BEHRENS. M. *Carrere* a connu cinq médecins de ce nom. Nous pourrions en compter encore plus de cinq, qu'on verroit aussi volontiers dans la *Bibliotheque Littéraire.*

BEHRII (Geo. Henr. (*Physiologia medica, seu umstaendlich beschreibung des menschlichen leibes*, &c. Strasb. 1736. *in*-4°.

BELEBAT (Jacques Roland, Sieur de) *Antiloïmie.* Saumur, *Godeau*, 1625. *in*-12 (de 224 *pag.*)

BELIN (l'abbé Albert) *Les aventures du Philosophe inconnu.* Paris, 1646. *in*-12 (de 225 *pag.*)
Ce livre est encore un de ceux que M. *C.* n'a

point apperçu dans la Bibliorheque du Roi. Il y eſt placé ſous le n° T 4100.
—Paris 1674. (*in*-12 (de 215 *pag.*)
—*Wunderliche begebenheiten eines unbekannten philoſophi.* 1673. *in*-8°. C'en eſt la traduction allemande par LANG..
—La même traduction avec addition du traité intitulé *aula lucis*, traduit d'anglois en allemand. 1690. *in*-8°.

BELLEAU (Remy). *Les amours des pierres précieuſes, vertus & propriétés d'icelles.* Paris, *Mamert Patiſſon*, 1576. *in*-4° (de 50 *feuilles.*)

BELLERY. *Diſſertation ſur la tourbe de Picardie, qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens en* 1754. Amiens, 1754. *in*-12.

BELLEVALE, *ſeconde lettre ſur les diſſolutions.* Paris, 1752. *in*-8° (de 31 *pag.*)

BELLIERE (Claude de la) *phyſionomia rationalis.* Lugd. 1666. *in*-12.
Nous ſommes forcés de répéter que ce traité pouvoit être vu de M. C., puiſqu'il ſe trouve à la bibliotheque du Roi, T 2470.

BELOT (Jean). *Les œuvres, contenant la chiromance, phyſionomie, &c.* Rouen, *Amiot*, 1680. *in*-8° (de 463 *pag.*
—1704. *in*-8° de 523 *pag.*
—*Les fleurs de la philoſophie chrétienne & morale*, ou *réfutation de* Henri Corn. AGRIPPA & de P. D'ABANO, *& leur philoſophie occulte.* Paris, 1603. *in*-16 (de 153 *feuillets.*)

BELYE. (Jo.) Angli, *Tractatulus novus.*
Se trouve dans la Collection alchym. lat. Geiſmariæ, 1647.

Dans la Collection alchym. lat. de 1679, intitulée *Gynæcaum chym.*

BENDT. (Gysberti) *Dissertatio de fabricâ & usu viscerum uropoieticorum.* Leid. 1744. *in*-12.

BENEDICTUS. (Joan.) *Examen seu Censura medicamentarii libelli à* Fr. DISSALDEO, Med. Doct. *nuperrime editi, per* Joan. BENEDICTUM, Med. Doct. & græcarum litterarum professorem regium. Salmurii per Petrum Godeau, 1623. *in*-8°. (*de* 27 *pag.*)

M. *Carrere*, en nous adressant la parole, s'exprime en ces termes dans sa *lettre*, pag. 4. « Le public n'exigera pas que vous fassiez connoître le plan & la distribution des ouvrages » qu'*il n'est possible* ni à vous, ni à moi *de* » *trouver*, & dont nous ne pouvons connoître » que les titres ». Il étoit possible qu'il trouvât celui-ci, car il est à la Bibliotheque du Roi, T 3661.

BENINI, (Vincent.) Médecin & Poëte. Il a traduit en vers italiens le poëme du célebre Fracastor, intitulé *Syphilis.*

On trouve cette version dans l'édition des Œuvres de Fracastor, faite à Padoue en 1739. *in*-4°. 2 vol.

BENNET. (T.) *on essay on the gout.* London, Rich. Ford, 1734. *in*-8°. *de* 134 *pag.*

BENOIT. *Spécifiques*, *in*-8°. *de* 16 *pag.*
—Le même, édition, de 1757. *in*-8°. *de* 16 *p.*

BENSHEIM. (Ern.) *Tractatus de hydrope, in quo ostenditur vera veri medici cognitio, & quinam medici in curandis morbis & ad officia archiatrica admittendi, quinam verò rejiciendi.* Lipsi. 1700. *in*-4°.

BENTZELIUS. (Laurent.) *De re metallicâ ſuevo-gothorum.*

BENTZELIUS. *Con-et diſſenſus chymicorum de famigeratiſſimo ruſtici minoris particulari, oder ungleiche meynungen, &c.* Leipz. 1715. *in*-8°.

Quelques auteurs ont attribué les ouvrages de BENTZELIUS à BENTZIUS, & réciproquement.

BERDMORE's. (Thom.) *Treatiſe on the diſorders and deformities of the teeth and gums, illuſtrated with caſes and experiments.* London, 1770. *in*-8°.

Traité des maladies des dents & des gencives, enrichi d'obſervations.

Traduit en allemand ſous ce titre: abhandlung von den Krankheiten der Zæhne und des Zahnfleiſches. Altemb. *in*-8°. 1771.

BERGER. (Chriſt. Philip.) *Verſuch einer einleitung, &c. braunſchweig.* 1737. Eſſai d'introduction aux jeux ſinguliers & curieux de la nature, prem. part.

— Seconde part. *ibid.* 1739. *in*-8°.

BERGIER, Médecin de Paris.

Matiere médicale de M. GEOFFROY, traduite du latin, 1743 ou 1744. *in*-12. 7 vol.

BERIGARDI. (Claudii) *Circulus piſanus, ſeu commentatio in phyſicam Ariſtotelis.* Aug. Vindel. 1661. *in*-4°.

BERLICHIUS *de medicinâ univerſali diſput.* Jen. 1679. *in*-4°.

BERLICO. (Andræas à) *Elementa de rerum naturalium gravitate, pondere, impulſu, motu & loco.* Roterd. 1656. *in*-4°.

BERNARD, (Pierre) Docteur en Médecine. *Les eaux de Greoux en Provence.* Aix, 1705. *in*-8°.

BERNITI. (Giuſeppe-Maria-Saverio) *Dell'uſo eſterno e interno del mercurio.* In Firenze, 1744. *in*-4°.

BÉROALDE de Verville. (François) *Les appréhenſions ſpirituelles, poëme, & les autres œuvres philoſophiques, avec les recherches de la pierre philoſophale.* Paris, Jouan, 1583. *in*-12. de 55 *feuillets.* 135 & 60.

— *La ſerodocimaſie, ou hiſtoire des vers qui filent la ſoie, poëme.* Tours, 1600. *in*-12.

BERTRAMS. (A. F.) *Unterricht von dem auf eine beſondere chymiſche art zubereitenden balſamisch eroef nundes creutzburger bitter-ſaltz, &c.* Eiſenach, 1745. 8°.

BERTRAND, (Elias) *de amiantho.* Bernæ, Wagner, 1760. *in*-8°. (*de* 24 *pag.*)

— *Dictionnaire univerſel des foſſiles.* La Haie, 1763. *in*-8°. de 284 *pag.* & 256.

— Avignon, *in* 8°.

— *Recueil de divers traités ſur l'hiſtoire naturelle.* Avignon, 1766. *in* 4°. (*de* 552 *pag.*)

BERTRAND. (Pierre) *Dialectique françoiſe en faveur des Chirurgiens.* Paris, Denis du Pré, 1571. *in*-8°. (*de* 80 *pag.*)

BERZI. (Franç.) *Nuova ſcoperta a felicimente ſuſcitare il vaiuolo per artificiale contatto.* Padoua, 1759. *in*-4°. (*de* 111 *pag.*)

L'auteur qui a été éleve de feu M. *Morand*, & qui pratique à Padoue, rend compte de cette nouvelle méthode de communiquer la petite-vérole par infriction; méthode qui a réuſſi ſur ſa fille, alors âgée de deux ans & demi.

BESARDI. (J. B.) *Centrum philosophicum, in quo pleraque arcana physica & chymica de lapide philosophico revelantur.* Aug. Vindel. 1617. *in*-8°.

BEURLIN (Rudolp. Phil.) *De luxatione & fractura femoris.* Aldorf. 1718. *in*-4°.
—*De dentitione difficili, &c.* Hæn. 1720. *in*-4°.

BEYHING (Bonaventure).
Description abrégée des bains de Niderbroun. Strasbourg, 1622. *in*-12. (en allemand.)

BIANCHINI (Gius.) *Parere sopra la cagione della morte della contessa zanguri ne bandi cesenate con mortimer.* 4ᵉ édiz. in Roma 1758. *in*-8°. (*de* 147 *pag.*)
La premiere édition de ce morceau de Jos. Bianchini, avoit paru à Vérone, *in*-8°. en 1733.

BICAIS (Michel) docteur & professeur en médecine dans l'Université d'Aix.
On trouve ce nom de famille différemment écrit dans la *Bibliotheque Littéraire*. On ne voit pas cependant pourquoi M. C. a mieux aimé mettre BICAISE que BICAIS ; l'article qu'il donne étant tout entier tiré du Dictionnaire de Moréri, où se voit *Bicais*.
Quoiqu'il en soit, M. C. n'a point su que *Michel Bicais* fût auteur : il l'a cependant nommé dans l'article d'*Honoré* son pere ; article assez répréhensible, comme nous le ferons voir dans la suite de nos observations.
Voici le titre de l'ouvrage de *Michel Bicais* :
De la maniere de régler la santé, par ce qui nous environne, par ce que nous recevons, & par les exercices ou par la gymnastique moderne ; le tout appliqué au peuple de France, & pour servir d'exemple quelquefois aux habitans de la ville d'Aix. . . A Aix, chez *Charles David*, imprim. 1669. *in*-8° (de 337 *pag.*)

Si M. BOUGEREL, de la main duquel vient l'article du pere, inséré dans le Dictionnaire de Moréri, & de celui-ci porté dans la *Bibliotheque Littéraire*, eût connu & indiqué cet ouvrage du fils, il n'auroit pas été ignoré de M. C., qui pourtant auroit dû le voir à la bibliotheque du Roi, dans laquelle il eſt paſſé de celle de M. FALCONET.

BICETTI. (*Giovammaria*) *Oſſervazioni ſopra alcuni inneſti di Vajuolo.* In Milano, 1765. *in*-8°. (*de* 205 *pag.*)

BIDERMANN, (Jo. LudWig, *aliàs* Jo. Leopold Guill.) *Medicina univerſalis.* Augſpurg. 1725. ou 1723. *in*-12. *en allemand.*

BIDERMANN. (Jo. Gottlieb) *Cauſa ſubitæ mortis fulmine tactorum.* Lipſ. 1768. *in*-4°. (*de* 28 *pag.*)

BIERCHENS. (Peter.) *Abhandlung von den wahren kennzeichen der Krebſſchaden, aus dem ſchwediſchen.* Gotting. 1775. *in*-8°. Traité des vrais ſymptômes du cancer, traduit du ſuédois.

BIERMANNS. (Reinhard) *Metall-buchlein von gold, ſilber, kupfer, Meſſing, zinn, eiſen, bley und dergleichen* Baſel, 1692. *in*-8°. Précis de métallique ſur l'or, l'argent, le cuivre, le laiton, l'étain, le fer, le plomb, &c.

BIHUEGA. (Franç.)
Examen, farmaceutico, galenico, chimico e hiſtorico, &c.... Examen pharmaceutique, galénique & hiſtorique; par Dom Franç. BIHUEGA, Apothicaire de la Cour. A Madrid, 1762. *in*-8°.

BIKFAÏ. (Joh. de) *De viribus & uſu auri & argenti debitè præparati, das iſt, vom nutz, &c.* Nurnberg. 1638. *in*-12.

BELITZERUS, (Chriſtoph.) *de pulſu amatorio.* Gieſſæ, 1611. *in*-4°. Avec le traité de Gr. HORSTIUS, *de natura amoris*, & ceux de Louis JUNGERMANN, *de curatione veſani amoris*, & de Melchior SCHOENWALDER, *de poculis amatoriis.*

BILLATE, Chanoine Régulier de Provins. *Diſſertation hiſtorique ſur les eaux minérales de Provins.* Provins, Michelin, 1738. *in*-12. (*de* 72 *pag.*)

BILLET. *Lettre ſur l'analyſe, la vertu & les effets de l'eau naturelle & minérale, dont la ſource eſt dans le jardin de feu M.* BILLET, *proche la croix Faufin, au fauxbourg S. Antoine.* A Paris, au bureau d'adreſſe, 1707. *in*-12. (*de* 15 *pag.*)

BILLI, (le R. P. Jacques de) Jéſuite. *Le tombeau de l'aſtrologie judiciaire.* Paris, Soly, 1657. *in*-4°. (*de* 96 *pag.*)

Il n'étoit sûrement pas impoſſible à M. C.... de voir ce livre à la Bibliotheque du Roi, où il ſe glorifie d'avoir fait beaucoup de découvertes, puiſque nous l'y avons vu. V 1464. 2

BIRCKHEYMER (Bilib.) *De podagræ laudibus.* Argent. Mylius. 1570. *in*-8° (de 43 feuillets.)

BIRINGUCCIO (Vanoccio) *de la pirotechnia libri decem.* In Venetia. *in*-4° (de 168 *fol.*)
— *Ibid.* 1559. *in*-8° (de 345 *fol.*)
— *Ibid.* 1650. *in*-4°.
— *Ibid.* 1658.
— *La pyrotechnie*, ou *l'art du feu.* Paris, 1556. *in*-4°.
— *Ibid.* 1572. *in*-4° (de 168 *fol.*)
— *Ibid* & *Rouen*, 1627, *in*-4° (de 228 *fol.*)

BIRCN

BIRON (C.) chirurgien françois ; *Curiosités de la nature & de l'art apportées dans deux voyages des Indes.* Paris, *Moreau*, 1703. *in*-12 (de 282 *pag.*)

BIZET, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens ; *Mémoire sur la tourbe.* Amiens, 1758. *in*-12.

BLANCK (Erasm.) *De usu matheseos in medicinâ.* Basileæ, 1701. *in*-4°.

BLANCKEN. (Geth.) *Catalogue de ce qu'on voit de plus remarquable dans la chambre de l'anatomie publique de l'Université de Leide.* A L-ide, 1715. *in*-4°.

BLOOMEFIELD (Guill.) *les vergers fleuris.* Dans la collect. alchym. angl. de 1652 par *Ashmole.*

Nous venons de mettre sous les yeux 277 noms qui auroient dû avoir place dans le premier volume de la *Bibliotheque Littéraire.* Quoi que ce nombre puisse paroître assez considérable, il est très-certain que nous aurions pu l'augmenter encore ; mais nous croyons que cette nomenclature d'écrivains omis suffit bien pour prouver à M. *Carrere* que nous ne l'avons taxé ni à tort, ni légérement, d'avoir oublié beaucoup d'auteurs ; qu'ainsi nous sommes déja justifiés, en partie, de tout reproche.

Observons cependant encore que dans tout ce que nous avons dit, & dans tout ce que nous dirons par la suite, nous sommes très-éloignés de prétendre avoir indiqué toutes les productions de ces médecins ou physiciens, &c. que nous avons fait connoître à M. C., ni toutes les éditions de ces productions, ni les traductions

qui existent en différentes langues : nous le répétons, nous ne nous sommes point chargés de dresser une *Bibliotheque Littéraire* ; mais nous avons dû satisfaire à la demande pressante de M. *C.*, qui, *page* 5 de sa *lettre* imprimée, nous adresse ces paroles remarquables : « je » vous invite à m'éclairer ; en publiant en dé- » tail les défauts de mon ouvrage, vous rendrez » un service à la médecine, & vous m'oblige- » rez en mon particulier ». Nous nous estime-rions fort heureux si, par nos *petites observations*, nous pouvions nous flatter d'avoir, au moins, obligé M. *Carrere*.

Comme nous voulons pourtant que notre justification soit pleine & entiere, & aux yeux du public, & aux yeux de M. *Carrere*, nous donnerons aussi la liste de plusieurs écrivains qui manquent dans le second volume de la *Bibliotheque Littéraire* ; ce sera pour le mois de Juillet prochain.

AVIS.

Nous avons inséré dans le dernier Journal les lettres qui nous étoient parvenues sur l'usage & les effets du taffia & de la gomme guaiac. On trouve ce remede préparé chez plusieurs Apothicaires de Paris, & nommément chez M. *Costel*, rue Neuve-des-petits-champs, près la Place des Victoires, & M. *Cadet*, rue S. Antoine, vis-à-vis celle de Fourcy.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1777.

Les fievres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été fréquentes; & elles devenoient facilement continuës. Le mal de tête étoit violent, & la langue seche dans le paroxysme: elles exigeoient la saignée & l'usage des amers, des délayans & rafraîchissans, continué long-temps avant d'employer le quinquina. La moindre erreur dans le régime les faisoit reparoître.

Il y a eu quelques pleurésies. Les péripneumonies, plus communes, prenoient souvent, dès les premiers jours, le caractere & la marche des fievres ardentes bilieuses: trois ou quatre saignées suffisoient pour calmer les accidens du côté de la poitrine: l'émétique étoit indiqué par la saburre des premieres voies, & son effet constamment salutaire. Lorsque la fievre s'adoucissoit, vers le quinzieme jour, la langue commençoit à s'humecter: en même temps la toux reparoissoit, & l'expectoration, en se rétablissant, terminoit, pour l'ordinaire, heureusement la maladie.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	−0 5/8 1/2	4	4	27 8 1/2	27 10	27 10
2	−0	8 3/4	3 3/4 1/4	27 10 3/4	27 11	27 11 1/4 3/4
3	3	6 1/4	5 1/4 1/2	27 11 3/8	27 11 3/4	27 11 7/8 1/2
4	2 1/2	8 1/2	3 1/4 1/2	27 11 3/4	28 0 1/8	28 0 1/2
5	−0 3/4	6 3/8	2 1/4 1/2	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1
6	−2	6	2 1/4 1/2	28 1 1/4	28 1 1/4	28 0 1/2
7	−1	7 1/4	2 1/4 3/8	27 11 1/4	27 11 1/2	27 11 1/2
8	−1 1/4	8	4 3/8 3/4	27 11	27 10 1/4	27 10
9	1	13 1/2	7 3/4 3/4	27 10	27 11	27 11 3/4
10	3	14	8 3/4	28 0 1/8	28 0 1/4 1/2	28 0 1/4
11	4 1/4	15 1/4	11	28 0	28 0 1/2	28 0
12	7 1/4 1/4	12 3/4	9 5/8 1/4	27 11 3/4	27 11	27 11
13	6 1/4	14 1/4	8 1/4 3/4	27 11	27 11	27 10
14	5	10 1/2	4 3/4 1/4	27 10 1/8 1/2	27 11	28 0
15	3	10 1/4	6 1/4 1/4	28 0 1/2	28 1	28 1 1/8 3/8
16	3 3/4 1/4	13 3/4	8 1/4 1/4	28 0 7/8 1/2	28 0 1/2	27 11
17	3	14 1/2	9 1/4 1/4	27 9 1/2	27 7	27 5
18	5	4 1/4	3 1/4 1/4	27 3 3/4	27 4 1/4	27 6
19	1 1/2	6 5/8 1/2	3 1/4 1/8	27 7	27 9	27 10 1/2 1/4
20	−0 1/4 1/2	11	5 1/4	27 11 3/4	28 0	27 11
21	4 1/4	15 1/4	12	27 9 3/4	27 9	27 9
22	7 3/4	17	11 1/2	27 8	27 8 1/4	27 9 1/2 1/2 7/8 1/8
23	8	10 1/2	10 1/2	27 9 1/4 1/4	27 9	27 8
24	6 1/4	9 1/8	6 1/4 1/8	27 9 1/4	27 11	27 11
25	2	10 5/8 1/8	5 1/8 1/4	28 0 1/2	28 2	28 2
26	1 3/4	11 1/4	7 1/4 1/2	28 2 1/4 1/2	28 1 1/2	28 0
27	3	10 3/4	5 3/4	27 11 1/2	28 0	28 0
28	1	13	7 3/4 3/4	28 0	27 11 1/4 3/4	27 10 1/2 3/4
29	6 3/8	17	11	27 9 1/4 7/8	27 8	27 7
30	9	16 1/2	10 3/8	27 6	27 6 3/4	27 7

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N-E. b. v. fr.	N-E. b. v. fr.	N-E. beau.
2	N. beau.	N-E. beau.	N-E. *idem.*
3	N-E. couvert.	N. couvert.	N. couv.
4	N. c. vent fr.	N. beau.	N. beau.
5	N. b. vent fr.	N-E. *idem.*	N-E. nuages.
6	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. b. *au. b.*
7	N. *idem.*	N-O. *id.* v. fr.	N-E. *idem.*
8	N-E. *idem.*	E. *idem.*	E. *id.* v. fr.
9	E. *idem.*	S-O. be. doux.	E. b. doux.
10	N-E. *id.* dou.	E. *id.* chaud.	N-E. *idem.*
11	E. *idem.*	S-O. *idem.*	O. *idem.*
12	S. cou. v. ch.	S-O. c. pl. dou.	S-O. couv.
13	N-O. nuage.	N-O. nuages.	O. nuages.
14	N. c. gr. fr.	N. c. gr. v. fr.	N. couv.
15	N. c. pl. fine.	N. couvert.	N. beau.
16	E. beau, br.	N. beau.	N. *idem.*
17	N-E. b. fr.	E. beau, v. fr.	N-E. *idem.*
18	N-E. couv.	N. c. pl. g. v. f.	N. couvert.
19	N. nuag. gib.	N. beau.	E. beau.
20	N-E. beau.	S. nuages.	S-E. beau.
21	S. couv. pl.	S-O. n. pl. g. v.	S-O. *idem.*
22	S-E. b. gr. v.	S-O. be. gr. v.	S-O. beau.
23	O. Couvert.	S. cou. pl. d'or. tonnerre.	S-O. beau.
24	S-O. *id.* plu. grand vent.	N-O. b. g. v. fr.	O. beau.
25	O. b. g. v. fr.	O. *idem.*	N-O. *id.* g. v. froin.
26	N-O. b. g. bl.	N-E. beau.	E. beau.
27	N-E. b. fr.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
28	N-E. *idem.*	E. nuages.	E. beau.
29	E. beau, ch.	S. beau.	S-O. nuages.
30	N-O. & S-O. couv. pl.	N-E. & S-O. couv. pluie.	O. couv. pl.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	17	deg.	le 22
Moindre degré de chaleur	2		le 6
Différence	19	deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou.	$2\frac{1}{4}$	le 26
Moindre élévation du Mercure	27	$3\frac{3}{4}$	le 18
Différence	0 po.	$10\frac{1}{2}$ l.	

Nombre de jours de Beau	16
de Couvert	8
de Nuages	6
de Vent	9
de Tonnerre	1
de Brouillard	1
de Pluie	6
de Neige	1
Quantité de Pluie	$15\frac{1}{4}$ lignes.
D'Evaporation	50
Différence	$34\frac{3}{4}$
Le vent a soufflé du N.	7 fois.
N.-E.	8
N.-O.	2
S.	2
S.-E.	1
S.-O.	4
E.	4
O.	2

Température : très-froide & très-seche : elle a été très contraire aux productions de la terre. La gelée du 20 a fait beaucoup de tort aux vignes & aux arbres fruitiers de notre vallée.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &.

A Montmorency, ce 1 Mai 1777.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'Avril, par M. BOUCHER, Médecin.

Le vend du Nord-Eſt, qui a ſoufflé la moitié du mois, a entretenu le froid au point, qu'il a gelé à la campagne preſque toutes les nuits; on a même trouvé de la glace dans la Ville, dans les premiers jours du mois. Le tonnerre a cependant grondé le 22.

Il n'eſt preſque point tombé de pluie de tout le mois.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé au-deſſus du terme de 28 pouces, la premiere moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 legnes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du nord,	4 fois du ſud,
11 fois du nord, vers l'eſt.	vers l'oueſt.
7 fois de l'eſt,	4 fois de l'oueſt.
5 fois du ſud,	2 fois du nord, vers l'oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
10 jours de pluie. } 1 jour de ton-
4 jours de grêle. } nerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse les trois quarts du mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois d'Avril 1777.

Les vraies pleurésies & les pleuro-pneumonies ont été communes ce mois, sur-tout après le 15.

La fievre catarrheuse a été aussi répandue que la pleuro-pneumonie : elle étoit opiniâtre, & observoit assez souvent le type de la fievre-double-continue. Après les saignées suffisantes, on s'est bien trouvé des minoratifs, où la manne trouvoit la premiere place, & des apozemes faits avec les plantes pectorales adoucissantes, auxquelles on associoit l'oxymel simple ou scillitique, selon les circonstances.

Il y a eu encore des rhumatismes inflammatoires & des esquinancies catarrheuses. Outre ces maladies, nous avons vu dans nos hôpitaux de charité, nombre de personnes travaillées de la fievre-putride-vermineuse : mais peu de ceux qui ont été traités dans les regles, ont succombé.

TABLE

DU MOIS DE JUIN.

SECOND EXTRAIT des Observations sur les maladies épidémiques ; par M. LEPECQ DE LA CLOTURE. Pag. 483
Suite de la lettre de M. BALME, *sur la question ; si la groſſeſſe eſt une excluſion à l'alaitement ?* 494
Obſervation ſur une vomique ; par M. BAJON, *méd.* 508
Obſervations ſur l'agaric (fungus laricis) ; *par M.* BARBUT, *méd.* 512
Obſervations ſur quelques plaies extérieures de la tête, &c. ; par M. GUYETANT, *chir.* 520
Suite de la Réponſe de M. BACHER, *D. M. P. à la lettre de M.* CARRERE, *médecin, au ſujet de ſa* Bibliotheque Littéraire. 530
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois d'Avril 1777. 563
Obſerv. météorolog. faites à Montmorenci. 564
Obſervations météorologiques faites à Lille. 567
Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois de Mars 1777. 568

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-de-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Juin 1777. A Paris, ce 24 Mai 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six premiers Mois du Journal de Médecine de l'année 1777.

LIVRES ANNONCÉS.
AVEC UNE NOTICE.

Histoire Littéraire de la Médecine.

CALENDARIUM medicum ad usum saluber. Fatis Parisiensis. *Anno* 1777. Pag. 94

Danielis Wilhelmi TRILLERI Clinotechnia, &c... 187

Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe ; par MM. de Horn, de la Servolle & Goulin, *médecins.* 282

Lettre de M. CARRERE, *méd. à M.* BACHER, *un des auteurs de ce Journal.* 285

Réponse de M. Bacher *à la lettre de M.* Carrere ;
Avril, depuis la pag. 352 jusq. 372.
Mai, depuis la pag. 441 jusq. 464.
Juin, depuis la pag. 530 jusq. 562.

Eloge historique de M. de Bordeu, *méd. de Paris ; par M.* J. J. Gardane, *médecin de Paris.* 476

Médecine.

Traité des fievres ; par Dom L. J. Pereyra. (*en eſpagnol.*) Pag. 94
Recherches ſur les maladies épizootiques, &c. par M. DE BAER. 187
Preuves que les cimetieres qui ſont proche des habitations des vivans ne ſont pas nuiſibles. (*en allemand.*) 189 190
Deſcription & traitement d'une affection catarrhale . . . la grippe ; *par* M. Marigné. 196
Codex phyſiologicus, auctore N. F. *Rougnon*, med. doct. 379
Obſervations pratiques ſur les maladies des Indes occidentales. (*en anglois.*) 381
De rhachitide diſſertatio ; propugn. *Vincent Ferrarini.* 382
Traité ſur les beſtiaux . . . avec des inſtructions ſur leurs maladies. (*en anglois.*) 473

Anatomie & Chirurgie.

Mélanges d'écrits ſur la Chirurgie ; par M. J. Leber. Schmucker. (*en allem.*) 92
Anatomie hiſtorique & pratique ; par M. Lieutaud, *premier médecin du Roi.* 472

Hiſtoire naturelle, Pharmacie & Chymie.

Addition aux eſſais & opinions chymiques, &c. par M. Wemberger (*en allem.*) 92
Culture perfectionnée de la luzerne, du ſainfoin & de la pimpernelle. (en anglois.) 93
Elémens de foſſilogie ; par M. G. Edward. (*en anglois.*) 94
Deſcription de l'eau ſoufrée de Haſede ; par M. F. A. Meyer. (*en allem.*) 186
Eſſai ſur l'eau dont on ſe ſert à Bath pour l'uſage de la cuiſine & de la table ; par M. G. Falconet. (*en anglois.*) 189

Mémoire sur les eaux minérales chaudes de Sylvanès, &c.; par M. Malrieu, *méd.* 280
Apparatus medicaminum ... in praxeos adjumentum consideratus; *par M.* Murray, *méd.* 285
Lettre sur l'air fixe; par M. Andria, *méd.* (*en italien.*) Pag. 382
Précis de la matiere médicale; par M. Lieutaud, *premier médecin du Roi.* 472
Recherches physiques sur la nature de l'air nitreux; par M. l'abbé Fontana. 473
Flora Parisiensis, *ou Description des plantes qui croissent aux environs de Paris; par M.* Bulliard. 474

EXTRAITS

OU ANALYSE DES LIVRES.

Le seul préservatif de la petite-vérole; par M. Paulet, *méd.* Pag. 21
Exposé des moyens curatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes; par M. Vicq d'Azyr, *méd.* 99
Mémoires sur cette question; quels sont les végétaux qui pourroient suppléer, en temps de disette, à ceux que l'on emploie à la nourriture des hommes? par M. Parmentier, *pharmac.* 195
Ouvrage économique sur les pommes de terre; par le même 196
Recréations physiques, économiques & chymiques de M. Model, *trad. par M.* Parmentier. *ibid.*
Chymie hydraulique du Comte de la Garaye, *avec des notes par M.* Parmentier. *ibid.*
Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines; par M. Parmentier. *ibid.*
Du prognostic dans les maladies aiguës; par M. Leroy, *méd.* 291
Observations sur les maladies épidémiques; par

M. LEPECQ DE LA CLOTURE, *méd. Premier extrait.* 383
— *Second extrait.* 483

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

Hiſtoire Littéraire de la Médecine.

Eloge de M. Roux, *Docteur de la Faculté de médecine de Paris.* 3
Annonce de la mort de M. de Bordeu, *méd. de la Faculté de Paris, & notices des ouvrages qu'il a compoſés.* 180
Critique de la Bibliotheque Littéraire de médecine, *in-4° 2 vol.* ou *Réponſe de M.* Bacher *à la lettre de M.* Carrere,
Avril, depuis la *pag.* 352 juſq. 372
Mai, depuis la *pag.* 441 juſq. 464
Juin, depuis la *pag.* 530 juſq. 562

Médecine.

Lettre de M. Beauvais de Préau, *méd. contenant quelques obſervations de pratique ; par feu M.* Polluche, *méd.*
Quatrieme ſuite des obſervations ſur l'apoplexie ; par M. Boucher, méd. (Janvier.) 70
Cinquieme ſuite. (Février.) 147
Sixieme ſuite. (Mars.) 253
Septieme ſuite & fin. (Avril.) 320
(Le commencement de ce morceau ſe trouve dans le Journal d'Octobre 1776, *pag.* 363.)
Obſervations ſur les enfans à groſſe tête ; par M. Deſeſſarts, *méd.* 114
Lettre de M. Eſpiaud, *Chirurgien, au ſujet de deux vers ſolitaires.* 139
Troiſieme diſſertation ſur l'inoculation ; par M. Bouteille, *méd.* 211
Obſervation ſur les circonſtances qui ont accompagné une fievre inflammatoire ; par M. Raze, *méd.* 228
Quatrieme lettre à M. de Haen ; *par* M. Odier,

méd. sur la mortalité de la petite-vérole. 298
Observation d'une maladie produite par la foudre dans la personne de Dom R. Seconditi, *décrite par lui-même.* Pag. 316
Observation sur l'efficacité de la premiere écorce du maronnier d'Inde ; par M. Sabarot de la Verniere, *méd.* 324
Lettre sur la question ; si la grossesse est une exclusion à l'alaitement ? par M. Balme, *méd.* 401
Suite de cette lettre. 494
Lettre sur la goutte au sujet d'un nouveau remede ; par M. Emérigon, *Procureur du Roi à la Martinique.* 424
Observation sur une vomique ; par M. Bajon, *méd.* 508

Maladies qui ont regné à Paris pendant les mois de

Novemb. 1776 . . . 89	Février 1777 373
Décemb. 1776 . . 173	Mars 1777 469
Janvier 1777 . . . 267	Avril 1777 563

Maladies qui ont été observées à Lille par M. Boucher, Méd. *pendant les mois de*

Novemb. 1776 . . . 91	Février 1777 378
Décemb. 1776 . . 175	Mars 1777 471
Janvier 1773 . . . 272	Avril 1777 568

Chirurgie.

Observation sur une épine venteuse (spinosa ventosa) *par* M. Leautaud, *Chir.* 48
Nouvelle méthode de tailler ; par M. Goubelly, *méd. de Paris.* 52
Descriptioa d'une machine méchanique pour servir de réservoir à un anus contre nature au pli de l'aine ; par M. Juville, *expert herniaire.* 64

Lettre à l'auteur de la Gazette Salutaire ; par M. Telinge, *sur quelques points relatifs aux accouchemens.* Pag. 126
Observation sur une rétention d'urine ; par M. de Vildé, *chir.* 134
Observaeion de M. Lores, *chir. sur l'abus des amputations.* 142
Observation sur les suites d'une plaie de poitrine ; par M. Gavelle, *chir.* 239
Réflexion sur la nouvelle maniere d'extirper les polybes du nez (*de* M. Bescher ;) *par* M. Bonnard, *chir.* 243
Observations sur quelques plaies extérieures de la tête, &c. par M. Guyetant, *chir.* 520
(La suite se trouvera dans le Journal de Juillet.)

Histoire naturelle, Pharmacie & Chymie.

Lettre à M. Bertholet, *méd., au sujet de ses observations sur l'air ; par* M. Thomas, *méd.* 332
Observations sur l'agaric (fungus laricis ;) *par* M. Barbut, *méd.* 512

Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, *durant les mois de*

Novembre 1776 86
Décembre 1776 170
Janvier 1777 268
Février 1777 374
Mars 1777 466
Avril 1777 564

Observations météorologiques faites à Lille par M. BOUCHER *pendant les mois de*

Novembre 1776 90
Décembre 1776 174
Janvier 1777 271

Février 1777 377
Mars 1777 470
Avril 1777 567

AVIS DIVERS.

Prix proposés par l'Académie de Lyon, remportés par MM. Coste, Willemet & Strack. Pag. 177

Prix proposé par l'Académie de Dijon, remporté par MM. Voullonne, Planchon. 274

Cours de Chymie, par M. Bucquet, *méd. de Paris, dans l'amphithéâtre des écoles de la Faculté de Paris.* 276

Cours d'accouchement ; par M. Alphonse Leroy, *méd. de Paris, en sa maison.* *ibid.*

Cours d'anatomie, au Jardin royal ; par M. Vicq d'Azir, *pour* M. Petit, profess. *ibid.*

Lettre de M. Vicq d'Azyr, *dans laquelle il apprend au public que la Société royale de médecine n'a aucune part à la Gazette de Santé.* *ibid.*

Arrêt du Conseil d'Etat en faveur de M. Dupont, *méd. contre les médecins de Troies.* 278

Prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 & 1778. 477

Fin de la Table.

ERRATA

Dans le Journal d'Avril.

Pag. 341, lig. 3, a été nuageux, *effacez ce dernier mot.*

Dans le Journal de Mai, au bas de la page 464, Président, *lisez* Résident. Corrigez la même faute à la table.

Dans le Journal de Juin, page 330, ligne 12, effacez *celui-ci être à nud, le recouvrir & les lambeaux.*